

Concours de nouvelles

13^{ème} édition

Recueil

de nouvelles lauréates 2025



SOMMAIRE

Adulte

1. Seconde chance	p07
2. Les confidences de la Venelle	p11
3. Le mystérieux banc de la venelle des senteurs	p16
4. L'effet miroir	p23
5. Il ne manquait plus qu'il parlât	p27
6. Les murmures de la Venelle	p29
7. Pas-un-cha	p32
8. Hell est lui	p35
9. Cent philtres	p37
10. Le Banc	p40
11. Le banc de la Venelle des senteurs	p43
12. Bancs publics	p45
13. Le passage bigarré	p50
14. Le banc aux murmures	p55
15. Banc quête	p58
16. Ensemble	p61
17. Bruissements dans la venelle	p63
18. Josiane	p67
19. Sophora	p69
20. Un banc à l'écoute	p75
21. Les Mémoires d'un Banc	p78
22. Elvire et son banc	p83
23. Moment de repos	p88
24. Le banc	p92
25. Le gardien des souvenirs heureux	p94
26. Une journée comme les autres	p98
27. Petit Paul et son drôle d'ami	p103
28. L'Art de s'asseoir	p105
29. Rencontres inattendues	p108
30. Renfeuille la marguerite	p114

31. La Ruelle des pensées	p120
32. Végétal fatal	p124
33. Quel tourbillon	p128
34. Confidences assises	p132
35. Ma famille mon histoire	p135
36. Petite graine	p140
37. Perdue	p147
38. Les pensées mises au banc	p151
39. Moi, le banc de la Venelle des Senteurs	p159
40. Alban	p164
41. Le confident	p167
42. Conversation entre une fleur et un banc !!!	p172
43. Les pensées fleurissent	p177
44. Métamorphose	p182
45. Le banc de la venelle	p185
46. Mémoires de bois	p192
47. Le banc des regrets	p198
48. La vengeance du banc	p202
49. Mon nouveau moi	p205
50. Parmi mes amis les arbres	p210

Jeunesse

1.	Ciboulette, ma tortue	p217
2.	Là où commence le ciel	p220
3.	Chat et moi	p223
4.	Le secret du chat parlant	p225
5.	L'enquête d'un chat	p230
6.	Le jour où je vis le pays des chats	p235
7.	Le secret du chat	p239
8.	Le hamster presque magique	p240
9.	Une journée avec la plus bavarde des cochons d'Inde	p241
10.	Ma langue au chat	p247
11.	Le Colibris attrape rêve	p250
12.	Ma panthère et moi	p255

Adulte

1. Seconde chance

Depuis qu'il était veuf, Ernest avait pris l'habitude de passer par là pour aller à la bibliothèque, presque chaque jour il s'y rendait pour lire sur place ou consulter les revues et parfois rencontrer des connaissances.

Quand il a vu le panneau de travaux juste en sortant, il s'est dit « ça y est qu'est-ce qu'ils vont encore construire ».

Il était né à Neuilly-Plaisance en 1945, sa mère aussi était née là en 1910, alors évidemment ils en avaient vu des changements, son père était projectionniste au cinéma, là où il y a l'Intermarché, eh oui il y avait un cinéma là, elle avait 17 ans et ils s'étaient mariés très jeunes mais ne voulaient pas d'enfant avant d'être installés et d'avoir construit leur maison.

Son père travaillait chez Drode une entreprise d'électricité importante en ville ; lui avait fait des études d'ingénieur agronome et travaillait dans la recherche à Paris, il avait épousé Arlette de cinq ans sa cadette et n'avaient pas eu d'enfants, c'était un choix, né au sortir de la guerre ils avaient trop peur que ça recommence.

Quand il a lu le panneau il s'est demandé à quoi pourrait bien servir ce passage et enfin après six mois c'était enfin terminé, il n'avait pas pu venir à l'inauguration.

Le jour où il s'est décidé de la traverser il faisait très beau, et quand il a vu toutes ces plantations il était enchanté, il a évidemment émis quelques critiques car c'était un connaisseur : « moi j'aurais fait comme ci, j'aurais planté ça là, mais l'ensemble était joli, pour admirer tout ça il s'était installé sur le banc, il faisait bon il était tôt, il y avait peu de monde, il rêvassait tranquillement quand il aperçut la boîte à livres, à l'entrée du marché, c'est drôle mais jamais il ne lui était venu à l'idée d'y regarder de plus près, pour lui les livres c'était la bibliothèque, quand il s'en approcha il vit une dame qui venait en déposer .

- Bonjour, vous mettez des livres et les gens peuvent se servir ?

- Ben oui c'est le principe et je peux en prendre aussi, c'est une super idée il y en a un peu partout en France et ça marche plutôt bien.

Le lendemain au lieu d'aller à la bibliothèque il décida d'aller y jeter un coup d'œil, pourquoi pas après tout, il y avait pas mal de livres, des revues et même des DVD, au lieu de choisir il décida d'en prendre un au hasard, sans se douter un instant que ça changerait le cours de son existence.

Il n'avait l'air de rien ce livre, la couverture était un peu défraîchie, c'était un roman policier des années 50 avec une couverture illustrée en couleur représentant deux hommes en train de parler dans un bar.

Il n'était pas fan de polars mais il décida de laisser faire le hasard et de le lire entièrement assis sur le banc de la venelle, pas d'un coup non mais chaque jour un chapitre.

Malheureusement il s'était mis à pleuvoir et il dut attendre une semaine avant d'y retourner.

C'était un lundi, en juillet, donc peu de monde il était venu tôt pour être sûr de pouvoir s'asseoir, il démarra donc sa lecture, ce n'était pas vraiment passionnant ni très bien écrit, un auteur qu'il ne connaissait pas.

Quand il leva la tête du livre quelque chose avait changé, les plantes n'étaient pas les mêmes, les quelques personnes qui passaient étaient habillées bizarrement, ça ressemblait plutôt à des tenues des années 60, les hommes étaient en costume, quelques-uns avec des bretelles, les femmes en robe longue serrée à la taille assez colorée avec des pois ou des fleurs, il décida de s'arrêter là et de revenir le lendemain.

C'était mardi, un peu plus animé car les commerçants étaient ouverts, il n'avait pas pris son livre et bizarrement tout était comme d'habitude, alors il repartit déçu et le lendemain il reprit sa lecture et là tout recommença et il l'aperçut, elle avait 17 ans, elle était très élégante, elle portait des chaussures vernies rouges à talon, comme dans son souvenir, c'était la première chose qu'il avait vue d'elle à l'époque et ça avait suffi pour qu'il tombe amoureux, de toute façon quand il avait levé la tête il l'avait aimée tout de suite, sans même lui parler, elle passa son chemin sans le voir et il décida de rentrer chez lui pour penser à tout ça.

Cette jeune fille il l'avait croisée plusieurs fois à la sortie du lycée sans jamais oser l'aborder, il se disait qu'elle n'était pas pour lui, elle semblait très sérieuse et absorbée dans ses pensées, puis un jour il ne l'avait plus vue, sans jamais savoir ce qu'elle était devenue, il rencontra Arlette, l'oublia, elle revenait seulement de temps en temps dans ses rêves.

Le mercredi il revint avec son livre, toujours aussi ennuyeux et se dit que s'il la voyait passer il se déciderait enfin à l'aborder ; il comprenait bien que c'était une situation étrange, mais c'était un tel plaisir de la revoir qu'il s'en accommoda, malheureusement ce jour-là elle passa certes mais semblait pressée et préoccupée, alors il attendrait le lendemain.

C'était jeudi jour de marché, les gens étaient avec des cabas ou des paniers surtout des femmes, et quand elle arriva, elle portait un panier en osier tressé, il décida qu'il attendrait son retour

pour l'aborder en lui proposant par exemple de l'aider à porter ses courses, elle repassa une heure plus tard, son panier était bien chargé et par miracle elle s'assit à côté de lui sur le banc,

- Vous lisez quoi ?

- Oh un roman sans grand intérêt que j'ai pris dans la boîte à livres.

- La boîte à livres ? c'est quoi ça la boîte à livres ? Vous êtes bizarre monsieur il n'y a pas de boîte à livres.

- Je vais vous demander quelque chose mademoiselle, quelque chose qui va vous paraître incongru.

- Regardez-moi bien, et même n'hésitez pas à me dévisager.

Ce qu'elle fit.

- Evidemment ça ne vous dit rien à l'époque vous ne faisiez pas attention à moi.

- Comment ça à l'époque, vous êtes bizarre monsieur et elle partit avec ses courses ; évidemment il était déçu mais ne se découragea pas et décida de revenir le lendemain et en repartant il s'aperçut qu'elle avait oublié son chapeau sur le banc.

Mais le lendemain c'était samedi et il lui fallut attendre mardi, il patienta donc en pensant à tout ça et en se demandant comment il allait lui expliquer, il avait tellement de mal à s'exprimer que finalement il écrit une lettre qu'il lui remit sans un mot en lui rendant son chapeau, pas surprise elle prit le tout et repartit.

Mais le lendemain quelle ne fut pas sa surprise quand il se réveilla dans un lit qui n'était pas le sien, une maison qui n'était pas la sienne, il alla vers une cuisine qu'il ne connaissait pas, et là il y avait une vieille femme encore très jolie, c'était elle avec quelques années de plus.

- Je t'ai préparé ton café, tu as passé une sacrée nuit il est déjà 10 heures, on fait quoi aujourd'hui, rappelle-toi qu'on doit garder les petits enfants, ça ne sera pas de tout repos.

Il était sonné mais n'en laissa rien paraître et il prit son café et fit un peu le tour de la maison, grande maison toujours à Neuilly-Plaisance, près du centre-ville, un beau jardin, trois chambres une grande cuisine toute moderne, et surtout des photos sur les murs avec lui et Arlette plus jeune, puis avec des enfants et des petits enfants ; il prit conscience qu'il avait eu une autre vie.

- Papi papi on est arrivé !

Et un petit garçon de cinq ou six ans lui grimpa sur les genoux pour l'embrasser.

- La semaine dernière tu m'as dit qu'on irait faire du bateau sur la Marne !

- J'ai dit ça moi ?

Et une petite fille de quatre ans arriva en trombe.

- Oui tu as promis, tu as dit que la semaine prochaine vous partiez en Islande avec mamie pour l'anniversaire de votre voyage de nocces.

Il allait lui falloir tout réapprendre de cette autre vie qu'il avait oubliée en espérant qu'il ne se réveillerait pas sur le banc son livre à la main mais il se dit qu'il suffisait de vouloir, à condition évidemment de retourner régulièrement sur le banc avec ce livre qui était toujours avec lui, Ce qui l'avait intrigué en le voyant c'était le titre : seconde chance.

2. Les confidences de la Venelle

Je suis un banc.

Pas n'importe lequel. Je suis LE banc de la Venelle des Senteurs, le petit passage qui relie la rue du Général-de-Gaulle à la place de la République. On m'a installé là il y a quelques mois, juste après l'inauguration, bien calé à l'ombre douce d'un magnolia. Mes pieds reposent sur des pavés tièdes, et mes lattes en bois, patinées par le soleil, accueillent chaque jour une procession de fesses, de sacs, de secrets. Autour de moi, la vie palpite. Le parfum sucré des lavandes, des rosiers et des géraniums flotte dans l'air, se mêlant aux odeurs de pain chaud et de brioches qui s'échappent de la boulangerie Noël, juste à quelques mètres. Le matin, on entend la cloche de l'école primaire ; l'après-midi, les rires fusent depuis la crèche. Le soir, les conversations se font plus lentes, comme si la chaleur du jour avait ramolli le temps.

Je ne suis pas qu'un morceau de mobilier urbain. Je suis un confident. Quand on s'assoit sur moi, je peux entendre les pensées. Les plus bruyantes comme les plus silencieuses. Les pensées qui pétillent et celles qui pèsent. Elles se déposent sur mes lattes comme la rosée matinale, et je les garde un instant avant qu'elles ne s'évaporent dans le ciel de Neuilly-Plaisance.

Ce matin, c'est Amine qui ouvre le bal. Quinze ans, short de foot, ballon sous le bras, baskets griffées de poussière. Il sort de l'entraînement, les mollets encore tendus de l'effort, les cheveux collés par la sueur. Il m'offre son sourire franc et vient s'asseoir comme on retrouve un vieil ami. Sur ses genoux, 2 belles langues au chocolat et une canette d'Oasis, toujours les mêmes.

À peine posé, son imagination décolle. La femme au chapeau rouge qui traverse la Venelle ? Une espionne qui vient d'échanger des microfilms déguisés en recettes de cuisine au marché. Le monsieur en costume trois pièces ? Ancien champion de boxe reconverti en banquier, qui garde toujours ses gants dans sa mallette "au cas où". La vieille dame qui marche doucement, un cabas vide à la main ? Une ancienne star du cinéma muet qui cache son visage pour échapper aux photographes.

Je vois ses histoires se former comme des films : musique dramatique pour l'espionne, noir et blanc granuleux pour la star, ralentis pleins de sueur et de lumière pour le boxeur. Il rit tout seul, miette de chocolat au coin des lèvres. Puis, son regard glisse vers la mairie. Un jour, je planterai des jardins sur tous les toits, pense-t-il. Dans son esprit, je vois des potagers suspendus, des balcons débordant de tomates et de menthe, des abeilles vrombissant dans un ciel clair.

Il finit son Oasis, m'adresse une tape familière sur l'accoudoir, et repart en dribblant son ballon, laissant derrière lui un parfum de jeunesse et de promesses.

Puis, un pas plus lourd et plus lent résonne sur les pavés. John.

Avant d’être ici, il était là-bas. Montgomery, Ohio. Une petite ville tranquille où il vivait dans une maison en bois peinte en blanc, avec un porche où son chien, Max, dormait au soleil. Sa femme, Emily, avait les yeux rieurs et les cheveux blonds qui s’échappaient toujours de sa queue de cheval. Le dimanche matin, ils allaient au marché fermier ; l’après-midi, ils jardinaient ensemble, mains dans la terre, rêves dans la tête. Ils parlaient souvent d’ouvrir un jour leur propre serre, un lieu rempli de fleurs et de plantes rares, “pour partager la beauté avec les autres”, disait Emily.

Puis, en 2012, ils ont voyagé en France dans le cadre du jumelage avec Neuilly-Plaisance. Ils avaient arpenté les bords de Marne main dans la main, goûté aux fromages du marché, admiré les jardins fleuris de la voie Lamarque. John se souvenait encore de la lumière dorée qui baignait la ville.

Dix ans plus tard, tout a basculé. Un soir d’orage, sur une route humide, un camion a perdu le contrôle. Le choc a été violent. Emily n’est jamais rentrée. John, lui, a survécu... mais il lui semblait que le monde avait perdu ses couleurs. Les mois qui ont suivi n’étaient qu’un long hiver intérieur. Max mourut quelques semaines après, comme s’il avait compris que son rôle était terminé.

Un matin, en rangeant des affaires, John est tombé sur une vieille carte postale de Neuilly-Plaisance. “Pour quand on reviendra”, avait écrit Emily. Alors il est revenu. Et la ville l’a adopté. Aujourd’hui, il est chef des espaces verts. Il connaît chaque massif, chaque arbre, chaque coin où le soleil joue différemment selon l’heure. Les habitants aiment son accent américain qui glisse comme une chanson. Mais derrière son sourire, il reste ce coin d’hiver, indélébile. Et une pensée qui revient souvent : une jeune femme qu’il croise parfois ici, avec une petite fille aux grands yeux bruns.

Puis, comme souvent en milieu d’après-midi, il arrive.

Silencieux, souple, la queue légèrement relevée, le pelage roux strié de lumière. Moi, je l’appelle Gaspard. Les humains, eux, ne lui ont jamais donné de nom. C’est un chat de la rue, un vrai Nocéen dans l’âme. Depuis qu’il est petit, il arpente les trottoirs, les jardins, les murets, chaque recoin de Neuilly-Plaisance. Il connaît les terrasses où l’on laisse tomber des miettes, les arbres qui offrent l’ombre la plus fraîche, et même la vieille grille derrière la mairie qui grince juste assez pour lui annoncer qu’un passant arrive.

Quand il est fatigué, il vient vers moi. Il saute souplement sur mes lattes, s’étire longuement, et s’installe comme s’il était chez lui. Il attend, patiemment, qu’une main humaine se tende. Les caresses arrivent toujours, suivies de murmures doux, parfois d’un petit morceau de jambon, d’un bout de brioche, d’un fond de croissant encore tiède. Il sait y faire, Gaspard. Il a ce regard qui accroche le vôtre et vous donne l’impression que, pour lui, vous êtes la personne la plus importante au monde. Les humains appellent ça

“être charmeur”. Lui, c’est juste sa façon de survivre.

Pourtant, derrière son assurance de félin libre, je sens sa tristesse. Celle d’un cœur qui n’a pas de maison à lui, pas de coin chaud où se rouler les soirs d’hiver. Il dort sous les porches, sur les capots encore tièdes des voitures, dans les massifs de fleurs quand la nuit est douce. Mais parfois, ses pensées se glissent jusqu’à moi : Et si, un jour, quelqu’un décidait de m’emmener ? Alors il reste là, les yeux mi-clos, ronronnant doucement, comme s’il espérait que la bonne personne passerait, s’arrêterait, et verrait en lui plus qu’un chat errant. Peut-être un ami. Peut-être un compagnon. Peut-être une famille.

Le marché se vide, laissant derrière lui un parfum de fraises mûres et de basilic. Trois voix s’approchent, éclatantes comme des cloches. Elena, Gabrielle et Farida. Ce sont elles. Trois amies inséparables, toujours ensemble le dimanche : cabas en osier, sacs de courses gonflés de légumes, bouquets de pivoines qui dépassent. Depuis qu’elles sont à la retraite, elles croquent la vie à pleines dents. Elles s’installent avec un soupir satisfait, comme si ce banc était leur salon d’été.

« Alors, le maire, tu l’as vu ? »

« Oui, à la boulangerie... et j’avais encore un rouleau de papier toilette dans mon sac ! »

Les rires éclatent, francs, communicatifs.

Elles passent du prix des cerises aux rumeurs du quartier. Évoquent la fête du jumelage avec Montgomery en 1989, les bals du 14 juillet où l’on dansait sous les lampions, les innombrables fêtes du parc accompagnés de son bœuf grillé, les après-midis passés à jouer aux cartes dans les jardins partagés. L’une parle de son mari, malade mais courageux ; l’autre s’inquiète pour son petit-fils qui cherche un stage ; la troisième raconte avec malice comment elle a gagné le concours de confitures de la ville en trichant un peu sur la quantité de sucre.

Leurs pensées sont tissées d’affection, de nostalgie et de malice. Elles sont comme les racines d’un arbre ancien : solides, patientes, profondément ancrées dans le sol de Neuilly-Plaisance. Quand elles repartent, elles laissent derrière elles un parfum de savon fleuri et de souvenirs.

Puis j’entends le bruit léger de roues sur les pavés. Une poussette avance lentement. Dedans, une petite fille aux boucles brunes serre contre elle un lapin en peluche râpé. Sa mère, jeune, silhouette fine, porte ses cheveux tirés en chignon et un regard doux, un peu fatigué.

Anichka. Avant, elle vivait dans une petite ville d’Ukraine, dans une maison aux volets bleus. Son mari, Andriy, était professeur de sciences et jouait de la guitare le soir. Leur fille, Mariya, était née au printemps, et la maison s’était emplie de rires et d’odeurs de soupe chaude.

Puis la guerre est arrivée. Andriy est parti au front, promettant de revenir vite. Les semaines se sont étirées

en attente nerveuse, jusqu'au jour où la nouvelle est tombée : il était mort, tombé lors d'un bombardement. Anichka a serré Mariya contre elle et a fui.

En 2023, Neuilly-Plaisance les a accueillies. La ville leur a donné un toit, un travail, un nouveau début. Mais Anichka porte en elle un chagrin profond, et l'inquiétude constante de devoir tout reconstruire seule. Elles s'installent.

« Regarde, Mariya... une rose. »

La fillette tend la main, frôle les pétales, murmure un petit "oh" émerveillé. Elles feuilletent un livre d'images, nomment les animaux, rient doucement.

Et le voilà. John. Comme par hasard.

Il pose son arrosoir, s'assoit à côté d'elles.

« Bonjour, »

« Bonjour. »

Leurs voix hésitent, puis se réchauffent. Ils parlent des fleurs, des abeilles, des tempêtes. Il lui montre comment tailler un jasmin, ses mains dessinant des gestes précis dans l'air. La petite lui tend une marguerite. Il la prend, la lui rend. Elle rit, et son rire efface un peu le coin d'hiver dans son esprit.

Il hésite, puis :

« Vous savez... il y a un café derrière le marché, avec la meilleure tarte aux pommes de la ville. »

Elle baisse les yeux, un sourire timide au bord des lèvres.

« Peut-être... un autre jour. »

« Alors je repasserai. »

Ils restent ainsi, à regarder Mariya qui cueille des pâquerettes, alignant ses trésors sur la pierre. Deux vies brisées, côte à côte, retrouvant peut-être une lumière. Leurs épaules se frôlent, et le soleil dore leurs visages.

Et moi, je le sais : quelque chose commence.

Je ne parle pas. Je ne peux pas. Mes lattes de bois sont figées dans le silence. Mais ce silence-là, je l'habite. J'écoute, je recueille, je garde. Des confidences d'Amine aux éclats de rire des trois amies, des miaulements de Gaspard aux murmures tendres d'Anichka sans oublier les hésitations de John... tout reste là, gravé dans mes fibres.

Je suis et je resterai, encore longtemps, ce havre de paix au cœur de la Venelle des Senteurs. Un lieu où les pensées se posent, où les cœurs s'ouvrent. Et même si je n'ai pas le don de parole, je sais que ceux qui

s'assoient sur moi repartent toujours un peu plus légers, un peu plus sûrs de ce qu'ils doivent faire.

Ici, au milieu des fleurs et des rires, je veille. Et j'attends les prochaines confidences.

3. Le mystérieux banc de la venelle des senteurs

En juin 2025, dans la petite commune de Neuilly-Plaisance dont les allures de village ravissaient ses habitants, un nouvel havre de paix venait de voir le jour. La venelle des senteurs récemment inaugurée était un passage fleuri et coloré menant à une nouvelle petite résidence et à la place du marché où les gens aimaient à se retrouver les dimanches. Les Nocéens pouvaient faire une pause sur son banc en bois qui trônaient au milieu des roses, des géraniums et des jasmins ou tout simplement la traverser pour aller d'une rue à l'autre. Mais cet endroit n'était apparemment pas un simple passage ordinaire traversant une partie du centre-ville. D'étranges bruits circulaient à propos de cette venelle colorée et de son banc en bois. Pourtant cette ville était d'ordinaire calme et il y faisait bon vivre ; chacun y déroulait sa petite vie au gré des saisons. Ce n'était pas le genre d'endroit dont on entendait parler dans les faits divers. Cette étrange histoire avait commencé le 6 août 2025, cela faisait à peine plus d'un mois que la venelle des senteurs avait été inaugurée. Ce jour-là, Mme Olga se sentait seule et profondément triste. Elle venait d'apprendre que ses petits enfants ne viendraient pas la voir cet été. Leurs visites se faisaient de plus en plus rares depuis qu'ils avaient déménagé en Vendée l'année dernière. Cette fois-ci, sa fille s'était désistée à la dernière minute, elle avait trouvé une super promo pour emmener toute sa famille en vacances au soleil, sauf elle, la mamie qui resterait passer l'été dans son petit village du 93 comme elle aimait l'appeler. Mme Olga avait toujours vécu à Neuilly-Plaisance, elle y avait grandi et vu grandir ses enfants. Quand sa fille avait décidé de quitter la région, Mme Olga n'avait pas pu la suivre, elle était trop attachée à son quartier, à sa petite maison dans laquelle tous ses souvenirs lui réchauffaient le cœur. Mais ce coup de téléphone l'avait particulièrement déçue sans qu'elle n'en veuille vraiment à sa fille ; elle comprenait que c'était plus enthousiasmant de partir en voyage au soleil plutôt que de passer une semaine chez sa vieille maman en Ile-de-France. Jocelyne déambulait dans le centre-ville en ressassant cette triste nouvelle et sans qu'elle s'en rende compte, ses pas l'avaient portée jusqu'à cette nouvelle venelle. Elle ne s'y était pas encore arrêtée, elle l'avait seulement vue en passant chercher son pain à la boulangerie qui était à côté ou quand elle allait à la bibliothèque, son endroit préféré en tant qu'ancienne historienne. Il y a quelques années, au début de sa retraite, pour s'amuser elle avait d'ailleurs fait quelques recherches sur sa ville et

elle avait découvert qu'au moment de la Révolution, il y avait ici le parc du château d'Avron. Puis la ville avait été traversée par la ligne de tramway, celle du chemin de fer nogentais. Neuilly-Plaisance avait été à différentes époques un lieu de passage, entre fer et bois. Jocelyne avait d'ailleurs découvert au cours de ses recherches d'étranges rumeurs concernant un bois sacré et des murmures émanant des arbres qui trônaient à cette époque lointaine dans le vaste parc mais étant de nature cartésienne, elle s'en était juste amusée sans y adhérer.

Il faisait chaud en ce début d'août et elle sentit le besoin de s'asseoir pour reprendre son souffle et ses esprits. Elle trouva ce banc au milieu des fleurs et des arbres récemment plantés. Cet endroit lui apparut comme une parenthèse dans son chagrin et au moment où elle s'assit sur ce banc au bois luisant, alors qu'elle avait encore le cœur lourd et qu'elle sentait toujours la solitude peser sur ses fragiles épaules, elle repensait à ses petits enfants qui étaient à présent des ados, leurs sourires et leur spontanéité lui manquaient terriblement. A ce moment, elle sentit comme une chaleur très apaisante l'envahir. Elle était bien, elle avait l'impression que quelqu'un la consolait et lui tenait la main depuis qu'elle s'était assise sur ce banc. Elle avait à présent la certitude que tout irait mieux et qu'elle se sentirait moins seule. Elle resta un long moment assis sur ce banc entouré de jasmins et de géraniums dont les odeurs et les couleurs lui ravivaient le cœur. Elle finit par rentrer chez elle, se mit au lit et dormit d'un sommeil paisible qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps.

Quand elle se réveilla le lendemain matin et qu'elle se souvint de cette mystérieuse sensation éprouvée sur le banc de la venelle, elle se demanda si elle n'avait pas rêvé ou pire si elle n'était pas en train de sombrer dans la folie ou la sénilité. Elle décida surtout de n'en parler à personne, on la prendrait pour une folle. Du haut de ses 70 ans, elle savait qu'elle avait encore toute sa tête. Son esprit cartésien la poussa à retourner dans cette venelle des senteurs pour vérifier que cette expérience n'avait été malheureusement que le fruit de son imagination. Elle s'était sentie tellement apaisée et son sentiment de solitude avec qui elle cohabitait avait disparu. Même ce matin, elle ne ressentait plus cette tristesse qu'elle traînait depuis des mois. Elle espérait au fond d'elle-même que tout cela fût bien réel et pouvoir de nouveau éprouver cette heureuse sensation de bien-être. Il faisait toutefois trop chaud pour sortir tout de suite, elle décida donc d'attendre la fin d'après-midi, que l'air fût plus respirable.

Pendant ce temps, Camélia, une jeune fille d'à peine 18 ans, venait de fuir pour quelques heures au moins le domicile familial où ses parents ne cessaient de lui demander ce qu'elle allait faire

à la rentrée. L'école d'art qu'elle convoitait tant lui avait fermé les portes de Parcoursup et depuis elle était restée sur cet échec et ne s'était inscrit nulle part au grand dam de ses parents. La jeune fille se sentait totalement perdue et avait besoin de faire le point pour savoir ce qu'elle voulait faire de son avenir. Ce qui la passionnait, c'était le dessin et la seule école qui lui aurait permis de réaliser son rêve n'avait pas voulu d'elle. Elle était consciente que ça craignait de ne rien avoir à la rentrée mais elle préférait en réalité prendre le temps de se chercher quitte à faire des petits boulots plutôt que de s'enterrer dans une voie qu'elle n'avait pas choisie comme c'était le cas de plusieurs de ses amis, même si cela ne plaisait pas à ses parents. Elle se rendit compte qu'elle venait d'arriver devant le nouveau petit passage qui avait été inauguré le mois dernier, la venelle des senteurs. D'habitude, elle ne traînait pas trop dans sa ville, elle préférait aller à Paris pour dessiner ou elle restait dans sa chambre, les yeux rivés sur son téléphone évitant de penser à ce qui la tourmentait. Elle monta les quelques marches qui menaient à un petit coin fleuri et se posa sur un banc au bois luisant. Elle avait les larmes aux yeux et se sentait minable d'avoir échoué, de ne pas avoir de plan. Soudain elle sentit une étrange chaleur l'envahir. C'était agréable, elle se sentait tout à coup beaucoup mieux. Elle sut à ce moment - sans s'expliquer pourquoi - qu'il y avait des solutions et qu'elle finirait par trouver sa voie. Elle avait l'impression que ce banc savait ce qu'elle pensait et ressentait et qu'il avait su la consoler. « Arrête ! Tu divagues maintenant ! » se reprocha-t-elle. Elle avait tendance depuis toute petite à avoir une imagination débordante, c'est cette imagination qui nourrissait ses dessins. Mais la sensation était bien là, cette chaleur, ce bien être... elle le ressentait vraiment, au plus profond d'elle-même et cela, elle ne pouvait pas l'avoir inventé tant la sensation était physique. Elle respira profondément et sentit pour la première fois depuis qu'elle s'était posée, ce doux parfum de fleurs qui l'enivrait. Cela lui rappela une histoire qu'elle avait lue plus jeune, une prairie dont le parfum des fleurs faisait perdre la tête aux personnages qui la traversaient. Elle sourit à ce doux souvenir de lecture et sortit son cahier de dessin et sa trousse de crayons qu'elle avait toujours sur elle puis la jeune artiste entreprit de graver dans le papier le souvenir de cette venelle magique et de son banc réconfortant qui semblait lui murmurer que tout allait bien se passer.

Quelques heures s'étaient écoulées, quand Camélia quitta son banc, fière de son dessin coloré et déterminée à ne pas abandonner sa passion. Quand elle descendit les marches, elle croisa une petite vieille dame au regard bienveillant qui lui sourit. Elles se saluèrent et chacune

continua son chemin. Mme Olga avait enfin pu sortir de chez elle, empressée de vérifier si l'expérience de la veille était bien réelle. Quand elle avait vu cette jeune fille blonde et mince aux grands yeux verts passer avec son magnifique dessin et un regard lumineux, elle sut avant même de se rasseoir qu'elle n'avait pas rêvé. Et en effet, quand elle s'assit doucement sur le banc, elle ressentit ce qu'elle était venue chercher, du réconfort. Elle pensa à sa fille, à son gendre et à ses petits-enfants, les souvenirs de moments heureux refaisaient surface. Elle s'en délecta plusieurs minutes ou plusieurs heures, le temps semblait suspendu à cet endroit de la venelle. Elle sut à ce moment-là qu'il fallait qu'elle appelle sa fille et qu'elle ose lui dire ce qu'elle ressentait. La vie était trop courte et elle en avait déjà vécu un bon bout pour ne pas rester avec des regrets. Comme la veille, elle oublia le temps sur ce banc où les joyeuses senteurs des fleurs qui l'entouraient faisaient frémir ses narines. Un peu plus tard, elle vit revenir la jeune fille, celle-ci avait oublié sa trousse sous le banc. Jocelyne invita Camélia à s'asseoir quelques minutes avec elle et toutes deux se racontèrent leurs soucis en toute confiance comme si elles se connaissaient depuis toujours, comme une mamie et sa petite fille. Était-ce le charme de ce mystérieux banc qui poussait ainsi à la confiance ? Quoiqu'il en soit, cette rencontre fut une aubaine pour les deux femmes. Jocelyne connaissait le directeur d'une petite école d'art, beaucoup moins prestigieuse que celle qui avait refusé Camélia, mais qui était à taille humaine et dont les professeurs excellaient dans leur domaine. Elle promit à la jeune fille de prendre contact avec son ancien ami pour voir s'il restait une place pour elle. Elle prit même son dessin au cas où il faudrait convaincre le directeur. Elles se donnèrent rendez-vous pour le surlendemain à ce même endroit où elles se sentaient toutes les deux si bien.

Le 8 août, le banc au bois verni fit une nouvelle rencontre. Sabri, un jeune trentenaire qui venait tout juste d'emménager dans un des appartements de la venelle, était lui aussi venu déposer ses soucis et son désespoir sur le banc de la venelle des senteurs. Il avait fui son appartement le temps que son ex fiancée récupère quelques-unes de ses affaires. Suite à une très longue et violente dispute, la jeune femme lui avait avoué qu'elle avait eu une liaison et qu'elle ne savait plus où elle en était. Elle lui laissait l'appartement dans lequel ils venaient d'emménager le temps d'y voir plus clair. Sabri était sous le choc, il ne s'y attendait pas. C'est vrai que depuis quelque temps ils se disputaient souvent et il sentait qu'elle était plus distante. Elle avait même montré quelques réticences au moment de prendre cet appartement qui était pourtant très agréable et bien situé. Cela faisait maintenant une semaine qu'il ne l'avait pas vue, une semaine

qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même. Quand elle l'avait appelé ce matin pour savoir si elle pouvait récupérer quelques affaires, il n'avait pas eu le cœur à rester. Elle avait pourtant un ton compatissant au téléphone mais c'est justement ce ton qui lui avait confirmé ce qu'il pressentait déjà : leur histoire était finie, il allait falloir se reconstruire et apprendre à vivre sans elle, sans celle qui avait été sa première vraie histoire d'amour.

C'est le cœur lourd qu'il descendit l'escalier de l'immeuble flambant neuf, il ne savait pas où aller et il vit pour la première fois depuis qu'il avait emménagé ce banc qui trônait au milieu de la venelle, des arbustes et des fleurs. Il fut attiré par son bois. Sabri était menuisier et depuis tout petit, il se passionnait pour le bois. Il s'assit donc un moment pour réfléchir, faire le tri, perdu au milieu de toutes ses émotions qui se bousculaient depuis la séparation. Au bout d'à peine quelques minutes, comme Mme Olga et Camélia, Sabri sentit cette chaleur rassurante, apaisante, ce bien-être le parcourir. Il avait lui aussi cette inexplicable impression que le banc le comprenait et qu'il tentait de le rassurer, de lui apporter du réconfort. Cette pensée le surprit. Devenait-il fou à force d'être triste ? Avait-il perdu la raison ? Il resta tout de même et profita de cette sensation de bien-être qui l'envahissait mêlant douceur, chaleur et senteurs réconfortantes. Au bout d'un moment, il finit par se lever pour laisser sa place et rentra chez lui apaisé. C'était la première fois depuis une semaine que le banc le voyait esquisser un sourire. Quand il se réveilla tout étourdi le lendemain matin, Sabri repensa à ce qui lui était arrivé la veille sur le banc de cette venelle. Et il se souvint d'histoires que sa grand-mère lui racontait sur cette matière qui lui plaisait tant, le bois. Elle avait un grand livre qui racontait différentes mythologies. De l'antiquité grecque aux vikings en passant par l'Asie, le bois y était décrit comme apaisant et source de paix. Ce n'était pas un simple témoin de l'histoire, cette noble matière était parfois désignée comme une sorte de lien entre l'homme et le divin. Il se rappelait d'ailleurs que cette même grand-mère qu'il aimait tant lui avait expliqué l'origine de l'expression « toucher du bois » liée au feu et aux croyances en le génie Atar, génie du feu, qui aurait résidé dans le bois. Toutes ces histoires qui avaient bercé son enfance l'avaient conduit à choisir ce métier de menuisier qui était devenu une véritable passion ; ce que lui reprochait d'ailleurs parfois son ex fiancée. Sur ces pensées, il décida de descendre dans la venelle pour inspecter de plus près le bois de ce banc mystérieux. A son grand regret, deux femmes, une très jeune et une beaucoup plus âgée - peut-être une grand-mère et sa petite fille - discutaient joyeusement sur ce banc. Leur complicité lui rappelait les heures passées à discuter avec sa

grand-mère.

Camélia et Mme Olga s'étaient rejointes à l'heure exacte à la venelle. Toutes les deux avaient attendu avec impatience ce moment. Jocelyne avait oublié sa solitude et avait même réussi à parler à sa fille et Camélia avait passé son temps à dessiner pleine d'espoir dans l'attente de ce rendez-vous. Mme Olga avait apporté des petits gâteaux, ceux à l'amande qu'elle faisait habituellement pour ses petits-enfants et Camélia avait amené un thermos de thé glacé avec deux gobelets. Jocelyne avait une bonne nouvelle pour la jeune artiste, son ami le directeur de l'école d'art était prêt à l'accueillir à condition qu'elle se montre sérieuse et assidue. Camélia était aux anges ; elle avait de nouveau un avenir qui dessinait un joli tracé devant elle. Elles passèrent une bonne heure sur leur banc à discuter et à se projeter. Elles se sentaient toutes les deux reconnaissantes envers ce banc. Sans oser se le dire, elles sentaient qu'il y était pour quelque chose et que si de nouveau elles avaient besoin d'écoute, il serait là. Même si cela était incroyable surtout pour Mme Olga, la cartésienne, elles croyaient chacune de leur côté que ce banc était doté d'un étrange et magnifique pouvoir, celui de faire du bien aux gens qui venaient s'y poser comme s'il était pourvu d'une âme.

Quand enfin du haut de sa fenêtre, Sabri vit le banc libre, il s'y précipita tellement il était curieux de percer les mystères de ce bois qui le détournait de sa tristesse. Et il ne fut pas déçu. Lorsqu'il posa sa main charnue de menuisier dessus comme il avait l'habitude quand il travaillait ce matériau noble qu'il chérissait, il sentit une force qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Il en était certain ce banc avait quelque chose de spécial. Cela allait au-delà de la simple vertu de bien-être que possédait le bois. Il y avait autre chose qu'il n'arrivait pas à définir... Mais qui lui faisait du bien. Il eut envie de s'y asseoir et de retrouver cette paix, ce bien être éprouvé la veille. La magie opéra instantanément. A peine assis, il se sentit revivre. Le poids qui obstruait sa poitrine depuis plus d'une semaine avait disparu. Et lui aussi, il eut cette étrange mais rassurante sensation, que tout irait mieux. A ce moment, il pensa que les histoires du grand livre de sa grand-mère avaient sûrement un fond de vérité. Il repartit souriant et remonta dans son appartement sans boule au ventre. Quelques minutes après être remonté, son téléphone sonna. C'était son cousin Amir qui venait passer quelques mois en France. Ce dernier voulait savoir si Sabri pouvait l'accueillir. Cet appel le réjouit. Il n'allait pas devoir rester seul dans cet appartement qui lui rappelait sa fiancée. La venue de son cousin était la solution dont il avait besoin.

Quelques jours plus tard, alors que Sabri empruntait la venelle pour se rendre à la boulangerie, il revit la jeune femme et la petite mamie assises sur le banc. Il les salua avec un grand sourire qu'elles lui rendirent. Tous trois, sans se le dire, partageaient le même secret de ce banc qui avait su les écouter et les réconforter. Quand ce matin-là, notre menuisier croisa un de ses anciens voisins qui semblait désespéré, il lui conseilla d'aller s'asseoir quelques minutes sur le banc de la venelle des senteurs. Lorsqu'il croisa de nouveau ce même homme deux jours plus tard, il avait retrouvé son sourire et il le remercia chaleureusement pour son conseil.

C'est ainsi que la rumeur courut dans la petite ville de Neuilly-Plaisance qu'un mystérieux banc avait un pouvoir réconfortant et que quiconque s'y asseyait trouvait une solution à ses problèmes. Le journal local en parla même mais ce mystère ne franchit pas les portes de la ville et chacun de Nocéens respecta la tranquillité de celui qui s'y posait et n'abusa pas de son pouvoir. Si vous avez des doutes concernant les vertus magiques de ce banc, venez vous y adosser quelques minutes dans la venelle des senteurs et vous verrez par vous-même que tout ira mieux.

4. L'effet miroir

J'ai réussi. J'habite au 2, rue de la Destinée. Côté pair. Côté succès. Belle gueule, belle maison, beau métier, beaux enfants, belle femme, bel avenir. Nous, les « pairs » – mes voisins aussi ont réussi – faisons des envieux. Côté impair. Côté face contre terre. Tout y est petit, étroit, pathétique.

Je suis dur mais je ne leur en veux pas. On n'est pas tous capables de réussir. On n'a pas tous les mêmes envies. On ne fait pas tous les mêmes choix. Si moi et mes pairs en sommes là, c'est parce que nous le méritons.

Ma vie est belle, oui. Mais je la déteste chaque jour, au même moment. Quand je sors les poubelles. Je n'ai rien contre les ordures, mais quelle que soit l'heure à laquelle je les dépose dans ma belle poubelle rutilante, je croise systématiquement mon voisin d'en face, côté impair. Je sais qu'il le fait exprès. J'ai tout essayé pour l'éviter. J'ai sorti ma poubelle à toute heure du jour et de la nuit. Il était toujours là. J'ignore ce qu'il fait de ses journées, sans doute pas grand-chose. À part scruter par sa fenêtre et attendre que je sorte. Même la nuit, c'est incroyable. Cette persistance presque surnaturelle à suivre mes faits et gestes m'irrite, certes, mais c'est surtout le voir que je déteste. J'en ai mal. Mal au cœur, mal au corps. J'en souffre jusque dans ma chair.

Chose étrange, j'ai beau le croiser chaque jour, je n'ai jamais vu son visage. Que la pluie s'abatte ou que le soleil nous écrase, il porte toujours une casquette et des lunettes de soleil. Je ne m'en plains pas, c'est même mieux. Je n'ai aucune envie de le connaître. Fort heureusement, une frontière de bitume de 5 mètres de long nous sépare. Cette route est une muraille infranchissable. Jamais un impair n'oserait traverser. Jamais un pair n'y verrait d'intérêt.

Aujourd'hui, pourtant, quelque chose a changé. À 21 heures précises, je suis sorti, ma poubelle en mains. Comme prévu, mon voisin aussi. J'avais l'impression de me regarder dans un miroir, nos gestes évoluant de concert. J'en avais la nausée. C'est alors qu'une grande rafale de vent s'est abattue sur nous. J'en ai été déséquilibré. Mon voisin, lui, en a perdu sa casquette. En essayant de la rattraper, il a cogné ses lunettes, qui sont tombées.

J'ai aperçu son visage. Et je n'en ai pas cru mes yeux. C'était impossible. Il me ressemblait comme deux gouttes d'eau, un vrai sosie. Il s'est immédiatement retourné, a ramassé sa

casquette, ses lunettes. Il a déposé sa poubelle et est rentré chez lui sans un regard pour moi. Pour la première fois depuis toujours, la sortie poubelle avait changé.

Quand je suis rentré, ma femme a bien vu que j'étais décontenancé, mais elle n'a pas insisté. Pourquoi aurait-elle gâché une belle soirée. Je lui ai dit que je me sentais un peu fatigué, pour la rassurer. En fait, je ne savais pas quoi dire. Je ne m'expliquais pas ce qui s'était passé. J'ai mis ça sur le compte de la fatigue, et j'ai décidé d'oublier. Ça aide d'oublier les choses désagréables. J'ai quand même un peu moins bien dormi que d'habitude.

Le lendemain, je suis monté dans ma belle voiture, destination mon beau bureau en haut d'une tour. J'ai été bon dans mon travail. Enfin, un peu moins bien que de coutume peut-être. La perspective de revoir mon voisin me rendait nerveux. Je suis rentré chez moi, bien décidé à oublier. Le temps était au beau fixe, aucun risque de vent. Je n'allais pas revoir son visage. J'avais mal vu hier. Je m'étais fait des idées. J'avais sans doute assisté à une sorte de mirage, d'hallucination due au fait que je le croise tous les jours. J'avais flanché, ça arrive parfois, même aux meilleurs.

Je suis sorti à 21 h 15, poubelle en main. Mon voisin aussi. Tout se déroulait comme d'habitude, j'en étais heureux, à en oublier mon mal-être que provoquait cette séance quotidienne. C'est alors que mon voisin s'est figé. Il est resté de dos quelques secondes, avant de se retourner vers moi. Il me regardait fixement derrière ses lunettes. Je ne voulais pas rester mais j'étais tétanisé. J'étais comme aimanté, mais j'en souffrais. Je ne supportais pas ce contact. Pourquoi me regardait-il ? Ce ne se fait pas entre pairs et impairs.

J'ai finalement réussi à bouger et je suis rentré chez moi. J'étais mal, ma femme s'en est aperçue. Mes enfants aussi. Je n'étais pas le père idéal ce soir. Je leur ai dit que je devais être malade, mais que ça irait sans doute mieux demain. J'ai passé une mauvaise nuit. En allant travailler j'ai accroché ma belle voiture et j'ai juré. Au travail, j'ai fait une erreur, pour la première fois. Je n'étais pas le manager idéal aujourd'hui.

De retour chez moi, j'étais clairement parano. J'avais l'impression que tout le monde me regardait de travers, même mes enfants. Cette histoire de poubelles me rendait fou, pourtant, il ne m'est pas venu à l'idée de demander à quelqu'un d'autre de la sortir. Ma femme m'a proposé et j'ai crié que j'allais m'en occuper, comme toujours. Conscient de m'être énervé sans raison, j'ai balbutié une excuse et je suis sorti, ma poubelle en main.

Jusque-là, le rituel se passait comme d'habitude. Je faisais tout pour ne pas le regarder. Une

fois mon sac déposé, j'ai commencé à remonter vers ma maison. J'ai fait quelques pas et j'ai eu une drôle d'impression. Comme si... Je me suis retourné d'un coup. Mon voisin traversait la route vers moi, c'était invraisemblable. Comment osait-il ? Je reculais sans m'en rendre compte. J'avais peur, vraiment très peur.

Mon voisin s'est arrêté à moins d'un mètre de moi, immobile, sans un bruit. Ce silence était une torture. Alors j'ai parlé.

- Qui êtes-vous ? ai-je demandé.
- Je suis Arthur, m'a-t-il répondu après de longues secondes, comme s'il voulait me torturer. Je me suis senti mal, je m'appelle Arthur.
- Mais enfin, c'est moi Arthur, qui êtes-vous à la fin ! ai-je hurlé.
- Je suis toi, a-t-il répondu.

Je n'en pouvais plus. Il me menaçait, c'était évident. Il m'en voulait d'avoir réussi. Il pensait y avoir droit lui aussi, au succès. Sans doute pensait-il que j'étais bien né, que j'avais eu de la chance, des connaissances, un bagage culturel, de l'argent, une famille aimante. Mais même si j'avais eu tout ça, je méritais ce que j'avais. Et ce n'était pas lui qui allait m'en priver.

Je me suis jeté sur lui, je voulais lui casser la gueule et lui faire passer l'envie de revenir côté pair. On s'est battus, comme si on se détestait. On a roulé jusqu'au bitume. Ses lunettes et sa casquette avaient valdingué. Je voyais son visage, ou plutôt le mien. J'avais l'impression de me frapper. C'était fou. Je voulais me tuer. Mais aucun coup ne portait vraiment. Il paraît les miens, je paraïs les siens. Comme si nous savions d'avance ce que l'autre allait faire.

Autour de nous, les maisons ont commencé à s'agiter. Mes pairs avaient dû nous entendre et s'apprêtaient à sortir. Quelle honte s'ils me voyaient dans cet état. Je me suis mis à courir pour rentrer chez moi, cela suffisait. J'allais appeler la police et déposer plainte. La parole d'un impair ne vaut pas grand-chose.

Mon voisin ne m'a pas poursuivi. Arrivé à ma porte, je me suis retourné une dernière fois. Il commençait à remonter chez lui. Il abandonnait. Il avait compris. J'ai ouvert ma porte pour la refermer tout de suite après être rentré. J'étais soulagé. J'allais mettre tout ça derrière moi, oublier ce nuage dans ma vie parfaite. J'ai inspiré un grand coup, et j'ai avancé pour aller voir ma femme et la prendre dans mes bras. J'ai fait un pas quand j'ai aperçu une femme face à moi. Ce n'était pas la mienne. Tout m'est apparu d'un seul coup. Je me suis écroulé. J'étais entouré

d'un vieux papier peint en lambeau. Une odeur âcre et humide flottait dans l'air. Je n'étais pas chez moi. J'étais chez lui. Il avait fallu une rafale de vent et quelques secondes d'inattention pour que ma vie s'effondre. A-t-on vraiment la destinée qu'on mérite ?

- Tu as sorti les poubelles ? m'a demandé ma femme.
- Oui, c'est fait, ai-je répondu.

5. Il ne manquait plus qu'il parlât

Quand il fut question d'inaugurer l'espace de la Venelle des senteurs, mon grand-père, qui est non-voyant, eut cependant, si si, des étoiles plein les yeux. Cet après-midi-là, il me prit sur ses genoux et me raconta une histoire. Une histoire qu'il ne m'avait encore jamais contée.

« Quand j'avais ton âge, mon grand-père, qui me prenait souvent sur ses genoux, me fit don d'une histoire à laquelle, bien qu'enfant, je n'ai pas cru. Peut-être ai-je eu tort.

En ce temps-là, c'était il y a bien longtemps, il y avait, dans une profonde forêt, une clairière insoupçonnée des promeneurs. Insoupçonnée pour la bonne raison qu'il n'y avait pas encore de promeneurs, les forêts n'étant alors que des coupe-gorges. Seuls, outre les sangliers, les cerfs, les daims, les chevreuils, les renards, les blaireaux, bref, les animaux, seuls donc, les charbonniers, les détrousseurs, et les seigneurs chassant à courre s'y hasardaient.

Elle n'était connue que des animaux. Un petit malin a même prétendu un jour, que la main de l'homme n'y avait jamais mis les pieds.

Il y avait les restes d'un tronc d'arbre qu'une tempête avait abattu. Le vénérable s'était cassé de telle sorte qu'il ressemblait à une chaise. Majestueuse. Un trône avec son assise bien parallèle au sol, et son dossier bien droit.

La nuit tombée, les animaux, tous terrestres, venaient s'y réunir sans crainte, répondant à un appel que seule une ouïe non-humaine pouvait percevoir. Ils s'installaient en cercle et attendaient. Le silence de la nuit n'était perturbé que par les hululements des oiseaux nocturnes qui, eux, tenaient leur concile ailleurs. À minuit pile, un grand éclair s'échappait alors du vieux tronc. Aucune déflagration orageuse.

Un être doté d'ailes lumineuses apparaissait. Ce n'était pas une fée, mais leur père (car les fées aussi, ont un père). Cet « homme » leur racontait lui aussi des histoires. En fait, ce n'était pas des histoires. Il ne racontait pas. Il exposait des faits qui, soit avaient déjà existé, soit existeraient plus tard, soit n'avaient jamais existé et n'existeraient jamais. Il enseignait notamment aux animaux à toujours se méfier des hommes, toujours perfides, même les meilleurs intentionnés.

C'était une sorte de mage, de druide, de poète, de devin, le tout réuni en un être de sagesse. Avec sa serpe en alliage d'or, d'argent, de mercure, de plomb, d'étain, de fer et de cuivre, il avait découpé dans des feuilles de chêne, des lettres émanant d'un alphabet runique qui formaient les mots Perception et Connaissance.

Le trône, ainsi consacré, est devenu sacro-saint et depuis, perçoit chaque pensée de quiconque s'y assoit.

Contre toute attente, ce trône avait produit un rejet, lequel devint un chêne dont les feuilles, agitées par les vents, racontaient, elles aussi, des histoires à qui savait les entendre, curieusement, seuls les enfants et les vieillards en bénéficiaient.

Un jour, des hommes habillés en vert sont venus le scier. Puis, débité en planches et en autres volumes il fut vendu à un menuisier ébéniste qui en fabriqua des tables, des chaises, rien de plus banal, mais aussi un banc. Un banc, extraordinaire qui était loin d'être sourd.

Il ne manquait plus qu'il parlât.

6. Les murmures de la Venelle

Je suis revenu sur le banc de la Venelle des senteurs.

Ma fille court un peu plus loin, entre les massifs de lavande et de sauge, sans se douter de ce que ce lieu représente pour moi. Pour nous.

C'est ici que, chaque vendredi, sa mère et moi venions refaire le monde. C'est ici que nos silences étaient les plus bavards.

Elle n'avait pas encore un nom, notre petite. On l'appelait "peut-être" dans nos discussions de fin de journée.

Depuis son départ, depuis ton départ, je viens m'asseoir ici.

Parfois seul. Parfois avec elle.

Elle ne sait rien. Je ne lui ai rien dit. Comment lui expliquer ce vide sans fin, cette quête de sens qui me hante depuis que tu n'es plus là ?

Mais aujourd'hui, quelque chose est différent.

À l'instant même où je touche le bois vieilli du banc, je ressens comme un frisson. Pas de vent.

Pas de bruit. Juste une voix.

Ta voix.

"Ne reste pas figé dans le passé."

J'ai cru rêver.

Et pourtant, le silence de la Venelle me semble habité. Le banc aussi. Comme s'il me connaissait, comme s'il... écoutait.

Les jours ont passé.

Les saisons ont commencé à changer, imperceptiblement. Les parfums de la Venelle se sont adoucis, moins capiteux, plus nostalgiques.

Je reviens souvent sur le banc. Parfois avec ma fille, parfois seul, quand elle est chez ses grands-parents ou quand elle dort.

La première fois que j'ai réentendu une pensée, ce n'était pas la tienne.

« Et si je lui avais dit ce jour-là... aurait-il changé d'avis ? »

Une voix inconnue, féminine. D'un timbre fatigué, mais sincère.

Puis une autre, un autre jour :

« Mon fils ne saura jamais que je suis venu ici, juste avant de partir. »

Le banc n'est pas qu'un lieu de repos. C'est un miroir, un réceptacle. Il garde la trace de ceux qui s'y sont posés, de ce qu'ils n'ont jamais osé dire à voix haute.

Et, parfois, c'est ma propre pensée que j'entends, détachée, reformulée, crue.
« Tu n'as jamais su ce que j'étais prêt à abandonner pour toi. »

Elle me prend de court. Comme si le banc me forçait à m'écouter moi-même, à dire ce que j'ai toujours caché derrière des silences ou des gestes.

Je me suis demandé s'il existait une logique, une forme de mémoire. Peut-être le bois garde-t-il la chaleur des corps, la vibration des âmes. Ou peut-être... est-ce simplement moi. Peut-être ce lieu me pousse-t-il à fouiller plus profond que je n'osais.

Mais ce jour-là, quelque chose a changé.

J'étais seul. La pluie menaçait. Et pourtant je suis venu.

Ma main a effleuré le banc, presque par réflexe. Et la voix a surgi.

« Je ne suis pas loin. Je suis là, chaque fois que tu regardes notre fille comme si tu voulais m'y retrouver. Elle n'est pas moi. Elle est toi. Continue pour elle. »

C'était ta voix. Pas une simple réminiscence. Un souffle. Une présence.
Je me suis figé, le cœur battant.

Le banc m'avait rendu ta pensée. Ou bien l'avait-il gardée pour le moment où je serais prêt à l'entendre ?

Je ne suis pas revenu pendant plusieurs jours.

Cette dernière pensée, ou ce message, m'avait laissé bouleversé, troublé.

J'avais peur de revenir. Peur de ne plus rien entendre. Peur, surtout, d'en entendre trop.

Ma fille m'a demandé pourquoi je ne l'emménais plus "dans la rue qui sent bon". Elle l'appelle comme ça, la Venelle des senteurs. Elle y court, y cueille des brins d'herbe, y cherche des secrets dans les buissons. Elle ne sait rien du banc, ni de ce qu'il me fait.

Alors, un vendredi, j'ai décidé d'y retourner.

Le ciel était clair, l'air encore tiède. Elle tenait ma main. Nous avons marché lentement, sans rien dire.

Elle s'est assise la première.

Elle a regardé droit devant elle, puis m'a dit, d'un ton presque grave :
— Maman est là, tu sais.

Je l'ai regardée, figé.

— Comment tu sais ça ?

— Je ne sais pas. Je le sens. Et je t'entends penser, papa.

Elle a souri, puis s'est levée pour courir vers un chat qu'elle avait aperçu entre deux murets.

Je suis resté seul.

Et là, le banc a parlé une dernière fois.

« Tu peux avancer. Garde ce que nous avons été, mais ne reste pas figé. Aime encore. Vis. Et regarde-la, notre fille. Elle est le début, pas la fin. »

J'ai fermé les yeux. Un long souffle m'a traversé, comme si l'air lui-même me nettoyait de ce qui pesait.

Je me suis levé.

Ma fille m'a appelé au loin, riait à présent. Le chat s'était échappé, elle courait après sans trop y croire.

Je l'ai rejointe.

Et en quittant la Venelle, sans me retourner, je me suis dit :

« Je n'étais pas seul sur ce banc. Je ne l'ai jamais été. »

7. Pas un chat

C'est lundi, il est quinze heures, il n'y a pas un chat et je suis vide. Je ne suis pas émotionnellement vide. Je suis physiquement vide, je suis un banc.

Un jeune banc né des travaux de la venelle des senteurs, idéalement placé dos à la rue du général-de-Gaulle de Neuilly-Plaisance, à l'ombre d'un bâtiment couleur saumon, et face à la végétation jouxtant le passage. Une petite poubelle noire à mes côtés permet aux amoureux de la nature et des espaces partagés de laisser les lieux comme il les ont trouvés : propres.

Je sais ce que vous vous dites : pauvre malheureux ! Oh, ne me plaignez pas, être un banc n'a pas que des désavantages. Bien sûr, je n'échappe pas aux occasionnels gamins qui me montent dessus avec leurs chaussures sales sans égard aux belles lamelles de bois qui me composent. Parfois on me dégrade ; et puis, je n'ignore pas qu'être un repose-fessiers n'est pas très gratifiant. On me méprise, on me pète dessus... Ce n'est pas toujours rose, j'en conviens ; mais c'est aussi passionnant ; croyez-moi, pour deux raisons.

Premièrement, je ne sers pas qu'aux humains (encore heureux !) ; souvent, lorsque la ville s'est assoupie, quelques chats aventureux se promènent dans la venelle, et certains, mes favoris, viennent s'étendre sur moi. J'aime écouter leurs ronronnements apaisés. J'adore leurs douces fourrures et leurs corps pliables. Les chats me fascinent.

Deuxièmement, j'ai le pouvoir d'entendre les pensées des humains. Ne me demandez pas pourquoi, je n'en sais rien. Je m'en suis aperçu mon premier jour de vie, avant même que les arrangements de fleurs ne soient positionnés dans les bacs de la venelle. Il suffit qu'ils se posent sur moi et je sais tout de ce qui les agite, de ce qui les occupe, de ce qui les émeut. Ce n'est pas très utile, mais c'est parfois divertissant.

Tenez, il y a deux mois, une jupe blanche s'est assise avec douceur, l'esprit léger. Lire ses pensées était grisant. Son petit ami lui a demandé de l'épouser juste devant moi. Mille mots d'amour ont envahi sa tête avant qu'elle ne réponde. J'ai bien aimé ce moment, ça change de la routine.

Un mois plus tard, un pantalon gris s'est assis en se demandant où il trouverait de la corde : « Il me manque de la corde, pensait-il, il me faut plus de corde ». Ses pensées étaient entêtantes, ça m'a marqué.

Lundi dernier, une robe rose a grimpé difficilement sur moi. La fillette pleurait. Elle

pensait à son chat, un petit chat blanc disparu. Je l'ai tout de suite reconnu grâce aux images qui inondaient ses souvenirs. J'adore les chats, moi, alors je ne les oublie pas. Je l'ai déjà vu dans la venelle. Je ne sais pas où il est allé, et même si je le savais, je ne pourrais malheureusement pas le lui dire. Je me suis senti très proche de cette petite robe rose.

Le dimanche suivant, une longue robe bleue s'est affalée sur moi. Il y avait une canne à côté d'elle et quelques sacs bien chargés. Elle était bien reconnaissante de trouver le banc libre un jour de grande affluence mais elle semblait triste. Les pensées de cette dame âgée allaient sans cesse vers sa petite maison de ville avenue Paul Doumer. Elle ne voulait pas y penser pourtant. Elle revoyait des femmes humaines endormies dans sa cave, attachées avec de belles cordes. De longues, très longues mèches de cheveux bruns couvraient leurs visages. Je ne sais pas pourquoi mais cette image qu'elle avait dans la tête la remplissait d'effroi et elle entendait, avec un inconfort similaire, ce que lui avait dit sa voisine avant qu'elle ne quitte sa maison pour aller au marché : « Antonella, ça va ? C'est ton fils que j'ai vu passer ce matin ? Quand est-ce qu'il est revenu des États-Unis ? Je lui ai dit bonjour mais il n'a pas répondu. Il a grandi, c'est un homme maintenant ! Ça va ? Ma pauvre, tu es blanche comme un linge. Dis-moi, je ne voulais pas t'embêter avec ça mais... Je ne sais même pas comment te dire ça... Ne le prends pas mal, s'il te plaît. Il y a une odeur, qui vient de chez toi je pense. Tu devrais appeler un plombier, c'est peut-être le vide sanitaire ? Tu as une fosse septique, c'est ça ? ». Elle se repassait cette scène comme un disque rayé. À la fin, ce n'était plus amusant. Elle devait être bien fatiguée en tout cas, car elle est restée assise une bonne heure sans bouger.

Il y a deux semaines, la fillette est revenue. Elle s'appelle Sarah, je l'ai entendu dans ses pensées. Sa mère allait à la banque société générale mais comme l'enfant était fatiguée, elle l'a laissée sur le banc en compagnie de son grand frère. Il ne s'est pas assis. Je ne m'en plains pas, je me passe sans mal des pensées des ados. Sarah était contente. Elle repensait aux petites affiches qu'elle avait dessinées pour retrouver son chat Poupy. J'espère qu'elle le retrouvera vite, il n'y a rien de plus terrible qu'un petit chaton si vulnérable abandonné.

Hier soir, en fin de journée, des cheveux bruns se sont assis sur moi. Vous avez bien lu : des cheveux bruns. J'imagine que la jeune femme portait aussi des vêtements mais ses cheveux étaient si longs qu'elle pouvait s'asseoir dessus quand elle s'asseyait sur moi. Étonnant, non ? Elle avait l'air bien contente. Je connais les expressions de plaisir et de contentement des humains maintenant. J'ai beau être un jeune banc, je ne suis pas né de la dernière pluie. Celui

qui l'accompagnait s'est assis à côté d'elle. C'était le pantalon gris du mois dernier. Il était très content lui aussi. Il ne pensait qu'à ces longs cheveux bruns, ceux de sa compagne. Et il était satisfait parce qu'il avait de la corde. La soirée, c'est le moment de la parade nuptiale des humains, j'en sais quelque chose. Ils se sont embrassés et après ils sont partis chez lui, avenue Paul Doumer.

Juste après leur départ, une petite boule de poils blancs a parcouru la venelle à toute vitesse. C'était Poupy. J'ai attendu, je sentais qu'il reviendrait et je ne me suis pas trompé. À la faveur de la nuit, aidé par le halo du lampadaire qui rend les lieux si accueillants quand il fait sombre, il s'est approché et il s'est allongé sur moi. Il est tellement petit, tellement fragile. J'ai repensé à Sarah, sa petite maîtresse. Je n'ai jamais tant rêvé de pouvoir interagir avec les humains que ce soir-là ; mais c'est impossible. Toutefois, j'ai bon espoir qu'elle le retrouvera. Un banc n'est pas qu'un lieu de rencontres, c'est un lieu de réflexion, de méditation, d'opportunités et de retrouvailles. L'espoir est permis.

8. Hell est lui

Au niveau de la Venelle des senteurs, des bancs sont positionnés le long d'un petit passage piéton, où arbres, arbustes et plantes grimpantes poussent de concert et aguichent le promeneur par une myriade de couleurs et de senteurs. Celui-ci serait bien avisé de se poser quelques instants sur un des nombreux bancs oisifs qui bordent la venelle. Oisifs ces bancs ? Pas tout à fait ou plus objectivement, pas tous. En effet, l'un d'eux est un brin différent, et bien malin, ou observateur, celui qui pourrait le différencier de ses voisins, tant sa conception, sa forme et même sa couleur ne s'éloignent en aucune façon de celles des autres bancs de l'allée. Est-ce une facétie du concepteur de la venelle, une erreur dans la commande, un hasard bienvenu ? Nul ne le sait. Toujours est-il que ce banc est unique de par l'essence de bois utilisée dans sa conception : du Palo Santo, le bois employé par les chamanes amérindiens lors de rituel afin d'obtenir une meilleure communication avec leurs dieux. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, ce banc ne communique pas avec les dieux, seuls les Hommes en sont capables et de manière unilatérale. Pourtant, il y a bien de la communication là-dessous ou plutôt là-dessus. Ce banc, à l'apparence anodine, est, en effet, doué de la capacité d'entendre les pensées de chaque promeneur qui se pose et se repose, ne serait-ce qu'un instant. Chaque souhait, chaque rêve, le moindre petit désir ou le plus grand malheur, tout est intercepté par le banc de la Venelle des senteurs. Je n'attends pas de vous d'être cru sur parole, tant ce que je relate semble extraordinaire. Et pourtant, tout ce qui va suivre n'est que la triste retranscription d'une réalité ordinaire. Voyez plutôt.

Au niveau de la Venelle des senteurs, un banc attend. Il l'attend, si blonde, si pétillante, le sourire plein de fleurs et la beauté chevillée au corps. La quiétude du lieu semble lui plaire, car cela fait maintenant un mois que, chaque jour, elle vient s'asseoir à la même place, laissant son regard et son esprit divaguer quelques instants. Enfin ! Elle est là, toujours aussi ponctuelle et ravissante. Elle s'assoit et, aujourd'hui encore, elle pense.

« Enfin, j'ai langui ce moment. Le calme et la sérénité de ce lieu me font tellement de bien. Alors, pourquoi je suis si triste ? Tiens, les jardiniers ont ajouté de nouvelles fleurs. Elles sont magnifiques ! Alors, pourquoi j'ai envie de pleurer ? Quelle odeur entêtante, c'est sûrement du jasmin. Je devrais en mettre dans le jardin, juste à côté de la lavande, cela serait parfait. Alors, pourquoi je me sens si seule ? C'est vraiment une belle journée et les abeilles semblent être du

même avis. Alors, pourquoi j'ai si mal ? Pourtant, je n'étais pas comme ça... avant... Il n'était pas comme ça... avant... Alors, pourquoi il a tant changé ? Est-ce ma faute ? Il était tellement gentil, tellement doux...avant... avant cette nuit. Oh non ! Une abeille vient de percuter une toile d'araignée. La pauvre, la voilà emprisonnée ! Comme moi... Elle va mourir ! Comme... Non ! Je dois agir, je dois en parler. Mais à qui ? Si je lui en parle, cela va la détruire. Je suis seule. Je veux rester seule et ne plus jamais le revoir. »

Au niveau de la Venelle des senteurs, un banc attend. Il l'attend, si blond, si charmant, le sourire plein de fleurs et le cœur rempli d'épines. Cela fait maintenant un mois que, chaque jour, il vient la chercher. Enfin, il est là, toujours aussi ponctuel et répugnant.

« Non, pas lui. Je le hais. Je le hais pour ce qu'il m'a fait. Je dois être courageuse et m'opposer à lui. Je dois... »

« — Lilia, tu viens ? On va être en retard.

— J'arrive... papa... »

Au niveau de la Venelle des senteurs, le banc pleure. Il pleure sur l'histoire de cette pauvre enfant, touchée, blessée, meurtrie par la perversité d'un homme. Il pleure sur sa propre incompetence. À quoi bon avoir un tel don si c'est pour rester impuissant face à la détresse d'une enfant ?

Au niveau de la Venelle des senteurs, je pleure. Je pleure sur ma propre impuissance car cette histoire, c'est mon histoire.

9. Cent philtres

Le jeune homme faisait les cent pas le long de la Venelle des senteurs. Il hésitait à prendre place sur le banc. Comme s'il pressentait que ce mobilier urbain entendait les pensées de chaque personne qui s'asseyait dessus. Mais au vrai, il l'ignorait, comme tout le monde, ici-bas.

Un papillon se posa sur le dossier du banc. Théo, qui réfléchissait à toutes ces choses qu'il brûlait de dire à cette jeune fille au charmant accent québécois, y perçut une invitation. Il s'assit enfin.

Une douce chaleur – qui le rasséréna – émanait du banc. L'intimité de ses pensées se diffusa dans l'instant, de l'assise jusqu'aux pieds, en passant par le large dossier et les deux accoudoirs. Mais Théo, lui, ne se doutait de rien. Il habitait à deux pas de là, avenue Georges-Clemenceau, et traversait souvent cette rue étroite qui permettait à présent de rejoindre la place du marché depuis l'avenue Charles-de-Gaulle.

Le marché. Il l'avait croisée là-bas, un matin qu'elle buvait son café, assise devant le zinc d'un petit troquet, à l'intérieur de la halle aux commerces. « Alors c'est cela, un coup de foudre ? Tomber amoureux de la personne tout entière au premier coup d'œil ? » s'interrogeait Théo, tandis que le banc absorbait l'encre de ses pensées à la manière d'un buvard. « Dois-je rester assis ici, dans l'espoir de l'aborder ? Ou devrais-je plutôt me rendre au marché et y boire quelque chose ? ». Le banc percevait son indécision, sans pouvoir le conseiller.

Soudain, Théo vit la jeune fille en question traverser la venelle et venir s'asseoir auprès de lui. — Vous permettez ? lui demanda-t-elle, un livre à la main.

Il bredouilla plus que nécessaire.

— Heu, oui, bien sûr, avec plaisir, enfin non, allez-y, je vous en prie, je me pousse ?

« Quel imbécile ! » perçut le banc de la part de Théo.

— Merci, répondit-elle.

« Il se montre certes gentil, mais il n'a pas inventé l'eau chaude. Où en étais-je », pensa-t-elle. À l'instar des chats qui voient des choses invisibles, Théo fixait un point droit devant lui – au milieu d'un mur et à travers la végétation – et se tenait raide comme un piquet. Le banc sentait même son poids s'alourdir sous le poids de son irrésolution. Il détourna enfin le regard vers le roman que lisait la jeune femme. « La bancelle des Wakan Sica », signé d'un auteur inconnu

de Théo.

« Qu'est-ce ça me tanne lorsqu'on lit en arrière de mon épaule, tabarnak ! », pensa-t-elle.

— Savez-vous ce qu'on appelle une bancelle ? demanda-t-elle à haute voix, sans lever les yeux de son livre.

Théo sursauta comme si le banc devenait soudain bouillant.

— Heu... Non.

— C'est un banc sans dossier, long et étroit, très à la mode au Moyen Âge. On pouvait s'y asseoir à plusieurs, afin de se réchauffer au coin du foyer ou se réunir autour de la table. Voire s'y reposer les pieds.

— Fascinant.

Il pensait : « Que répondre ? Comment enchaîner ? Lui demander de quoi retournait ce Wakan Sica ou bien qui était l'auteur du bouquin ? Le sujet l'intéressait-elle ? L'histoire lui plaisait-elle ? Et quels autres écrivains appréciait-elle ? Ou si cet ouvrage se destinait à ses études ? Tout. Je brûle de tout savoir ! »

— Le roman se veut une sorte de variation canadienne sur « le Diable boiteux » de Lesage : quelqu'un découvre un mauvais esprit Dakota enfermé dans une bouteille de Bourbon – l'un des Wakan Sica du titre – sur un toit de Manhattan et le libère par curiosité. Le démon l'entraîne avec lui dans la ville, où il pose une bancelle au beau milieu de la Fourche, le cœur historique de Winnipeg. Il lui explique alors que, durant vingt-quatre heures, il deviendra le témoin des pensées les plus intimes de chaque personne qui s'y assiera. C'est un peu grivois par moment, souvent satyrique et surtout très distrayant.

Elle lui tendit la main.

— Enchantée. Samantha, mais vous pouvez m'appeler Sam.

« Ne bredouille pas, je t'en supplie », se tortura le jeune homme.

— Enchanté, Sam. Théo, mais vous pouvez m'appeler Théo.

Samantha rit.

Il s'ordonna à lui-même : « Enchaîne ! ».

— Vous lisez pour le plaisir ? Ou pour vos études ?

Elle pensa : « Ne te dévoile pas trop quand même ».

— J'étudie, en effet, la démonologie autochtone. Je viens du Québec, mais je travaille à l'Université de Winnipeg, dans le Manitoba. Je passe mes vacances en France.

« T'es gonflée ! » perçut le banc.

— Et la démonologie, ça ne vous effraie pas ?

— Pas le moins du monde ! Mais ce n'est pas le seul sujet de mes études...

Samantha pensa au mot : « sorcellerie ».

— Ah bon ? se rassura Théo.

— Mon truc, ce sont plutôt les rituels sacrés chez les Dakotas, les Lakotas et les Nakotas.

— Vaste programme.

Le banc de la Venelle des senteurs saturait de perceptions contradictoires. Quelque chose se déroulait sur son assise, mais il ne parvenait pas à comprendre quoi exactement. Théo lui apparaissait comme un amoureux transi, mais Samantha dissimulait ses sentiments derrière son profil d'étudiante.

« En tous les cas, ma recette fonctionne », pensa-t-elle.

« Elle est si belle », s'exclama Théo dans sa tête.

Samantha lorgna le cadre de la montre attachée à son poignet.

— Je vais devoir vous quitter.

Le verbe brisa le cœur de Théo.

— Pourrais-je vous revoir ?

— Eh bien, si vous traînez dans le coin, je suppose que nous nous croiserons. Peut-être à bientôt, alors.

Théo lui lança un regard enamouré, que Samantha trouva un peu niais. Le banc et le papillon succombèrent également à son charme.

— À bientôt, alors... murmura le jeune homme.

Samantha – qui, en réalité, devait avoir dans les quatre-vingt-dix ans – s'éloigna. Maintenant qu'elle savait que l'un de ses cent philtres d'amour fonctionnait vraiment et lui donnait l'apparence d'une jeune étudiante aux yeux de tout le monde, elle brûlait de rentrer au Cercle de Bridge de Winnipeg pour vanter sa réussite auprès de ses amies sorcières.

10. Le banc

Le banc de la venelle des senteurs entend les pensées de chaque personne qui s'assoit dessus, sans qu'elle le sache évidemment. Cet aspect magique échappe à l'être humain. S'il le savait, il en serait tout d'abord très étonné, un banc télépathe, on n'a jamais vu cela. Ensuite, il chercherait le « truc » se disant que c'est un tour de magie. Enfin, il se demanderait comment cacher certaines pensées. Celles-ci s'entremêlent et s'enchaînent sans qu'on puisse parfois en deviner ou en prédire le cours. Toutes les pensées ne sont pas avouables.

Effectivement, ce banc en a entendu des vertes et des pas mûres. Depuis qu'il est installé dans cette venelle, afin que le promeneur se repose un peu avant de reprendre son chemin, qu'il profite des senteurs agréables du jasmin, du chèvrefeuille ou qu'il admire les retombées dansantes des glycines sous un léger vent rafraîchissant au mois de juin, il a entendu non pas des dizaines et des centaines mais quelques milliers de pensées.

Il a croisé toutes sortes d'individus, des plus sympathiques aux plus louches. Beaucoup de préoccupations sont d'ordre professionnel ou concernent le quotidien. Mais il peut arriver, une nuit, qu'un voleur en pleins préparatifs s'asseye furtivement sur lui ; qu'une femme se repoudre le nez, attendant son amant ; qu'un homme, ivre, les pensées floues, s'endorme sur lui. Le banc apprécie davantage les enfants, qui ont des pensées innocentes, ne cherchent qu'à s'émerveiller, et tentent tant bien que mal, mais d'une façon charmante, à lui grimper dessus.

Grâce aux journaux, aux livres, à tout ce que les gens lisent, il possède par conséquent une très grande culture ; il en est de même pour la musique. Souvent les gens ont des chansons qui tournent en boucle dans leur tête, à la fois contents de la fredonner mais aussi énervés qu'elle s'entête et revienne sans cesse. Cette contradiction de pensées amuse beaucoup le banc.

Il aime beaucoup les remarques sur les arbustes auxquels il est adossé, les odeurs de la nature, le décor que l'on découvre devant lui et encore plus sur lui-même car il est assez coquet : c'est un joli banc en bois avec des accoudoirs, des pieds et une armature de fer forgé. Il se trouve assez élégant. On peut s'asseoir à trois personnes sur lui. Mais à ce moment-là, toutes les pensées font des interférences et cela ne devient pas très agréable, il préfère qu'une seule personne s'asseye, il peut mieux profiter de ses idées ou réflexions et partager un moment de son existence.

Immobile, il vit par procuration, c'est indéniable. Il se réjouit avec la mamie qui fait une pause

sur le retour du marché. Elle pense au goûter lors duquel elle pourra se régaler de quelques fraises au sucre avec son petit-fils. Il s'inquiète avec cette maman d'entendre son bébé tousser dans la poussette. Il est satisfait avec le coureur occasionnel, après un bon temps, qui l'utilise pour quelques étirements. Il s'attriste avec celui qui sort de chez le notaire et qui se dit que l'argent ne rattrapera pas le temps perdu. Il s'enthousiasme avec tous les promeneurs qui prennent un petit temps pour eux : se poser, se reposer, ralentir le cours de leur vie quelques minutes et admirer : un papillon, une fleur, un arbre, un nuage.

On pourrait croire qu'il mène une vie très tranquille, cependant il ne faut pas oublier qu'il doit affronter les intempéries ; il est très démuni face à la pluie parfois cinglante, au froid cuisant, à la neige redoutable. Chaque année, il espère une remise à neuf pour son bois et son fer forgé. Ce qu'il déteste par-dessus tout : les pigeons qui le prennent pour les toilettes ou encore les chiens. Il aurait deux mots à dire à leur maître ! Il n'a qu'une peur : être remplacé par un banc flamant neuf ; alors il lutte de toutes ses forces contre la moisissure, la rouille, les saletés. Il sait bien qu'il vit à une époque où on ne prend plus la peine d'entretenir les belles choses. Direction poubelle, direction ordures, direction déchetterie. Il invoque souvent le vent pour l'aider. Parfois il essaie aussi d'entrer en contact par la pensée avec les gens qui s'asseyent sur lui, pour l'épousseter gentiment ou ne pas laisser de détritrus. Cela fonctionne dans un sens, pourquoi pas dans l'autre ? Malheureusement toujours en vain.

Un jour, il s'est fait agresser à l'arme blanche. Un jeune garçon a attaqué le bois du banc au canif pour graver un cœur et noter des initiales. Heureusement que l'inscription se situe derrière le banc, dans son dos, et n'est pas vue du public car sinon il serait sûrement parti au rebut rapidement. Ce jeune garçon s'est cru tout permis : dans un grand cœur, il a placé les signes suivants : $A + L =$. Cela ne faisait pas très mal, cela grattouillait juste, mais tout de même son honneur en avait pris un coup ! Une fois le travail fini, l'énergumène s'est assis nonchalamment sur le banc, les bras étendus, content de lui. Le banc a bien compris en entendant sa pensée que cela signifiait : Antoine + Laetitia = Amour toujours. Comment enlever cela ? Ce n'était pas possible. Il a fini par rencontrer ladite dulcinée : une jeune fille, elle aussi, très amoureuse qui s'est extasiée sur l'œuvre d'art. Le banc, avec son bon cœur, n'a pu s'empêcher de leur souhaiter tout le bonheur du monde. Il fermait ses oreilles toutes les fois où le couple s'embrassait. Cela ne se fait pas : il faut respecter la vie des gens. Malheureusement, il a assisté à leur rupture. Ils s'étaient donné rendez-vous et le banc aurait pu tout à fait dire que leurs mots

avaient dépassé leurs pensées. Il se sentait impuissant, ne pouvant intervenir.

Les années ont passé, le banc est resté ; il remplissait correctement son office, il était tellement élégant que la municipalité ne pensait pas à le changer. Il faut dire aussi que la venelle des senteurs était moins fréquentée et qu'elle devenait un petit havre de paix, de tranquillité que les riverains avaient su préserver, en entretenant les fleurs, les rosiers, les arbustes. Elle donnait du cachet à la ville et le petit banc y participait.

Un jour, un jeune homme s'installa et passa sa main derrière le dossier du banc comme s'il cherchait quelque chose. Son doigt effleura le cœur. Il pensa avec tendresse et nostalgie à l'époque révolue des amours contrariées d'un jeune garçon. Le banc le reconnut.

Une jeune femme promenait son chien, elle fit une pause en s'asseyant à l'autre bout du banc. Celui-ci avait du mal à se concentrer sur ses pensées car il n'avait qu'une peur c'est que le chien le prenne comme urinoir. Mais le chien courait après des feuilles mortes, rouges, mordorées, qui s'envolaient sous ses pattes. Petit à petit, il se rendit compte que la jeune femme connaissait sûrement l'endroit, repensant avec nostalgie elle aussi à ce banc. Tout à coup il comprit : il avait sur lui Antoine et Laetitia assis l'un à côté de l'autre et qui ne s'étaient pas reconnus. S'étaient-ils même regardés ? Chacun dans leurs pensées. Antoine avança le haut de son dos comme s'il allait se lever ; le banc trépignait, si je puis dire. Mais bon sang, regarde qui est à côté de toi ! Regarde-la, ne la reconnais-tu pas ? Mais oui, c'est elle, tu es justement train de penser à elle et elle est là !

Peine perdue. Les pensées du banc n'étaient entendues de personne. Antoine se leva et s'éloigna. Le banc était en colère à la fois parce que les deux jeunes gens ne s'étaient pas reconnus et à la fois parce que le chien le prenait effectivement pour urinoir. Le chien se mit à aboyer. Avait-il ressenti sa colère ? En tout cas, il aboyait si fort que le banc entendit l'étonnement de Laetitia ainsi que son désir de ne pas se faire remarquer du jeune homme qui s'en allait.

— Onyx, tais-toi ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Le jeune homme avait dû enfin se retourner car le banc entendit distinctement qu'elle n'en croyait pas ses yeux mais qu'elle pensait reconnaître Antoine. Elle se leva, s'éloigna peut-être en sa direction. Le banc ne saura jamais.

Sauf si les deux redeviennent des tourtereaux et que, par souvenir, ils retournent s'asseoir sur le banc. Ce serait avec plaisir, mais sans le chien.

11. Le banc de la Venelle des senteurs

La Venelle des senteurs restait invisible aux regards pressés, s'ouvrant seulement à ceux dont les pas ralentissaient sous le poids d'un silence intérieur. Les murs de pierre se couvraient de jasmins, de lavandes et de chèvrefeuilles, diffusant des effluves suaves qui semblaient inviter à la confiance. Au fond de ce sanctuaire parfumé, un ancien banc de bois lisse et sombre, invitait les âmes en errance à s'y poser.

On racontait qu'il n'entendait pas les mots, mais les pensées les plus enfouies, celles qu'on n'avoue qu'à demi-mot et qui pèsent comme un regret muet. Chacun qui s'y posait en repartait différent, comme si le banc avait libéré quelque secret inavoué.

Un matin de septembre, Léa franchit le seuil de la venelle. Les yeux cernés par la fatigue, le cœur lourd du deuil de sa mère, elle avançait sans savoir où aller. Elle avait fui l'appartement vide, cherchant partout le souvenir d'une présence qui s'était effacée sans un adieu.

Assise face aux fleurs, elle se surprit à penser très fort : « Tu es partie sans me dire au revoir, maman. Et je t'en veux... » Le silence se fit total. Puis, une brise légère fit danser les pétales, portant une touche de menthe douce. Léa sentit sa poitrine se libérer d'une pression sourde.

Une pensée claire s'éleva en elle, comme une révélation venue de nulle part : « Tu n'as pas choisi de partir, et je n'ai pas choisi de rester sans toi. Mais j'ai le droit de vivre ». Les larmes roulèrent sur ses joues, et dans chaque goutte brilla la lumière d'un nouveau départ. Quand elle se leva, ses pas n'étaient plus les mêmes.

Plus tard dans la journée, Yanis, douze ans, s'engouffra dans la venelle. Il fuyait la dispute douloureuse de ses parents, ces mots durs qu'il refusait d'entendre. L'enfant, les jambes trop courtes pour toucher le sol, grimpa sur le banc comme on grimpe sur une île de refuge.

Son cœur battait si fort qu'il crut l'entendre hurler : « Si papa part, est-ce de ma faute ? Suis-je trop bruyant ? Trop moi ? » Le parfum du chèvrefeuille lui caressa les narines, et un souffle apaisant sembla lui chuchoter : « Tu n'es jamais trop. Tu es simplement toi. Ce qui se passe entre eux ne t'appartient pas. »

Yanis resta immobile, comme pétri par cette douceur nouvelle. Un poids s'allégea dans sa poitrine, et il sentit la peur reculer de quelques pas. Il quitta le banc, le dos droit, prêt à rejoindre le monde extérieur avec un peu plus de courage.

A l'orée du soir, Camille découvrit la Venelle des senteurs par hasard. Autrefois, auteure d'un

roman remarqué, elle n'avait plus rien écrit depuis dix ans. Elle venait d'abandonner son dernier brouillon, convaincue que ses mots ne valaient plus rien.

Assise, elle posa son carnet vide sur les genoux, le regard perdu dans le bois ancien. Une voix intérieure murmura : « Je suis épuisée par cette peur d'échouer. Épuisée de ne pas oser ». Un arôme de romarin s'éleva alors, dense et réconfortant, et les mots qu'elle retenait sortirent enfin : « Ce que je n'ose pas dire est la vie que j'ai en moi. »

Le stylo bougea. D'abord timidement, puis avec l'assurance de quelqu'un qui découvre une vérité enfouie. Camille écrivit jusqu'à ce que le silence de la nuit enveloppe ses phrases. Elle ne produisit pas un chef-d'œuvre, mais un témoignage sincère de ses désirs et de ses doutes.

Quand elle ferma enfin son carnet, un sentiment doux l'envahit : elle avait retrouvé sa voix. Le banc, immobile et patient, avait offert son oreille invisible et révélé ce que l'on tait à soi-même. Durant les jours suivants, un souffle léger parcourut la Venelle des senteurs, portant comme un mantra muet la promesse d'un refuge où chaque chose enfouie trouva enfin une voie. L'un de ces matins, un vieil homme s'attabla, le regard chargé de regrets d'avoir privilégié la sécurité plutôt que l'amour. Quelques instants plus tard, une adolescente aux pas hésitants déposa en silence sa peur irrépressible de grandir, et bientôt une femme enceinte, la main posée sur son ventre, confia ses rêves d'un avenir apaisé.

Le banc ne délivrait ni conseils ni formules magiques. Il agissait comme un miroir des cœurs : il faisait remonter à la surface les pensées, les peurs, les espoirs que chacun garde parfois trop enfuis. Chacun repartait avec une pensée nouvelle, comme si ses propres mots s'étaient transformés en réponses. Certains parlaient de sortilège, d'autres de légende. Mais tous ceux qui s'y asseyaient confiaient la même vérité : il écoutait sans juger.

Si, un jour, tu t'égares dans la ville et que ton cœur se serre, ralentis, laisse-toi guider par les parfums. La Venelle des senteurs pourrait s'ouvrir devant toi. Si tu t'assois sur son banc, ferme les yeux, ose penser ce que tu n'oses pas dire. Le vent portera ta pensée, et peut-être en retour te laisseras-tu transformer.

Car parfois, le simple fait d'être écouté est le premier pas vers la guérison.

12. Bancs publics

En haut de la ville s'étend le jardin fleuri où tout le monde se balade pour échapper aux bruits. Là, c'est le bruissement des feuilles dans la brise qui d'un souffle enchante et fait rêver. Et si le banc de la Venelle des senteurs entendait les pensées de chaque personne qui s'y assied. A quoi ça servirait me direz-vous.

Oui c'est vrai, il faudrait qu'il puisse les enregistrer ou tout au moins les raconter.

Alors, il faut imaginer un écrivain en quête d'inspiration qui vient s'y asseoir tous les après-midi, désespéré, regardant autour de lui les personnages qui passent, des nounous aux clochards. Subitement, par transmission magique de l'univers, suppose-t-il, des idées arrivent et se bousculent, s'entrecroisent, se mélangent. Il n'y comprend rien. Submergé d'histoires de vies entremêlées dont il n'arrive pas à trouver le fil, il soupire.

Avant j'étais vide comme un vieux pot et maintenant le fleuve de mes pensées charrie sentiments, émotions, visages, lieux comme un tsunami.

Il se prend la tête dans les mains, se secoue et crie : « stop. Je n'en peux plus » et il se lève.

Miracle, tout ce fatras s'arrête. Les oiseaux gazouillent, les pigeons roucoulent, les bébés pleurent, les nounous râlent, les clochards se grattent. Tout est normal.

En sueur, mais soulagé, il s'éponge d'une main tremblante dans son vieux mouchoir déchiré. Il soupire d'aise en essuyant ses lunettes et se laisse tomber sur le banc.

Horreur, le flot de pensées surgit de plus belle et l'engloutit si fort qu'il perd l'esprit et sombre dans un évanouissement profond.

Il se sent plonger dans un trou noir sans fond, comme dans un puits. Il tente de se raccrocher aux pierres des parois mais elles sont si glissantes qu'il ne peut s'en saisir.

Il tombe, il tombe. Est-ce la mort, la tombe, l'enfer au tréfonds de la terre ?

Soudain il entend une voix hésitante qui l'interpelle.

« Excusez-moi monsieur. Vous m'entendez ? » Il reconnaît la voix, c'est la sienne avec les mêmes intonations, la même prononciation. C'est moi qui me parle. C'est un cauchemar.

Ma voix intérieure veut communiquer. C'est tout me dis-je. Calme. Calme.

Tout va bien.

Tu vas écouter ta voix intérieure c'est tout.

Je reste concentré, les yeux fermés. Je sens que je suis allongé sur le banc. Je me souviens d'être venu y chercher l'inspiration.

La voix reprend doucement.

« Oui c'est moi le banc qui te parle. Je ne connais pas trop les voix alors je t'emprunte la tienne.

Ne m'en veux pas s'il te plaît.

C'est la première fois pour moi aussi tu sais. De toute ma vie, aucun humain ne m'a écouté.

La vie ne m'a pas gâté moi non plus tu sais.

Je me fais vieux et tout branlant. Mes pattes sont complètement rouillées et fléchissent parfois sous le poids des gens et des ans bien sûr. Mon bois est à vif. On ne m'a pas repeint depuis je ne sais combien d'années. Mon dos est constellé d'initiales et de cœurs. Tous ces canifs et ciseaux m'ont entaillé gravement la peau. J'ai peur maintenant quand je vois un groupe s'approcher pour se jeter sur moi. Surtout les bandes de jeunes qui me secouent et me montent dessus sans égards. Parfois ils roulent sur moi avec leurs skates tu sais. J'en vois des vertes et des pas mûres depuis tout ce temps.

Ah, la jeunesse pourtant. Quand je repense à mes premières années avec mon copain banc installé à ma gauche. Tout près de moi. Nous sommes arrivés presque ensemble ici, tout contents d'être deux et de pouvoir se connaître, échanger nos idées, nos joies et nos peines. On se comprenait parfaitement comme des jumeaux car nous étions semblables au départ, à notre naissance, notre fabrication devrais-je dire sans doute.

Au début, nous riions comme des fous en nous racontant les visites de la journée.

« Tiens-moi aujourd'hui, j'ai même un chien qui s'est assis sur moi. Tu te rends compte. J'ai eu de la chance qu'il ne me pisse pas sur la patte. »

« Bof, c'est rien ça », dit mon copain de gauche. « Imagine ce que j'ai enduré ce matin. Des enfants qui me prenaient pour un trampoline et qui m'ont littéralement défoncé le dos. Heureusement que je suis souple. Mes planches ont tout absorbé sans rien dire mais ce soir je me sens tout courbaturé. »

« C'était la belle vie quoi. Quand un beau jour, les problèmes ont commencé avec l'apparition juste en face de nous de l'autre côté de la venelle d'un banc nouveau modèle en résine rouge.

Rouge, vraiment rouge. Je n'en croyais pas mes yeux et en résine, en composite, en plastique, je ne sais pas. En tout cas ni en bois ni en métal. Quelle hérésie ! Nous étions horrifiés et poussions des cris en nous moquant de cet affreux objet, touche finale de l'excès de modernité.

L'effet de surprise passé, ça nous a quand même fait réfléchir. Étions-nous condamnés à disparaître. Bons pour la casse ou le feu. C'était si inquiétant que nous devions aller aux renseignements.

Tous doux, nous avons engagé la conversation avec l'objet repoussant. Cachant notre déplaisir, nous fîmes semblant de l'admirer. Nous vantions sa couleur éclatante et ravi, le nouveau banc ne put s'empêcher de nous raconter tous les avantages qu'il possédait.

Déjà, il était léger et facile à transporter. Il était scellé dans le sol pour éviter de s'envoler dans la tempête bien sûr. Il n'avait besoin d'aucun entretien. Ni peinture, ni anti rouille, de toute sa longue vie, il resplendirait. Elle nous raconta qu'elle était de sexe féminin et même si on disait un banc, il fallait l'appeler mademoiselle.

Là, nous fûmes scotchés. Nous n'y avions pas pensé du tout évidemment. Un banc comme du rouge à lèvres éternel ou permanent comme on dit.

Elle nous expliqua le pourquoi de son existence. Elle était le symbole de la violence faite aux femmes. Elle était à cet endroit parce que dans ce jardin, une femme avait été agressée l'année dernière. Elle avait failli être violée un soir qu'elle le traversait, pressée de rentrer chez elle par ce raccourci.

Heureusement, il y avait peu de cas de ce genre et donc elle était une espèce rare et nous n'avions rien à craindre pour notre futur.

Un panneau explicatif trônait sur son dos et seules les femmes pouvaient s'y installer.

Rassurés et contents, elle fit aussitôt partie de notre groupe. »

« Ce jour-là, le phénomène s'est déclenché en moi. L'amour peut être, une plus grande sensibilité aux êtres, une ouverture du cœur. Je ne sais pas l'expliquer.

Un midi une charmante jeune femme tout habillée de rouge s'est assise sur moi délicatement. Elle a caressé mes flancs réchauffés par le soleil, a posé sa tête sur mon épaule et son âme s'est révélée tout entière à moi. J'ai ressenti son bonheur d'être follement aimée. J'ai suivi ses pensées envolées vers son amant merveilleux. J'ai goûté à son sandwich moelleux, moutardé à souhait. Tout était clair en moi et quand elle s'est levée j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.

Mon ami à côté, me voyant dans cet état, a essayé de me consoler, pensant que j'avais un problème existentiel ou une sorte de dépression due à ma solitude.

Je ne pus que hoqueter des sons inarticulés. Je sens. Je sais. Je suis. Elle est moi. Je suis elle. »

Bref. Perplexe mon pote se tourne alors vers mademoiselle banc rouge et lui demande d'essayer

de me parler.

J'essaie de tout lui expliquer très simplement.

« C'est comme si j'étais à l'intérieur de sa tête, tu vois. Comme si elle c'était moi. J'entendais ses pensées comme si elle me parlait, je les voyais comme je te vois en couleur, en relief. Elles bougeaient, arrivaient, partaient, revenaient. Parfois des phrases entières, parfois des flashes rapides. Surtout un visage et des choses dont je ne veux pas parler, des choses trop intimes. Des souvenirs, des projets comme un appartement, une vie en commun.

C'est fou la myriade de pensées qui agite les humains. Ébouriffant, effrayant même tellement ça ne s'arrête jamais. Étonnant et épuisant je dirais même. Elle s'est assise pour déjeuner sur le pouce cinq petites minutes peut être. Par contre, j'ai adoré le sandwich et les frites. Nous on ne connaît que la pluie qui nous abreuve et nous lave, les feuilles qui nous tombent dessus en automne, le soleil qui nous réchauffe en été, mais rien de comparable à la nourriture des humains. J'ai hâte d'y goûter encore.

Je n'y comprends vraiment rien. Ça vous est déjà arrivés à vous ? »

« Bizarre, bizarre », dit mon ami de gauche. « Je dirais même plus étrange », renchérit mon amie d'en face.

« Je pense que les effleurements et les caresses ont agi sur ton subconscient et ton soi a fait une bouffée délirante incontrôlée. C'est sûrement passager, mais évite les émotions fortes à l'avenir. Quand tu verras une belle femme s'approcher, fais le gros dos, fais ressortir les échardes de ton bois, laisse les papiers gras sur ton assise pour qu'elle t'évite.

Moi, j'adore les femmes qui viennent me voir. Elles sont curieuses de me connaître. Bizarrement elles ne s'attardent pas le soir après avoir lu ma pancarte, mais dans la journée elles viennent souvent par deux surtout le midi pour papoter en déjeunant, quand il fait beau bien sûr. »

« Quand même tu as de la chance », dit mon voisin de gauche, « c'est rare d'être aimé et caressé. »

« Mais tu n'as rien compris dis-je énervé ce n'est pas moi qu'elle aime. C'est vrai que j'ai aimé ses douces caresses et la sensation de ses cheveux sur mes épaules était un délice. »

Cette première expérience qui date de quelques années ne fut pas la dernière. De chaque personne assise les pensées m'envahissaient et je dû m'y habituer de jour en jour.

Le malheur fut que mon ami de gauche jaloux dépérissait à vue d'œil. Il déprimait si fort que

ses planches se déjoignaient, se tordaient. Que son dos s'arrondissait. Que ses pieds flageolaient. L'inévitable se produisit un matin d'été. Il fut enlevé par les ouvriers et mon côté gauche resta vide.

J'en fus si malheureux que je tombais malade à mon tour. Mon bois suintait comme une sorte de résine. Mon dos s'affaissait comme si je voulais m'allonger et mourir.

Heureusement Mademoiselle rouge s'occupa de moi si gentiment. Elle me promit de faire en sorte que les femmes viennent aussi s'asseoir sur moi. Je ne sais comment elle réussit ce miracle, mais souvent elles occupaient nos deux bancs et se parlaient tout haut d'un côté à l'autre du sentier.

Puis, de nouveau seul avec Mademoiselle rouge, je pouvais tout lui raconter sur les pensées cachées de la charmante femme qui sans le savoir m'avait révélée tous ses secrets.

Nous étions si heureux tous les deux et encore plus l'été dernier quand je fus repeint de pied en cap anti rouille vert sur les pieds, huile de lin sur mon bois. Mais ça n'a pas duré hélas.

Mademoiselle rouge qui avait l'air si moderne a perdu ses couleurs est devenue pâle sous le soleil puissant, puis des fentes sont apparues dans ses flancs et ses pieds ont cédé d'un coup quand une bande de jeunes écolières se sont mises à la frapper avec des pierres pour s'amuser. Elle ne s'en est pas remise et les ouvriers l'ont emportée à mon grand désespoir.

Me voilà seul ici-bas. Mélancolique, je n'écoutais plus rien. Je me fermais aux stimulus extérieurs.

« Quand vous êtes venu monsieur l'écrivain la semaine dernière, mélancolique comme moi, je me suis reconnu en vous et j'ai décidé de vous aider.

Pour cela, je me suis concentré. J'ai pris une grande respiration. Je me suis ouvert aux possibles et j'ai réussi à inverser le processus pour que vous puissiez accéder à mes propres pensées et à celles que j'ai accumulé jour après jour.

En fait, c'était simple. Il me suffisait de vous renvoyer les pensées transformées qui m'arrivaient. Au début, c'est très confus et embrouillé mais avec de l'entraînement, je pense y arriver. »

C'est dingue cette histoire pensa l'écrivain un peu paniqué. Je ne risque rien vous pensez ?

« Aucune idée », pensa le banc.

« Essayons et on verra. »

13. Le passage bigarré

C'est ici qu'il finira ses vieux jours. Dans cette venelle aux couleurs chamarrées, entre les bougainvilliers dépassant des murs de clôture, les vignes vierges rampant sur les façades jaunâtres et les glycines des jardins. Il peut même sentir les effluves du pain chaud en provenance de la boulangerie située à l'angle de la ruelle. Ou encore, les fragrances fruitées de la boutique des bougies de Charroux qui se tient à l'extrémité opposée. Et puis il y a aussi les passants parfumés de Coco Chanel ou autres arômes frivoles pour semer un sillage des bouffées odorisées diverses et variées.

De sa place, il regarde défiler les gens. Certains sont pressés, d'autres prennent le temps de flâner. Il y a des volets bleus qui reflètent le ciel, des rideaux ocre dépeignent des halos vermeils. Lui, il contemple le monde. Tant de calme et de sérénité lui redonnent presque envie de dévorer la vie et de courir après cet élan fugace, comme pour rattraper un cœur qui fuit face à la mort. Le mélange des odeurs l'affame. Il rêve de brandade, de tartelettes à la fraise, de nounours à la guimauve et d'ananas juteux, et même de poulet grillé quand des estivants rentrent du marché les bras chargés de volaille.

Le chant des oiseaux l'apaise. Il ne peut que s'émerveiller d'une tourterelle ou d'un moineau traversant le ciel. Peu à peu, il rythme sa vie à la lueur du jour et à l'obscurité de la nuit, qui tanguent et qui vacillent dans un duo infini. Les cloches de l'église battent la mesure, les heures défilent et le temps continue de filer dans le sablier.

Solitaire, sage, charismatique : son aura attire la compagnie. Des gens s'avancent la fleur aux dents, et puis ils s'assoient et commencent à palabrer. Ils formulent du bout des lèvres des bribes de mots parfois sans queue ni tête et qui prennent des directions toutes aussi improbables les unes que les autres. Occasionnellement, ce sont des promeneurs inattendus. D'autres fois, des « habitués » des lieux. Peu importe qu'ils soient trapus, petits, grands, costauds, musclés... Ils reproduisent tous un schéma assez similaire.

Lui, il symbolise l'oreille offerte à tous les vents. Le point de repère des passants. Sa façon d'entendre, immobile, calme, attentive, presque contenant. Combien de fois il aurait voulu effleurer le dos d'une main, serrer dans des bras des corps secoués de tremblement, essuyer des joues baignées de larmes. Mais ce n'était pas son rôle. Il ne pouvait qu'écouter et se taire. Toutes ces âmes perdues et ces petits cœurs blessés devaient pouvoir se réparer eux-mêmes. Il

pouvait apporter un soutien, les encourager de toutes ses forces. Mais comme dit le proverbe : « Ne donne pas un poisson à un homme, apprends-lui plutôt à pêcher. » ; c'était selon lui le seul remède pour leur survie.

Heureusement, il avait aussi droit à quelques moments de joie, de bonheur et d'espérance. D'amour et d'amitié. De sourires et d'éclats de voix animées.

Ces derniers temps, quatre personnes avaient particulièrement retenu son attention.

L'une d'elle était cette jeune fille d'une quinzaine d'années. Rien qu'à sa dégain, il l'aurait reconnue entre mille. Ses vêtements bien trop amples effaçaient le peu de formes qu'il lui restait. Elle avait le visage toujours crispé, les traits tirés, un regard vitreux fixant un gouffre sans fond qu'elle était la seule à percevoir. Elle refusait la plupart du temps de s'asseoir. Probablement pour brûler un maximum d'énergie. Lorsqu'elle concédait enfin à cette envie coriace de se reposer quelques instants, il se montrait le plus doux et le plus prévenant possible. Les pensées de la jeune femme s'emmêlaient et s'enchevêtraient dans un monologue en tête à tête avec la mort.

« J'ai faim, bon sang qu'est-ce que j'ai faim. Non, je ne céderai pas. Sentir cette bonne odeur de pain au chocolat et de pizza cuite au four suffiront pour mon repas. Et puis avec ma pomme, je peux tenir jusqu'à demain matin. Vivement que la nuit passe pour que je puisse la croquer. Oh la la, mais que de cuisses grosses et grasses... C'est insupportable. Dans le genre "madame la truie", je bats tous les records. Je dormirais bien un peu... Mais je n'ai pas le temps, d'ici cinq minutes je dois partir courir une heure avant de reprendre les cours. Hors de question que la balance me déçoive... »

Elle faisait peine à voir. Chaque jour, le même scénario se produisait. C'était comme si cette jeune fille si frêle possédait le diable au corps. Elle portait en elle une sorte de voix qui lui dictait de s'affamer et de se malmenier jusqu'à l'épuisement. S'arrêter pour s'épancher quelques instants lui procurait un bien fou, mais de très courte durée. Elle n'avait plus goût à rien. La vie n'avait plus de saveur.

Un soir, ce fut un quadragénaire qui vagabonda dans la ruelle. Il s'était assis au milieu des fleurs en se bouchant les oreilles. Des voitures passaient dans la grande avenue d'à côté, des gyrophares rugissaient depuis un autre boulevard, mais lui cherchait le calme, le silence, l'apaisement. À un moment donné, une mobylette pétaradante s'était stationnée juste devant la boulangerie. L'homme l'a regardée, toujours les mains sur les tympans, les yeux injectés de

sang. Il s'est instinctivement recroquevillé sur lui-même comme un enfant prêt à recevoir une rouée de coups. Sa respiration est alors devenue forte, de plus en plus saccadée.

Au fond de ses pupilles vides, des ombres noires dansaient en faisant tournoyer des Kalachnikovs comme des bâtons de majorette. De la musique rock pulsait encore sur ses tempes, mêlée aux cris du peuple touché par des rafales de balles. Il se voyait courir, trébucher, se relever, et hurler à son fils de se cacher avant que ce dernier ne soit abattu d'un tir en plein cœur. Il ne se le pardonnerait jamais. La mort en cadeau d'anniversaire. Une soirée au Bataclan, en 2015 dans Paris.

Depuis cette date, il sursautait au moindre bruit. Il prenait la fuite dès qu'il entendait un morceau de rock. Le syndrome post-traumatique se renforçait davantage à chaque pétarade. Alors il pleurait, et même les glycines compatissaient.

Une autre passante se démarqua. Une jeune femme d'une vingtaine d'années. Elle avançait l'âme lourde, et elle pouvait attendre des heures plantée là, à regarder le bleu du ciel, prête à s'y noyer dedans. Contrairement à la plupart des gens, elle semblait peu émotive et ne bavardait guère. C'était comme si elle s'appliquait à ne pas développer de pensées profondes. Elle restait superflue : ses divagations tournaient autour des tâches ménagères inutiles. De celles qui usent au quotidien, mais qui, elles, la tenaient vivante. Une fois seulement, elle s'est laissée aller à faire défiler des photos sur l'écran de son téléphone. Elle en cherchait certaines en particulier. Une petite tête de blondinette avec des yeux bleu pétrole apparut sur une image. C'était une enfant de quatre ans. Les joues de la belle se baignèrent de larmes. Une cascade digne des chutes du Niagara.

« Viens, prends-moi la main, emmène-moi loin d'ici-bas, je veux mourir et rester près de toi ! » Elle suppliait l'invisible, le néant, le vide absolu. N'importe qui se serait arrêté pour la consoler. Mais c'était un jeudi dans la nuit, et personne d'autre que lui n'a pu entendre l'étouffement de ses cris.

Ce visage sur la photo, c'était celui de sa petite sœur. Morte noyée dans la piscine de leur jardin, au domicile familial. Un portillon ouvert par mégarde. Des parents absents. Une aînée, en l'occurrence, elle, bien trop occupée avec son copain invité en cachette. Un drame incommensurable.

La jeune femme se perdait dans ses regrets, sa culpabilité. Des envies suicidaires se dessinaient au bout de ses pensées. Et lui ne pouvait rien faire d'autre que d'écouter sa peine s'épancher.

Heureusement, il y avait parfois des promeneurs aux idées plus colorées. L'un d'eux lui avait donné le sourire, au beau milieu de l'été. C'était l'époque où les gens prenaient plaisir à s'arrêter à la boulangerie pour acheter des sandwiches et flâner dans les rues de la ville. Ils s'évadaient ensuite vers des pelouses ombragées ou des parcs ensoleillés pour bronzer sous la douce lumière caramélisée.

Le jeune homme titubait légèrement. Sa tête débordait de souvenirs et un parfum de femme dans tous les plis de son corps, les cheveux en bataille et la chemise mal boutonnée. La rosée perlait encore sur les feuilles de vigne, et lui, il venait de passer des instants torrides dans les bras d'une belle de nuit. Le jeune homme était revenu tout chamboulé. Il se jouait le film en accéléré de ses ébats, le sourire jusqu'aux oreilles, le cœur battant.

Pourtant il ressentait de la honte, un zeste d'amertume se glissait dans ses réflexions. En proie au doute, son esprit vaporeux dansait entre les « j'aurais dû », les « peut-être » et les « et si ». L'adolescent aurait voulu « tenir plus longtemps ». Il se sentait tout penaud en repensant aux gémissements qu'il avait laissé échapper pendant qu'elle le léchait. Il se revoyait enfiler gauchement le préservatif et s'enfoncer en elle trop vite, trop pressé qu'il était d'assouvir son plaisir qui le brûlait. Il se remémorait le visage de la fille qui se crispait, il ressentait de nouveau sa crainte de lui faire mal en accentuant un peu trop fort ses coups de reins. Elle avait eu beau lui dire de continuer, il ne pouvait s'empêcher de se demander si c'était vrai... Mais comment aurait-il pu se retenir devant ce corps de femme, cette peau douce, ces seins ronds comme des pamplemousses, ses lèvres pulpeuses, ses fesses galbées, ses yeux de biche, ses cuisses ruisselantes, ses mains qui le pétrissaient... ?

Le jeune homme s'éternisait dans la ruelle. Il n'attendait personne, il n'était pas pressé, il prenait juste plaisir à profiter des odeurs des fleurs, s'imprégner des couleurs, s'asseoir aussi pour tergiverser... Cette venelle, c'était un peu son jardin secret. L'endroit où il venait s'apaiser quand son esprit le torturait. Un point de repère dans son univers en balancelle.

Lui, il aimait bien ce garçon, son côté naïf et gentil. Sa fragilité dans ses yeux clairs, ses idées frivoles et douces à la fois, sa façon à lui de poivrer l'existence en s'imaginant des scènes de sexe en tout genre. Il manquait d'expérience et avait tant besoin de réassurance.

C'est donc ici qu'il finirait ses vieux jours. Dans cette venelle aux couleurs chamarrées, entre les bougainvilliers dépassant du mur de clôture d'à côté, les vignes vierges rampant sur les façades jaunâtres et les glycines du jardin d'en face. Entre les tourments des uns, le bonheur

des autres, la flânerie des passants, les rêves bleus des adolescents et les effluves des croissants saupoudrés de fragrances fruitées.

Il aimerait se raconter. Car il écoutait les pensées s'enchevêtrer, mais lui... Qui donc l'entendait ? Même les abeilles et les pigeons traçaient leur chemin. Ce besoin d'appartenance et de reconnaissance le hantait. Il voulait pouvoir se dire et se dévoiler.

Jusqu'à cette fameuse soirée d'été, où un petit groupe d'étudiants s'était arrêté au beau milieu de l'allée pour refaire le monde la guitare à la main. Ils jouaient Bob Marley, Elvis Presley ou encore Joe Dassin. Leurs mélodies sucrées caressaient ses oreilles des ritournelles d'antan qu'ils sifflotaient quand il avait vingt ans.

Alors l'air de rien, il se concentrait sur ses souvenirs et il contait de tout son être son envie de paraître. Les couleurs des rires et des chants, les effluves de l'alcool et l'ivresse aidant, il se prenait à valser comme ces cœurs innocents.

Il pensait qu'en effet, c'est bel et bien ici qu'il finirait ses vieux jours. Dans cette venelle aux teintes chamarrées, entre les bougainvilliers dépassant du mur de clôture d'à côté, les vignes vierges rampant sur les façades jaunâtres et les glycines du jardin d'en face.

Lui, le nouveau banc parachuté juste là, et qui attirait les passants pour écouter comme un ami tous les non-dits de la vie qui s'en va et qui s'enfuit.

14. Le banc aux murmures

Il est des lieux dont on ne sait d'abord rien, des ruelles étroites où l'on entre presque par hasard, et qui, une fois franchies, semblent se suspendre hors du temps. La Venelle des Senteurs est de ceux-là, un corridor étroit entre deux murs anciens, recouverts de lierre et de glycines dont l'odeur persistante enveloppe les pierres d'un parfum doux-amer. Chaque fois que je m'y aventure, je crois sentir vibrer sous mes pas la trace de ceux qui m'ont précédé, et mon cœur se serre à la pensée que le temps, ici, ne se contente pas de passer mais se dépose, silencieux, dans les interstices des pierres et des plantes. Au centre de cette venelle, sous un tilleul solitaire qui étire ses branches vers le ciel pour retenir la lumière, se trouve un banc. Un banc simple, de bois ancien, polis par les assises de générations d'inconnus, incliné d'un côté, lisse et chaud au toucher, attendant le promeneur avec patience.

La première fois que je m'y suis assis, ce fut par fatigue, par curiosité, et peut-être aussi par ce besoin vague de sentir le monde autrement, plus près des secrets qu'il renferme. Et ce fut là, dès ce premier instant, que je compris que ce mobilier n'était pas un simple objet de repos, mais une conscience imperceptible, recueillant et restituant ce que les hommes imaginent garder pour eux seuls. En effet, à peine installé, je fus envahi par une pensée fragile, intime, délicate et déchirante à la fois : Elle est partie... J'ai attendu trop longtemps pour lui dire mes sentiments, et maintenant c'est trop tard. Demain, elle en épousera un autre... Je frissonnai, tant elle était précise, tant elle me touchait, et pourtant je savais qu'elle n'était pas mienne.

Le lendemain, je revins. Une femme d'environ soixante-dix ans, vêtue de noir et parfumée de lilas, s'était assise avant moi, et je reçus son désespoir comme un souffle dans ma poitrine : Plus personne ne vient me voir, moi, la vieille radoteuse sans intérêt. Et pourtant, ils se battront tous pour récupérer mes biens et mon argent... Une haine contenue, mêlée à une infinie solitude, et je sentis, pour un instant, la fragilité de la vie, celle où l'on porte ses rancunes comme un poids invisible que nul ne soupçonne. Peu après, un enfant vêtu d'un pantalon trop grand et d'une chemise tachée vint s'asseoir, avec son petit chien sur les genoux. Une fois parti je pris sa place et sa pensée me parvint comme un chant d'innocence : Si je pouvais voler comme les hirondelles, je partirais loin... et toi, mon meilleur ami, tu viendrais avec moi ! On serait heureux, tous les deux, et plus personne ne nous dirait quoi faire ou non... La pureté de ce vœu me fit sourire et pleurer à la fois, et je me surpris à me souvenir de mes propres rêves d'enfant,

de ce monde infini que l'on croit possible avant que la réalité ne l'éteigne.

Puis vinrent d'autres âmes, chacune déposant sur le bois un fragment de vie, et chacune me percutant, bien que différemment. Une jeune épouse élégante, dont le visage était triste, révéla les tréfonds de son cœur meurtri : Je suis amoureuse... Mais pas de mon mari. Et je ne peux le dire à personne, je dois sourire et continuer de faire semblant, d'être la femme parfaite auprès d'un homme qui me dénigre. Que penseraient les gens s'ils savaient ? Le mélange de désir et de douleur me pénétra jusqu'au cœur, et je compris que la passion est un feu capable d'éclairer ou de consumer.

Un vieil horloger, les mains tachées de graisse, me confia, par cette voix invisible : Toute ma vie, j'ai réparé les montres brisées... Si seulement je pouvais faire de même avec les gens... L'humilité et la détresse de cet homme me touchèrent davantage que toutes les paroles que l'on peut échanger.

Un soldat revenu du front des années auparavant déposa en moi sa culpabilité : J'ai tué... D'autres hommes comme moi, d'autres pères de famille, d'autres « enfants de quelqu'un ». Juste parce qu'ils étaient dans le camp adverse. Je n'avais pas le choix, c'étaient eux ou moi. Mais désormais, je ne peux plus me regarder dans le miroir, je ne peux plus sourire, je ne peux plus ignorer mes actes. L'horreur contenue dans sa mémoire me fit frissonner. Mais derrière la honte, il y avait aussi une volonté de paix, d'expiation, de rédemption impossible. Une femme du monde, raffinée et distante, laissa passer une pensée tranchante : Ils croient tous que je les ignore... Au contraire, je les fais parler. Parce que plus ils se livrent et plus ils m'appartiennent. Elle était froide, calculatrice, et pourtant fascinante dans sa clarté. Elle me fit comprendre que l'habit ne faisait vraiment pas le moine, et que derrière des sourires et des acquiescements se trouvaient parfois de sombres desseins.

Puis un poète pâle, maigre et tremblant d'espérance, murmura à travers moi : Je veux être lu... mais qui entendra mes mots, qui les comprendra vraiment ? Et je ressentis le doute récurrent des créateurs qui cherchent à sortir de l'ombre pour être enfin reconnus et appréciés.

Une jeune fille s'assit un soir, le visage baigné de lune. Sa pensée était douce : Je voudrais que le monde soit plus beau, que plus personne ne souffre, que plus personne ne pleure. Qu'il n'y ait plus que de la joie, du plaisir, du partage. Pour cela je dois me montrer positive et propager la bonne humeur. Oui, c'est cela, je vais être le rayon de soleil qui réchauffera les cœurs ! Je réalisai alors combien les êtres pouvaient se montrer bienveillants, et comment, en y mettant

du nôtre, nous étions tous capables d'illuminer nos vies et celles des autres.

Enfin, un vieil homme vint un après-midi et sa pensée me frappa : C'est moi qui ai mis le feu. C'est moi seul. Personne ne l'a jamais su, pas même mon épouse. Je les entends encore crier dès que mes paupières se ferment. Comment avouer à mon fils que je l'ai adopté par culpabilité ? Il m'aime, il me chérit, alors que j'ai tué ses parents biologiques... La peur et les remords d'une vie marquée par un acte jamais révélé, me firent comprendre que le banc exposait l'âme humaine dans toute sa complexité.

Chaque pensée, chaque secret, chaque envie ou regret pénétrait ma chair et mon esprit, et je me sentais à la fois vivant et entièrement étranger à moi-même. Le vertige grandissait. Je ne pouvais plus demeurer simple témoin. Je voulais savoir ce que le banc dirait de moi, des choses que j'avais refoulées, de celles que je me taisais à moi-même, consciemment ou inconsciemment. Une nuit d'août, alors que la lune baignait la venelle, je m'assis un instant, m'imprégnant de l'âme de l'inconnu qui m'avait précédé. Puis je fis le vide dans ma tête, je me levai, je fis quelques pas, et je revins m'asseoir à la même place. Le silence fut total, épais, le parfum des fleurs et de la terre séchée m'enveloppa. Enfin apparut une voix, non humaine, semblant surgir de la sève même du bois : Ce que tu crois être toi n'est pas toi. Tout ce que tu penses, tu l'as reçu des personnes qui sont passées par ici. Ce que tu appelles ton cœur n'est qu'un écho parmi d'autres.

Je voulus me lever, mes jambes refusèrent d'obéir, et la voix poursuivit, douce mais implacable : Reste. Bientôt un autre viendra s'asseoir. Il croira penser ses propres pensées, mais il écouterait les tiennes. Ainsi passent les siècles, ainsi passent les vies. Vous imaginez tous être libres, mais vous n'êtes que des mémoires en transit.

Depuis ce soir-là, je marche encore dans la ville, parlant, souriant, vivant et pourtant étranger à moi-même. Car je sais désormais que mes pensées ne sont pas vraiment les miennes et qu'elles voyageront demain dans la conscience d'une autre personne. Tout ce que j'ai recueilli se fond dans la vaste tapisserie humaine que ce banc, silencieux et vigilant, conserve. Et moi, je ne suis plus qu'un murmure parmi des milliards, prêt à s'asseoir dans l'âme d'un autre, sur le Banc de la Venelle des Senteurs, où l'humanité vient déposer son cœur pour que chacun de nous puisse, un jour, l'entendre.

15. Banc quête

Le professeur Rembourré s'était formé en histoire sur les bancs de la Faculté. Il y avait acquis son ton doctoral, après avoir écrit un mémoire sur les sièges à travers les siècles, d'Alésia à Sébastopol.

Sur un malentendu, la Justice avait commencé à faire appel à lui comme spécialiste pour les Assises, flatté il n'avait pas démenti. Aider à élucider un viol sur une bergère, un empoisonnement sur un crapaud, un dos cassé dans un voltaire, il y arrivait en pratique comme dans un fauteuil.

De plus en plus sollicité pour des interventions d'enquête ou d'expertise à l'extérieur, le professeur avait fait appel à Pedro, comme chauffeur, porte-mallette et approbateur de ses sentences. Ce dernier n'avait connu pour sa part que les bancs de la Justice, mais lui avait toutes ses facultés.

Quand une rumeur fit état sur Internet d'un banc qui recevrait les pensées de ceux qui s'asseyaient dessus, formulation farfelue, on s'inquiéta cependant en haut lieu : était-ce de l'ordre des « fake news » distillées par les Russes, ou bien un engin chinois interactif d'espionnage ? Il était impératif de vérifier si les pensées prétendument volées étaient récupérables par des entités malintentionnées, ou si la DST pouvait tirer profit de cette nouvelle source d'informations.

Par ailleurs, on ne pouvait que s'en soucier pour éviter les fuites, juste avant les élections municipales.

Et qui de plus compétent que des experts pour aller discrètement enquêter ? On fit appel à ceux qu'on surnommait déjà les « banquignoles », ou parfois les « compères la chaise » dans le milieu.

Ce qui fit qu'un beau matin Rembourré et Pedro rallièrent de Gaulle, au 17 (ils avaient d'abord confondu avec l'appel du 18 par le général).

Une fois sur le lieu-dit, Pedro déposa leur équipement. Il allait machinalement s'asseoir, mais Rembourré intervint vivement :

— Malheureux, ne prenons pas de risques. Bon, procédons de façon ordonnée, nous devons examiner le banc et l'arrière-banc. Que peux-tu me dire, à première vue ?

— Ben, de but en banc, il est vert et solitaire. J'en conclus qu'il n'est pas verni.

— Mais encore, sois sérieux et précis ?

— Il n'est pas bancal, mais penche plutôt vers la droite.

— Normal, c'est une tendance locale.

— On dirait, juste là, que le banc croûte.

— Gratte un peu, ce n'est qu'une fiente de pigeon.

— C'est pas un banc dit de grand chemin, puisqu'il repose en paix dans sa venelle et n'a rien de patibulaire.

— Il faut se méfier, un banc quiet peut s'avérer être un fort banc.

— Elle est bonne patron.

— Et puis historiquement une venelle n'était généralement pas un endroit sûr, plutôt un coupe-gorge. Quant aux senteurs, à l'époque ça ne sentait pas la rose mais puait l'embrouille.

Suite à d'autres échanges constructifs sur les accoudoirs et piétements, Rembourré plancha en se penchant sur son dossier qui ne le quittait jamais : à banc donné il pourrait retrouver son géniteur.

— Voyons voir, il n'est pas vieux, ce n'est pas un banc d'âge. Ça pourrait être un banc Jamin. Quoique, non. J'ai trouvé, c'est un banc Binot.

Plus tard le professeur tenta vainement de capter quelque chose. Un micro passé sur toute la surface n'envoyait rien à l'enregistreur. Quand il s'équipa d'un stéthoscope pour explorer la surface ou s'asseyaient les passants, Pedro railla :

— Chef, là vous allez entendre des histoires de c-l.

Le toucher et l'ouïe n'avaient rien donné, l'odorat ne servirait à rien (les pensées ne sentent pas, les jardiniers vous le diront). Impasse complète donc.

Par précaution il fallait neutraliser le danger, et fermer le banc.

— Passe-moi ma housse.

Elle était effectivement de taille assez grande pour tout recouvrir. Tant pis pour les amoureux qui s'bécotent sur les bancs publics, ou les ménagères qui se posaient pour se raconter leurs salades au retour du marché tout proche.

Pas très fiers de leur échec ils enfilèrent la venelle (vienne expression, consultez le dictionnaire), pour constater qu'ils avaient récolté une prune, leur voiture étant garée sur un bateau de Plaisance.

Au retour Rembourré restait maussade tandis que Pedro au volant chantonnait des paroles

d'inconnus, « Neuilly, tel est notre ghetto ».

16. Ensemble

Tu verras Jules, un jour, des gens, des vraies personnes avec de réelles émotions, il n'y en aura plus. Regarde-les déjà, gangrénés par le temps qu'ils ont peur de perdre. Ils ne nous voient même plus ; quant à nous parler, encore moins. Heureusement que tu es à mes côtés. Ça fait déjà un paquet d'années que nous partageons le même bout de carton et cohabitons sous la même couverture. Ça réchauffe le cœur de partager sa solitude. Eux aussi sont seuls mais ils n'en ont pas conscience. Ils pensent avoir beaucoup d'amis. Ils le vérifient sur leurs écrans, partout, tout le temps. Mais ils ne possèdent qu'un téléphone portable bientôt en panne de batterie. Ils sont ignorants de leur pauvreté. Moi, je suis riche de la douceur de ton regard et de la chaleur de ta peau.

Regarde-les aller, venir, se croiser, se bousculer sans se voir. Alors de là à se regarder...

Prenons quelques instants ensembles sur ce banc, un peu à l'écart des autres, comme installé par erreur dans cette venelle. Offrons-nous ce luxe de voler des minutes au temps qui passe. Nous serons riches de ce moment suspendu lorsque le soleil se couchera. Eux, ils seront toujours aussi pauvres et leurs apparences ne résisteront pas aux saisons qui défilent. Nous sommes heureux tous les deux. Nos cœurs battent à l'unisson. Les autres sont malheureux sans le savoir. Ça leur évite certainement de souffrir.

Je ferme les yeux et le retrouve aussi aveugle qu'eux. Un soleil ensommeillé caresse ma barbe broussailleuse. Je m'imprègne des souvenirs de ce modeste banc. Je respire ses senteurs mélangées dont je devine l'histoire et m'évade de mon quotidien. Je voyage à travers ces odeurs en pénétrant, inventant peut-être, les pensées de ceux qui se sont assis avant moi sur ce mobilier urbain et y ont abandonné quelques effluves. Et moi, assoiffé de vies, je m'enivre dans les pensées de tous ceux qui les ont déposées en se reposant quelques instants sur ce banc. Certaines sont gravées dans son bois. Je peux voir, toucher un cœur transpercé d'une flèche, une initiale dans chaque ventricule. D'autres sont plus imperceptibles. Il faut savoir entrevoir ses secrets, prendre le temps de les apprivoiser. J'entends, leurs espoirs déçus, leur découragement, souvent, leur joie, parfois. J'entends leurs questionnements, leurs hésitations. Les regrets inavoués et les remords cachés. Les désirs impudiques et les rêves empêchés. J'entends les battements de leurs cœurs à l'heure d'avouer un je t'aime. J'entends leurs peurs face aux lendemains incertains. J'entends tous leurs non-dits, leurs mots pensés à défaut d'être

confessés. J'entends leurs sentiments, leurs émotions prisonniers d'une morale ou d'injonctions sociétales.

L'écho de leurs désillusions résonne à mes oreilles. Je les plains en imaginant leurs vies privées de l'essentiel. Le bonheur peut se rencontrer partout, dans la moindre des choses. Ils ne le savent pas, trop occupés à courir derrière un idéal, un mirage inaccessible ou à obéir à des diktats artificiels.

Viens Jules, cette nuit, dans le froid de l'hiver, nous nous rappellerons ce moment partagé sur ce banc et les pensées des inconnus qui nous y ont précédé défileront dans nos mémoires comme un film.

Enfin, dans ma mémoire parce que toi, tu ne regardes que moi et les seuls souvenirs que tu pourrais garder sont ceux de leurs odeurs : parfums entêtants, sueurs aigres, tabac froid. Tu t'y connais en odeurs n'est-ce pas ? Si tu savais ce que je donnerais pour t'offrir celle d'un os à moelle.

Allez, viens Jules, viens mon ami, retournons à notre carton à l'entrée de la gare du Nord.

Viens mon chien, allons retrouver ceux qui nous rendent invisibles. Toi et moi contre le monde entier.

17. Bruissements dans la venelle

— Ouf, je l’ai échappé belle ! Quand ils m’ont sorti du dépôt, j’ai cru qu’ils m’installeraient au cimetière. Ici au moins, Venelle des Senteurs, c’est plus animé. Et plus gai ! Heureusement que les gens ne savent pas que nous, les bancs, on capte leurs pensées. Sinon, ils iraient s’asseoir ailleurs. Ou, ils ne s’assiéraient plus du tout ! Dans ce cas, on serait bien tranquilles. Mais peut-être que l’on n’existerait pas alors.

Tiens, voilà l’amant qui promène son chien...

--- J’espère que son mari est bien parti en déplacement. Elle m’avait dit qu’elle m’attendrait sur ce banc, à huit heures. Mais qu’est-ce qu’elle fait ?

Je l’adore ma Zoé ! Dès que je l’ai vue... Elle n’est pas comme ma femme qui me reproche de ne pas parler assez. Ah, ma femme... Elle est trop prude. C’est pas elle qui prendrait un amant ! Aucun risque !

Mais pourquoi Zoé n’arrive-t-elle pas ?

— Il se croit très malin celui-là mais il se leurre ! Quand il est de nuit et dort le jour, sa femme vient s’asseoir ici avec un beau pompier. Quelle bavarde ! Je ne la connaissais pas mais j’ai reconnu le chien. Il lève toujours la patte sur moi ! C’est pourquoi je préfère les chats. Surtout Petit Minou qui vient dormir en rond quand le soleil éclabousse la venelle de ses pépites d’or. C’est fou ce qui se passe dans la tête des chats quand ils dorment. Mais, ce secret ne doit pas être divulgué.

— Il ne pourrait pas arrêter de tirer sur sa laisse, ce chien ! Milou, ça suffit ! Tant pis, allons faire un petit tour, elle nous apercevra bien.

— Et voici, Suzie et ses recettes. Un petit arrêt gourmand ? Oui.

Ouille ! Je ploie...

— Bon, j’aurais dû noter cette recette de macarons tout de suite, dès que Stéphanie m’en a parlé. C’est d’où qu’ils sont ? J’arrive plus à me souvenir. D’Agen ? Non ! D’Agen, c’est les pruneaux. Ah, oui ! D’Amiens. C’est marrant ça, mon oncle aussi il s’appelle Damien. Damien Daudet mais on l’a baptisé Dada.

Je dois bien avoir du papier et un stylo dans mon sac. Quel bazar là-dedans ! Il faudra que je fasse du rangement !

Alors, elle m’a dit : 125 grammes de sucre en poudre, 20 grammes de miel, 20 grammes de

confiture d'abricot, un gros œuf et une petite cuillère d'extrait de vanille. Jusque-là, je me souviens. Il manque un truc, il me semble.

— Peut-être des amandes, non ? Pour des macarons...

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? De la farine ? Heu, non ! De la semoule ? Non plus ! Du lait ? Non, c'est de la poudre de quelque chose.

Ah oui ! Des amandes en poudre ! 200 grammes.

Mélanger le tout, qu'elle m'a dit, former un boudin de quatre ou cinq centimètres de diamètre et le mettre au congélateur pendant deux heures pour qu'il durcisse. Puis le couper en tranches d'environ un centimètre d'épaisseur et les faire cuire au four à 170°C, pendant quinze minutes. Saupoudrer de sucre glace à la sortie.

C'est vrai qu'elles sont délicieuses, ces petites cochonneries là. J'utilise ce qualificatif par rapport à ma ligne. Mais bon, une petite sucrerie de plus, ça peut plus te faire du mal ma fille !

— Oh non, au point où elle en est, ça ne se verra pas. Mais, elle ferait bien de faire attention quand même... Ouf ! Ça va mieux quand elle se lève !

Qui vois-je ? Le professeur de philosophie ! Est-ce qu'il va faire le point avant son cours comme d'habitude ? Une petite pause avant d'entrer dans la cage aux fauves ?

— Quand je vais leur dire que le libre arbitre n'existe pas, ils vont tous sauter au plafond ! Car tout le monde y croit. Moi-même, pendant très longtemps... Jusqu'à ce que je lise Spinoza, Schopenhauer et Nietzsche. Bon, je sais bien qu'Hegel dit le contraire mais il est minoritaire. Je vais amener ça en douceur. Parler de la liberté d'abord. Puis je leur dirai que croire au libre arbitre, c'est nier le déterminisme, c'est attribuer nos actes à un pur principe abstrait qui agit en dehors de toute raison.

Je vais leur donner comme exercice : « Imaginez une expérience pour prouver l'existence du libre-arbitre ». Ils n'y arriveront pas ! Et s'ils me disent que c'est à moi de démontrer qu'il n'existe pas, je leur répondrai que l'on ne peut pas prouver que quelque chose n'existe pas.

Je sens qu'on va s'amuser !

— Faut toujours qu'il se turlupine celui-là. Je n'avais jamais pensé à ça, le libre-arbitre. D'ailleurs, je ne comprends pas du tout ce que ça veut dire. Moi, si je veux aller m'installer ailleurs, je ne peux pas le faire. Il faut que ce soient les gars du Service Technique qui...

Ah ! Après le prof, voici l'élève !

— Quelle bouffonne cette Manon, elle aurait pu m'aider à faire mon devoir de maths. J'y comprends rien ! Les nombres complexes... Et pourquoi, y z'ont pas inventé les nombres simples ? Toujours à tout compliquer. Elle dit qu'elle est ma pote mais elle pense qu'à bosser ! Elle ferait mieux de s'occuper de ses ongles ! J'adore mon dernier vernis avec ses petites paillettes d'or. C'est classe !

A propos de classe, il faut que je speede si je veux voir Kevin avant le cours. Il me fait kiffer celui-là !

— Qui est ce type bizarre qui approche ? Il a l'air de quelqu'un qui manigance quelque chose. Viens donc t'asseoir que je sache ce que tu as dans la tête !

Non, il ne s'arrête pas.

Et maintenant, au tour de l'écrivain ! Ses copains le surnomment ainsi, pour se moquer de lui. Encore en train de cogiter ?

— « Un banc qui entend les pensées de chaque personne qui s'assoit dessus... », c'est le thème du concours d'écriture. Comment faire ? J'ai séché devant mon ordinateur et maintenant je languis sur ce banc.

Je ferais mieux de marcher, ça donne des idées. Allez, j'y vais ! De toute façon, un banc qui entend, ça n'existe pas !

— Eh si ! Comme dirait le prof de philo, tu ferais bien de méditer ce que Shakespeare écrivait : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la Terre, Horatio, que n'en rêve ta philosophie ».

Mais, c'est ma mémé préférée ! Toute voutée. Elle porte son cercueil sur son dos, ou quoi ? Non, je ne devrais pas me moquer. Les seniors, ça se respecte, surtout les senioritas ! En l'an 2100, je serai comme elle. Si je survis jusque-là... Allez Mamie, vient t'asseoir !

— Dire que ça fait trente ans que mon mari est mort. Le pauvre lui n'a pas eu le temps de se poser de questions. Electrocuté avec une télé qu'il réparait. Il n'avait pas coupé le courant. Où est-il maintenant ? Voilà plus de cinquante ans que je lis à ce sujet. De façon prémonitoire, il m'avait offert un des livres de Jean Prieur : « Les morts ont donné signe de vie ». Depuis, je les ai tous lus. Et aussi ceux du Docteur Moody, et ceux du Docteur Charbonier (écrit bizarrement avec un seul « n »). C'est dingue ce qu'ils racontent ces trois-là : l'esprit serait indépendant du corps et l'on survivrait donc à la mort !!!

[...]

— Revoilà le type bizarre de ce matin. Mais qu'est-ce qu'il fait dehors à vingt-trois heures ?

Ah, il s'assoit, je vais savoir !

— Se poser, se détendre et respirer avant l'action... J'ai tout ce qu'il faut : les gants en caoutchouc, la cagoule, le kit de crochetage. Y-a plus qu'à... Et, à moi le bel ordinateur tout neuf que j'ai repéré ce matin dans cette boutique ! Je ris en pensant à la tête que feront demain la secrétaire et son patron !

Allez ! C'est parti...

— Et moi aussi je ris ! La patrouille de police est passée, il y a quelques minutes. D'ailleurs, le chef a posé les pieds sur moi pour relâcher ses rangers. Et puis, il y a peut-être une caméra de surveillance, comme celle qui surveille cette allée, ou une alarme, car j'entends parfois le chant des sirènes.

Moi, j'aime bien la nuit. En général, on me laisse tranquille. Mais, c'est qui là ? Un SDF ! Non ! Qu'il aille se coucher ailleurs. Il va m'empêcher de dormir.

— Ils n'ont plus de place au centre d'hébergement, qu'ils m'ont dit. Il faut arriver plus tôt ! Heureusement qu'en septembre, il fait pas trop froid la nuit. Qu'est-ce qu'il est dur ce banc ! Ils pourraient pas mettre des coussins ? Je reste pas... Je vais essayer de me dénicher un coin avec de l'herbe et des buissons.

— Hein ? Qu'est-ce que je disais ! Le gars bizarre s'est fait pincer ! Il a l'air malin avec les menottes aux poignets. Quoique, c'est sexy ces petits bracelets et cette chaîne ! Allez, un petit tour de manège gratuit avec la sirène et le gyrophare... Ça doit être sympa !

Bon, maintenant j'espère pouvoir me reposer jusqu'à l'aube. Les journées sont épuisantes quand même.

18. Josiane

Le banc de la Venelle des senteurs entend les pensées de chaque personne qui s'assoit dessus.

Ça, Josiane l'avait pas compris.

Tous les jours elle venait s'asseoir là.

Tous les jours depuis Hubert.

Ça avait commencé après l'enterrement.

Le jour de l'enterrement, elle roule ses bas noirs qu'elle plie dans son sac, parce que le noir, elle aime pas ça. Et puis elle ouvre son sac, sort son masque du Covid, un stylo cassé. Elle pose ça sur le banc, à côté d'elle, et puis un enfant vient se planter devant elle, et dit sous ses sourcils froncés : tu fais quoi avec tout ça ?

J'y mets à la poubelle.

« Antoine ! »

Antoine se carapate vers sa mère.

Josiane continue sa besogne de tri et puis elle balaie le banc de la main en se levant.

« C'est pas la peine. »

Elle se retourne.

Personne.

« C'est pas la peine d'y aller. »

Le vent remue les branches de lilas.

Josiane emplit ses poumons, pense à sa maison d'enfance. Les volets bleus qui grincent, la senteur immédiate sous les fenêtres. Son nez la chatouille, elle ouvre les yeux et découvre une branche de lilas penchée sous ses narines. C'est pas qu'il y a tant de vent que ça, pourtant.

Josiane tourne les talons, interloquée, mais tentée de revenir le lendemain. Comme si quelqu'un lui tenait compagnie. Oui. Une chaleur, une présence.

Pourtant, le lendemain, il n'y a personne.

La pluie donne du brillant aux feuilles.

J'aurais dû apporter mon parapluie.

Aussitôt, le chêne se courbe majestueusement pour l'abriter. Josiane lève les yeux. Les glands en formation, les feuilles crénelées, dentelées, vert tendre, la balançoire, ses cordes usées. Il y a si longtemps. La planche qui nous portait, mon frère et moi. Josiane étouffe une larme, se

lève, s'abrite dans l'abribus. Les voitures passent, manquent de l'éclabousser. Il va faire nuit. Les phares jaunes inondent les flaques. Josiane n'a pas envie de rentrer.

Elle a mis en vente l'appartement.

Elle s'est jamais plu en ville.

Assise derrière la vitrine larmoyante d'un café, elle pense à cette voix, ce murmure, ce chuintement qui dit n'y va pas. Non c'est pas ça, pas ça qu'elle a entendu. Elle fouille dans sa mémoire, mais pas moyen, ça revient pas. Elle baisse la tête, disparaît dans la vapeur du chocolat chaud, se souvient de ses jambes ballottant sous la chaise, un carré de chocolat dans un morceau de pain. D'abord, elle disait un carreau de chocolat, et puis elle faisait un trou dans la mie avec son index pour y glisser le carreau.

Il faut que j'aille là-bas.

Elle paie, se rue dans le parc, s'assoit sur le banc.

C'est la paix immédiate, la paix dans son cœur chamboulé.

« C'est pas la peine d'y aller. »

Ces mots qu'elle a entendus, oui, elle en est sûre, résonnent. Pourtant, c'est là qu'elle va.

Au cimetière.

Et elle déballe tout.

« Écoute, Hubert, je m'en vais. Faut me comprendre, j'en peux plus. J'ai habité là pour toi, tu le sais, mais je me suis jamais habituée, alors demain je vais dire au revoir à Henriette, à Clémence et à toutes mes copines qui m'ont dit de pas rester là. Tu comprends Hubert, hein, tu comprends ? »

Josiane s'assoit sur la tombe, l'époussette du revers de la main, se relève et dit : je viendrai pour ton anniversaire.

Et puis elle repasse par le parc. Le vent se lève. Le banc s'approche. Oui, elle a pas rêvé, elle voit bien la trace des pieds du banc, là-bas. Et puis elle dit merci, ou plutôt elle s'entend dire merci. Elle regarde une dernière fois le banc, la poubelle métallique, les chênes et, oh ... que ses branches ont poussé ! On dirait des petites mains, des tas de petites mains qui s'arrondissent et s'ouvrent et semblent dire : vas-y, on est là.

19. Sophora

Au cœur du jardin des plantes de la grande métropole, la venelle de la section des sens et des senteurs tenait une place à part et privilégiée pour les usagers diurnes et nocturnes de ce parc niché au cœur du centre-ville. En véritable oasis des parfums, cet îlot de tranquillité n'était pour autant pas prisé des visiteurs de passage, ni des pressés qui ne voyaient le parc que comme un raccourci pour joindre un point à un autre. Ceux-là ne prenaient pas le temps de laisser s'égarer leur regard, de distinguer cette allée tracée de pas japonais couverte de mousse et d'herbes folles, le chemin bien qu'existant et même balisé d'une pancarte en bois de cèdre par le passé était désormais presque invisible. Ce havre de paix possédait pourtant des habitués et la canopée végétale de genévriers, de chèvrefeuille enchevêtré et de rosiers aux tiges grimpantes et hérissées apportait une tranquillité bienfaisante et apaisée.

Au cœur de ce petit paradis végétal trônait en maitre unique des lieux, un banc en sophora, une variété de cerisier japonais. Le père végétal du banc avait poussé durant une cinquantaine d'années aux abords de la ville de Nagasaki, prospérant et s'édifiant durant tout ce temps sans se douter (comment l'aurait-il pu ?), qu'il était destiné à devenir le géniteur d'un objet artistique dédié au repos et à la détente. L'assise et le dossier avait été façonnées d'un seul et même tronc dans une forme oblongue et déliée, évoquant une vague dont les flots se serait figés dans un ultime mouvement de ressac.

Le designer japonais renommé Hideo Mishima à l'origine de la genèse de l'objet une dizaine d'années auparavant, avait eu à cœur de s'inspirer de la fluidité de l'onde aquatique et de façonner cet artistique assise d'un unique bloc.

Il avait insufflé tout son art et son savoir-faire pour réaliser ce banc, usant de multiples outils et d'ingéniosité pour créer cette illusion de tsunami végétalisé, transformant ce qui n'aurait pu être qu'une simple assise de parc contemporain en une véritable œuvre d'art. Le confort en était pour le coup rudimentaire et peu coutumier mais l'aura de l'objet attirait l'œil et l'envie de s'y asseoir ou de s'y détendre était quasiment irrépressible pour toute personne le voyant.

Outre son apparence peu commune et cet esthétisme inhabituel, le banc en sophora disposait d'une curieuse et onirique faculté. Il était en mesure de capter les émotions de ses usagers, d'entendre leurs pensées, et bien que demeurant inanimé d'en ressentir les nuances. Muet par définition, témoin passif des joies, des tourments et des nostalgies de toutes sortes et de tous

les horizons, il transformait la teinte du veinage de son bois en réaction aux personnes qui s'asseyait sur son corps. Le tanin de son essence variait de manière presque imperceptible, d'un rose léger de bois cerisier pour la joie ou la bienveillance, d'un jaune pâle évoquant le jeune chêne lorsque l'apaisement occupaient l'esprit des locataires de passage, et il fonçait d'un brun rougeâtre profond quand la passion des amoureux se languissait parfois sur lui. Et une foule d'autre teintes, au fil des pensées et des émotions qui traversait ces usagers.

Le petit matin laisse poindre la lumière du jour, le soleil brillant d'un halo qui peine à franchir une nuée de nuages se mouvant dans une lenteur de sénateur. Il est 6h45 du matin et une jeune femme d'une trentaine d'années, très apprêtée et habillée d'un ensemble portant la griffe d'un tailleur réputé s'assoit sur le banc. Elle semble pressée, préoccupée, son visage trahit l'inquiétude et le stress. Elle pose un gobelet de café noir et brulant à ses côtés, allume une cigarette d'un geste maîtrisé par l'habitude puis croise les jambes avec élégance et dégage d'une main habile aux doigts fins et à la manucure soignée son téléphone pour en parcourir les nombreuses notifications.

Le dossier Maingy et fils... 9H15... La réunion au coworking à 10h00... Je vais encore devoir supporter cet abruti de Rosnier et ses remarques sexistes... Il faut que je mette à jour mon CV... Est-ce que j'ai pensé à payer la cantine d'Eugénie ? ... La réunion de classe approche... Pierre ne pourra surement pas y aller... On doit en parler j'en peux plus... Je déjeune ou ce midi ? ... Oh c'est amusant cette vidéo de chat acrobate... Les vacances de cet été, que j'ai hâte... Quel boulot de merde... L'anniversaire de Jessica, faut que je lui demande ce qu'elle veut... Purée que ce café est chaud ! Et ils ont encore oublié le sucre... Je n'y retournerai plus... Allez faut que je file ou je vais rater le tram... Pfff...

La jeune femme se lève. Renverse son café trop chaud dans l'herbe et jette négligemment le gobelet et son mégot dans la poubelle jouxtant l'allée, puis elle s'éloigne d'un pas pressé. Le banc se colore d'un gris cendré très clair.

La matinée s'entame, les rayons du soleil réchauffent le parc. Il s'éveille et les passants sont plus nombreux, traversant les allées d'un pas plus ou moins rapide. Un vieil homme s'aidant d'une canne toute aussi âgée que lui arrive d'une démarche peu assurée auprès du banc. Il prend place avec lenteur, décomposant ces gestes pour ménager son corps fatigué. Il porte une casquette de laine et un pardessus noir. Il tient un sac en plastique vert au bout de son bras, et dans ce sac vert il n'y a pas d'air mais des graines. C'est déjà ça. Comme s'ils attendaient ce

rendez-vous, une nuée de pigeons vient se poser à ses pieds dans une escadrille virevoltante de plumes et de roucoulements sonores.

Mes tout-petits... Mon vieux Grisou toujours le premier... Le gros Noiraud qui arrive juste après comme d'habitude... Tiens... Il manque Normande et Gisquette... Faudra que je regarde les nids de plus près en partant... C'est la saison des couvées après tout... Bon dieu que cette foutue arthrose me fait mal... Fichue vieillesse... C'est moi ou le banc est plus dur que d'habitude ? Oh il y a des nouveaux gourmands dans le groupe... Me faudra plus de graines la prochaine fois... On verra demain... Est-ce que j'ai coupé le gaz en partant ? Va me falloir rentrer maintenant... A demain les copains...

Le vieux monsieur se lève avec difficulté. Il salue ses amis ailés d'une main aux articulations des doigts à demi recroquevillées par la douleur. Il enfonce sa casquette sur sa tête pour se protéger du soleil un peu plus présent en cette belle matinée. Et il rentre chez lui. Pour vérifier si le gaz est bien coupé. Le banc ce teinte d'un jaune ocré apaisant à peine perceptible.

Le soleil est désormais à son zénith. L'heure de la pause déjeuner a débuté pour beaucoup d'habitants de la grande ville. Les promeneurs essaient miettes de pain et de gâteaux tout au long des allées du parc, reliefs de leurs paniers repas, offrandes minuscules aux insectes et aux compagnons ailés du vieil homme matinal. Un groupe d'adolescents, filles et garçons, arrive près du banc dans un brouhaha d'insouciance et de conversations décousues. Les sacs à dos Eastpak sont jetés sans ménagements au pied du banc comme un agent d'entretien le ferait de sacs poubelles dans une benne à ordures. Les jeunes gens discutent fort, rient beaucoup, fument des cigarettes au cancer légalisé et également d'autres moins légitimes mais plus festives.

Le prof de géo est vraiment un tocard... Alice est canon avec ce haut... J'aimerais trop sortir avec Joshua... Pourquoi elle ne me calcule pas ? ... Faut absolument que je termine cette quête épique sur World of Warcraft... Je vais encore me faire embrouiller par les darons ce soir... J'espère que je serai invité à la soirée de Jeanne... Elle est trop belle Marie... Merde j'ai oublié le porte-vue de maths pour cet aprèm'... Je ne devrais pas fumer c'est vraiment trop dégueu... J'aime trop trainer avec eux... C'est sûr ce soir je lui fais une déclaration sur Insta, genre romantique et tout... Qu'est-ce qu'il est naze ce mec... Je flippe pour le bac français... Elle ne voudra jamais de moi j'ai trop de boutons... Il est quelle heure ? ...

Les ados se lèvent tous ensemble et s'envolent comme une volière de moineaux à l'approche d'un chat en maraude. L'appel du lycée et de la scolarité se fait pressant, et ils endossent à

nouveau les sacs négligés auprès du banc. Celui-ci un peu éprouvé mais ravivé par tant d'agitation et de pensées aussi diverses que confuses, se colore d'un rose de légèreté.

L'après-midi est bien entamée. Un homme jeune d'une vingtaine d'années aux vêtements défraîchis et à l'allure fatiguée, lasse, s'assoit sur le bord du banc, tout à gauche. Il penche la tête et la saisit entre ses mains. Son visage est creusé de rides prématurées, les cernes noires sous ses yeux trahissent une fatigue accumulée depuis trop de temps. Ses yeux se posent sur ses chaussures écaillées, son jean aux trous non étudiés par effet de mode. La sueur colle son t-shirt à sa peau.

Manger... Purée que j'ai faim... J'ai mal au crâne... Foutue migraine... Faut que je trouve un endroit où crecher ce soir... Plus possible de dormir dehors... Vinz ? Simon ? Adèle ? ... Plus personne veut de moi sur son fichu canapé... Merde je pue... Je voudrais trop prendre une douche... Faut que je m'en sorte... Et cette vieille vache à France-travail qui me dit que je ne fais pas d'effort... Qu'elle aille se faire voir... Elle croit quoi ? Qu'est-ce qu'ils croient tous ? ... Je n'appellerai pas maman... J'ai ma fierté et puis... Non je n'appellerai pas... Je vais essayer de taxer un ou deux euros au PMU pour gratter un Banco... La chance finira bien par tourner... Non ? ...

Le jeune homme se lève, tenant toujours le côté gauche de son visage d'une main. Il pose un regard hagard sur le banc, il lui semble l'apercevoir d'une couleur légèrement plus brunie, assombrie que lorsqu'il a pris place quelques minutes auparavant. Il met ça sur le compte de la fatigue, de la dénutrition ou du mal de tête. Peut-être un peu des trois qui sait ? Il s'éloigne et reprend le cours de sa vie en réfléchissant aux possibilités de sortir du marasme de son existence. Le crépuscule commence à poindre au travers des nuages bas. L'astre lumineux se teinte d'orangé parcimonieusement et les badauds de passage dans le parc sont de moins en moins nombreux. L'heure du dîner, des devoirs des enfants et des obligations familiales diverses se profile à l'horizon. Un homme d'environ soixante ans, en bleu de travail et équipé d'une sacoche d'outils de jardinier effectue une dernière ronde d'inspection du parc pour éclipser les retardataires et fermer les grilles. Il s'accorde une pause sur le banc de la venelle. Il aime s'y reposer quelques minutes à cette heure entre chien et loup.

Quelle journée... Je suis content, j'ai bien avancé dans les tailles des arbustes... Faut pas que je traîne ce soir... Ghislaine va râler sinon... Je serai bien aller boire un verre avant... Bah tant pis... Il est chouette, ce banc... Autant je ne suis pas fan des autres « œuvres d'art » du parc,

autant lui... Il a un truc... Je me sens bien ici... Il est beau... Et confortable... Il faudrait que je prenne le temps de ressortir mes outils d'ébénisterie pour en faire un comme lui à la maison... Ouais, sûrement qu'il serait moins chouette et confortable que toi mon vieux... Mais j'ai le droit d'essayer, non ? ... Si je pouvais je t'emmènerais avec moi mon beau ! ... Allez je file... A demain mon vieux...

Le jardinier passe une main calleuse, douce, presque affectueuse sur le haut du banc. Il observe les pleins et les déliés du façonnage, la variation des nœuds et du veinage. Une œuvre d'art aux lignes étudiées. Il finit par tourner les talons. Hésitant à faire un détour par le bar-tabac de l'angle de la rue pour boire une bière, puis se ravisant en pensant à son épouse qui l'attend pour dîner. Derrière lui, dans la pénombre naissante, le banc semble fait d'une essence exotique, d'un bois d'acajou au rouge sombre et profond. On pourrait croire qu'il est qu'il rougit d'émotion contenue.

La nuit est tombée depuis plusieurs heures désormais. Je me glisse dans l'espace ouvert de la clôture d'enceinte du parc. Cela fait des mois que je m'introduis par ce passage secret pour laisser mes pas errants profiter de la quiétude de ce lieu, vide d'humanité, sans bruits autre que ceux des bruissements des animaux nocturnes, le vent dans les branches, et ce que je préfère lorsqu'il pleut le martèlement discret des gouttes de pluie dans l'étang au cœur du parc. La venelle des senteurs à ma préférence. J'aime m'y arrêter et essayer de ne plus penser. Ou plus exactement y déverser celles qui me hantent et me tourmentent. Dans ma tête, dans mon esprit, la mélancolie est la fiancée du chaos. Je m'assois sur mon banc habituel... Un objet d'art semble-t-il. Du moins c'est ce que désigne l'écriteau planté à côté. Que m'importe...

Je suis éparpillé... j'ai le cœur brisé et les miettes de mon esprit se mêlent à mes larmes...

Ma noirceur... Elle est attentive à ma chute, elle m'attend, patiente et posée... Un poison... Son souffle est déjà sur mon visage... Mes pleurs ne l'apaisent pas... ils assombrissent davantage cette salinité qui me grise les pensées... Je veux hurler... Je n'y arrive pas...

JE NE VEUX PAS CONTINUER !

Ai-je vraiment crié ? Ou est-ce que je l'ai juste pensé... Je perds le fil... Je ne peux plus... A quoi bon me lamenter... Ma faiblesse, mes plaintes résonnent et s'écroulent sur les murs de ma conscience malade...

Je me relève sans un bruit. Un groupe de chauve-souris passe en nuée voletante sous mes yeux. Je souris. Malgré tout. Je reprends ma marche nocturne. La tête baissée, le dos voûté, les mains

plongés dans les profondes poches de mon manteau d'automne. Je pleure.

Derrière moi, dans l'obscurité diluée de l'éclairage sommaire d'un candélabre, je laisse le banc de la venelle des senteurs. Je ne le vois plus évidemment... Si je me retournais, je serais certainement surpris.

Il a mué l'essence de son bois d'un ébène sombre, d'un veinage noir, profond et insondable.

20. Un banc à l'écoute

Le banc de la Venelle des senteurs entend les pensées de chaque personne qui s'assoit dessus, tous les jours depuis son installation.

C'est surprenant, mais c'est ainsi, toutes les pensées de ses personnes lui sont connues.

A la longue, ça fait beaucoup d'histoires, beaucoup d'attentes, beaucoup de questionnements. Et des rencontres aussi.

On s'y donne rendez-vous, pour bavarder un peu, ou on s'y retrouve avant une course commune.

Le plus souvent, les habitants viennent s'y asseoir, un court moment, pour se reposer, voir les plantations pousser, rêver un peu. C'est un nouveau lieu de promenade, qui permet de faire une pause avant d'aller plus loin, et c'est agréable, le banc le sait bien.

C'est un lieu vivant, où petits et grands se côtoient, se reconnaissent parfois, mais souvent ne prennent pas le temps de se parler vraiment.

Pour le banc, c'est différent. Sans le savoir, les passants lui confient leurs pensées du moment, le temps qu'il fait, le moment qu'ils s'accordent pour flâner un peu, leur prochain rendez-vous, les courses qu'il faut aller faire, le rendez-vous chez le médecin qu'il ne faut pas oublier. En ce moment, c'est surtout la rentrée qui approche, avec les fournitures à prévoir, l'inscription à l'école de musique, le rendez-vous chez le coiffeur à caler...Chaque saison a son flot d'actualité. En juin, c'était pour certains la fin de l'école, les vacances à organiser, et pour les plus âgés les activités qui s'arrêtent, la famille qui viendra, ou pas, avec parfois un peu d'inquiétude à la clé.

Beaucoup d'émotions qui se télescopent, qui vont de la tristesse quand une personne se sent seule, à la colère quand un rendez-vous s'est mal passé, et à la déception, quand on attendait quelqu'un...

La tristesse, c'est ce qu'il aime le moins, le banc, parce qu'il ne peut pas consoler. Mais il écoute, il se dit qu'il est quand même là, qu'il n'a que sa présence à offrir, mais que c'est peut-être déjà ça. Il voudrait faire plus, mais il ne le peut pas.

A l'inverse, quand deux amoureux se sont donné rendez-vous, il aimerait s'esquiver, et les laisser seuls. Il ne fait pas de bruit, il se fait même tout petit, mais enfin il sent bien qu'on n'a pas besoin de lui. Pourtant, c'est amusant, ses rencontres, ses paroles parfois balbutiantes, peu assurées, ses sourires un peu gênés et ces yeux qui en disent long... Il le devine, le banc, aux

pensées frémissantes, aux vibrations des corps, à l'impatience retenue... Il est dans les deux esprits à la fois, alors il se dit « allez-y, osez-vous le dire, vous êtes sur la même longueur d'onde... » car il le sait avant eux, que cela va fonctionner.

On n'y prête pas vraiment attention, pourtant, au banc, quand on s'y installe. On vérifie simplement qu'il est libre, propre, ombragé en été, ensoleillé en hiver, et on s'y assied. On ouvre un livre, on regarde autour de soi, et on se met à rêvasser. On se détend, on respire tranquillement, on essaie de repérer les odeurs des fleurs... On se laisse caresser par la brise, et on commence sa lecture.

Le banc n'en perd pas une miette, mais il arrive souvent qu'une phrase reste en suspens, quand ce n'est pas le livre tout entier ! Et alors là, quelle frustration ! Il en connaît plein, des morceaux d'histoires, des débuts, des fins, des milieux – mais jamais des mêmes livres ! ça se mélange un peu, parfois, mais ce n'est pas grave, ça le divertit lui aussi.

Ce qu'il aime le plus, c'est de s'apercevoir que bien que les gens qui s'asseyent sont différents (il y a des femmes, des hommes, des plus jeunes, des plus âgés...), leurs pensées profondes se ressemblent. Les questions sur l'avenir, le temps qui passe, l'amour, les envies d'autre chose mais aussi le fait que ça fait du bien de s'asseoir un peu, et que ce n'est pas mal, ici... Comme une grande communauté d'âmes, avec des différences, bien sûr, mais pas si importantes au fond... Les vies quotidiennes, les histoires des uns et des autres sont uniques, mais les émotions qui traversent les humains qu'il accueille sont semblables. Lui aussi, du coup, se sent comme eux, comme ces passants qui, le temps d'une pause, lui confient leurs pensées.

C'est une chance, pour lui, que la Venelle des senteurs soit si passagère. Il se sait chanceux. Les habitants y flânent un moment ou l'empruntent au contraire d'un air affairé, pressé par un rendez-vous, un cours de musique, un colis à envoyer ; du coup, il ne s'y sent jamais seul. La Venelle est fleurie et ses couleurs changent au fil des saisons. Un coin de nature où il se sent bien et où les pensées qui y circulent peuvent s'en imprégner.

Parfois il aimerait que les personnes qui le traverse s'arrêtent plus longtemps, il leur tend les bras, pour ainsi dire, pour qu'ils se reposent un peu plus. Il aimerait leur dire, lui, qu'ils ont le temps, que la vie est belle, que les amis qu'ils ont sont importants, que leurs soucis finiront par s'envoler, et qu'il faut profiter de chaque instant.

Alors il se force à être toujours avenant, bien propre et présentable, une présence accueillante, discrète et bienveillante. Et cela fonctionne. Les passants s'y arrêtent, arrivant même à se

détendre un peu, laissant leurs pensées vagabonder. Ça lui permet de rêver, à lui aussi, de sentir ces pensées libérées, comme un flux léger de mots, d'images, de souvenirs, de réflexions s'échappant un instant. Il les recueille, les savoure, les digère et tout le monde en profite, sans savoir vraiment de quoi ce banc est capable.

Pourtant, l'autre jour, une dame s'est assise et elle s'est demandé ce qu'il pouvait bien savoir, ce banc, avec toutes ces personnes qui passent par la Venelle et s'y arrêtent un instant...

21. Les Mémoires d'un Banc

Voilà deux siècles que j'expérimente les allées et venues d'humains isolés, les rires des enfants, l'aigreur des plus grands, deux siècles que mes vieilles planches absorbent le liquide dégoulinant de bouteilles dégoulinantes, la cendre de mégots poussiéreux, deux siècles que je survis aux saisons, aux derrières trop lourds, aux coups de couteau qui expriment des formes inconnues, gravent des noms oubliés avant même d'avoir existé.

Je vois tout, j'entends tout.

Quand mon bâtisseur, le grand architecte Eusèbe Desrosiers, a réussi à me trouver une place dans cette petite ruelle pittoresque, parfumée par l'ivresse des chèvrefeuilles, des lavandes violettes sous le soleil bleu de l'été, des rosiers denses, piquants, persistants, j'étais le plus heureux des bancs. La ruelle était calme, artistique, fréquentée par des âmes fantaisistes. Une fois, un couple s'est même fait peindre assis sur mon bois ! Nulle ombre ne traversait leurs pensées, pas une ride de doute sur leurs visages : ils respiraient la sérénité et baignaient dans une félicité douce. Ils sont morts aujourd'hui, nul doute là-dessus, mais j'ai la conviction sincère que le tableau est quelque part accroché dans un grand et luxueux salon d'une grande et luxueuse maison.

Dans ce monde étranger, je ne suis pas qu'un anonyme. J'existe au-delà du silence. Du moins, je me plais à l'imaginer ainsi. Les adolescents devenus adultes ne se souviennent-ils pas de moi comme du banc de la nostalgie ? Ils se revoient, jeunes, idiots, naïfs, trinquant à la légèreté du monde, savourant les plus belles heures de leur vie, passées comme ça, d'un claquement de doigts, d'une étincelle qu'on n'a pas vu briller.

Je crois que c'est Jean-Baptiste qui, récemment, à l'aube d'une matinée rosée, est passé avec l'un de ses fils et lui a raconté qu'ici, c'était l'endroit où il avait rencontré sa maman. « Nous sommes tombés amoureux juste là, sur ce banc. » Ah, Jean-Baptiste... Je m'en souviens comme si c'était hier – ça l'était, d'une certaine façon, car je ne vois pas le temps, je ne le ressens pas, je ne le vis qu'à travers les hommes. À l'époque, Jean-Baptiste était tout en jambes et en maladresse, une tignasse de cheveux toujours en bataille, le sourire prêt à exploser à la moindre lueur. Il venait souvent, seul d'abord, rêvasser sur mon bois, gribouiller des chansons dans un carnet élimé, chantonnant dès que la ruelle se vidait, puis, un jour, elle est arrivée. La future maman. Elle avait ri d'une de ses blagues – une très mauvaise, soyons honnête – et voilà,

le sort était jeté. Ils s'étaient assis sur moi, côte à côte, sans trop oser se toucher, parlant de tout et de rien, le soleil dessinant des ombres timides autour de leurs épaules rêveuses. Moi, j'écoutais, heureux que ce jeune homme ait enfin trouvé quelqu'un à qui chanter ses mots. Je les écoutais tous les deux, leurs pensées fébriles, leurs cœurs cognant comme des marteaux contre leur poitrine. Ce jour-là, il n'y avait dans leurs têtes qu'un brouillard lumineux fait d'attirance, d'espoir, de crainte aussi. Les premiers amours ont toujours un parfum particulier, plus sucré que le jasmin, plus vif que la lavande.

J'en ai vu et entendu, des choses. Souvent des belles, du moins je ne me souviens que des belles, j'essaye de ne retenir que le positif de ma présence ; oui, je pense que c'est cela, que j'ai besoin d'appartenir aux histoires qu'on aime raconter, aux belles fins épanouies dont on se remémore l'allégresse des débuts. Je suis le commencement des délices, le baptême des caresses. Plus qu'un simple morceau vissé au pavé que vous foulez, je suis le seuil, le témoin des premiers frissons, des premières promesses. Venez, parlez, aimez-vous, touchez mon bois, adossez-vous à lui, profitez de lui pour y laisser un peu de votre chaleur, de votre fièvre, de votre joie ! Je suis fait pour ça, moi, le vieux banc de la Venelle. Pour que vos corps s'y posent, que vos secrets s'y déposent, que vos rires éclatent et que vos soupirs s'allongent.

Il y a eu des confidences aussi, des lourdes, des qui font trembler les épaules et couler les yeux. J'en ai recueilli des torrents. Mais moi, je ne garde pas les larmes. Elles sèchent vite sur mon bois. La pluie les fait disparaître, le vent les engloutit. L'hiver passe, et l'enchantement reprend. Eusèbe Desrosiers était un homme discret, taillé dans le bois comme les objets qu'il fabriquait. On le connaissait pour ses portails, ses balustrades, ses bancs solides qui ne craquaient pas, jamais, qui tenaient bon et tiendraient bon des siècles durant. Ce jour-là, il venait de m'enduire d'huile et me regardait, concerné, un carnet dans la main droite, un doigt triturant sa longue moustache, quand soudain un tumulte le fit pivoter. Des ouvriers et des commerçants s'étaient rassemblés dans la ruelle, révoltés contre des taxes injustes imposées par la ville. Les cris fusaient, les poings se levaient, et les étals vacillaient sous la pression des protestataires. Eusèbe recula instinctivement. Il observa la scène, curieux. Quand la garde municipale arriva et arrêta les manifestants, faisant preuve de violence inutile, dégradante, infâme, abjecte, mon inventeur fit signe à deux d'entre eux de se cacher sous mon assise. « Je m'assiérai au-dessus de vous et vous camouflerai de mes pieds », murmura le courageux. Mes planches accueillantes les accueillirent sans détourner les yeux, sans refuser leur chaleur, les accueillirent comme on offre

un foyer à un voyageur traqué par les intempéries. Eusèbe s'assit lourdement sur moi, sentant le bois céder légèrement sous son poids, juste assez pour former un abri parfait au-dessus des deux hommes. Il posa sa main sur sa création, la caressa, pensant : ces planches ne trahiront jamais nos secrets. La garde passa devant nous, grands claquements de bottes sur le pavé, et s'éloigna enfin, sans deviner nos invités clandestins. Après quelques secondes, les deux fuyards glissèrent hors de leur cachette, leurs yeux brillants de gratitude, mais aucun mot ne fut prononcé. Il n'y avait pas besoin. Ce qui venait de se passer n'appartenait à personne, ni à Eusèbe, ni à eux, ni même à moi. C'était un secret noué au fond de mon bois.

Depuis lors, je n'ai jamais vendu qui que ce soit, je n'ai jamais dit ce que j'entendais, ce que je savais sur les âmes que j'abritais. C'était un pacte implicite, limpide, entre mon créateur et moi. Combien de relations extra-conjugales ai-je vues ? Combien d'enfants transgressifs, combien de chuchotements honteux, agressifs, combien de regrets amers, d'offenses, d'échecs, d'idées contestataires, combien de manèges ont glissé entre mes fissures sans jamais être révélés ? Je ne trahis personne ni ne juge personne. J'ai vu trop d'humains le faire et s'en lamenter, s'en excuser, gémir à genoux pour un léger pardon expulsé, une amnistie exhumée des entrailles d'une féroce rancœur. Non, moi, je suis le silence des cathédrales, le mutisme des tombeaux, les ruines qui contemplent les siècles en avalant leurs propres échos.

Une femme a vécu plusieurs mois près de moi. Elle était très seule. La première fois que je l'ai reçue, elle tremblait comme une feuille secouée par le vent d'automne. Ses mains étaient crispées sur son sac, ses épaules frêles frémisaient sous le poids de ses peurs. Méfiante, elle s'agrippait à moi de toutes ses forces, dormait mal, remuait dans tous les sens, se dressait, regardait autour d'elle, les jambes tétanisées par un mal quelconque. Elle repensait à ce type, celui qui lui avait fait du mal, qui avait joui de ses humiliations, qui l'avait frappé au cœur avec la violente jubilation des hommes en quête de domination. Elle ne prononçait jamais son nom, comme si elle l'avait oublié, ou qu'elle avait trop peur que le mentionner fasse apparaître son spectre insensible et immonde et odieux et sadique.

Souvent, elle pleurait. Pensait à sa famille qu'elle avait abandonnée pour lui. « Je lui faisais confiance, je l'aimais, il m'a promis qu'il me sauverait des autres, et il a profité de moi, il m'a enfermée, violentée, et moi je l'ai laissé faire, croyant que j'allais le changer, qu'il était bon au fond, qu'il méritait mon amour, et j'ai supporté des mois durant sa haine, ses regards de haine, ses coups, ses insultes, et me voilà ici, en fugitive, un banc pour seul compagnon, et peut-être

que je mérite ce qu'il m'arrive, peut-être qu'après tout je l'ai bien cherché. »

Si j'avais eu la capacité de lui répondre... Si j'avais pu seulement lui dire que moi je l'aimais et qu'elle ne craignait plus rien ici... Je voulais tellement qu'elle sache qu'elle ne méritait pas cela. Qu'elle n'y était pour rien. Mais, comme je vous l'ai dit, je ne me souviens que du bon ; aussi, si je vous raconte l'histoire de cette jeune femme, c'est qu'elle s'est bien finie.

Du jour au lendemain, je ne l'ai plus revue, je n'ai plus entendu ses larmes ni ses lamentations. Et pour cause, un groupe de jeunes, entre vingt et trente ans, est venu la chercher, la récupérer, la tirer des enfers. Ils lui ont dit : « Nous sommes ici pour vous aider. Venez avec nous, vous méritez mieux que ce banc. » Je ne l'ai pas mal pris, c'est vrai qu'elle méritait mieux que moi. Mais ils ne savaient pas, ces jeunes, que je l'avais aidé à survivre, que je m'étais occupé d'elle comme si elle avait été ma propre fille. Tout ce que je lui ai offert, la chaleur du bois, la tendresse des lattes, le réconfort de mon vernis, de ma résine, je l'ai fait par amour. Elle le sait, d'ailleurs. Réconciliée avec la vie, elle est repassée me voir pour me remercier. « Quand j'étais seule et perdue, tu as été mon seul appui. Tu m'as aidé à me reposer. Grâce à toi, j'ai repris des forces, des forces que je pensais perdues pour toujours. » Voilà ce qu'elle m'a dit, la voix entrecoupée de sanglots déchirants. Et, comme Eusèbe deux siècles plus tôt, elle a posé une main sur ma carcasse boisée, chatouillé mes vis, enlacé ma peinture écaillée.

C'est tout cela que je m'apprête à quitter aujourd'hui. Tous ces moments glorieux de triomphe, d'honneur que l'on m'a fait en me confiant ces secrets éternels, ces instants, ces magnifiques instants d'immortels hommages, ces années de prestige, d'estime, d'histoire. Je crois que je me fais trop vieux pour cette Venelle, qui exige du neuf, du frais, de l'original. L'homme aspire au renouveau. Il en a fini avec moi et mes légendes. C'est ainsi. J'emporterai mes secrets jusqu'à la lisière du monde civilisé, là où l'herbe pousse entre les dalles fendues et les ronces grimpent aux murs fêlés. Ou peut-être qu'on me jettera au feu, que mon bois servira à chauffer ce luxueux salon de cette luxueuse maison, et que mes planches, une à une, céderont au milieu de la fumée brune, chantant les murmures entendus, les serments, les regrets conservés des décennies durant. Mais je tâcherai de les en empêcher. Car, même lorsque le temps m'aura fendu, sacrifié, torturé jusqu'à la dernière écharde, même quand il ne restera de moi qu'une poignée de poussière et de métal rouillé, je resterai fidèle à mon créateur.

En attendant, j'observe les hommes me désosser, me dévisser, je sens chaque planche qu'on me retire comme si on m'arrachait à moi-même, et la dernière chose que j'entends, venue d'un

esprit moderne, novateur, sont ces mots, dits presque à mi-voix : « Il en a vécu des choses, celui-là. On dit qu'une femme veut le récupérer à tout prix, qu'elle lui a gardé un coin sous un pommier de son jardin. C'est fou, non ? »

Je sens mes veines de bois se gonfler d'une sève oubliée. Malgré la trahison de la ruelle, qui me méprise, me repousse pour du métal luisant, stérile, sans mémoire, malgré ma condamnation au déracinement, on m'offre une retraite, un nouveau départ pour de nouvelles aventures. La vie continuera de s'écrire près de moi, sous les branches lourdes de fruits d'un pommier, d'un jardin au parfum d'éternité. Et dans l'ombre apaisante de ces étés, mes hivers traceront sur mon bois les nouvelles lignes d'une nouvelle ère que seuls les cœurs sensibles aux souvenirs sauront lire et déchiffrer.

Adieu, précieuse Venelle, et merci pour tous ces moments passés en ta compagnie. Je te dirai bien que je n'oublierai rien, mais tu le sais déjà. Et qui sait ? je reviendrai peut-être dans deux, trois, ou quatre siècles, pour te raconter, à toi seule, l'universelle gaité du pommier.

22. Elvire et son banc

Le banc de la Venelle des Senteurs entend les pensées de chaque personne qui s'assoit dessus. Le maire, Ernest Plantin, qui est un homme rationnel par fonction et par conviction, n'en croit rien. Et pourtant, sa femme, Elvire, une Andalouse rencontrée sur la Costa Del Sol trente ans plus tôt, rêveuse et imaginative, est persuadée que la chose est vraie.

Elvire n'est pas, comme on pourrait le croire vues ses origines, une femme de feu et d'excès. Son père José Luis, était un torero taciturne et secret qui avait connu un certain succès dans les arènes de Séville et Malaga. Sa mère, Birgit, d'origine belge, était tombée amoureuse de ce tueur de « toros » lorsque celui-ci avait été blessé par une bête déchainée de 500 kilos et qu'elle avait reçu sa monnaie sur ses genoux lors du choc. Le torero, malgré son état, était parvenu à plonger son épée dans le poitrail de l'animal. Birgit avait décrété que ce chapeau était un don du Ciel et qu'elle devait absolument épouser le héros blessé. Venant juste de terminer ses études d'infirmière, elle s'empressa d'aller rendre le galure à son propriétaire, offrir ses services et profiter de sa faiblesse pour lui extorquer une promesse de mariage. En hidalgo fier qui ne trahit pas la parole donnée, José Luis épousa. Elvire était le fruit de ce couple improbable.

Le banc de la Venelle des Senteurs est ancien mais solide. Composé de quatre planches de chêne épaisses vissées sur deux montants en fonte aux formes courbes, son bois rugueux laisse encore voir, çà et là, des traces d'une peinture vert foncé municipale.

Les quelques habitants de la venelle ignorent l'origine de ce banc, le plus ancien de la ville, posé ici au milieu d'une placette disposant d'un puits depuis longtemps abandonné et grillagé. Une haute maison à deux étages fait face au banc, dont les volets sont le plus souvent fermés. Derrière le banc, deux autres maisons de même taille et de même couleur occupent l'espace. L'une d'elle accueillait autrefois un petit commerce dont on distingue encore la trace. Au-dessus de l'entrée un panneau laisse encore voir les lettres MER E IE.

La venelle mesure à peine trois mètres de large et une cinquantaine de mètres de long. Elle relie entre elles les rues du Regard et l'avenue du Saint-Esprit. Le nom de Venelle des Senteurs lui vient paraît-il de ce que, quelques siècles plutôt, un herboriste plus ou moins alchimiste du nom de Pierre Mandorle, y a vécu. Peut-être ou peut-être pas. Elvire en tout cas y croit comme elle croit que le banc a des pouvoirs spéciaux. Sensible aux noms de lieux, sans doute parce qu'elle vit désormais loin de ses origines, elle se sent attirée par ce lien topographique quasi magique

que la venelle constitue entre le Regard et le Saint-Esprit.

En dehors de ces trois habitations plus ou moins occupées, cette petite artère oh, tout juste une veine, compte une vingtaine de maisons et petits immeubles dont les propriétaires sont le plus souvent âgés. Les trottoirs sont étroits, leurs pavés disjoints et l'enrobé qui constitue son macadam s'écaille par plaques. La venelle est à sens unique, de la rue vers l'avenue, autrement dit, du Regard vers le Saint-Esprit.

Curieusement, rares sont les habitants de la venelle à venir s'asseoir sur le banc en raison du phénomène courant qui veut que les habitants d'une ville en connaissent rarement les trésors et les monuments et se précipitent au loin pour aller admirer les chefs-d'œuvre « qu'il faut voir ».

Certes le banc n'est pas un chef-d'œuvre et rester assis sur son bois rugueux n'a rien de plaisant sur une longue durée. Mais pour qui fait l'effort de s'y mettre, la récompense est là. Une forme de communion mystérieuse entre celle ou celui qui est assis, et le banc. Mais attention, cela ne marche qu'à la condition que « l'assis » soit seul et qu'il soit disposé au silence. Pas d'écouteurs sur les oreilles, pas de téléphone mobile à la main, pas de livre non plus. L'assis doit être tout simplement disponible pour sentir que ses pensées sont écoutées.

Les commerçants à qui Elvire raconte cela, l'écoutent par politesse. La femme du maire ne saurait être contredite quand elle affirme que le banc l'aide à formuler ses pensées, à ouvrir son imagination « parce qu'il a l'oreille qu'il faut », comme elle dit. Il faut préciser qu'Elvire Plantin se targue d'être une poétesse et qu'elle s'est dotée d'un nom d'artiste, Lola Caruso, en référence au ténor italien que sa grand-mère admirait. Il lui arrive, quand elle se rend chez Maxime Grolleau le boucher de la rue Lastic, de faire des vers avec les morceaux qu'elle a commandés : « Deux pieds de porc, pour mon mari, et du poulet pour le petit ! » Le commerçant s'étonne car les Plantin n'ont plus d'enfant à la maison, alors sa cliente conclut : « C'est pour la rime, mon cher Maxime. »

La première fois qu'Elvire a senti que le banc était en contact avec elle c'était un an plus tôt. Un matin comme celui-ci, elle était sortie marcher, toute préoccupée d'un rêve qu'elle avait reçu et dans lequel un homme qui lui rappelait son père, était assis sur un banc et l'attendait tandis qu'elle rentrait de ses courses. L'homme l'interpellait et lui demandait de s'asseoir à côté de lui. Son regard était doux et il lui prenait la main tout en l'appelant par son nom et lui disant : « Chère Elvire, vous avez en vous une voix poétique qui doit s'exprimer. Pas pour le public ni

pour la gloire, mais pour votre propre joie. C'est votre force. » Puis l'homme se levait et disparaissait.

Depuis ce rêve, et pour elle seule, Elvire se rend sur son banc de préférence le matin vers neuf heures, toujours le même jour, alors que son maire de mari est à la mairie pour la matinée. Elle emporte toujours un coussin pour son dos, un bloc de papier et un stylo à plume qu'elle a glissé dans son grand sac à main. Quand elle s'assoit, elle sent une présence à ses côtés, sous elle, en elle. Le banc vibre, son bois est tiède, il est prêt à entendre ses pensées, ses images et à porter à sa connaissance une forme poétique, à tracer une voie à travers les mots et les sons comme un chant qui se tisse.

« Oui, murmure Elvire, je vois une petite crique au creux d'une côte hérissée de roches noires, une crique où le sable est presque blanc, que la mer vient caresser sans rompre, c'est une mer sans marées, une mer amoureuse qui porte sur elle quelques voiles hésitantes sous la brise tournoyante et piquée d'embruns. » Elle sent que le banc remue comme une barque, qu'il se saisit des images que la femme suscite en fermant les yeux.

C'est un moment vide du jour où personne ne passe par la venelle. Les uns filent vers leurs entreprises par l'avenue du Saint-Esprit, les autres vont à des rendez-vous intimes et ténébreux par la rue du Regard, mais nul n'irait déranger le mouvement des mots et des pensées mêlés en empruntant la venelle.

Il se dit dans le bourg que d'autres citoyens se sont assis sur le banc et qu'ils en ont éprouvé une grande paix. Ce qu'ils pensaient, les évocations sensibles de leur vie et de leurs souvenirs y prenaient soudain un poids nouveau. Le banc écoutait, le banc semblait se mettre à la place des assis, recueillait leurs mots inexprimés et en échange, leur offrait un temps rien qu'à eux.

Et puis un jour qu'elle se sent d'humeur créative, Elvire vient au banc et pour la première fois depuis qu'elle s'y rend, elle y trouve, assis, un homme plus très jeune, barbe rase et crâne dégarni, les mains sur les genoux, les yeux clos. Elle ne l'a jamais vu en ville.

Elle hésite à s'asseoir mais finit par se décider. Pas de raison de rebrousser chemin, le banc est à tout le monde, songe-t-elle, et elle s'installe. L'autre occupant ne bouge pas et ne semble pas se troubler de sa présence. Il sent la pipe et l'après-rasage, ce qui surprend Elvire vue sa pilosité abondante. Mais ce n'est pas désagréable et de profil, son visage est beau. Cette présence la trouble autant qu'elle la rassure. Elle ignore pour quelle raison, mais ce jour-là, elle n'a pas envie d'être seule dans la venelle. Le temps est gris et une brise légère souffle de l'est.

Fermant les yeux, Elvire sent bientôt comme des ondes bienfaisantes la posséder. Cet homme si près d'elle la trouble, un « quelque chose de sensuel » qu'elle n'a plus ressenti depuis ses premières nuits avec son mari. La peau lui picote et ses idées se brouillent. Alors qu'en quittant son domicile elle était joyeuse, qu'elle imaginait que le banc l'attendait pour l'aider à faire naître des rimes nouvelles et fraîches, qu'il allait comme les autres fois, entendre le murmure secret de ses imaginations, tout cela lui semble vain.

De son côté l'homme, il s'agit de Petit Louis, un marchand ambulant qui a laissé sa camionnette sur la place centrale pour faire quelques pas, semble assoupi. Sitôt sa voisine installée, quelque chose en lui se réveille. Le parfum d'Elvire réveille en lui une chaleur juvénile, une tension, un appétit dont il ne saisit pas la cause immédiatement. Il ouvre un œil et se tourne légèrement sur sa gauche et découvre un profil de femme comme il n'en a jamais vu d'aussi près, quelque chose comme une statue, aussi parfaite que celles du jardin public de sa ville. Mais il sent qu'elle respire, qu'elle tremble avec le banc, qu'elle est troublée.

Elvire ne fait qu'un avec le banc qui résonne de ses pensées érotiques. « Non, pas ce mot », réagit-elle, « ce n'est pas cela, le banc exagère ! Ce ne sont pas mes pensées qu'il reçoit mais sûrement celles de cet homme ! »

Petit Louis sourit et finit par regarder franchement sa voisine. Ignorant la cause de son trouble et comme encouragé par le contact avec le bois soudain tiède sous son séant, il lui saisit la main et la presse. Surprise, Elvire ne se dérobe pas jusqu'à ce que l'homme approche son visage du sien. Alors elle retire sa main et se lève, pleine de confusion.

- Ça suffit monsieur !
- Hé, attendez ! Appelez-moi Petit Louis, restez !
- C'est mon banc... Vos pensées, votre désir me parasitent... Je...je ne sais plus...
- Votre banc ? Il est à vous ?
- Oui... Enfin non mais il m'inspire... enfin pas aujourd'hui.
- Je ne vous déplais pas hein ?

Elvire se retourne et fait face à l'homme.

- Je suis la femme du maire vous comprenez ?
- Ah bon ? Mariée ? Dommage pour vous. Je ne suis pas un satyre vous savez.
- Je n'ai pas dit ça. Mais... allez-vous en de mon banc.
- Votre banc, ça alors ! Pour une fois que j'avais une touche.

- Une touche ? Sale type !
- Ça va, ça va, je m'en vais. De toute façon ce banc est pourri ! Gardez-le.

Petit Louis se lève pesamment et sans saluer Elvire, s'éloigne. Toujours debout, elle se tourne vers le banc dont elle trouve le bois et les ferrures soudain bien usagés. Elle respire un bon coup et s'assoit, espérant recevoir de son banc quelque inspiration, mais rien ne vient calmer sa tempête intérieure. Elle est irritée, griffée par sa propre colère contre l'homme. Le banc ne lui renvoie que des images aussi brouillées que son esprit et finit par ignorer sa présence.

Elle se lève et s'éloigne puis, se retournant une dernière fois, murmure « Après tout ce n'est qu'un banc, tout juste un vieux banc. »

23. Moment de repos

Le banc de la Venelle des Senteurs entend les pensées de chaque personne qui s'assoit dessus. L'annonce affichée sur un arbre imposant a attiré un groupe hétéroclite. On présume que le banc qui se tient sous l'arbre est celui mentionné par ces quelques mots insolites. Il n'y a pas d'autres endroits où s'asseoir dans la venelle.

On lit et relit l'affiche décorée d'entrelacs colorés qui attirent l'œil. Un homme roux qui s'est mis à en faire lecture à la manière d'un garde-champêtre s'attire les ricanements d'une fille brune aux jeans troués aux genoux et aux avant-bras tatoués de motifs compliqués. Le couple âgé qui s'est aussi arrêté devant l'affiche se consulte d'un air perplexe. Une gamine demande à son père si ce qui est écrit est vrai. Le père ne sait pas et penche pour un canular mais le premier avril est passé de quelques jours.

Deux agents municipaux en VTT ont posé le pied à terre pour vérifier ce qui justifie le rassemblement. Le plus jeune lit à son tour l'affiche à voix haute. Son collègue hausse les épaules, cela ne relève pas de leur compétence, et ils remontent sur leurs vélos. Un adolescent les interpelle avant qu'ils disparaissent : « Vous trouvez ça normal vous ? Que fait la police ? » Le ton n'est pas dénué d'arrogance mais les deux fonctionnaires qui ont mieux à faire s'éloignent sans prendre la peine de relever.

Le couple âgé maintenant mal à l'aise s'éloigne lentement à son tour. Une dizaine de personnes veulent comprendre et restent toujours plantés devant l'affiche. Rien ne distingue ce banc du mobilier urbain habituel. Il a l'air parfaitement entretenu et a visiblement été repeint récemment, un beau vert lumineux et apaisant à la fois. Sa situation à l'ombre du grand arbre donne envie de s'y reposer un moment. En temps normal, l'endroit est rarement inoccupé et quelle que soit l'heure on y trouve toujours quelqu'un. Des vieux, des jeunes, des mères de famille, des étudiants, des couples, des lecteurs de journaux s'y succèdent sans interruption... Aux beaux jours, les rosiers et les buissons fleuris dépassant des murs répandent leur parfum. La venelle porte bien son nom.

On peut regretter que la commune n'ait pas mis d'autres bancs à disposition dans cette venelle pour permettre à davantage de promeneurs de profiter du calme enchanteur du lieu. Ici on n'entend pas le bruit du trafic, les oiseaux y sont chez eux et s'en donnent à cœur joie.

L'adolescent qui a apostrophé les policiers pose un doigt sur le banc et le retire précipitamment

comme s'il était brûlant. Les mains enfoncées dans les poches de son jean coupé aux genoux, le loup tatoué sur son biceps prêt à vous sauter dessus, il s'éloigne à présent en sifflotant d'un air détaché.

Jean, le professeur d'histoire, a posé un regard de défi sur l'assemblée et s'est laissé tomber sur le banc sans préavis ! On retient son souffle, on ne le quitte pas des yeux, mais il ne se passe rien de visible, les pensées ne sont pas visibles à l'œil nu... Les oiseaux redoublant d'ardeur lancent maintenant leurs trilles jusqu'au ciel comme s'ils se moquaient.

Jean va arriver en retard à son premier cours. Il ne fait pas un geste, il a le dos raide et se tient éloigné du dossier, seuls ses fesses et le haut de ses cuisses sont en contact direct avec le banc. On le fixe avec une intensité palpable. Les oiseaux font une pause. Le vent ne soulève plus les jupes et ne décoiffe plus l'assistance. Les feuilles des arbres sont figées comme dans un conte. Le moment fait penser à l'éternité.

Le professeur fixe un point invisible devant lui. Il a le regard rigoureusement vide d'expression, comme s'il se retenait de penser. Il ferait un bon acteur. Il a posé son cartable à côté de lui, sur le banc. Les minutes passent sans qu'il se passe quoique ce soit et l'on commence à trouver le temps long.

Madame Durand-Dupond, qui tient le café-tabac, cause la surprise en prenant place tranquillement à droite de Jean. Ils sont tous deux séparés par le cartable gonflé de copies. La femme a posé à ses pieds son panier d'où dépassent des poireaux.

Quelques minutes s'écoulent encore dans un silence absolu. Puis le professeur se dresse comme un ressort et s'éloigne à grands pas sans daigner honorer l'assistance d'un mot ou d'un regard. Il doit être à l'heure à son collège mais il pourrait exprimer a minima son ressenti... Son départ précipité frustre le public et lui attire une certaine hostilité.

Contrairement au professeur, Madame Durand-Dupond prend ses aises et s'abandonne sans prévention contre le dossier. On comprend que ses rondeurs la protègent aisément de la dureté du bois. Elle a fermé les yeux et l'assemblée s'étonne de son air presque gourmand.

Elle se lève bientôt à son tour et, attrapant son panier de poireaux, s'éloigne, elle aussi, sans un mot à l'adresse de quiconque. Son expression est fort différente de celle du professeur, elle donne plutôt l'impression d'être au bord du fou rire...

On se regarde intrigués. Plus personne n'ose s'asseoir sur le banc et on se sépare rapidement en restant sur sa faim. Beaucoup espèrent en apprendre davantage en allant prendre un verre au

café de madame Durand-Dupond.

Les oiseaux ont repris leur chant un instant suspendu et volettent à nouveau en tous sens en semant parfois une crotte blanche sur le banc, lequel ne s'en formalise pas. Il se sent plutôt rassuré, il aura toujours du grain à moudre. L'affiche lui a causé du souci, il a regretté avoir laissé faire la patronne du café qui en a eu l'idée, il se doutait que l'annonce inquiéterait.

Madame Durand-Dupond, une personne généreuse, tenait à partager ce dont elle est seule à avoir pris conscience : le banc de la Venelle des Senteurs capte réellement les pensées et prodigue aussi ses conseils avisés. Les autres promeneurs ne distinguent jamais leurs propres pensées de celles envoyées par le banc. Ils repartent rassérénés et croient que c'est dû au calme du lieu.

La patronne du café a voulu en faire profiter tout le monde en l'écrivant noir sur blanc et en y mettant des couleurs, mais c'était une erreur. Le professeur qui venait de lire son annonce a pris peur quand le banc lui a conseillé de regagner son collège sans attendre car un de ses collègues était absent... Sans l'affiche, Jean aurait cru qu'il l'avait lui-même pensé. Il faut la faire enlever sans attendre.

La nuit va tomber sur la venelle désertée. Un garçon en colère arrive en traînant les pieds et s'affale sur le banc. Il fait maintenant trop sombre pour qu'il remarque l'affiche et le banc s'en félicite. Les pensées du garçon se déversent, un grand le harcèle, il veut avoir sa peau... Le banc inspire la modération au collégien. Il lui suggère d'autres modes de conduite et sa colère s'apaise peu à peu. Le jeune s'éloigne bientôt, le sourire aux lèvres et le pas allégé. Le banc se sent profondément satisfait. Il ne lui reste plus qu'à trouver quelqu'un pour enlever l'annonce davantage source de trouble que d'efficacité.

Les réverbères sont allumés et celui du banc dessine un halo attirant. Un homme d'une trentaine d'années s'assoit en soupirant. Il a l'air exténué et dévide pêle-mêle ses pensées dictées par des émotions, ses frustrations inspirées par un supérieur hiérarchique, sa déception consécutive à un échec amoureux, son inquiétude d'une fin de mois difficile, auxquelles viennent se rajouter ses préoccupations d'ordre écologique.

L'homme sensible à l'environnement ne s'est pas fait prier pour arracher l'affiche qui déparait l'arbre à ses yeux. Il l'a jetée à la poubelle sans la lire et a lui aussi repris son chemin dans de meilleures dispositions.

Les réverbères sont maintenant tous éteints et le banc de la venelle sourit au clair de lune. De

belles journées attendront à nouveau les promeneurs inspirés venus goûter un moment de repos à la Venelle des Senteurs.

24. La journée d'un banc.

Voilà, 6h30, la moitié du quartier est terminée, il commence à faire jour, je mange mon casse-croûte seul sur ce banc, les deux autres sont au café, boire un vin blanc, c'est leur truc. Moi, je ne bois pas d'alcool, alors je les attends ici, déjà qu'ils me font la gueule à cause de ma religion, je n'ai pas envie de leurs blagues en public. Technicien de surface, en quoi c'était gênant le nom d'avant, éboueur, changer de nom ça n'a pas augmenté le salaire, ils se foutent de nous. Bon, les voilà, le chauffeur démarre, je me magne, ça l'amuse de me voir courir derrière le camion.

Ce n'est pas que le boulot ne me plaît pas, mais franchement cette ambiance pourrie, c'est à celui qui fera le plus de lèche-botte au petit chefaillon de l'étage. J'y vais toujours un peu à reculons. J'ai besoin de cet emploi et de son salaire si je veux épouser Françoise, ce n'est pas qu'elle soit exigeante, mais elle aime bien que je la sorte et qu'elle soit bien habillée. Et je suis tellement amoureux d'elle. Et puis il y a ce flambeur de Marc, fils à papa qui n'arrête pas ses sous-entendus, comme quoi il en ferait une princesse. Je ne peux pas le laisser faire. Bon c'est l'heure j'y vais, déjà 8h.

- ...Waouh le bâtard... Grave...Mdr... A plus !...

Enfin ils sont repartis au collège, je ne comprends pas ces jeunes, ils viennent à 3 ou 4 sur ce banc, ils ne disent pas un mot, et restent les yeux braqués sur leurs téléphones. Je ne sais qu'en penser, quand avec Yvette, on venait tricoter sur ce banc, nous étions de vrais moulins à paroles. Pauvre Yvette, elle n'a pas survécu à son mari, pourtant elle le savait que c'était un gros porc. Toujours la main baladeuse et les regards qu'il portait sur les gamines, ça faisait froid dans le dos. Elle m'a laissée bien seule la pauvre, bien sûr il me reste la Jeanne avec qui je fais mon marché, après on va boire un petit rosé, mais elle me saoule avec sa conversation, elle ne parle que de ses soucis de santé. Un vrai recueil de médecine, cette femme. Finalement, moi, avec l'autre ivrogne, je n'ai pas à me plaindre. Ce n'est pas vraiment de l'amour, une espèce d'habitude, la peur de la solitude sans doute. Bon, bientôt midi, faut pas que je traîne, déjà 11h30, sinon il va encore être ivre et faudra que je le couche.

Voilà, j'ai fermé le magasin pour une bonne heure, Gérard va arriver, toujours pressé, mais les quelques moments que je passe avec lui sur ce banc et à l'hôtel sont les meilleurs de ma vie il m'a promis qu'il m'épouserait dès qu'il aurait divorcé de la mégère avec qui il vit. J'ai

confiance en lui, un banquier quand même. Le voilà. Déjà là, la bécasse, jamais en retard, bon faudra quand même que je la largue, elle n'est pas terrible un peu neuneu si je la compare à mon épouse mais bon ces petites visites à l'hôtel entre midi et 13h, ce n'est pas désagréable. J'ai aussi peur de me faire surprendre, mon beau père le prendrait très mal et me couperait les vivres. Bon, un petit bisou et vite au lit, je n'ai pas que ça à faire. Et il va falloir lui faire encore gober l'histoire du divorce, et que je ne peux pas vivre loin d'elle.

Bon, il a bu tout son biberon, fait une petite sieste, je vais pouvoir finir le chapitre de ce roman. La petite promenade lui a fait du bien et je crois qu'il s'est rendormi, 14h me voilà tranquille pour une petite heure. Pour une fois que ce banc est libre, j'en profite.

Enfin tranquille, ma femme est devant ses jeux débiles à la télé de 16h à 17h, je vais pouvoir faire mes mots croisés en silence. Tiens, voilà le maire qui passe, je ne l'aime pas, la seule chose de bien qu'il ait fait, c'est l'installation de ce banc dans ce petit coin peinard. Bon, c'est quoi ces définitions débiles, je n'arrive jamais à compléter toutes les cases. Le Pierre, il manquait plus que lui, depuis la maternelle qu'il m'énervé, déjà à cette époque il voulait me piquer la Marie, mais c'est moi qui l'ai eue. Toujours à vouloir jouer les vieux beaux avec son petit foulard autour du cou et son sourire plein de fausses dents. Il vient pour s'asseoir lui aussi, je m'en vais, pas envie de lui parler.

Je viens de le faire fuir, ce vieux débris, il file à toutes jambes, droit vers le cimetière, crétin. Il a oublié son journal, incapable de finir une grille de mots croisés. Pauvre Marie, bien lotie avec cet oiseau, on aurait été si bien nous deux. Enfin, c'est la vie, du moins ce qu'il nous en reste. Déjà 18 heures, je vais passer par la boulangerie et je rentre.

Après une bonne journée de boulot, ça fait du bien de marcher un peu, conduire un bus durant 6 heures c'est dur, avec les réflexions permanentes des usagers, de moins en moins courtois. Je profite de ce banc quelques minutes, au calme, le soir c'est moins fréquenté, les jours de marché, c'est noir de monde ce petit passage, bon, la nuit tombe vite et la fraîcheur descend rapidement, pas le moment de choper un rhume. Je rentre, il fera sans doute beau demain.

25. Le gardien des souvenirs heureux

Je suis le banc de la Venelle des Senteurs. Tel est mon nom.

Je suis né un jour de printemps, façonné par les mains d'un homme sage.

Il avait choisi mon bois avec soin : du chêne, issu d'un arbre au cœur de la forêt.

Je fus construit avec patience, tendresse et bienveillance. L'ébéniste m'imprégna de son talent, de sa bonté.

Un jour de printemps, j'ai été installé dans cette venelle ensoleillée, à l'abri des regards, sous les branches d'un lilas enchevêtré de rosiers parfumés.

Loin du tumulte et du bruit des rues, je baignais dans un silence apaisant, bercé par le souffle léger du vent.

J'ai vu passer bien des personnes dans cette allée, souvent sans un regard pour moi ni pour mes compagnons fleuris.

Certains s'arrêtaient un instant pour respirer les effluves du lilas ou, plus tard, du jasmin... Un sourire se dessinait alors sur leurs lèvres, discret, éphémère.

D'autres choisissaient de s'asseoir. Je ressentais alors leurs émotions : leurs peines, leurs colères, leurs amours.

Il y eut cette femme qui aimait venir lire quelques heures, cet homme qui pleura la perte de son emploi, les enfants qui jouaient à sauter du banc.

Et puis, il y eut ceux qui choisirent de s'asseoir.

Je ressentais leurs émotions : les peines, les colères, les espoirs, les amours.

Il y eut cette femme qui venait lire des heures durant...

Cet homme qui pleura la perte de son emploi...

Des enfants riant et sautant sur mon assise...

Au fil du temps, j'entendis même certaines de leurs pensées.

Une femme rêvant d'une nouvelle robe, un homme comptant sans cesse dans sa tête son argent, un autre espérant le grand amour, une petite fille s'imaginant princesse dans un pays lointain et
imaginaire...

Ils étaient nombreux à me confier leurs angoisses, leurs inquiétudes. Mais ce que j'aimais par-dessus tout, c'était écouter leurs rêves et la douce mélodie de leur bonheur.

Et puis, il y eut EUX

Je les voyais passer de temps en temps, jeunes, pressés, amusés.

Un jour d'avril, leurs regards se croisèrent devant moi. Ce fut une étincelle. Lui s'appelait Grégoire, elle se nommait Charlotte. Ils avaient vingt ans.

Ils prirent l'habitude de venir chaque jour s'asseoir sur mon bois tiède. Les lilas fleurissaient, les protégeant du soleil, et les rosiers arboraient leurs plus belles fleurs pour les enivrer.

Ils échangeaient paroles, baisers, caresses et éclats de rire.

Les heures s'écoulaient, et ils restaient là, simplement, à s'aimer.

J'entendais leurs pensées, pleines d'amour et d'espoir, ces mots qui n'exprimaient qu'une infime part de la passion qui les submergeait.

Un jour d'été, je fus décoré de fleurs et de rubans : ils se mariaient. Ils avaient vingt-cinq ans. Je fus ému d'être convié à cette fête.

J'étais heureux d'être convié à ce grand jour. Les flashes des appareils-photo crépitaient, moi, simple témoin de bois au milieu des fleurs, j'avais vu naître et grandir cet amour. Ils gravèrent leurs initiales sur mon dossier. J'en fis un trésor.

J'étais le gardien de leur bonheur

Les années passèrent. Ils continuèrent à venir me voir.

Au fil des ans, ils furent accompagnés par leurs enfants, qui s'essayèrent à leur tour sur mon assise, jouant, sautant, criant et chantant sous le lilas et les rosiers qui grandissaient aussi.

Du jasmin nous rejoignit, embaumant l'air de son parfum sucré.

Leur petite chienne prénommée Hermione aimait s'allonger au soleil, posant sa tête sur les genoux de Charlotte, quand elle ne mordillait pas l'un de mes pieds ou se lançait dans une course effrénée avec les enfants.

Grégoire et Charlotte rêvaient d'une maison plus grande, de nouveaux jouets pour les enfants.

Je savais que le moindre désaccord finirait toujours par laisser place à de doux mots d'amour.

Avec eux, j'ai appris ce qu'étaient l'amour et le bonheur.

Les années passèrent. J'étais toujours là, dans la Venelle des Senteurs.

Je les voyais encore, toujours amoureux et complices.

Ils s'arrêtaient sur mon banc pour discuter, s'embrasser et s'aimer, me livrant leurs pensées les plus profondes.

Mais le temps poursuivait son chemin.

Mon créateur avait quitté ce monde, et l'on ne venait plus me vernir, me réparer.
Je vieillissais et j'étais moins choyé.

Seuls les arbres me protégeaient des intempéries.

Je sentais mes planches craquer, mais je restais fidèle à mon rôle.

L'hiver était triste et froid.

Mes amis, les lilas, les rosiers et le jasmin, s'endormaient pour quelques mois.

Les passants traversaient la venelle sans s'arrêter, et je rêvais du retour du printemps, des rires d'enfants, de l'amour de ma petite famille.

De nouveaux visages apparaissaient pour quelques minutes, quelques heures, quelques jours...
pour ne plus jamais revenir.

Je me languissais de ceux que j'appelais ma petite famille.

Un été, je fus comblé.

Les enfants avaient grandi et s'étaient mariés à leur tour.

Ils venaient maintenant avec leurs propres enfants, perpétuant le rituel de s'asseoir ici, sur mon bois fatigué.

Grégoire et Charlotte avaient changé, comme moi, ils avaient vieilli.

Leurs espoirs se mêlaient aux souvenirs du passé.

Mais ils souriaient encore à la vie, main dans la main.

Un jour d'automne, je vis Grégoire me rejoindre.

Il était seul, des larmes perlaient sur ses joues.

Il traça doucement, du bout des doigts, les initiales de son amour que j'avais gardé avec tendresse.

Les larmes firent place aux sanglots, et le froid de cette tristesse me transperça.
Charlotte n'était plus. Comme le rosier, elle s'était endormie un soir d'hiver, ... et ne s'était pas réveillée.

Depuis ce jour, Grégoire vint seul s'asseoir chaque jour, parfois quelques minutes, parfois quelques heures pour se rappeler les souvenirs partagés.

Je revivais avec lui ces instants précieux.

Je me rappelais, moi aussi, tous ces beaux moments dont j'avais été le témoin au fil du temps.

Les premiers regards.

Les rires.

Le mariage.

Les enfants.

Leur amour, si simple, si vrai.

Puis un jour, Grégoire ne vint plus.

Je l'attendis longtemps.

Seuls quelques enfants venaient encore jouer, égayant parfois mes moments de tristesse.

Quelques nouveaux couples s'aimaient sous les fleurs.

Mais aucun n'était eux.

Ils n'étaient pas Grégoire et Charlotte.

Un après-midi ensoleillé de fin d'été, je vis arriver Julien, leur fils.

Il s'assit doucement sur mon bois vieilli. Le soleil illuminait son visage, et je sentis un sourire se dessiner sur ses lèvres.

Il se rappelait leurs visages souriants.

Puis il se leva et creusa un trou à côté de moi.

Il y planta un magnifique rosier, pour remplacer celui qui m'avait quitté.

Il déposa une rose coupée sous les initiales de de ses parents, et caressa mon bois avec tendresse.

Je l'entendis murmurer qu'il allait prendre soin de moi...

Que l'on m'avait trop longtemps oublié.

J'entendis ses pensées mêlées d'une peine qui embrassait les souvenirs heureux.

Je compris alors que Grégoire avait rejoint Charlotte.

Et je sus que j'étais, pour toujours, à jamais, ce lieu secret.

Hors du temps.

Témoin éternel d'un amour vrai.

26. Une journée comme les autres

Pour Marie-Alice, tout était en train de changer. La peur et l'excitation provoquées par l'inconnu l'exaltait. Sa petite ville avec son centre-ville qui n'avait pas bougé depuis des années, s'étaient sérieusement transformés. Marie-Alice était Nocéenne depuis sa petite trentaine. Elle y avait vécu des naissances, des deuils, des chagrins, des réussites, de l'amour, de la joie, de la passion, du mécontentement, de la colère, de la rage... Maintenant, du haut de ses nombreuses années passées sur Terre, elle était en paix. Assise sur le petit banc de la Venelle des Senteurs, elle contemplait le renouveau de la ville qu'elle aimait tant. Une mère avec son petit qui filait à toute vitesse sur un vélo rouge flambant neuf avec des petites roues passa devant elle en s'engouffrant sur le sentier réservé aux vélos et aux trottinettes :

- « Mathias ralenti s'il te plaît tu vas te faire mal... » souffla la mère en courant après sa comète personnelle.

Marie-Alice repensa à sa propre maternité. Ses enfants, désormais grands venaient la voir de temps en temps, trop occupé qu'ils étaient avec leurs propres progénitures. Le cycle de la vie, un éternel recommencement, lui donna le vertige pendant un instant. Elle souffla doucement en regardant le bolide rouge s'éloigner, s'accordant quelques minutes pour replonger dans ses propres souvenirs. Une image s'imposa clairement dans son esprit : une balade familiale à vélo, au cœur d'une immense forêt de pins odoriférants. Le chemin parsemé d'épines craquant sous les roues des VTT qui filaient, le silence profond d'une forêt des Landes. La seule preuve de vie perceptible étant le chant de sa fille qui accompagnait parfaitement ce moment :

- « ... Et soudain surgit face au vent, le vrai héro de tous les temps. Bob Morane contre tout chacal, l'aventurier contre tout guerrier... »

Son fils et son mari faisaient les cœurs en reprenant :

- « ... Bob Morane contre tout chacal l'aventurier contre tout guerrier... »

Marie-Alice sourit, sentant une douce chaleur emplir sa poitrine. « Trop d'émotion, ce n'est plus de mon âge » pensa-t-elle. Marie-Alice ne croyait pas vraiment que les émotions fortes étaient réservées à certains âges mais une larme avait perlé au coin de son œil et pleurer en public ne faisait pas partie de ses habitudes. Un autre souvenir remonta lorsque les travaux de la place du marché avaient commencé quelques années plus tôt. Perdue au milieu d'un petit cimetière de campagne, devant une pierre tombale à l'effigie de son aimé, elle écoutait

distraitement les discours des enfants vantant les mérites de leur père. Marie-Alice se disait en elle-même qu'il ne verrait jamais l'évolution de leur petite ville. En plus, elle détestait que le caveau familial ne soit pas dans leur ville de cœur mais là où sa famille avait résidé : au fin fond de la Corrèze. Elle chuchota, ayant soudainement besoin d'exprimer sa pensée tout haut :

- « Tu vois comme tout a changé, comme tout est neuf. Tous les mardis quelqu'un vient entretenir les plantations de l'allée. C'est vraiment beau. Tu aurais aimé, j'en suis sûre. »

Son exaltation revint teintée de mélancolie cette fois. Il n'y avait plus personne à qui elle pouvait exprimer toutes ses pensées. Pourtant, elle avait eu la joie d'avoir quelqu'un à qui parler tout au long de son existence. Elle savait qu'elle avait eu beaucoup de chance.

Avant de partir elle prit une photo avec son smartphone. Marie-Alice photographiait tout ce qui la marquait, pour ne rien oublier. Un jour, elle retrouverait son cher et tendre. Elle aurait tellement de choses à lui raconter...

Un peu plus tard ce même jour, Joseph s'asseyait au même endroit où Marie-Alice s'était tenue. Son corps tremblait encore de colère. Il avait envie de crier pour évacuer sa frustration. Dommage, crier dans la rue le ferait passer pour « un fou du bus » et il détestait se donner en spectacle. Un long monologue interne avait lieu :

« Pourquoi faut-il qu'il soit aussi stupide ? Pourquoi ne peut-il pas comprendre des choses simples de la vie ? Tout le monde n'a pas une famille aussi ouverte d'esprit que Monsieur Parfait ! Quel abruti ! C'était pourtant simple à comprendre : si ma famille n'accepte pas qui je suis, ils n'accepteront certainement pas les gens avec qui je suis. Pourquoi insiste t'il autant pour les rencontrer ? Il sait pourtant que je ne suis pas en bon terme... C'est infernal ce besoin de justification permanente. »

Les pensées tournoyaient dans sa tête : des souvenirs du passé ressurgissaient s'entrechoquant à la récente dispute qui animait encore son cœur.

Joseph aimait son compagnon. C'était d'ailleurs contre vents et marrées qu'ils s'étaient battus pour leur union. Après trois années à se cacher, une agression homophobe, une rupture tragique, des disputes, l'adoption d'un chaton, une reconversion professionnelle et enfin des retrouvailles chaleureuses, ils avaient décidé de se marier.

Une larme perla au coin de son œil qu'il essuya rageusement. Avant leur première rupture, bien avant qu'ils ne se retrouvent et décident de s'unir la famille de Joseph était déjà un sujet sensible entre eux. Une famille qui refusait voire réfutait son homosexualité ainsi que tous les

aspects jugés trop efféminés de sa personnalité. Joseph aimait les siens. A l'adolescence il avait violemment refoulé toutes ses pulsions pour ne laisser qu'une surface lisse de sportif, ténébreux, fade et terne que sa mère trouvait « superbe ». Il avait conservé la façade dans l'école de commerce que son père avait choisi pour lui, enchaînant les trophées sportifs et les conquêtes féminines. Il avait fini la mascarade dans un job de commercial sans âme où il arnaquait des mamies au téléphone au prix de sa propre santé mentale.

RIDICULE... Joseph secoua la tête pour chasser ses pensées. Il n'aimait pas se rappeler son passé. Il avait travaillé tellement dur sur lui-même pour arriver à s'assumer. Et le déclic avait été... l'amour. Quel cliché. S'il ne s'était pas agi de sa propre vie il aurait presque cru à un plot raté d'une série pour adolescentes.

Joseph rit de sa propre blague. Il aimait sa vie actuelle. Il aimait l'amour de sa vie qu'il avait choisi d'épouser à Neuilly-Plaisance. Ils avaient choisi cette ville car ils trouvaient qu'elle seyait fort bien avec leur amour, pensant à tort, que les habitants s'appelaient les plaisançois. La cérémonie s'était tenue en petit comité avec leurs meilleurs amis et la belle famille de Joseph (la sienne refusant de faire le déplacement). Ils avaient décidé d'emménager dans la ville qui avaient vécu leur renouveau et se plaisaient à se considérer comme les deux premiers plaisançois de Neuilly-Plaisance. Il aimait son nouveau travail en tant que secrétaire. Ce n'était pas le job qui lui vaudrait les louanges parentales mais c'était un travail honnête dans un petit centre de santé de quartier, dans lequel il se sentait utile. Il aimait le petit chaton qu'il avait adopté et qui avait suivi toutes les étapes de sachrys-alide d'identité à sa transformation en papillon. Joseph aimait sa vie.

Et il comprenait. Il comprenait son homme et son besoin de le connaître, de vouloir être proche de lui, de vouloir apprendre comment il était devenu l'homme qu'il est. Mais il savait que même avec toute la bonne volonté du monde, ses parents n'accepteraient pas de le revoir. Il représentait pour eux une telle déception. Et tant que Joseph ne se pardonnerait pas d'avoir déçu les siens, il savait que ce n'était pas une bonne idée d'aller toquer à leur porte. Il en parlait souvent à sa thérapeute. Il savait que la première étape était de se pardonner soi. Et c'est ce qu'il avait entrepris de faire en changeant.

L'amour de sa vie comprenait tout ce cheminement dont ils avaient déjà discuté à de nombreuses reprises. Mais parfois, cela ressortait violemment lorsque la frustration devenait trop intense, ou que la fatigue était trop présente. C'était un sujet sensible pour tous les deux.

S'en voulant de s'être énervé, Joseph décida de rentrer s'expliquer avec son amoureux. Il repartit aussi vite qu'il était arrivé de la petite allée fleurie.

Dans la soirée, un jeune couple s'assit à cette même place. Ils roucoulaient, s'installant en se blottissant l'un contre l'autre.

- « ...Je ne sais pas, j'ai peur... »

- « Mais, et même si c'était une erreur, comment le saurions nous, si nous n'essayons même pas ? »

- « Je peux remplir au moins 4 tomes de choses que je sais être dangereuses sans avoir besoin de les essayer, si tu te poses réellement la question. »

- « Tu peux faire de l'ironie autant que tu veux, faire des statistiques sur les humains c'est très compliqué étant donné le nombre de paramètres qu'il faut prendre en compte. »

- « C'est vraiment une donnée scientifique ça ? »

- « Scientifique je ne sais pas mais l'amour provoque une réaction chimique puissante. Et comme j'ai des sentiments pour toi, est-ce qu'on peut dire que tu me fais faire de l'alchimie ? »

- « Tu as raté une carrière de clown. Est-ce que tu viens de dire que tu as des sentiments pour moi... ? »

- « Je... Enfin je n'ai pas dit cela exactement... j'ai exprimé que je pouvais éventuellement... Enfin, peut-être... bien t'aimer un peu... »

Se rapprochant de son oreille pour y murmurer ces mots :

- « Je t'aime aussi. »

- « Alors, est-ce que tu as envie d'essayer quelque chose avec moi ? »

La seule réponse : le silence seulement rompu par un léger bruissement. Des lèvres qui se frôlent pour la première fois. L'effusion des émotions. La sensation d'être submergée par un raz-de-marée tout en planant très haut au-dessus des nuages. Le souffle court, le cœur qui s'emballe, les papillons dans le ventre, une douce chaleur qui se répand dans le corps et cette sensation de lier son âme à celle de quelqu'un d'autre. Y a-t-il plus beau sentiment que l'amour ? Mais comment le saurais-je ? Après tout, je ne suis qu'un banc... Mes capacités télépathiques sont issues de ma longue expérience d'assise. L'important pour moi : que chacun se sentent accueillis. Le reste s'apprend – c'est un savoir intemporel chez les bancs. Patience, écoute tranquillité : les gens finissent toujours par se confier.

Je me souviens encore de ma jeunesse en tant que petit tabouret apprenant les rudiments du

métier. A l'époque je n'avais pas la patience. Je ne savais pas écouter le bruit du silence. Je pensais que la confiance était innée et immédiate. En réalité, la confiance s'acquiert avec le temps. Maintenant, je sais qu'en laissant les gens s'installer tôt ou tard leurs pensées dérivent. Les humains disent souvent que les murs ont des oreilles. Pourquoi les bancs ne seraient-ils pas télépathes ?

Mais soyez rassurés : avec moi, vos secrets sont bien gardés.

27. Petit Paul et son drôle d'ami

Et alors que le dernier coup de rabot fut donné, me voici naître, comme jaillissant de l'établi, de la main experte du professionnel.

Tel la marionnette célèbre ayant pris vie sous les coups de bouterolle de son créateur, je sens pousser dans mon bois, l'énergie de la sève qui m'accompagnera dans mon futur destin.

Je suis fin prêt. Comme point final, on a fixé à mes planches de belles montures en fer forgé, dont les arabesques me donnent un caractère du meilleur effet.

Mon sort est jeté.

J'avais surpris, il y a quelques jours une conversation entre le menuisier et l'une de ses connaissances.

Ma destination finale serait une petite commune proche de la capitale qui, disait-on, avait conservé sous bien des aspects, son côté village.

Je devais alors poursuivre ma destinée, accompagné de trois de mes congénères pour faire office de « BANC PUBLIC »

Le voyage me sembla long entre mes Vosges natales et cette ville nommée NEUILLY-PLAISANCE.

Me voici maintenant installé à l'entrée de cette petite allée si bien arborée, qui dessert d'une part l'école primaire, et d'autre part des habitations récentes, une place centrale, ainsi qu'un centre-ville très actif.

Nous sommes quatre, quatre bancs publics répartis aux quatre coins de cette allée.

J'ai la chance d'être installé tout près d'un conifère qui me rappelle tant mes origines, mes montagnes verdoyantes. De plus, cet arbre déployant ses branches m'assure de l'ombre aux heures les plus chaudes de la journée, ce qui n'est pas pour me déplaire, en cette fin d'été aux températures caniculaires.

Le temps est venu de l'inauguration de cette allée. Se succèdent au micro les personnalités de la ville, pour louer notre gloire, Monsieur le maire, ses adjoints ne tarissaient pas d'éloge pour applaudir notre venue dans ce lieu, cette nouvelle allée, lieu de paix, de rencontres, de convivialité, de repos, et des superlatifs à n'en plus finir pour saluer notre présence. J'en avais le tournis, tout occupé que j'étais à me projeter dans mon avenir de « BANC PUBLIC »

Et c'était toujours la même chose dès la sortie de l'école quand petit Paul s'installait sur mes

planches en bois, son cartable jeté à mes pieds, son dos bien appuyé sur mes planches à la verticale, ses jambes se balançant dans le vide, il est vrai qu'il n'était pas haut, ce petit Paul, et c'était la cause de bon nombre de ses soucis.

J'ai bien tenté à plusieurs reprises d'attirer l'attention de maman sur ce qui se passait depuis que j'ai intégré cette nouvelle école, mais à plusieurs reprises, j'ai abandonné.

Je la sens tellement préoccupé par son nouveau job, fatigué par les transports en commun qu'elle doit emprunter chaque jour pour se rendre sur son lieu de travail.

Je n'ai pas très bien compris pour quelle raison nous avons quitté si précipitamment le village qui m'avait vu naître.

Papa ne nous a pas suivi, mais j'ai entendu dire que peut-être il nous rejoindrait un jour.

Tout ceci est encore confus pour moi, et me réveille bien des fois dans mon sommeil.

Enfin tout ça se sont des histoires d'adultes.

Maman n'est pas là quand je rentre de l'école

28. L'Art de s'asseoir

Je me pose sur ce banc, comme chaque matin, sans vraiment y penser. Il est là, silencieux, au bout de la Venelle des senteurs, entouré d'arbres dont les feuilles tombent en une danse lente et familière. Je ferme les yeux un instant, laissant le calme m'envahir. Pourtant, mes pensées s'emballent, tournent en boucle, comme un vent agité qui ne trouve pas son chemin.

Ce banc, je l'ai souvent remarqué, comme un témoin invisible de mes jours troublés. Que penserait-il s'il pouvait entendre ce que je garde au fond de moi ? Les peurs, les regrets, ces petits rêves oubliés que je n'ose plus nommer. Aujourd'hui, j'ai décidé de lui confier un secret. Juste un instant.

Je respire profondément. Ce banc, silencieux mais si présent, semble capter chacune de mes hésitations. Il ne juge pas, ne parle pas, il écoute simplement. Et c'est ce dont j'ai besoin : quelqu'un — ou quelque chose — qui entende sans interrompre.

Depuis quelques mois, tout est devenu flou. Le travail, les relations, l'avenir... Je me perds dans un brouillard d'incertitudes. Mais ici, assis sur ce banc, le temps s'arrête. Je peux enfin entendre mes propres pensées, celles que j'ai trop souvent ignorées.

Peut-être que demain, en venant ici, le banc entendra une réponse. Ou une décision.

Il y a quelques mois, tout a basculé. L'épuisement, d'abord discret, s'est mué en un mur infranchissable. Trop de responsabilités, trop d'attentes, trop de « oui » quand il aurait fallu dire « non ». Puis le corps a lâché, le moral aussi.

Le burn-out m'a forcé à m'arrêter. À ralentir. À regarder en face ce que j'avais ignoré trop longtemps : que je n'étais plus que l'ombre de moi-même. Depuis, je cherche un sens à cette pause imposée, un moyen de me reconstruire.

Le banc de la Venelle des senteurs est devenu mon refuge. Ici, j'ose enfin déposer mes pensées les plus lourdes, sans filtre ni masque.

Soudain, un bruissement léger me tire de ma torpeur. Une silhouette apparaît au bout de la Venelle, s'approchant du banc. C'est une vieille dame, un châle coloré jeté sur ses épaules. Elle s'assoit doucement à côté de moi, sans un mot, mais ses yeux brillent d'une attention bienveillante.

Je sens mon cœur s'accélérer, surpris par cette présence inattendue. Qui est-elle ? Pourquoi vient-elle ici, sur ce banc, ce refuge que je pensais mien ?

Elle sort alors un petit carnet usé de son sac et commence à écrire, comme si elle voulait confier au banc ses propres secrets. Peut-être que le banc n'entend pas seulement mes pensées, mais celles de tous ceux qui passent...

Je l'observe sans vraiment oser parler. Il y a dans son regard une profondeur que je ne sais pas expliquer, comme si elle avait déjà traversé toutes les tempêtes que je redoute. Le silence entre nous n'est pas pesant, au contraire : il est chargé d'une complicité muette, une invitation à déposer enfin ce qui pèse.

Elle ferme doucement son carnet, puis se tourne vers moi, un léger sourire aux lèvres.

— Vous aussi, vous venez souvent ici ? demande-t-elle, la voix douce, presque un murmure.

Je hoche la tête, incapable d'en dire plus.

— Ce banc, dit-elle, n'est pas qu'un simple morceau de bois. C'est un témoin, un confident. Il recueille les pensées, les peines, les espoirs de ceux qui s'y asseyent. Parfois, il parle à ceux qui savent écouter.

Je sens une chaleur étrange m'envahir, comme si ses paroles ouvraient une porte que je refusais d'ouvrir depuis longtemps.

— Peut-être que le fait de venir ici tous les jours, murmure-t-elle, c'est déjà un premier pas vers la guérison.

Je la regarde, surpris de trouver dans ses mots une vérité que j'avais cherchée sans jamais la nommer.

Je la regarde, curieux.

— Vous venez ici depuis longtemps ?, presque timidement.

Elle hoche la tête, en souriant.

— Depuis que mon mari est parti, il y a dix ans. Je venais lui parler. Au début, j'avais l'impression de devenir folle. Mais ce banc m'a tenue debout. C'est drôle, non ? Pour un banc...

Je souris malgré moi. Elle continue :

— Et vous ? Que vous a-t-il pris ?

Je reste silencieux un instant.

Puis je parle du bureau, des horaires absurdes, du stress qui me suivait jusque dans mon sommeil. Du moment où je n'ai plus su pourquoi je faisais ce que je faisais. Du matin où je n'ai pas réussi à sortir du lit.

Elle m'écoute sans rien dire, les mains posées à plat sur ses genoux. Puis elle dit, doucement :

— Parfois, on passe tellement de temps à remplir nos journées qu'on oublie de les vivre. Et alors, il faut s'asseoir. Respirer. Attendre que quelque chose en nous reparte.

Un silence. Pas gênant. Dense.

Elle se lève, range son carnet.

— Il y a quelques années, je croyais que je ne rirais plus jamais. Et puis, un jour, en m'asseyant ici, j'ai entendu le chant d'un merle. Je me suis surprise à sourire. C'est parti de là.

Elle me regarde droit dans les yeux.

— Faites confiance au silence. Il sait ce qu'il fait.

Puis elle s'éloigne, lentement, son châle flottant derrière elle comme un souvenir.

Je reste là, seul, mais apaisé. Comme si quelque chose avait bougé en moi, imperceptiblement.

Je baisse les yeux. Sur le banc, à l'endroit même où elle était assise, une feuille s'est posée.

Elle tremble un peu dans la brise, comme une main tendue.

Je souris.

Le vent se lève un peu. Les arbres frémissent doucement, comme s'ils saluaient un secret partagé.

Je reste là encore un moment, sans rien faire. Juste respirer. Juste être là.

Et pour la première fois depuis longtemps, cela me suffit.

Peut-être que le vrai voyage commence ici. Pas à l'autre bout du monde, ni dans une décision radicale. Mais dans ces instants minuscules où l'on cesse de fuir. Où l'on s'assied. Où l'on écoute.

Je n'ai pas toutes les réponses. Je ne sais pas ce que demain me demandera, ni même si je serai prêt.

Mais je sens, au creux du silence, quelque chose d'infiniment vivant. Une étincelle. Un début.

Le banc ne m'a jamais parlé. Et pourtant, je crois qu'il m'a tout dit.

29. Rencontres inattendues

L'Être sombre avait inexorablement été attiré par le banc de la Venelle des senteurs. Qui peut bien s'asseoir sur un banc, même dans un bel endroit ? Une âme esseulée, abattue, endeuillée. L'Être sombre était tout cela à la fois. Les gens qui s'asseyaient sur des bancs publics veulent oublier les autres, oublier leur vie insignifiante et s'oublier eux-mêmes. Telle était, en tout cas, la conception de l'Être sombre. Il s'assit sur le banc, puis s'y allongea. Personne ne ferait attention à lui. Les humains ne se soucient pas de leurs semblables. Ils sont, par nature, égoïstes. L'Être sombre savait que son passage laisserait, sur toute la longueur du banc où il était couché, une sorte de suie. Pas une suie qui tache les vêtements de façon visible, non. Une suie qui ternit l'âme en tissant un voile noir sur la perception du monde. Cette suie faisait partie de lui. Peut-être même... qu'il était la suie ?

Les humains qui s'assiéraient sur le banc maculé de suie seraient contaminés par le mal-être. Il se maudit en se rendant compte qu'il était en train de culpabiliser pour une chose sur laquelle il n'avait aucune prise. Il n'y avait aucun moyen de retirer la suie du banc. Elle s'estomperait, petit à petit. Heureusement pour les humains, l'effet ne durait qu'un temps. Pour l'Être sombre, c'était différent. Étendre le malheur constituait-il son châtiment ?

Lucas prit place à l'extrémité du banc, comme s'il craignait d'occuper trop d'espace, et, aussitôt, l'accablement l'envahit. Au collège, un garçon et une fille de sa classe, Gabriel et Mélodie, ne cessaient de l'embêter. Au début de l'année, Lucas aimait bien discuter avec Mélodie, mais Gabriel avait commencé à se moquer de lui, et Mélodie l'avait imité. La plupart du temps, Lucas relativisait. Il se disait que ce n'était pas grave et qu'ils finiraient par se lasser. Ce soir-là, pourtant, il voyait tout en noir. Qu'advviendrait-il si d'autres camarades décidaient, eux aussi, de faire de lui leur souffre-douleur ? Devrait-il en parler au prof principal ? Et si toute sa classe le traitait de « balance » ?

Une dame âgée s'assit précautionneusement sur le banc, à bonne distance de Lucas, et celui-ci l'envia. Lorsqu'on était aussi vieux, on n'avait plus de devoirs à faire, n'est-ce pas ? Et surtout, on n'allait plus au collège. On n'était plus obligé de se coltiner quatre jours sur sept des Gabriel et des Mélodie !

Simone souffla de soulagement d'être enfin assise. Même monter la pente douce destinée aux personnes à mobilités réduites constituait une épreuve. Les articulations de ses jambes, qui

affichaient soixante-dix-huit ans au compteur, la faisaient beaucoup souffrir... tout comme celles de ses mains, et elle maudit les interminables délais de rendez-vous chez les rhumatologues. Trois mois, quatre mois... C'était tout bonnement délirant ! Comment vit-on, lorsqu'on a mal comme ça ? En vérité, Simonne n'était pas sûre qu'un rhumatologue parvienne à améliorer son état. Devrait-elle absorber des antidouleurs jusqu'à la fin de ses jours sans espoir d'amélioration ? Elle vivait avec les douleurs depuis longtemps, néanmoins la perspective de devoir continuer lui semblait insurmontable depuis qu'elle s'était arrêtée sur le banc.

Son regard se posa sur le petit garçon à côté d'elle. Il devait être en sixième, pas davantage. Il avait sorti une barre de céréales de son sac à dos et la grignotait sans entrain. On aurait dit qu'il portait toute la misère du monde sur ses épaules... Étrangement, Simone s'en trouva irritée. Ce mioche avait la vie devant lui ! Il paraissait en bonne santé. Il pouvait marcher autant qu'il voulait, courir et sauter, même ! Malgré cela, il préférait traîner sur un banc et se morfondre. C'était consternant.

Poussé par un élan soudain, Samir s'était assis à la place que l'enfant venait juste de libérer, à côté de la vieille dame qui semblait plongée dans ses pensées. À présent, le découragement l'envahissait. Il avait perdu celui qui était, tout à la fois, son colocataire, son complice, son meilleur ami : Tarzan, son chat ! La veille, ce dernier était sorti faire son tour, comme d'habitude, à six heures trente du matin, et depuis, il n'avait pas remontré le bout de son nez. Son propriétaire s'était rendu dans les espaces verts de l'immeuble pour l'appeler, puis avait fait le tour du quartier sans craindre le ridicule tandis qu'il criait « Tarzan ! Tarzan ! Viens voir papa ! ». D'autres chats s'étaient approchés pour toiser Samir d'un air méprisant, mais pas Tarzan.

Peut-être Samir ne le retrouverait-il jamais. Cette idée lui tordait l'estomac. Autour de lui, les gens traversaient les jardins pour ramener les enfants de l'école ou faire des courses rue du Général de Gaulle. Ils marchaient tranquillement, joyeusement, rêveusement... tandis que lui se sentait au fond d'un gouffre de désespoir.

La Fée n'avait pas compris comment un banc dans un endroit aussi joli et paisible pouvait être ainsi imprégné d'ondes négatives. Lorsqu'elle s'était installée sur le banc, son optimisme extrême avait très légèrement faibli. Les personnes qui étaient venues là avaient toutes été submergées par l'envie, l'amertume, la tristesse et la solitude. La Fée contempla songeusement

la boîte à biscuits métallique posée sur ses genoux. Les paillettes que celle-ci contenait ne changeaient pas les gens. Elles les encourageaient seulement à voir le verre à moitié plein et à exploiter le meilleur d'eux-mêmes. La Fée ouvrit lentement sa boîte et plongea la main dans les paillettes. Elles glissaient entre ses doigts telles des grains de sable. La Fée en attrapa une pincée et les répandit sur les planches en bois du banc qui se mirent, uniquement à ses yeux, à scintiller.

Assis sur le banc, Lucas dévorait un succulent pain au chocolat en compagnie de sa mère, qui terminait un croissant.

– Il y a un monsieur qui a perdu son chat, dans notre rue, commença le jeune garçon.

– J'ai vu ça, oui. C'est triste, compatit sa mère.

– Est-ce que je pourrai le chercher ce soir ?

Elle réfléchit un instant, puis haussa les épaules en souriant :

– Dans les espaces verts de la copropriété, pourquoi pas. Je ne veux pas que tu descendes seul dans le parking, en revanche.

– C'est la dame que je croise souvent à l'épicerie, là-bas ?! lança-t-elle.

Le jeune garçon reconnut celle qui avait, l'autre jour, été sa voisine de banc.

– Je dois lui dire un mot ! s'écria sa mère, en bondissant sur ses pieds. Attends-moi ici !

Elle paraissait excitée et Lucas se demanda ce qui la mettait dans cet état. Sa mère et la vieille femme ne se connaissaient pas, de ce qu'il en savait.

Toutes deux se rapprochèrent du banc et il se décala pour leur laisser de la place. Il était intrigué par l'attitude de sa mère, cependant cela n'entamait pas sa bonne humeur.

Lorsque la quadragénaire avait abordé Simone, celle-ci s'était, bien entendu, un peu méfiée. Elle avait tout de même accepté, par curiosité, de venir s'asseoir pour discuter.

– Je vous présente mon fils, Lucas, dit la mère en désignant le garçon à côté d'elle. Vous devez penser que je suis culottée... En fait, nous habitons dans le même quartier, à proximité de la mairie. Je vous aperçois souvent à l'épicerie et la caissière, Anne-Lise, m'a raconté que vous aviez, par le passé, aidé des collégiens à faire leurs devoirs.

Quand Simone était tout juste retraitée, elle avait effectivement continué à aider des enfants sur le plan scolaire. Cette occupation était révolue depuis des années. En temps normal, elle n'aurait pas été tentée d'écouter la proposition que cette femme s'apprêtait à formuler... Et pourtant, depuis qu'elle s'était assise sur le banc, elle se sentait étonnamment bien disposée à l'égard de

cette mère et de son fils. Celle-ci tapota l'épaule de son rejeton :

– Le père de Lucas et moi, nous ne sommes pas très souvent à la maison. Nous travaillons beaucoup. Lucas est sérieux... Il n'a pas besoin qu'on soit derrière lui pour faire ses devoirs. Mais ça me rassurerait qu'il ait parfois de l'aide pour réviser un contrôle ou préparer un exposé. Quelques jours plus tard, Lucas profitait du soleil de fin de journée, confortablement installé sur le banc à côté de Simone. Il avait subi plusieurs baby-sitters, quand il était petit, et il n'appréciait pas tellement de se faire "garder". Pourtant, lorsque sa mère avait proposé à Simone de l'aider à faire ses devoirs, moyennant rémunération, il avait trouvé que c'était une bonne idée. La vieille dame paraissait gentille et elle avait plu à Lucas, qui s'était demandé si sa grand-mère, qu'il n'avait jamais connue, lui ressemblait. C'était agréable, d'avoir quelqu'un avec qui discuter, le soir, après la journée de cours. Il accompagnait Simone faire ses courses et lui portait ses paquets avec plaisir. Il savait que cela soulageait un peu ses rhumatismes.

L'avant-veille, à l'épicerie, ils avaient rencontré Mélodie et Gabriel qui achetaient des bonbons. Mélodie, qui n'avait pas vu qu'il était avec Simone, avait commencé à se moquer de lui. Surgissant de derrière une étagère, la vieille dame s'était mise à fixer du regard la jeune fille en la pointant du doigt et elle avait baragouiné des paroles que Lucas n'avait pas comprises. En tout cas, Mélodie avait semblé terrorisée. Il sourit à ce souvenir. Depuis cette scène, Mélodie l'avait laissé tranquille. Elle avait même dissuadé Gabriel de l'embêter. Lorsque Lucas avait demandé à Simone ce qu'elle avait fabriqué, elle lui avait souri mystérieusement avant de répondre que c'était un truc de sorcière vaudou. En tout cas, il fallait se rendre à l'évidence : la méthode s'avérait efficace... La vie était belle, désormais.

– Lucas, bonjour ! s'exclama une voix masculine. Bonjour Madame !

C'était Samir, le voisin dont l'enfant avait réussi à retrouver le chat, après quelques heures de recherche. Lucas le salua et l'invita à prendre place sur le banc :

– Comment va Tarzan ? Il s'est bien remis de ses émotions ?

L'homme rit :

– Il dort beaucoup et il mange comme quatre !

Il dégaina son téléphone pour lui montrer des photos et des vidéos du chat.

– Lucas m'a aidé à retrouver mon chat ! expliqua Samir à Simone. Ma reconnaissance envers lui sera éternelle !

– On ne va pas trop tarder, déclara joyeusement Simone à Samir, en se préparant à se lever. Ce

soir, on doit commencer à lire l'Odyssée pour le professeur de français.

Elle tendit la main pour attraper le sac en tissu qui contenait le livre, néanmoins Lucas fut plus rapide qu'elle :

– Je m'en occupe ! Pensez à vos rhumatismes !

– Vous avez des rhumatismes ? s'enquit Samir. Vous prenez des médicaments ?

– Malheureusement non, avoua Simone. Il est très difficile d'obtenir un rendez-vous chez un rhumatologue, dans ce pays.

– Oh, je le sais ! confirma-t-il. Ma mère est elle-même rhumatologue ici, à Neuilly. Elle a des journées très chargées... Malgré tout, il y a souvent des désistements de dernière minute. Si vous êtes disponible en journée, elle pourra probablement vous appeler la prochaine fois qu'un patient ne se présentera pas !

Simone n'en croyait pas ses oreilles. Si ses rhumatismes pouvaient diminuer, cela lui changerait la vie, véritablement !

– Je vais donner votre numéro de téléphone à ma mère, si vous le voulez bien, continua Samir, et je lui expliquerai la situation.

– Ce serait merveilleux ! s'enthousiasma la vieille dame.

Sans bien savoir comment ni pourquoi, l'Être sombre se trouva de nouveau assis sur le banc. Étrangement, il se sentait un peu moins dépressif que d'habitude. Sans prévenir, une créature s'assit à côté de lui. Une créature magnifique, qui ressemblait à une humaine, mais qui n'en était, assurément, pas une. Elle irradiait de joie, de bonheur et de générosité. Il la dévisagea, essayant de comprendre sa nature. Elle l'observait également, visiblement intriguée.

La Fée était subjuguée : elle ne pensait pas qu'il pouvait exister un être vivant concentrant autant de négativité. Sa surprise laissa rapidement place à une certitude absolue. Elle devait l'aider ! Quelques paillettes saupoudrées sur un banc suffisaient à redonner du baume au cœur aux humains. Elle doutait que ce soit assez pour quelqu'un d'aussi sombre. Peut-être faudrait-il répandre directement sur lui un soupçon de paillettes ? L'effet ne serait-il pas trop fort ?

La créature tenait contre sa poitrine une boîte à biscuits. Elle l'ouvrit précautionneusement. Du coin de l'œil, l'Être sombre aperçut deux enfants, qui s'approchaient du banc. Il n'y prêta pas attention. La créature déposa soigneusement le couvercle de la boîte sur ses genoux. Elle plongea la main dans la boîte et la ressortit le poing serré. Elle plaça la main à plat, à côté de son visage et il vit une sorte de poudre brillante. Il comprit qu'elle s'apprêtait à lui en souffler

sur le visage, comme dans les contes de fées. Il ne bougea pas et attendit.

Une humaine toute jeune s'assit à côté de la créature, puis, soudain, la percuta. Celle-ci se trouva aussitôt projetée contre lui et une espèce de nuage scintillant brouilla sa vision.

– Gabriel ! gronda la petite fille.

Le second humain, du même âge, était à présent assis sur le banc, lui aussi. Il riait à gorge déployée. Elle se retourna vers la créature et l'Être sombre en affichant un air navré :

– Pardon, madame... et pardon à vous aussi, monsieur. Il m'a poussée...

La Fée, qui n'avait jamais été bousculée de cette façon, mit quelques secondes à reprendre ses esprits. L'être devant elle était... plein de paillettes, littéralement. Il étincelait de mille feux, de la tête aux pieds. Elle baissa les yeux sur sa boîte vide et comprit que son contenu s'était en intégralité déversé sur lui. Comment avait-elle pu l'asperger de cette façon ? C'était une faute professionnelle caractérisée de sa part ! Il fit une drôle de tête. Ses sourcils se froncèrent, son nez remua frénétiquement et... il éternua très fort.

D'un coup, l'Être sombre prit conscience de la beauté de la Venelle des senteurs et, plus largement, du monde qui l'entourait. Le soleil couchant baignait les jardins d'une lumière orangée. Quelques abeilles s'attardaient sur les fleurs, dont on sentait de loin les doux parfums. Des humains de toutes les générations profitaient du bon temps ensemble.

La Fée assista ensuite à ce qui était certainement un grand évènement pour cet être étrange. Les yeux de celui-ci se plissèrent et ses lèvres s'étirèrent, dévoilant ses dents. Cela ressemblait, objectivement, plus à une grimace qu'à un sourire, mais la Fée savait que c'en était un. Avec la quantité de paillettes qu'il avait eue sur lui et inhalée, il ne pourrait, à l'avenir, rien faire d'autre que sourire aux autres et à la vie !

30. Renfeuille la marguerite

Christelle, l'animatrice de la maison de retraite, boute en train et pique aux flancs, ratisse les étages en quête de résidents ingambes susceptibles d'honorer le quota participatif de sa séance physico-culturelle du jour « Remise en train et passages des niveaux ».

A la résidence des Potes Âgés, sous prétexte de traquer l'oisiveté, on pratique aussi le STO, le Service du Travail des Octogénaires, des tâches que l'on distribue à bon compte aux résidents afin de diminuer les charges de personnel, chacun ou chacune se voit attribuer une corvée quotidienne : aujourd'hui, la factrice c'est Ginette, le pousseur de fauteuils c'est René, l'arroseur de plantes c'est Anthelme, le nourrisseur de chats c'est Guy, le gel hydroalcoolique est distribué par Yvonne tandis que Théotime lui, rafraîchit l'éphéméride.

En ce mardi 1er juillet 2025, il y va masqué, car il redoute de croiser l'importun qui pourrait lui rappeler ce qu'il n'a pas envie d'entendre.

« A la Saint Thierry, aux champs jours et nuits » Soleil 21° le matin, 28° l'après-midi.

Citation du jour : « L'important n'est pas de guérir mais de vivre avec ses maux.

Théotime est né le 30 juillet 1925, bon pied, bon œil, il revendique une autonomie insolente et déteste les honneurs. Fête, anniversaire, jubilé, célébration, hosanna, très peu pour lui et ce qui se profile à la fin du mois, l'abomine : il aura 100 ans.

Ce pied de nez à la camarade ne peut passer incognito pour la Holding G érontia, gérante des Potes Agés, car elle tient à conserver la palme du bien vieillir et surtout tuer dans l'œuf les rumeurs d'enrichissement personnel du Groupe au dépend du bien-être de ces pensionnaires. Afin de ripoliner son image, la maison de retraite va convier le grand Manitou de G érontia, le maire et sa clique, la presse locale, la télé régionale, et à ce qui se murmure, le député de région accompagné de la déléguée aux événements indésirables de l'Agence de Santé, et, accessoirement ce qui reste de famille et de connaissances valides au sacrement d'un roi qui refuse à toute force sa couronne.

« Bonjour Mr Théotime, déjà la fin de juillet... » dit Christelle

Tout s'est contracté dans le corps de Théotime, la première charge ne s'est pas fait attendre, il craint la suite de la tirade et prépare la parade...

« Un temps idéal pour votre balade de cinq heures le long du canal, à la fraîche, jusqu'au Jardins des Senteurs. C'est tellement inspirant de laisser divaguer ses pensées au milieu des parfums

de lavande, de sauge, de menthe et de romarin bien installé sur un banc » poursuit la pimpante. Ouf ! aucune allusion à la centième, Théotime rengaine sa défiance, confirme et s'éclipse. Cette promenade, il la fait sans Colette, son épouse morte il y a dix ans, mais tout la lui rappelle, il l'entend rire à égrener le nom des péniches : « Cash à l'eau » pour cette opulente, « Carpe Diem pour cette nonchalante », « Marine Héro » pour cette conquérante. Colette n'avait pas son pareil pour commenter la pétulance vestimentaire des vieilles dames excentriques, ironiser sur la bienséance affectée des bourgeois, s'émotionner devant les entêtements joyeux des enfants, poétiser sur les adieux tardifs des saisons ou la précocité émouvante des primevères. Quand il s'assoit sur le petit banc, il repense à ce soir d'été expirant avec Colette, la veille de sa mort, alors qu'il venait de la gronder vertement pour avoir écrasé son mégot sur le rondin de l'accoudoir en y laissant un petit trou de bois brulé. La trace est toujours là, il en est content. Alors que le soleil lui mord la nuque, il se rappelle qu'il est bien vivant, trop vivant à son souhait.

« Dis-moi la vie, il me semble t'avoir bien honoré, pourquoi ne veux-tu pas me lâcher la grappe, et me laisser rejoindre ma Colette, m'as-tu oublié, ne suis pas digne de ton Grand Après ?

Que me reste-t-il encore à accomplir, tu me donnes trop de jours en rab, je les remplis comme je peux pour ne pas les gaspiller mais là j'arrive au bout, je n'ai plus rien en chantier, je n'en finis pas de conclure, pour qui, à quoi suis-je encore utile...C'est pourtant pas compliqué, quitte-moi pendant mon sommeil, quand j'aurai posé mon sonotone et branché mes rêves sur scopitone.

Je ne veux pas que l'on célèbre mes anniversaires, ils le savent à la Résidence, j'ai horreur des langues de belle-mère, des bougies du gâteau et des chapeaux de clown, mais celui-là, tu penses, cent ans, ils ne le laisseront jamais passer : un centenaire aux Potes Agés, ça leur fait une sacrée pub, à partir de cent ans, mon ancienneté ne m'appartient plus, elle tombe dans le domaine public. Je ne veux pas être le faire valoir de mon âge, mes cent ans, je leur en fait cadeau, qu'ils les prennent pour leurs cérémonies officielles, mais sans moi. Moi, ça me fait triste de quitter mes 99 ans, on s'entendait bien, pourquoi me délester d'une bonne paire de chaussures pour en mettre une neuve qui réveillera mes cors. Ce nouveau siècle n'est pas le mien, à y entrer j'ai le sentiment de commettre une imposture, pire, une effraction. Dieu tu me demandes de remettre le couvert, de rajouter un addendum, c'est ta volonté mais s'il te plait, enlève mon nom de l'affiche, dispense-moi de ce couronnement » dit Théotime en mettant sa main sur la petite

cicatrice noircie du banc, il la retire aussitôt, d'autres blessures calcinées, plus petites entourent celle de Colette comme des pétales de marguerite.

« A la Saint Thibault, sèmes tes raves, arraches tes aulx » pluie fine 17° le matin, soleil 22° l'après-midi.

Citation du jour : « Il n'y a qu'une bonne mort pour donner le sens de la vie »

Passées les festivités patriotiques et sportives du 14 juillet et du Tour de France, Théotime a bien vu les regards en biais, entendu les messes basses à son passage. Aux Potes Agés, on en veut encore de la célébration et du festif, et tous guignent sur les cent ans de Théotime comme des affamés sur un plat de lentilles, le coup de fil de sa nièce confirme ses appréhensions.

« Bonjour Tonton Théotime, c'est Bernadette, comment vas-tu depuis le temps...mon dieu déjà ...oui aux obsèques de Colette...j'ai appris oui, l'Ehpad....tu y es bien...tant mieux....oui, c'est la meilleure solution...bien sur...dis-moi Tonton, tu es bien né en 1925...Eh oui, félicitations 99 ans...et bientôt cent...ne dis pas le contraire, c'est formidable, ça se fête Tonton, il faut marquer le coup cette fois....ce sera l'occasion de se voir....la dernière, non Tonton, tu n'as pas le droit de dire ça, la vie te gâte, profite-en...non Tonton, tu as encore plein de petits bonheurs à vivre, tu dois apprendre à profiter et à te laisser faire...justement pour tes cent ans, j'en ai discuté avec la direction, la fête doit être réussie, il ont une réputation à tenir et ne souffriront aucun impair. La salle, la déco, le journal, les télé, le photographe, on s'occupe de tout...juste Tonton, que voudrais-tu manger, sur quelle chanson vous vous êtes connu Colette et toi ? »

La logorrhée de sa nièce laisse Théotime pantelant, le voilà pris dans une souricière sous l'œil avide de Bernadette-Raminagrobis. Cette pro de l'événementiel généalogique ne vous contacte qu'à l'occasion des grands raouts familiaux, à croire qu'elle a, implanté dans le cerveau, un logiciel de phylogénèse ; elle vous ignore royalement pendant dix ans mais gare à vous si vous ne pouvez l'honorer de votre présence le dimanche en huit pour les vingt ans de son aîné, ou l'anniversaire de mariage de sa sœur. Là, elle a jeté son dévolu sur les cent ans de Théotime et gare à qui viendrait jouer les trouble-fête !

Pauvre Théotime, il en perd le sommeil.

« A la Ste Madeleine, l'amande est pleine » soleil, 24° le matin, 29° l'après-midi.

Citation du jour : « Si haut qu'on monte, on finit toujours par des cendres ».

« Mr Théotime, votre centenaire est au cœur des préoccupations du Groupe, il est inscrit dans

les agendas du Maire et du Grand Patron » bave le directeur.

« Prenez ma centaine et fichez-moi la paix » aurait dit Théotime s'il n'avait été éduqué par des porteurs de calottes.

« Votre nièce, une belle personne, elle pense à vous... »

« Et à sa propre estime... » aurait ajouté Théotime s'il n'avait fréquenté les églises

« Elle nous a donc appelé, afin d'organiser au mieux votre jubilé de demain, nous voudrions avoir vos préférences culinaires ainsi que votre chanson « coup de cœur ! »

« J'ai connu Colette a une réunion de la cellule communiste de St Ouen, on s'est embrassé en 62 sous les banderoles de la manif de la rue de Charonne contre l'OAS : un couscous et l'Internationale, ça vous va ? ».

« Ne crains pas du mauvais temps de Sainte-Marthe, vite il faut qu'il parte » Au matin, 19° fin des orages de la nuit et 26° bel après-midi.

Citation du jour : « Les choses les plus attendues arrivent souvent par surprise ».

Il y a quelqu'un sur le banc des Senteurs. « La maxime ne ment pas » songe Théotime. Sans en reconnaître les traits, il parie sur une femme, sa silhouette s'efface à moitié sous les volutes de fumée de sa cigarette. Il tourne les talons, s'il est public, le banc souffre mal deux lunes qui ne se connaissent pas sur son assise.

Christelle écrase son mégot autour du stigmaté charbonné, un peu, beaucoup, passionnément, la marguerite est formée, elle sourit, elle voudrait tant que son vœu se réalise : « Il faut absolument que ça marche, un an que j'attends de te venger mon Papito, je serai ta Némésis, ils vont regretter de t'avoir laissé chuter dans l'escalier, d'avoir négligé tes soins, d'avoir laissé s'installer la gangrène, d'avoir été sourd à tes plaintes, de t'avoir laisser glisser doucement vers la mort. Faites que mon plan se réalise, faites que celui que j'attends soit là ce soir ».

Elle se lève, elle est en retard, l'atelier mémoire commence dans dix minutes, elle presse le pas et dépasse un vieux monsieur : « Mr Théotime, vous rentrez déjà ou avez-vous perdu votre chemin, le jardin c'est de l'autre côté, allez y voir, le chèvrefeuille de la pergola embaume ».

A cet instant, Théotime s'est demandé si Christelle était pas là par hasard, il rebrousse chemin, le petit banc est vide, il jette un œil sur les petites tâches de bois brûlé, la fleur est maintenant complète, il entend clairement Colette le houspiller : « C'est pas trop tôt, j'ai bien vu ton petit manège, tu voulais me poser un lapin pour ton anniversaire, je reconnais bien là ta détestation des commémorations, pour la peine, je te retiens jusqu'à l'angélus, après alea jacta est ».

La grande salle a des allures de guinguette, ils sont tous là, sauf la coiffeuse qui, épuisée d'avoir tant coiffé, rafraîchi et permanenté a déclaré forfait, le localier mitraille les tables où patientent sagement des mamies pomponnées et des papis en habits du dimanche, la télé d'ici est là, Christelle sur injonction de la direction a dû modifier la bande son, exit l'Internationale, ce sera Le P'tit vin blanc et le menu, exit le couscous, ce sera de la choucroute.

Sur l'estrade, le directeur tout en courbettes serviles et sourires sur commande zigzague entre les sommités locales. Il tente de décrocher auprès de la déléguée de l'ARS l'attribution d'un robot conversationnel. Mr. le maire, bien décidé à briguer un second mandat, flatte l'auditoire et empoche les promesses de vote. Bernadette, en Madame Jordonne a la haute main sur l'organisation, elle houspille, commande, enguirlande : « Et l'oncle où est l'oncle, qu'attendez-vous pour le faire descendre, j'espère que vous avez veillé à ce qu'il soit correctement vêtu, j'ai des consignes de la Direction, la maison ne peut se permettre aucune fausse note ».

« J'y vais de ce pas, Madame ». Christelle quitte la salle, le couloir est désert, personne à l'accueil non plus, ça l'arrange, elle sort sur la rue et se dirige vers le Jardins des Senteurs.

« Mr Théotime, dieu soit loué, vous n'êtes pas rentré, s'il vous plait, écoutez-moi jusqu'au bout : voici quelques mois, j'ai intégré le poste d'animatrice à la Résidence, ce n'est pas par hasard, mais par calcul, mon papi Léon y est décédé il y a un an alors que je finissais mon Erasmus à Malte. A mon retour, j'ai interrogé une vieille amie qui a travaillé aux Potes Agés comme aide-soignante, avant de démissionner, elle m'a dit avoir alerté plusieurs fois la Direction sur l'état de mon grand-père, ses souffrances, son désarroi, son glissement vers une fin annoncée. J'en veux à la Direction, j'en veux à la politique de rentabilité du Groupe Gérontia et je veux leur faire payer leur incurie. C'est là que je vous demande de m'aider. Il ne vous a pas échappé qu'il prépare un grand raout en votre honneur. Eh, bien nous allons leur gâcher la fête, leur faire avaler cotillons et salamalecs. Avec votre permission, je vous enlève, vous ne participerez pas à leur mascarade, je vous kidnappe, j'ai réservé un restau pour votre anniversaire, tous les deux en tête à tête, vous dormirez chez moi et demain je vous ramène et présente ma démission, il vous suffira de dire que vous avez oublié de rentrer, que vous vous êtes perdu, que vous avez dormi à l'hôtel ou sur ce banc ».

Le sourire de Théotime répond à la proposition de Christelle, il met sa main sur la petite fleur pyrogravée « Colette et moi vous remercions, je suis votre homme », dit-il simplement puis il rajoute.

« Mais j'accepte à une condition : promettez-moi de m'inviter à chacun de mes anniversaires jusqu'au dernier »

« Plus que ça Monsieur Théotime, je viendrai tous les vingt-neuf de chaque mois et nous passerons la journée ensemble », répond Christelle.

31. La ruelle des pensées

Venez dans la venelle des Senteurs ! Cette petite allée vient d'éclore sur la place du marché. Un petit parterre de lavandes et de roses vous souhaite la bienvenue et lorsque vous franchissez l'imposante grille noire, les senteurs vous envahissent. L'allée est bordée de plantes de toutes couleurs. Ici les cannas arborent fièrement leurs pétales jaunes ocellées de rouge vermillon. Là, les pétunias violets forment un gazon parsemé de mille petites feuilles et la sauge bleue s'impose et intrigue de par ses corolles bilabiées. Les agapanthes laissent tomber délicatement leurs ombelles bleues et blanches vers la platebande paillée. Plus loin des têtes globuleuses parme, telles des bouquets de feux d'artifice, surgissent de la bordure : quelle originalité que sont les bulbes de l'ail dans ce refuge floral !

Venez-y faire une escapade et me rencontrer ! Ah oui, je ne vous ai pas dit : je suis un banc public, un banc unique à l'entrée de la petite allée. Je suis tout neuf et l'on m'a installé de façon que vous puissiez admirer le jardinet. Mais je m'ennuie quelquefois, alors j'attends patiemment que l'on vienne s'asseoir sur moi. Et aussitôt, je m'amuse ! Oui car je ne vous ai pas précisé non plus : j'ai la particularité de deviner les pensées de chaque personne qui se repose sur mon siège. Vous ne me croyez pas ? Tenez, voilà un passant qui m'a l'air épuisé. Je suis sûr que mes lattes de bois vont le soulager de quelque souffrance...

- « Pfff ! Je suis bien assis là ! Voyons, combien de pas ai-je fait ? 11 598, c'est pas mal. Quelle idée j'ai eu de participer à ce challenge avec les potes ! Chaque pas compte et s'inscrit dans une belle dynamique collective, comme dit l'asso, mais c'est épuisant ! C'est sûr qu'il faut marcher pour une bonne santé mais pendant ce temps, je ne suis pas devant mon écran. Et puis, je ne pouvais me désengager vis-à-vis des copains. Mais dès que l'occasion se présentera, je nous inscrirai à un concours de jeux vidéo ! ».

A ce moment-là, une jeune fille s'installe à côté du râleur qui continue alors de penser mais sur un tout autre registre :

- « Waouh ! Elle est jolie mais a l'air triste ! Je voudrais bien savoir pourquoi. Je vais lui proposer de faire le challenge, ça va lui changer les idées ».

Ah non ! Les voilà qui papotent tous les deux comme s'ils se connaissaient depuis la nuit des temps puis se lèvent et se dirigent vers la sortie.

Les amoureux qui se bécotent sur mon siège ne m'intéressent pas -bien qu'ils aient des p'tites

gueules bien sympathiques comme disait Georges-, les pipelettes et les dormeurs non plus. Ils ne passent pas leur temps à penser et je ne peux percer aucun de leurs secrets ! Non, je préfère les silencieux, les rêveurs, les dépressifs même.

Tiens, en voici un, un taciturne. Sa sage chevelure noir corbeau encadre un doux visage ovale. Quelques mèches rebelles sur le front laissent apparaître d'épais sourcils. Il porte des lunettes rondes et tient un crayon telle une baguette magique. On dirait Harry Potter ! Il a l'air d'avoir des problèmes, il va avoir plein de choses à raconter dans sa tête. Il observe le jardin dans les moindres recoins, épie les fleurs et écoute les oiseaux. Puis d'un bond, il s'assoit sur moi et se met à écrire sur un bloc-notes. Pas une pensée n'est sortie de sa tête, il les a toutes jetées sur le papier ! Et tout aussi vite, il me quitte.

Je ne reste pas très longtemps seul, une jeune femme, élégamment vêtue, s'assoit, énervée, et ouvre son sac.

« Voyons, où l'ai-je mise ? La seule solution, c'est de vider le sac complètement ».

Et la voici qui répand ses affaires sur mon assise, puis les replace une à une dans son fourre-tout : le téléphone portable, le porte-cartes, le trousseau de clefs, le paquet de chewing-gum, le stylo, les tickets de transport, le porte-monnaie, le gloss, le petit miroir, le peigne, ..., bref tous les indispensables du sac à main !

- « Ah, la voilà ! ».

Rassérénée, elle sort d'une pochette une lime à ongles.

- « Avoir un rendez-vous professionnel chez un esthéticien et se casser un ongle, c'est le comble ! Heureusement que j'ai toujours ce qu'il faut sous la main ».

Une fois retouchée la forme de son ongle, elle se dépêche de quitter ce lieu de paix pour s'évaporer dans la cohue urbaine.

La matinée s'écoule et les passants circulent dans la venelle en m'ignorant. Midi va bientôt sonner, peut-être un piéton va-t-il s'asseoir pour savourer son sandwich comme cela arrive quelquefois ? Bingo ! Un homme de grande taille, en costume, s'installe et mord à belles dents dans une demi-baguette.

- « Mmm, il est bon ce sandwich, je retournerai dans cette boulangerie. Si je reviens là ! J'espère en tout cas. Mon entretien s'est bien passé, le boss a l'air sympa. Il a cru me piéger avec ses questions et pour évaluer mes soft skills. Heureusement que j'ai révisé mon sujet. A la question, «si vous étiez un animal, lequel seriez-vous ? », sûr que je n'aurai pas répondu un

loir, quoique je préférerais farnienter ! Ce serait génial si j'étais sélectionné dans cette boîte. Je devrai prendre les transports, mais ce n'est pas si loin de chez moi ».

Rassasié, il se lève, jette sa canette dans la corbeille et sort du jardin en direction du RER.

La place ne sera pas longtemps inoccupée, une dame s'approche lentement de moi et s'assoit.

- « Ouh là là ! An kay fé on ti poz. Cette virée m'a épuisée. Au moins j'ai tout ce qu'il faut pour recevoir les enfants. Je préparerai cet après-midi le colombo. Avant je passerai chez Emilienne pour lui donner les acras qu'elle m'a demandé d'acheter. Il est vraiment bien ce stand créole au marché, on y trouve de tout ».

Elle ferme les yeux et savoure un long moment la douce chaleur du soleil de fin d'été.

- « Allons bouger, j'ai du travail ! Cette pause m'aura fait du bien ».

Elle se lève promptement et quitte l'écrin de verdure.

Un groupe d'enfants gurgulants surgit et traverse promptement l'espace, laissant derrière eux une bouffée de rires et de gaieté. Puis l'après-midi se passe tranquillement. Abeilles et papillons volettent joyeusement dans ce petit monde coloré et parfumé qu'est le square.

Un ado s'approche manifestement pressé mais se pose tout de même sur moi. Houlà ! ça s'agite dans les neurones !

- « Il faut que j'apprenne ce poème par cœur avant ce soir. Ici je serai tranquille, Maya ne viendra pas m'embêter comme à la maison ! »

Il sort un cahier de son cartable et commence à ânonner dans sa tête :

- « Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées. Mon paletot aussi devenait idéal. Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées, je m'en allais, les poings dans mes poches crevées. C'est beau mais pas facile à apprendre. Si seulement je pouvais en retenir la moitié avant de rentrer, ce serait bien. Et si la frangine m'enquiquine, je m'enfermerai dans ma chambre. Il faut que j'aie une bonne note si je veux avoir droit de jouer sur la console avec les copains ! ».

Pendant une heure, j'entends le jeune réciter la poésie dans sa tête et finir par s'autoféliciter. Super, il l'a apprise entière ! Le sourire aux lèvres, il range son cahier dans son sac et part en sifflotant, les poings dans ses poches non crevées:).

Plus tard un vieux monsieur vient à ma rencontre, s'assied et sort de sa poche un livre. Il est vrai que j'invite à la lecture sérotinale. Il partira lorsque la lumière du jour s'estompera et que les fleurs doucement se recroquevilleront. La grille se refermera derrière lui. Je resterai seul

dans la nuit.

Grrr, deux jours ont passé et pas un chat ! Il a tant plu qu'aucun passant n'est venu s'asseoir. Aujourd'hui, j'espère qu'un flâneur voudra bien utiliser le mobilier urbain ! Tiens, revoilà Harry Potter ! Pourvu qu'il ne s'asseye pas, il ne va encore rien avoir à me révéler avec son bloc-notes ! Aïe ! Le voilà qui pose son séant sur moi. Oh ! Mais que lui arrive-t-il, ses pensées fusent dans sa tête et je le sens visiblement inquiet.

- « J'espère que ma rédaction va plaire au jury. Ce concours est original cette année, j'imagine un banc et je devine les pensées des occupants. En tout cas, celui-ci m'aura bien servi ! ».

Ça alors, c'est pour cela qu'il venait déambuler parmi les feuillages rubanés du jardin ! Je le croyais spleenétique, au temps pour moi, je le trouve finalement très sympa. Et de plus, je suis la star d'un concours ! Je suis tellement flatté d'avoir pu inspirer ce candidat, celui-là même qui a inspiré les senteurs de la venelle.

Mais qu'a-t-il bien pu écrire ?

32. Végétal fatal

Au détour de la Venelle des senteurs, allée de la douce ville de Neuilly-Plaisance, un éden urbain offre au badaud une halte bienvenue. Là, les plantes odorantes titillent les narines du promeneur et les fleurs bigarrées apportent une touche de couleur bienfaisante aux murs de béton environnant. Le flâneur peut apprécier cette présence végétale et cette agréable quiétude diffusée dans l'air du petit matin.

Les plantes se réveillent doucement, les corolles s'ouvrent aux abeilles gourmandes et les feuilles bruissent dans le vent, se débarrassant des gouttelettes de la rosée matinale.

Toute une armée d'insectes entame aussi son ballet quotidien. Les premières sont peut-être les mouches envahisseuses du milieu urbain environnant, elles ne font que passer au milieu des plantations pour boire leur première goutte d'eau avant de partir à la découverte des poubelles humaines, leur lieu de prédilection. Les fourmis entament une dure journée de labeur, alors que mesdames les araignées attendent que leur toile sèche pour récolter leur première proie de la journée.

Tout ce petit monde vivant et grouillant s'affaire sous les yeux impassibles du gardien du temple, le banc de bois de l'allée de la Venelle des senteurs. Ce Vénérable, avec ses lattes en chêne et ses nœuds authentiques, est incontestablement ici, le maître du royaume. Inébranlable, affrontant les intempéries comme les postérieurs les plus volumineux, il ne faut jamais à la tâche.

Son ami le pin est à ses côtés chaque jour pour partager le cortège incessant des promeneurs de l'allée.

À l'aube, c'est toujours le vieux monsieur qui arrive le premier. Matinal et ponctuel, il pose précautionneusement son fluet fessier sur les premières lattes du banc de bois. Sans prononcer un mot, il sort inmanquablement son mouchoir et entreprend de nettoyer ses lunettes en pensant.

— Quel froid de canard ce matin, j'aurais dû mettre mon tricot de peau. Je ne dois pas trop tarder, Clara va encore me reprocher d'être passé sur la tombe de sa mère. Et si je veux, moi, saluer ma femme chérie tous les jours, comme nous l'avons fait pendant cinquante ans, c'est bien mon droit quand même ! Elle peut toujours parler Clara, je continuerai ma promenade matinale au cimetière avec une halte à mi-chemin sur ce banc pour reprendre des forces.

Quoiqu'elle en dise.

Le banc à travers ses fibres ressent ces paroles et est heureux de pouvoir apporter à sa façon son soutien à ce premier visiteur. À ses côtés le pin fait trembler ses branches de compassion pour ce vieil humain attendrissant. Ils sont tous les jours emplis de joie par cette visite.

Le vieil homme ayant recouvré quelques forces rentre chez lui avant que quelqu'un ne s'aperçoive de sa disparition.

Doucement, le soleil qui s'élève dans le ciel réchauffe chaque habitant végétal de ce paradis urbain. Bientôt une jeune adolescente prend à son tour place sur le banc. Elle attend ses amies et ce point de ralliement est idéal pour échapper à la surveillance des adultes, à cette heure ils sont tous au travail.

Elle repense alors à sa dernière soirée dans les bras de Xavier.

— Il est si doux, si gentil avec moi. J'espère qu'il arrivera à faire le mur ce soir pour me retrouver à la gare routière et échapper à Clara, sa mère. Paul sera là-bas aussi, il aura peut-être encore la drogue de folie qui nous a fait planer toute la nuit, l'autre fois. Il faut que je dise à Xavier de piquer encore un peu d'argent à sa mère, je suis à sec. Ah, sa mère ! Cette Clara est une garce, elle fait tout ce qu'elle peut pour nous séparer.

— Lilou, tu viens ?

Des jeunes filles s'approchant, elle se joint à elles et le groupe disparaît en direction du Lycée. Le banc est attristé par cette jeunesse pervertie qui cherche sa voie dans des plaisirs immédiats et parfois fatals. Il a ressenti dans chacune de ses fibres, la désillusion de cette jeune fille, son immaturité aussi.

L'arbre à ses côtés sent sa sève couler de désespoir face à cette adolescence perdue.

Une petite brise légère s'est levée sur la venelle des senteurs. Les fleurs balancent leurs pétales au rythme de cette douce fraîcheur. Sans se laisser détourner de leurs tâches, les abeilles opiniâtres poursuivent leurs récoltes inlassablement.

Les badauds se succèdent, goutant à la beauté du lieu et respirant les effluves sucrés et douces des plantations multicolores. La journée se déroule et notre banc voit bientôt apparaître une nouvelle locataire. C'est une frêle fillette qui dépose à côté d'elle un cartable énorme. Le banc se dit qu'il devrait être interdit d'obliger des enfants si légers à porter de tel poids à l'instar des bagnards qui doivent supporter des boulets de plomb. Comme chaque jour, la jeunette sort son gouter de son sac et entreprend de déguster son pain au lait arrosé de vittel fraise. Elle semble

plongée dans de bien sombres pensées.

— Si ma mère ne veut pas, je demanderai à pépé de me donner des sous. Ils se disputent toujours, il dit « tu sais Clara, je suis ton père, je suis assez grand, je sais ce que je fais. » et elle répond toujours « mais voyons papa le cimetière est trop loin, si tu avais un malaise sur le chemin, ou si tu tombais. Je pourrais t'emmener quelquefois, nous irions voir maman ensemble » sa maman, Clara veut toujours diriger tout le monde. Elle est toujours sur notre dos. Moi je vais partir. Avec les sous de pépé, je prendrai le train et j'irai à Disneyland. Mickey a surement besoin de petites filles dans son équipe.

Le goûter terminé, la mère met ses déchets dans la poubelle et ainsi qu'elle le fait tous les jours, poursuit sa route.

Là encore le banc est attristé par ce qu'il vient d'entendre. Ces mornes pensées venant d'une enfant si jeune sont bien affligeantes. Elle ne devrait songer qu'à rire avec ses amies, à sa nouvelle robe, au petit voisin, mais assurément pas à fuguer pour s'éloigner des conflits. Depuis le temps il s'est pris d'affection pour cette gamine si douce et si aimable. L'arbre accuse le coup aussi et ses branches s'étirent pour faire de l'ombre à son ami le banc et ainsi lui montrer son soutien, car lui aussi apprécie la petite. Les visites quotidiennes de l'enfant leur apportent une vague de bonheur et d'énergie, mais depuis quelques jours, les idées sombres de la fillette ne présagent rien de bon.

L'après-midi touche à sa fin et les promeneurs se font plus rares et plus pressés. C'est pourtant le moment que choisit une femme pour s'arrêter sur le banc. Elle cherche dans son sac à main et bouscule son contenu hétéroclite et coloré. Finalement elle se décide à en vider une partie sur le banc, et une fois assise déballe un rouge à lèvres, un agenda, plusieurs publicités colorées et elle peut enfin extirper l'objet convoité : un porte-monnaie, elle réfléchit à plein régime :

— Ah non, il est vide aussi ! J'étais sûre qu'il me restait vingt euros, mais rien dans mon portefeuille et les cinq euros de monnaie ne sont plus là non plus. C'est pas possible, je n'ai acheté que le pain hier, ma pauvre Clara, tu perds la tête !

Puis après un instant d'hésitation :

— Ce ne peut pas être Xavier tout de même ? Je le trouve si bizarre en ce moment. L'autre jour il m'a demandé d'augmenter son argent de poche et maintenant cet argent qui disparaît. À tous les coups, c'est encore cette peste de Lilou. Cette petite est une délinquante, une sale gosse qui va mal tourner. Pourvu qu'elle n'entraîne pas mon Xaxa avec elle. Entre mon père qui me fait

tourner en bourrique pour aller au cimetière tous les jours tout seul alors qu'il ne tient presque plus sur ses jambes, mon fils qui devient un voyou et ma petite Emma qui souffre de toutes ces disputes, je ne vois pas d'issue. C'est terrible, il faut que je réagisse. Je dois éloigner mon père du cimetière et mon fils de cette débauchée. Il leur faut un changement radical. C'est décidé. On déménage. Ma tante m'a proposé de m'associer à son affaire à Paris. Je vends l'appartement et nous partons tous les 4 habiter avec elle.

C'est ce moment-là que choisit la plus grosse branche de l'arbre pour s'abattre sur le banc. La force du choc et le poids de cette masse emportant dans sa chute une vie humaine fragile et éphémère.

Lorsque les employés communaux viennent débarrasser la zone des débris de l'arbre, ils ont bien du mal à déplacer la branche lourde et volumineuse.

— dire qu'après un tel choc le banc est indemne s'étonne François

— Oui, mais Clara Dupont est bel et bien décédée, répond son collègue.

— Cette branche n'était pas morte, c'est bizarre qu'elle soit tombée.

— Cherche pas, c'est pas grave, le menuisier doit la récupérer. Avec elle, il va construire un autre banc, de l'autre côté de l'allée.

— Ah c'est sympa, les gens pourront s'installer pour discuter face à face. Ça sera encore plus convivial.

— Eh oui, tu vois, à quelque chose malheur est bon !

33. Quel tourbillon !

Ça y est, je sais enfin où je vais m'installer ! L'attente a été longue, mais je viens d'apprendre que j'allais partir pour une région éloignée de la mienne. Actuellement, je suis dans les Vosges, région où la nature et la forêt sont très présentes. J'ai toujours vécu ici et c'est là que j'ai été façonné.

Je pars donc pour l'Ile-de-France, et plus précisément dans la ville de Neuilly-Plaisance, qui selon ce que l'on m'a raconté, est une petite ville paisible de la banlieue parisienne. Quelques-uns de mes amis sont en partance pour Paris et appréhendent de se retrouver dans une aussi grande ville. Ils redoutent d'être maltraités avec autant de monde...

Le départ m'inquiète quelque peu, la peur, bien sûr, de se retrouver seul et de ne rencontrer personne, mais je sais être accueillant et j'espère me retrouver dans un endroit où il fait bon vivre. J'entends le camion qui vient nous chercher pour nous emmener loin de notre terre.

Cela fait déjà quelque temps que je n'ai pas pris la peine de vous parler, mais il fallait que je découvre mon environnement. Le lieu est effectivement très paisible, retiré de la circulation automobile et au milieu d'une très belle végétation puisque se côtoient de nombreuses espèces de fleurs. Autant vous dire que les odeurs sont très agréables ici.

Au début, je me suis senti très seul ; les gens passaient devant moi sans me voir. Puis, j'ai compris que l'endroit où je suis arrivé est un lotissement d'habitations récent et que les résidents emménagent au fur et à mesure. Heureusement, je suis arrivé à la plus belle des saisons : l'été qui est propice aux balades, au farniente et aux rencontres.

A ce propos, la première personne qui est venue jusque moi est le jardinier qui entretient les lieux. Il faisait une pause et pensait qu'il lui restait encore beaucoup de travail d'ici la fin de la journée. Du coup, il est resté très peu de temps avec moi. Pourtant, j'aurais voulu lui dire combien il travaille bien, que les fleurs sont magnifiques et que les jeunes arbres deviendront un jour aussi beaux que ceux de ma forêt natale.

Le moment que je préfère dans la journée est l'après-midi, car les gens sortent davantage et prennent le temps de se poser. L'autre jour, deux charmantes dames discutaient de leurs maris, de leurs grands enfants déjà partis de la maison et se remémoraient les bons moments passés ensemble. L'une d'elle semblait cependant plus soucieuse et j'ai compris, que l'âge avançant, elle avait plus de mal à se déplacer à cause de ses douleurs articulaires. L'autre dame prenait le

temps de la rassurer, même si j'ai bien compris au fond d'elle qu'elle traversait aussi des moments difficiles, mais qu'elle ne souhaitait pas les partager avec son amie. J'ai parfois du mal à comprendre cette retenue, alors que partager ses maux par les mots peut souvent permettre de se délester d'un poids et souvent d'aller mieux. Mais, heureusement que je suis là pour les aider à prendre un peu de bon temps !

L'après-midi est aussi le moment où j'entends les rires et les éclats de voix des enfants. Comme je suis heureux lorsqu'il y a de l'activité autour de moi. Les parents ont des discussions entre eux, pendant que les enfants courent autour de moi, voire sautent sur moi ! Très souvent, je saisis les préoccupations des parents pour leurs enfants, ils s'interrogent sur leur avenir, ce qui est bien compréhensible, mais au fond d'eux je ressens aussi la fierté qu'ils ont de voir s'épanouir leurs enfants encore si insouciantes.

Lors de ces pauses, les adultes peuvent penser à beaucoup de choses et évoquer aussi bien leurs difficultés dans la vie, que des problèmes plus généraux. Parfois, certains n'osent pas clairement exprimer leur opinion et, ça, je le sens immédiatement au son de leur voix et leurs pensées sont même parfois contradictoires avec leurs paroles ! La peur de décevoir ou de perdre une amitié naissante, je m'interroge ?

Si je pouvais, je leur partagerais bien mon expérience sur au moins un sujet : la fragilité de la nature, car combien d'arbres j'ai vu détruits dans ma belle région pour satisfaire aux besoins des hommes, mais bien trop souvent au détriment de notre écosystème.

Certaines personnes ont pris l'habitude de me rendre visite régulièrement et je commence à bien les connaître. Parfois, même, je peux ressentir leur état d'esprit sans même qu'elles aient besoin de parler, tant leurs pensées sont prégnantes. D'ailleurs, je vais vous raconter ce qui m'est arrivé il y a quelques jours.

Cela fait plusieurs fois maintenant qu'un jeune couple se retrouve à l'endroit où je suis, car comme je vous l'ai déjà dit, c'est très calme, voire même à l'abri des regards de la rue. Je sentais bien que l'un d'eux semblait nerveux, mais je n'arrivais pas à savoir si ses pensées étaient négatives ou positives car trop d'informations se bouscullaient dans sa tête. Au début, ils ne se parlaient pratiquement pas et j'ai pensé immédiatement à l'annonce d'une rupture. Puis, soudainement, j'y ai vu plus clair dans la tête de la jeune femme et quelle joie de comprendre qu'elle était enceinte, mais qu'elle ne savait pas comment le dire à son compagnon. D'un seul coup, elle s'est lancée et a juste déclaré : « je suis enceinte ». Tout aussi subitement,

les pensées de son compagnon se sont bousculées (serai-je à la hauteur pour accueillir cet enfant, il va falloir trouver un logement, une nourrice, nos salaires seront-ils suffisants pour accueillir ce bébé... ?) pour laisser finalement éclater sa joie. Tout compte fait, les phrases les plus courtes sont aussi les plus percutantes !

Comme vous pouvez le constater, le charme de l'endroit où je vis est propice aux confidences. Si vous saviez d'ailleurs le nombre de promesses que j'ai pu entendre. Ces promesses, ont-elles été toutes tenues, je ne saurai le dire ?

Et puis, il y a les gens de passage que très souvent je ne revois pas. Ils s'arrêtent pour faire une pause et alors là, leurs pensées se bousculent tant dans leur tête, qu'il m'est parfois impossible de les saisir. Mais il y en a avec qui c'est plus facile. A partir de leurs pensées, je parviens à comprendre un peu mieux leur vie, ce qu'ils espèrent, s'ils sont heureux ou pas, ce qu'ils voudraient faire mais qu'ils n'osent pas... Comme j'aimerais pouvoir les aider, et qu'ils sachent que je suis entièrement à leur écoute, mais peuvent-ils seulement le ressentir ?

La nuit venue, forcément je me sens seul, si ce n'est la compagnie des animaux nocturnes. Mais, autant je parviens à décrypter les pensées des humains, autant celles des animaux restent parfois obscures. De temps en temps, un chat vient me tenir compagnie et j'arrive à rentrer en contact avec lui. Je l'imagine très vieux car il peut rester là des heures entières à dormir et ne part que lorsque le jour se lève. Très souvent, il repense à la maison dans laquelle il vivait, mais je crois qu'aujourd'hui il erre dans la ville et je m'interroge sur son avenir lorsque l'hiver arrivera.

Comme vous le constatez, mes journées sont donc très rythmées par le va-et-vient des gens. Mais, j'appréhende la venue de l'hiver où je risque de voir moins de monde et me sentir bien seul. Le froid poussera les gens à ne pas s'attarder et ils passeront très certainement devant moi sans s'arrêter. Je les comprends, et en même temps, comment vais-je occuper mes journées si personne ne me rend visite ?

Au fait, je ne me suis pas encore présenté : je suis le banc de la Venelle des Senteurs et comme vous l'aurez compris je ne suis pas un banal objet. Avant d'être un banc, j'étais un arbre et je peux vous raconter la forêt dans laquelle je vivais, les saisons qui m'ont vu grandir, les insectes qui m'ont parcouru, les oiseaux qui sont venus se nicher au sein de mes branches... Puis un jour, le bruit de la scie qui m'a déraciné de ma terre et mon arrivée dans la menuiserie où j'ai été façonné par les hommes pour devenir le banc qui est devant vous aujourd'hui. Mais, je ne suis pas un banal banc. J'ai gardé en mémoire ma vie d'avant où je communiquais avec mes

frères de la forêt et c'est pourquoi, aujourd'hui, je parviens encore à ressentir ce qui se passe autour de moi et entendre les pensées des hommes.

Maintenant, je vous écoute et vos pensées, vos bruits... me font vibrer et j'ai tant d'autres histoires à partager avec vous. D'ailleurs, ne partez pas, je vais vous raconter...

34. Confidences assises

Vous ne me connaissez sans doute pas encore, je suis un tout jeune banc qui vient de s'installer dans la Venelle des senteurs. Ma conception remonte à seulement six mois. Nous étions bien nombreux sur l'aire de stockage à attendre fébrilement notre affectation. Des rumeurs au sein de l'atelier de fabrication faisaient état de destinations effrayantes pour nous les petits nouveaux de la collection. Des endroits mal famés ou pollués où notre intégrité physique pouvait même être menacée. Quand le magasinier a apposé l'étiquette "Venelle des senteurs" sur mon emballage, un immense soulagement m'a traversé des pieds aux accotoirs. Même si je ne savais pas encore vraiment à quoi m'attendre, ce nom, délicieusement olfactif, laissait présager de bonnes choses à venir. Arrivé sur place je dois dire que la réalité a dépassé mes rêves les plus fous. L'endroit était coquet, joliment fleuri et arboré. Des effluves délicats et rafraîchissants s'exhalaient des parterres multicolores. Tous les sens en éveil, les promeneurs avaient l'air heureux d'être là. Une fois mes pieds bien arrimés au sol, c'est avec plaisir que j'ai attendu mes premiers occupants.

La première fut une adolescente, un grand sourire aux lèvres, plongée dans une bande dessinée où les arbres semblaient converser entre eux. Soudain je perçus comme un murmure subtil, étrangement distinct. Je découvris stupéfait, que je percevais les pensées de Marie. La jeune fille était en train de revivre un rêve qui l'avait bouleversée. Elle se voyait transportée au cœur de l'Amazonie, parmi des milliers d'arbres venus du monde entier pour une immense assemblée. Chacun s'exprimait dans une langue universelle comprise par tous. Une assemblée hétéroclite mais manifestement heureuse de se retrouver. Les impressionnants baobabs côtoyaient les frênes qui n'en menaient pas large. Les séquoias géants faisaient vibrer leurs racines comme des tambours souterrains au grand dam des ormes délicats. Un Samauma, blessé, dénonça les ravages de la déforestation. Un pin méditerranéen, ses aiguilles noircies, raconta l'agonie des forêts incendiées. Un baobab, d'une voix lente, narra la douleur de la sécheresse. Les fruitiers, les bras chargés de fruits alléchants dénoncèrent avec vigueur la surexploitation dont ils étaient l'objet. Tous s'indignaient, bruissaient, craquaient. Mais un vieux tilleul apaisa la foule : « Dans le monde que nous espérons, les hommes ne nous voient plus comme des ressources, mais comme des amis. »

Alors Marie, impressionnée par la générosité et la clairvoyance des arbres, comprit : elle avait

peut-être été choisie pour devenir l'ambassadrice de ces voix silencieuses.

Julien, un homme d'une quarantaine d'années s'assit ensuite. Sa posture trahissait des blessures profondes. Ses pensées affluèrent vers moi. Divorcé, seul, Julien avait trouvé refuge dans l'alcool. Pompier volontaire, il croyait pourtant en connaître les dangers. Jusqu'à ce soir maudit : appelé par un collègue en panne, il prit le volant, ivre. Un adolescent fut renversé. Sa vie à lui s'effondra. Hospitalisé, épaulé, il trouva la force d'affronter sa faute. Devant le tribunal, il reconnut tout, demanda pardon. Aujourd'hui, il témoignait dans des écoles et des entreprises pour prévenir les drames liés à l'alcool. Tout en pensant être utile pour les autres, il avait le sentiment d'être toujours débiteur vis-à-vis du jeune homme mais aussi envers la société.

Une question lancinante l'habitait : retrouverait-il un jour la paix ?

Une jeune femme pimpante, Virginie, arpente la venelle avec le désir manifeste de ne rien louper de la beauté des lieux, du charme des fleurs et des parfums délicats. Elle s'assoit, prête à profiter de cette parenthèse bienvenue. Très vite ses pensées l'emportent un an plus tôt. Elle se promenait à vélo sur une paisible route de campagne, lorsqu'une voiture l'avait percutée violemment. Le conducteur avait pris la fuite. Lourdemment projetée au sol, elle fut plongée dans le coma. A son réveil, perdue et désespérée, elle réalisa que sa mémoire était vidée de tout contenu, sans même le souvenir de ses proches. La douleur de leurs regards l'accablait. Réalisant peu à peu que son amnésie était définitive, plutôt que de s'engloutir dans ce passé inaccessible, Virginie avait décidé de se tourner vers l'avenir. Elle quitta son mari qu'elle ne reconnaissait pas, s'entoura de nouveaux amis, et s'engagea, jour après jour, dans un parcours de reconstruction. Avec l'espérance chevillée au corps d'une vie la plus belle possible.

Cheveux courts et allure guerrière, une jeune femme ne s'attardait guère sur la beauté environnante. Elle tenait dans ses mains, tel un trophée, le journal "La tribune". Elle s'assit et parcourut avec une évidente satisfaction l'article décliné en première page. Elle ferma soudain les yeux pour mieux savourer l'instant. Elle se remémora alors le combat qu'elle avait dû mener pour en arriver là.

Il y a tout juste trois mois, Julia, se rendait d'un bon pas au local de l'association de quartier "Liberté pour elles". Avec la fougue de ses vingt-cinq ans, elle se sentait prête à soulever des montagnes pour la cause qu'elle défend, le droit à la liberté de décider de sa vie pour toutes les jeunes filles sans exception. Elle accompagnait alors Soa. La jeune fille, âgée de tout juste seize ans, était désespérée, ses parents voulaient la marier avec une personne de leur choix sans son

consentement.

Julia voulait faire bouger les choses. Elle avait bien une petite idée sur la façon de procéder mais elle avait besoin du soutien de sa hiérarchie car la mise en œuvre de son idée risquait de “faire du bruit”. Bien que sensible à sa proposition, le directeur du centre social attira l'attention de Julia sur le bazar que sa proposition risquait de provoquer ! Mettre sur le devant de la scène, la question sensible des mariages forcés risquait de susciter de vives réactions de communautés qui se plaindraient de stigmatisation.. Julia arga de la force de l'élán d'indignation de l'opinion publique que cela provoquerait. Un soutien bienvenu à plusieurs centaines de jeunes filles privées du droit élémentaire à disposer de son corps et de sa vie. L'audace et à la force de conviction de la jeune éducatrice emporta le soutien hiérarchique dont elle avait besoin. La rédaction de la Tribune s'empara du sujet. L'article que Julia appelait de toutes ses forces venait de sortir à la Une de l'édition du jour.

Quatre rencontres, et déjà j'étais bouleversé. La vie des hommes et des femmes semblait beaucoup plus compliquée que je ne m'imaginais ! Mais quel courage dans les épreuves et dans les combats. Julien fait de sa faute, qu'il persiste à juger inexcusable, un véritable tremplin pour en éviter le renouvellement par d'autres. Quant à Virginie, chapeau bas d'avoir réussi à se reconstruire une vie sur un vide angoissant qui aurait pu l'engloutir. Julia montre la voie de la puissance de la solidarité et du combat pour un monde plus juste. La jeune Marie, transformée en ambassadrice du respect dû au monde vivant quel qu'il soit, m'a particulièrement touché. Pour moi immobile et les pieds bien ancrés dans le sol, j'admire l'énergie humaine déployée pour avancer quoi qu'il en coûte. Et puis il y a ce petit “quelque chose” qui m'était inconnu jusqu'alors. Comme une lueur incandescente brillant dans les yeux de mes “invités”. Virginie l'a nommée, l'espérance. Serait-ce le secret partagé par Marie, Julien, Julia et Virginie qui les poussent à agir jour après jour pour un monde meilleur ?

35. Ma famille mon histoire

La famille est l'unité de base de la société. Tout commence par la famille. Cependant dans les institutions ou au quotidien, l'on est appelé à reléguer cette entité au second plan. Dès le plus jeune âge l'enfant quitte sa famille pour passer au moins le quart de sa journée à étudier et à s'instruire. Plus tard il apprendra l'histoire de grandes puissances, de grandes conquêtes, d'exploits et de découvertes fascinantes et inspirantes qui susciteront en lui des desseins de carrières qui le pousseront à s'éloigner davantage de ses origines et de ses racines. Homme ou femme à présent, il ou elle doit consentir des efforts et faire des sacrifices pour atteindre ses objectifs. Si dans cette course effrénée il s'avère plus que difficile de conserver les liens familiaux que l'on a sur terre, combien de fois s'enquérir et sauvegarder ceux que l'on a avec nos ancêtres. Je n'échappe en rien à cette réalité car, me situant à plus de 7500 Km c'est seulement maintenant que je donne forme et immortalise l'âme de ma famille dans ce récit. « Dis-moi d'où tu viens et je te dirai qui tu es ». Ce proverbe Malinkal fait du passé de chacun la matrice de son parcours existentielle de la naissance jusqu'à la fin ultime. Ceci voudrait-il dire que l'existence serait-elle conditionnée par l'essence ? La réponse à cette question ne saurait être universelle compte tenu du caractère unique et particulier de chaque parcours. L'histoire de ma famille est une histoire digne d'un Marvel et d'un Disney. Elle fait intervenir héros et princesse, conquérants et résistances. D'aussi loin que je me souviens, elle m'a été transmise par fragment par mes parents. En cinq mots, je dirai que « mon village est ma famille ».

Il ne s'agit pas là d'une exagération ni d'une déclaration poussée d'affection envers la communauté dans laquelle j'ai grandi. La première chose qui me vient de partager avec mes descendants et qui me rend fière est que je suis une princesse. Baleveng, la terre où j'ai vu le jour et j'ai grandi a été conquis et nommée en 1650 par mon quadrisaïeul². Sa nomination comme celle de la majorité des peuples Bamiléké est intrinsèquement liée à son histoire. Le radical « Ba » présent dans les noms de tous les villages Bamilékés signifie « les gens de ». Baleveng signifie donc « les gens conciliants ». Mon quadrisaïeul dirigeait ces terres avec fermeté et bonté un siècle durant. Il était certes le gardien des coutumes, mais il faisait aussi preuve de grande modernité et ouverture d'esprit car il permettait le brassage ethnique avec d'autres ethnies. C'est ainsi que plusieurs enfants de Baleveng sont des métisses issues de

l'union avec d'autres tribus. Cette vision à perdurée de générations en génération et c'est ainsi qu'il a ouvert les bras à mon grand-père qui, lui, était originaire de Banjoun, localité située à 50km.

Je n'oublierai jamais ce soir où mon père nous livrait l'histoire de l'arrivée de mon grand-père. Mon frère aîné venait de demander à notre grande-sœur d'où nous venaient les autres noms associés à nos patronymes. Elle le répondit avec calme que ces noms étaient ceux de nos ancêtres et que nous les transmettrons nous aussi. Mais curieux qu'il était, il ne put se contenter de cette brève explication et il renchérit :

- Et pourquoi faut-il transmettre ces noms ? Je ne connais pas ces gens pourquoi moi !

Alors mon père pris le relai et tous les regards se figèrent sur lui. La première phrase qu'il prononça avait réussi à capter toute nos attentions :

- Sais-tu que tu as deuxième village ?

Mon grand frère répondit de la tête. Notre sœur qui pensait avoir la réponse dit :

- Oui le village de maman !

- Oh non maman est d'un autre quartier pas d'un autre village.

Nous nous regardâmes tous choqués par cette nouvelle et en même temps curieux dans savoir plus. Mon père nous raconta que son père après avoir permis à son village de remporter la guerre des territoires contre les villages voisins, quitta sa terre pour offrir ses services aux villages lointains.

- Mon père était très grand de taille et avait de la force dans les bras. Disait mon père. Il pouvait gagner un combat juste en intimidant ses adversaires par sa prestance.

Je n'ai pas connu mon grand-père et cela me sembla bizarre que mon père emploie le mot « mon père » quand il parlait. Mes frères et sœurs aînés qui avait eu chance de le connaître de son vivant reconnurent qu'en effet mon grand père avait une carrure impressionnante. Et mon père repris de sa voix chaude et grave.

- Il est arrivé ici alors que notre territoire était convoité par les chefs de Bafou et de Balessing. Il aida le chef à mener ses troupes aux combats et à revenir victorieux. Alors le chef fier de cela l'offrit de devenir son garde particulier et le proposa plein de présents. Mon père qui aimait plus l'aventure que toute forme de prestige déclina poliment la proposition. Cependant, déterminé à garder l'esprit affûté et stratège qu'était votre grand père, le chef le proposa d'épouser la plus belle de ses filles. Alors qu'il s'apprêtait une fois de plus à décliner cette offre

il vit votre grande mère et il changea d'avis.

Nous nous mirent tous à sourire. Sans doute chacun de nous se tournait la scène dans la tête.

- C'est ainsi qu'il s'installa définitivement à Baleveng. Le chef l'offrit un grand terrain où il battit cette maison de ses propres mains. Cependant, quand votre tante ma grande sœur est née, votre grande mère le demanda d'arrêter définitivement les batailles et c'est ainsi qu'il se contenta juste d'occuper le rôle de notable du chef.

Mon père parlait et le temps semblait s'être figé. En cet instant nous nous sentions connectés, liés par une histoire commune. De plus, s'était la première fois que je voyais mon père se livrer ainsi. Ce que mon père nous donnait nous savions pertinemment que nous ne le verrons dans aucun livre. Au bout d'un instant je sentis que je ne pouvais plus retenir ma vessie. Ne voulant pas interrompre mes frères et sœurs, je décidai de me rendre toute seule au dehors pour me débarrasser du supplément de matango qui m'empêchait de profiter de cette ambiance. J'avais tellement hâte que je faillis manquer de voir l'énorme serpent noir qui avançait à pas lent vers notre entrée. De prime abord, il me semblait que ce n'était qu'un morceau de vieux bois abandonné dans la cour. Mais lorsque je me vis trainer sa gigantesque silhouette dans la direction, je criai aussi fort que je pu. il était tard et mon cri de petite fille de 11 ans était assez perçant pour déchirer le silence de la nuit noire. Le premier à sortir fut mon plus jeune frère Florent. Ensuite les autres arrivèrent tour à tour, mais chacun était pétrifié devant la taille du reptile. Quand mon père arriva à son tour, tout se passa très vite. Il l'assomma à la tête avec la hache et comme celle-ci essaya de fuir il n'hésita pas à lui tirer par la queue et continua à dispenser des coups encore et encore jusqu'à ce qu'il ne fût plus en mesure de bouger. Il demanda à mes frères d'y mettre du feu, après quoi chacun reprit sa place autour du feu. Je ne saurai évoquer ici combien j'étais pétrifié durant cette scène. Et cette peur ne me quitta pas durant tout le reste de la nuit. Surtout lorsque mon père nous raconta comment il avait failli se faire couper la tête quand il était enfant.

- Vous savez, à un moment donné Baleveng était devenu un cimetière. Impossible de faire un pas sans trouver sur son chemin des têtes accroché en évidence.

Ma mère n'était pas très enchantée de la tournure des choses. Elle savait que je ferais probablement des cauchemars après l'avoir suivi, mais savait aussi que c'était un moment précieux là qu'on passait ainsi.

- C'était entre 1960 et 1969. Les conflits avaient commencé depuis 1958 et c'est seulement

plus tard que les résistants se servaient de Baleveng comme base secrète pour leurs revendications. Puisque les colons ne pouvaient pas toujours reconnaître les partisans de l'UPC des locaux, il arrivait que des commandant français chargés d'éteindre l'insurrection s'en prenait à des habitants de Baleveng. La plupart du temps le village était calme mais il y avait aussi des périodes tumultueuses durant lesquelles il y avait traque et décapitation publique de présumés partisans du mouvement upéciste. Votre grand père nous disait toujours en ces périodes-là de pas sortir du cadre de la concession familiale. Lorsqu'il présentait que le trouble pouvait survenir, il allait au marché faire des provisions pour que votre grande mère n'ait pas à sortir. Une fois alors que votre grand père était faire les champs j'ai entendu des coups des bruits aux loin. Dans ces cas, on savait bien que c'était des commandant qui était sur la piste d'éventuels suspects. Je n'avais que 11 ans et j'étais curieux de savoir à quoi ressemblaient ces terribles commandants d'un autre continent. Alors je me cachais dans le tronc creux d'un eucactus pour les voir passer. Et c'est ainsi que je vis les blancs pour la première fois. Soudain, l'un des chiens renifleurs s'arrêta brusque et se mis à aboyer dans ma direction. Avant que je m'en rende compte, il avait dirigé les commandant vers ma cachette et je me retrouvai extirpée et soulevée de terre dans d'énorme bras. Je suivais à peine ce qu'il disait. Je les regardais en attendant qu'ils sortent une des énormes machettes et me tranche la tête. Ma mère et mes sœurs pleuraient et suppliaient de toute leur force. Moi, je me contentais de fixer celui qui me tenait immobile. Au bout d'un moment il relâcha son étreinte et s'en alla avec toute son équipe. La correction que votre grand-mère ma infligée ce jour restera toujours gravé dans ma mémoire. Nous nous mîmes tous à rire.

Ce récit personnel transcende la simple anecdote pour interroger notre rapport à la famille, à la mémoire et à la construction de soi. Il révèle que la famille, cette cellule fondamentale si souvent reléguée dans l'ombre de nos vies trépidantes, est bien plus qu'un point de départ ; elle est la matrice continue de notre identité. Mon propre éloignement géographique, à plus de sept mille kilomètres de Baleveng, a paradoxalement été le catalyseur qui m'a poussée à donner une forme immortelle à l'âme de ma lignée. L'adage malinka, « Dis-moi d'où tu viens et je te dirai qui tu es », trouve ici toute sa résonance. Il ne s'agit pas d'un déterminisme absolu, mais de la reconnaissance que notre essence, puisée dans le passé, informe et enrichit profondément notre existence.

L'histoire de ma famille, ce véritable récit épique mêlant la grandeur d'un conquérant fondateur,

la bravoure d'un grand-père guerrier-amoureux, et les épreuves d'un père confronté à la terreur coloniale, n'est pas qu'un héritage passif. Elle est un legs vivant, un guide. La transmission orale, par fragments, lors de veillées comme celle, inoubliable, où mon père nous a livré ces fragments de notre épopée, est l'acte même qui tisse la toile indestructible qui nous unit. Ces récits, qu'on ne trouvera dans aucun livre, sont notre mythologie personnelle, notre « Marvel » et notre « Disney » à nous. Ils nous ancrent et nous donnent une force unique.

Ainsi, la conclusion essentielle est que préserver ces liens, tant avec les vivants qu'avec les ancêtres, n'est pas un devoir nostalgique, mais une nécessité vitale. C'est en comprenant les combats, les choix, les amours et les résiliences de ceux qui nous ont précédés que nous pouvons pleinement appréhender qui nous sommes.

Bibliographie

1. Amadou Hampâté Bâ, L'Étrange Destin de Wangrin (1973)
 2. Joseph Ki-Zerbo Burkina Faso Histoire de l'Afrique noire Analyse le rôle des notables dans les sociétés pré-coloniales.
 3. Youssouf Tata Cissé Mali, La Confrérie des chasseurs malinké et bambara
- Djibril Tamsir Niane :
- Soundjata ou l'épopée mandingue 1960
 - Histoire des Mandingues de l'Ouest

36. Petite graine

Le banc de la Venelle des senteurs entend les pensées de chaque personne qui s'assoit dessus. Aïelle aimait assister à ce spectacle chaque jour. Assises sur la plus haute branche du plus grand arbre du parc, elle admirait son ouvrage permettre à chacun et chacune de soulager un peu son mal-être.

Fruit de la magie du peuple fée, le banc avait été taillé dans la chair d'un Mallorne. Ces arbres féeriques plantaient leurs racines sur la terre de Faëlle qui accueillait le peuple d'Aïelle. Ce même peuple qui avait cessé depuis plus d'un millénaire tout commerce et échange avec les humains. La raison en était simple, la magie s'était perdue.

Lentement, inéluctablement, l'émerveillement avait cédé la place au rationnel à l'esprit critique et au profit. Un à un chacun des membres des peuples fées étaient devenu invisible aux yeux des humains. Ils avaient alors quitté cette terre. Aujourd'hui seule Aïelle, accrochée à la branche de son pommier, s'évertuait à espérer pouvoir voir l'âge d'or du genre humain revenir.

Une adolescente, à l'air triste, s'approcha du banc. Elle serrait tout contre son cœur un carnet, protégé par une reliure de cuir usée. Aïelle ne pouvait détacher son regard de la jeune humaine alors qu'elle s'assit sur les lattes de bois cirés. Les yeux fixant ses chaussures, ses épaules basses l'attirant vers le sol.

Des larmes perlaient à ses paupières, prêtes à se laisser choir pour nourrir l'herbe. Aïelle vit alors le bois, qu'elle avait si patiemment taillé et enchanté, aspirer dans sa sylve le malheur de la jeune fille.

Pour tout autre yeux que ceux du gnome, la jeune Alice semblait juste ravalier ses larmes pour se redresser doucement ; fièrement. Aïelle, elle, voyait sa magie à l'œuvre, alors que la bile noire qui embrumait le cœur et l'esprit de la jeune fille courrait le long des rainures et veinules du bois, pour s'écouler lentement vers l'herbe qui léchait les pieds du banc. Les idées noires venaient nourrir l'humus renforçant plantes et champignons qui poussaient aux abords du banc.

C'était là la magie d'Aïelle ; transformer les humeurs des passants qui volaient un moment de repos à son banc en nourriture pour la flore environnante, déchargeant un peu au passage les épaules des pauvres hères.

Une fois que la magie eut vidée les sombres pensées d'Alice, Aïelle s'attendit à la voir

se relever, un léger soupir de satisfaction dessiné sur le visage avant de repartir se plonger dans son monde. Mais pour la première fois, Aïelle vit qu'on lui rendait son regard. Le gnome faillit chuter de sa branche de surprise. Elle était invisible aux yeux des humains. Comment expliquer que cette jeune fille puisse plonger ses yeux dans les siens ?

Alice leva une main timide pour saluer le gnome toujours perché. Intriguée par la créature, elle se rapprocha du pommier tout en regardant autour d'elle étonnée. Aucun des passants ne semblait prêter attention à la créature suspendue au-dessus d'eux.

Arrivée sous le faîte du gnome, elle lui adressa un signe de la main.

- Bonjour. Lança la jeune fille d'une petite voix.
- Tu peux me voir ?! Répondit Aïelle interloquée.
- Oui. Rétorqua Alice en regardant autour d'elle. Mais c'est vrai que j'ai l'impression d'être la seule. Vous êtes tellement. Particulière. Que c'est étrange que personne ne s'arrête pour bien vous regarder.
- Particulière ?
- Oui. Enfin je ne voulais pas être impolie, excusez-moi.
- Il n'y a rien à excuser. Cela m'amuse au contraire. Voire mieux. Cela me flatte que l'on me trouve particulière. Lança Aïelle à la cantonade.

Mais aucun passant ne prêta l'oreille à ses paroles. La seule chose qui pouvait les étonner serait de voir une adolescente parler aux branches d'un pommier.

- Qu'êtes-vous ?
- Certainement pas humaine tu l'auras remarquée. Répondit amusée Aïelle. Je suis un gnome. Une authentique gnome du clan Äien'Var, dernière représentante du peuple fée sur cette terre.
- Le peuple fée ?
- C'est un peu long à expliquer et si tu montais qu'on en discute.

Alice baissa la tête contrite.

- Je n'ai jamais été très sportive.

- Ah. Rétorqua Aïelle ennuyée. Bon monte par le tronc alors.
- Mais je viens de vous dire que ...

Alice se tut en voyant l'écorce du tronc s'ouvrir pour lui offrir un passage. Une douce lumière d'un jaune d'or se dégageait de l'entrée magique. Alice y pénétra sans peur alors qu'une chaleur apaisante traversait ses membres. Elle avait l'impression de se lover dans un cocon comme le siège soyeux d'un nid ou l'enveloppe délicate d'un œuf.

Une échelle tressée de branches enlacés se dressait au fond de l'espace chaleureux. Alice y grimpa après avoir rangé son précieux carnet dans son sac à dos. Arrivée au sommet elle glissa doucement sur la branche jusqu'au gnome.

- Je suis heureuse de te rencontrer. Déclara avec chaleur Aïelle en prenant la main d'Alice.
- Moi aussi. Honorée surtout, je pensais que vous n'existiez que dans les histoires qu'on nous raconte enfants.
- Histoires où nous avons rarement le beau rôle. Répondit Aïelle nourrissant son propos d'un clin d'œil.
- Oui c'est vrai. Que faites-vous ici ?
- J'admire mon travail, répondit la femme du peuple fée en désignant le banc.
- Ce banc ?
- Oui je l'ai taillé dans un bois magique de mon royaume. Il aspire toutes vos mauvaises pensées pour nourrir l'humus de ce parc.
- Ah, c'est pour cela que j'ai toujours l'impression d'aller mieux à chaque fois que je m'y suis assise. Où se trouve votre royaume ?
- Par-delà les profondeurs du tiens. Je te le fais visiter ?

Sur ces mots, Aïelle se jeta de la branche pour disparaître. Sans comprendre ce qui lui prenait, Alice se laissa tomber de la branche.

Elle ressentit un vertige alors que sa chute lui fit traverser la terre jusqu'aux racines de l'arbre qui la portait à l'instant. Alice retrouva brutalement le sol. Elle se trouvait au milieu d'une grotte faiblement éclairée par quelques torches tenues par un groupe d'hommes et de

femmes de petites tailles. Les flammes faisaient briller une montagne d'or sur lequel reposait un gigantesque lézard endormi, un immense arbre aux feuilles d'or recouvrait le dragon de ses branches. Le petit groupe de nains bardés de fer les dévisageaient, éberlués de les voir apparaître devant eux.

- Aïelle !? Finit par chuchoter l'un des nains. Mais qu'est-ce que tu viens faire ici ?!
- Salut Ärin, répondit le gnome à voix basse. Désolé, je fais visiter à cette jeune fille notre royaume.
- Et tu n'as rien trouvé de mieux que de l'amener pile poil dans l'antre d'un dragon ?! Aïelle sérieusement !
- Désolé. Répondit le gnome en regardant ses chausses pointues. On va filer.
- Oui, il vaut mieux. Rétorqua le nain d'un ton sans réplique.

A ce moment précis, un cliquetis fit frissonner tout le groupe, le dragon manifestement gêné par les chuchotements des importuns commença à bouger, libérant de son poids les pièces d'or agglutinées à son corps. Une petite cascade dorée naquit, dont le tintement résonna dans l'espace clos. Alice vit alors un œil immense, plein de malice et de maléfice éclore en même temps que s'ouvrait une gueule garnie de crocs et dont le fond d'un noir d'encre commençait à briller de flammes infernales.

- Foutre-fer ! Cria le nain. Il s'est réveillé ! On se carapate !
- Prends ma main ! Hurla Aïelle à Alice pour surpasser le bruit assourdissant du dragon qui se mit à rugir de colère.

La jeune fille s'empressa d'obéir. A ce moment précis, elle sentit son corps plonger à nouveau. Traversant à une vitesse prodigieuse plusieurs strates, elle se sentit tomber d'un ciel en plein orage, pour voir les contreforts d'un château assiégé. Un arbre titanesque protégeait les flancs de la forteresse. Tombée au pied de la muraille, couverte de pluie, grelottante sous le froid, elle aperçut des créatures cauchemardesques se jeter contre les murs fortifiés. Alors qu'au-dessus d'elle les défenseurs bardés d'armures étincelantes faisaient pleuvoir flèches et pierres sur leurs assiégeants.

- Fiel et corneille ! Éructa le gnome à ses oreilles. Il semble que je nous ai encore plongé

dans une sale ambiance. Vite prends ma main.

Alice s'exécuta à nouveau, elle fut projetée vers le ciel cette fois pour atterrir sur le dallage marbré d'une salle de bal magnifique, où hommes et femmes dans des tenues princières dansaient au son d'un orchestre mélodieux. Tout près d'elles se dressaient un trône majestueux occupée par une dame plus élégante encore que tous les danseurs et danseuse.

- Aïelle ? Déclara d'une voix douce la reine tout en dévisageant Alice. Que fais-tu ici ?
- Ma reine. Répondit le gnome en s'inclinant bien bas. Je fais visiter notre royaume à cette jeune humaine.
- Une humaine ? Répéta la reine interloquée. Ses yeux s'illuminèrent de surprise alors que la musique cessa et que tous les convives suspendirent leur danse effrénée.
- Oui, elle a été capable de me voir dans leur monde ma reine. Expliqua la gnome.

Alice, trempée jusqu'aux os, restait stupéfaite, incapable d'articuler le moindre mot. La reine se leva avec grâce et descendit les quelques marches qui desservaient son trône pour se tenir devant Alice.

- Eh bien, Aïelle allons lui montrer ensemble les merveilles de notre royaume.

D'un geste délicat, la reine prit la main d'Alice et dans l'autre celle d'Aïelle. Commença alors pour Alice un voyage merveilleux à travers les terres de la souveraine.

Elle découvrit d'abord avec délice de vert pâturage où galopaient une harde de chevaux sauvages, des centaures et faunes se tenaient à leurs côtés dans cette course libre et folle alors qu'ils tournaient autour d'un arbre au dimension colossal. Ses yeux s'agrandirent en découvrant ensuite les vastes allées d'un marché placé sous l'ombre bienveillante d'un arbre titanesque, où des êtres du peuple fée de la taille de son pouce à celui d'une maison se côtoyaient dans une harmonie parfaite.

Sous l'odeur enivrante d'épices et pâtisseries inconnues à son nez et ses papilles, Alice se sentit fondre en goûtant une galette couverte d'un nappage doré tendu par la reine. Elle quitta soudainement le bruit pour se retrouver plongée au cœur d'une forêt silencieuse.

La pénombre verte du sous-bois lui apportait un sentiment de quiétude alors que les chuchotements des habitants de la sylve la berçaient tendrement. Elle aperçut alors le même arbre qu'elle avait vu dans la grotte, sur les contreforts de la forteresse, dans la salle de bal ou

le marché.

La reine s'agenouilla et ramassa un petit objet sur le sol qu'elle tendit à Alice. La jeune fille découvrit une graine en forme d'amande, allongée et plate qui occupait toute sa paume.

- C'est une graine du Mallorne. Notre arbre mère. Souffla d'une voix enchanteresse la reine.
- C'est du bois de cet arbre que vient le banc qui m'a révélé votre monde. Répondit la jeune fille en serrant la graine contre son cœur.
- Oui. Et par laquelle pourra renaître la magie dans le tien. À bientôt Alice.

Alice se réveilla sous les branches du pommier sur lequel se tenait Aïelle au moment de leur rencontre.

Elle se dit alors que tout ceci n'avait été qu'un rêve, elle s'empressa de consigner toutes les merveilles qu'elle avait vu dans son carnet avant de les oublier. Elle dégagea son sac à dos et l'ouvrit pour en sortir son précieux livret relié de cuir. Quand une étrange dépression à l'intérieur des pages arrêta son geste. Elle y découvrit nichée entre les pages, la graine en forme d'amande.

Alice se tenait droite sur sa chaise, souriante, face à tous les lecteurs et lectrices qui défilaient devant son stand. Plusieurs s'arrêtaient avec intérêt pour feuilleter ses livres avant de céder avec joie au plaisir de s'offrir un moment d'évasion. Sa pile de livres fondait à vue d'œil, au moment de rendre la monnaie à un énième client enthousiaste, Alice fit tomber la monnaie qu'elle lui tendait. En se penchant la jeune femme découvrit avec stupeur une paire de chaussettes pointues qu'elle pensait n'avoir que rêvé voilà plusieurs années. D'un bond elle se redressa pour découvrir Aïelle. La gnome se tenait à côté du client qui attendait sans impatience l'appoint en dévorant avec assiduité son roman.

- Bonjour Alice, lança la gnome un sourire aux lèvres.
- Bonjour Aïelle, répondit Alice abasourdie.
- Eh bien, reprit Aïelle en regardant autour d'elle. Il semblerait que la petite graine à germer. Voilà que tu enchante le monde à présent.

Alice imprima un sourire chaleureux sur son visage avant de tendre un de ses livres vers la gnome et de lancer d'une voix claire.

- Je te le fais visiter ?

37. Perdue

« Maman ? »

« Maman ? »

« Oh, un banc ! »

Mais je suis où ?

Je ne connaissais pas ce banc. J'ai pourtant bien tourné à gauche en sortant du marché, comme d'habitude. Alors pourquoi je suis tombée sur un banc ? Et maman n'a pas dû remarquer que j'étais partie dans la mauvaise direction.

D'ailleurs, elle faisait quoi maman quand on est parties du marché ? Mmm... je crois qu'elle discutait avec la voisine, celle qui sent toujours le chou-fleur et qui pique quand elle fait des bisous. Quand elles se mettent à discuter, ça peut durer un bon moment. Autant attendre ici alors. Maman me dit toujours que quand je me perds, je dois rester calme. Et surtout je dois rester au même endroit et ne pas la chercher partout.

Elle me raconte à chaque fois l'histoire de la première fois où je me suis perdue. Je l'avais cherchée partout et elle a mis beaucoup plus longtemps à me retrouver. D'après mamie, on avait dû se croiser plusieurs fois. C'était au moment du déménagement... je dois être la seule capable de me perdre dans ma propre maison !

Mmmm... Il est agréable ce banc. Ici, je suis assise et à l'ombre. C'est un bon endroit pour l'attendre. Bien mieux que la fois où je m'étais perdue sur le parking du supermarché en plein été. J'avais été incapable de trouver de l'ombre et j'avais eu très chaud.

Alors, c'était quoi déjà les autres conseils de maman ? Rester sur place et.... Euh... Rester sur place et... Ah oui ! Bien se concentrer pour l'entendre si elle m'appelle. Je n'ai pas dû aller trop loin, j'entends encore le bruit du marché, mais assez faiblement. Mmm.. Je devrais pouvoir entendre sa voix quand elle m'appellera. Pas comme la fois où je m'étais retrouvée près des hauts parleurs de la fête foraine et où je n'entendais pas ses appels. Heureusement que le stand de barbe à papa était juste à côté : ça sentait trop bon !

Ici aussi, ça sent bon. Il y a plein de fleurs. J'aime bien leur odeur. Ah ! J'entends aussi des oiseaux chanter. C'est bien mieux que la fois où je me suis perdue dans le centre commercial. Je l'avais attendue à côté des toilettes et ça puait !

« Salut ! Tu fais quoi là ? »

— Aaaaah ! » Mais c'est qui ça ? J'étais tellement perdue dans mes pensées que je ne l'ai même pas entendu arriver !

« Tu fais quoi sur le banc ?

— J'attends ma maman qui est au marché, c'est tout. Et toi ? » C'est juste un garçon. Il doit avoir mon âge. Je me demande s'il va dans la même école que moi.

« Moi aussi maman m'a dit de l'attendre ici. Elle est partie chercher du pain, mais elle n'aime pas que je l'accompagne dans la boulangerie. C'est parce que je lui demande toujours des bonbons et elle ne veut pas m'en acheter. Selon elle, ce n'est pas "di-té-ti-que". Je peux m'asseoir aussi sur le banc ?

— Bien sûr. Il n'est pas à moi ce banc.

— Merci. » Elle a l'air gentille pour une fille. Mais c'est marrant, je crois bien que je ne l'avais jamais vue avant. « Et tu faisais quoi en attendant ta maman ?

— Je profitais des fleurs et du calme, c'est tout. Au marché, il y a toujours plein de monde et c'est un peu fatigant.

— Ah, c'est nul les fleurs et le calme. Moi je préfère quand ça bouge. Avec les copains, on joue souvent à la bagarre. Bim ! Paf ! Et c'est toujours moi qui gagne ! » Bon, elle est mignonne, mais ça reste une fille quoi. « Si tu veux, la prochaine fois qu'on y joue au centre, tu pourras participer aussi.

— C'est gentil, mais je ne vais pas au centre. Et je n'aime pas trop la bagarre. » Des intérêts typiques de garçon. Pfff. Et avec ses bruits de bagarre, il a fait partir les oiseaux. Je ne les entends plus chanter.

« Ah dommage. Et tu vas à quelle école ? Je ne t'avais jamais vue.

— A Victor Hugo. Et toi ?

— A l'école du centre. » Victor Hugo... C'est pas là où il y a une sorcière ? Je crois bien que c'est Adrien qui m'en parlait. « Dis-moi, il n'y aurait pas une fille bizarre dans ton école ?

— Bizarre comment ? » Oh oh. Il ne parle quand même pas de moi j'espère.

« Ben, bizarre quoi. Une fille qui resterait souvent toute seule, qui aurait un genre de bâton magique et qui pourrait lancer des sorts.

— Une magicienne ? Mmmm... Non, je ne vois pas qui ça pourrait être. » Aïe, c'est bien ça. Il doit parler de moi. Je ne savais pas que j'étais connue. « Ça doit être des histoires pour faire peur, c'est tout. » Essayons de changer de sujet, ce sera plus prudent. « Et tu fais quoi toi

d'habitude quand tu attends ta maman ?

— J'admire mes cartes Pokémon. J'en ai toujours sur moi. Tu vois ce que c'est ? Vous jouez à ça les filles ?

— J'en ai entendu parler, mais je n'en ai jamais vu. Elles sont interdites dans mon école.

— Regarde celle-là. C'est le Pikachu tigré "chat-i-ni". C'est ma carte la plus rare. "Chat-i-ni", c'est de l'anglais. Ça veut dire que c'est une carte qui brille. Elle est trop belle au soleil. Heureusement que tu as des lunettes de soleil. Sinon, elle t'éblouirait et tu ne verrais plus rien.

— Oh mais c'est déjà le cas. » Oula, il devrait se calmer lui. Il est tellement à fond dans son truc qu'il parle de plus en plus fort. S'il continue, je ne vais pas entendre maman si elle m'appelle.

« Et celle-là, c'est un Ronflex à moustache. Il passe son temps à dormir. Avec son gros ventre, il ressemble à mon grand-père quand il fait la sieste après le repas. »

Rester calme. Ne rien dire. Si je ne lui réponds pas, il va bien finir par s'arrêter et je pourrais guetter les appels de maman.

« Et là, tu as un Canarticho à dents de sabre. Il tient un poireau sous son aile, mais ils l'ont appelé Canarticho car Canarpoiro, ça sonnait moins bien. Ah ah ah, tu imagines s'il se battait vraiment avec un artichaut, comment ce serait ridicule ! »

Ah non, il ne s'arrête pas. Il semblait sympa au début, mais il est trop bruyant là. Moi j'aime bien le silence. Et la tranquillité. Et être toute seule sur mon banc pour attendre ma maman ! S'il continue, je vais devoir employer la manière forte.

« Et lui, c'est un Mimiqui velu ! C'est un fantôme qui se cache sous son drap. On voit juste ses yeux bizarres gribouillés au feutre sur son drap. A chaque fois que je lui montre, il fait trop peur à ma petite sœur. Ah ah ah, elle en a tellement peur qu'elle va se cacher dans sa chambre en hurlant ! »

Pas le choix, je vais utiliser la méthode magique de maman pour qu'on me laisse tranquille. J'espère qu'elle marchera aussi bien ici que dans la cour de l'école. Alors n'oublions rien, je dois commencer par me tourner vers lui. Puis, je baisse mes lunettes de soleil pour qu'il voit bien mes yeux. Je dois les ouvrir en grand et lui dire un truc en rapport avec les yeux.

« Ah ses yeux font peur ? Et tu penses quoi... des miens ?

— Aaaaaahhhhhhhh !!!!!!!!! C'est la sorcière !!!!! »

Ouf ! Ça a marché ! Elle est vraiment géniale ta formule, maman. Ça devrait être plus calme maintenant. Et je vais pouvoir t'entendre si tu m'appelles.

« Anna ! Anna !

— Je suis là maman ! Sur le banc ! » Oui, c'est elle !

« Anna, tu t'es encore perdue ? Tu dois faire plus attention voyons. Allez, ramasse ta canne et on rentre à la maison.

— Dis maman, pourquoi elle marche aussi bien ta formule magique ? Tu sais, celle pour qu'on arrête de m'embêter.

— Ah ça. C'est grâce à tes yeux tout blancs. Ce n'est pas la couleur habituelle et ça déstabilise les gens.

— Mais... c'est quoi une couleur ?

— Ah désolée. C'est une chose que tes yeux ne peuvent pas voir, comme les formes ou les mouvements.

— Ah si, les mouvements, je peux les percevoir avec l'air qui bouge ou les bruits.

— Mais seulement s'ils sont à côté de toi. Les gens normaux peuvent les voir de très loin.

— Tu peux sentir des choses trop loin pour qu'on puisse les toucher ? C'est quoi l'intérêt ? Ça doit faire tout bizarre de ne pas être aveugle, non ? »

38. Les pensées mises au banc

Je suis le banc de la venelle des senteurs qui entend les pensées de chaque personne qui vient s'asseoir. Je ressens la fatigue des pas, le poids invisible des pensées. C'est avec gratitude que j'offre le repos dans un air embaumé. Car je suis dans la venelle des senteurs. Les fleurs se penchent pour écouter. Elles savent aussi recueillir les silences. Peut-être que d'autres passants entendront l'écho de ces repos, comme une trace discrète abandonnée entre mes lattes de bois...

La fille ordinaire

Là, c'est bon, j'les tiens les paroles...

Je suis une fille ordinaire / Assise sur un banc ordinaire / Mon chignon est ordinaire / Je suis une fille ordinaire.

J'ai bien fait de m'asseoir, et l'aut'con qui m'disait qu'ça allait v'nir tout seul en marchant. Bim !

Mon visage est invisible / Mon cou est bien trop court.

J't'emmerde connard, sans ma voix tu s'rais rien.

Mes seins n'sont jamais v'nus / Mes hanches ont disparu.

Y'a qu'ton synthé qui compte de toutes façons... abruti ! Quand j'pense que j'ai cru qu'j'en avais pécho un qui passait pas sa life à jouer à la plus grosse...

Mes jambes sont risibles / Mes genoux sont pointus.

« Wa, t'as vu ce son, meuf ? » ... Dans ton cul ton synthé ! Comme ça j'le verrai plus ! Tu sais quoi ? Au lieu d'chanter du banal sur ton son d'misère, j'vais aller me faire la totale, j'servirai du super. Tiens c'est pas mal, j'pourrais p't-être le mettre ça aussi...

J'ai les pieds en d'dans / Mon corps est transparent.

Et me v'la encore à essayer d'améliorer l'truc. Non, faut que t'arrêtes ma fille. Tu torches celle-là comme ça et va fanculo la mierda ! Tu-te-casses ! Basta, ciao ! Bon, comment j'la finis cette merde ?

Je suis une fille ordinaire.

Oui ben j'me fais pas chier, j'remets l'début...

Assise sur un banc ordinaire / Mon chignon est ordinaire / Je suis une fille ordinaire.

Un déprimé.

Pauvre banc, tu ne dois plus en pouvoir d'entendre, jour après jour, toutes ces pensées égocentriques.

Au début, c'était nouveau et tu étais intéressé et curieux. Tu te faisais le plus accueillant et confortable possible. Tu leur souriais presque pour qu'ils te choisissent et viennent déposer leurs états d'âme les plus intimes. Parfois tu étais déçu de leur banalité, parfois ému et gêné presque au point d'en rougir.

Maintenant, tu es blasé et tu t'ennuies. Bien sûr, tu ne peux t'arracher pour changer de quartier. Comme toi, chaque jour, je me tiens à la même place et regarde vivre les autres. J'entends leurs rires et leurs conversations. Il me semble parfois deviner leurs pensées.

Comme toi, j'aimerais les appeler et les rejoindre mais quelque chose en moi m'en empêche. Une inertie sombre et tenace qui m'enferme dans la solitude.

Une femme à envie

Depuis que je marche, j'ai les jambes en compote et surtout une envie de pisser gargantuesque. Ouf ! Un banc. Assise, je me retiendrais peut-être mieux. Les hommes ont vraiment de la chance de pisser debout. Si je m'accroupis derrière le banc, je suis sûre que quelqu'un passera juste à ce moment pour contempler mon postérieur. Ho la la, je ne tiens plus. Respire, respire, serre les fesses. Pense à autre chose. Impossible. Ben voilà, un mec qui passe. Inévitable. J'avoue tout, j'balance tout le monde, il s'éloigne...

Je relève ma jupe, je tire un côté de ma culotte et je pisse entre les deux lattes du banc. Je tente de viser juste mais ce n'est pas la peine, ça gicle. Tant pis !

Oh, ah, hé hé... Quel bien être incomparable !

Femme nostalgique

Oh ! un banc qui me semble empathique ! Le banc des senteurs... Je m'y pose mais je suis toujours aussi nostalgique. L'été perd doucement de son âme odorante, l'automne pointe son nez furtivement. Où sont les senteurs ? Quelques perles de larmes s'accumulent sur les pétales qui, tristement, se décolorent.

Je deviens mélancolique. Mais une petite voix intérieure me murmure :

« Le quotidien n'est jamais pauvre, il y a toujours dans une saison de la poésie. Fais-en une richesse ! Chaque jour, tu peux cueillir une corolle de bonheur. »

L'actrice ratée

J'ai mal aux fesses car au théâtre on me donne que des monologues que je déclame dans un canapé devant le banc et l'arrière-banc. J'aime bien les canapés même si je préfère les petits fours.

En fait j'ai du mal avec mon métier. Je me couche en effet tous les soirs à 19h59 car j'aime regarder les actus alitées.

Du coup, je joue en matinée, puis je viens m'asseoir ici pour répéter mes répliques ; c'est calme, ça ne sent pas l'haleine fétide d'un public en rut, qui vient voir une vieille de la vieille rabâcher mécaniquement son bla-bla.

Encore une qui s'assoit sur moi. Un banc rue de la Venelle des Senteurs, ce n'est pas anodin ! Elle va causer bien sûr... Malgré ma curiosité, j'aimerais, de temps à autre, qu'ils pensent en silence tous ces promeneurs fatigués.

Mais un banc ici, quelle chance ! Et puis pas n'importe lequel... Le vent est bien frais. Je n'ai pas vu passer l'été. Qu'est-ce qu'on pourrait faire avec tous ces marrons brillants sur le trottoir ? Quel jour on est ? Ah oui ! C'est demain mon rendez-vous chez l'orthoptiste. Il ne manquait que ça, voir double. La vieillesse, je ne m'y fais pas. Impensable ! Faire partie des « T'as mal où ? » Le mot « vieille » est une insulte, la mort une provocation sans réponse possible.

N'empêche que je prends du ventre. Il faut que la nuit j'arrête de manger des gaufres au sucre en lisant.

A propos de manger, je dois nourrir Toto. C'est chouette d'avoir une truie par procuration.

Quel bazar dans ma tête ! Je ne pense pas droit. « Réfléchissez... » Je ne sais pas le faire. Tout passe à tort et à travers. Parfois, ça tombe juste...

Quel joli nom « La Venelle des Senteurs », comme un rendez-vous amoureux dans l'ancien Japon.

L'assassin malgré lui

Après une telle méprise pour laquelle je me demande comment j'ai pu en arriver là aujourd'hui,

je te remercie mon très cher banc car je ne peux plus publier les bans.

Enfin...je te remercie de m'accueillir car j'en ai plein le fessier de mes histoires à peine croyables.

Tu sais que nous devons nous marier avec Antoinette ? Je te l'ai déjà dit.

J'étais, je suis infiniment amoureux d'elle mais elle m'a filé entre les doigts. Elle m'a demandé ce matin si je pouvais lui passer du talc parfumé sur tout le corps. Tu penses bien que j'ai été extrêmement ...réactif.

Nous avons ri, minaudé, couru à travers la chambre. Essoufflée, heureuse, elle s'est penchée par la fenêtre, tellement penchée que son corps a commencé à basculer vers l'extérieur. Je l'ai agrippée de toutes mes forces par la taille pour l'empêcher de tomber. Mais tu sais ou tu ne sais pas que le talc rend glissant.

Du coup elle m'a filé entre les doigts. Sidéré je l'ai vue à terre sur le dos les bras en croix. Morte ! Le temps de la chute, deux secondes, c'était l'extrême-onction. Ah, Seigneur ! tu as permis que nous soyons privés d'un secours si consolant à l'approche de sa mort ! Le secours du sacrement du mariage. La malheureuse, elle est vraiment morte d'amour. Et moi, parbleu, je suis un véritable tombeur malgré moi, en fait un assassin...

La peur des oiseaux

Je travaille jour et nuit. Dieu le jour, déesse la nuit. Grec le jour, aztèque la nuit. Deimos le jour, Nexoxcho la nuit. Divinité de la peur, pour vous servir. Et il paraît que je suis bleu-e ? Sornettes ! Je serais bleu-e et les gens seraient verts en me voyant... Je vois ça d'ici, station Michel-Ange Molitor : « Oh ma chère, j'ai eu une peur bleue si vous saviez ! ». Eh bien non, on ne sait pas, vous auriez une photo ? Dans votre « smarte-phone » ? J vous jure. C qu'on peut entendre d'âneries quand on écoute les gens. J'essaie de ne pas les entendre mais il faut bien que je m'en approche pour les prévenir du danger, de jour comme de nuit. Ils ne me voient pas, c'est vrai... mais ils me sentent ! Peut-être que ça sent l'bleu. Je finirais par douter de moi... Les voyelles ont des couleurs, les couleurs ont peut-être des odeurs. Tiens, v'là un pigeon maintenant, sur le dossier de mon banc. Même pas peur ! Tu sens quoi toi ? Tu s'rais pas un Bleu de Gascogne ? Et en voilà deux autres. C'est tes copains ? Un poète là, chez les gens, a parlé du bleu une fois... Qu'est-ce qu'il disait déjà ? Hé mais qu'est-ce que c'est ? Quatre nouveaux pigeons là... Oh ! C'est mon banc ! Ah oui, il disait que la terre est bleue comme une orange. A mon avis il

en n'avait jamais vu, d'orange. Et faudrait être rouge de colère pour entrer dans une colère noire peut-être ? Ah non les pigeons, y'a pas d'autres bancs ? C'est complet ici ! Alors la colère, ça serait un orange bleu vert d'eau rage qui gronde et voit rouge dans un film noir ? Ha ha ! Attention à vous les gens, si je m'énervé, vous allez en voir de toutes les couleurs. Ok, trop de pigeons sur ce banc, je vais retourner prévenir les gens. Salut les bleus, amitiés à Alfred !

L'amateur de proverbe

Chouette, un banc ! Il faut savoir ménager sa monture, n'est-ce pas ! Car rien ne sert de courir, il faut partir à point ! Alors je m'arrête sur ce banc pour savourer les senteurs. Tout en restant conscient que pierre qui pousse n'amasse pas mousse, même si la mousse embaume aussi. Hélas, l'habit ne faisant pas le moine, il est sage de ne pas oublier qu'à chaque jour suffit sa peine et qu'il est déjà temps de repartir car il n'y a pas pire que l'eau qui dort. Ainsi chemin faisant, petit à petit l'oiseau faisant son lit, moi je bâtis le mien de pensées et comme, tout vient à qui sait attendre, je vagabonde entre ciel et terre humant cette venelle des senteurs.

Roméo sans Juliette

Étant aujourd'hui sur le banc en face de chez moi dans ce beau jardin en cette saison automnale avec cette petite fraîcheur matinale, en tant que Roméo j'attends impatiemment quelqu'un, je ne sais qui. Je rêve d'une jolie femme que je pourrais séduire avec un beau prénom...

Et je pense tout à coup à Juliette pour vivre, j'espère, le grand amour que je désire depuis très longtemps.

Démangeaisons physiques

J'ai consulté longtemps et régulièrement un médecin car ça me démangeait, surtout dans les transports. Mais celui-ci m'a renvoyé vers un psychiatre, me disant que mes démangeaisons trouvaient plutôt leurs origines dans le cerveau. Je ne sais qu'en penser. Je suis frotteur et peut assurer que cela me gratte terriblement. Alors, loin du brouhaha du métro, je viens me calmer sur ce banc...

La bouffée délirante

Enfin je l'ai trouvée dans cette venelle le banc sur lequel je peux me poser lorsqu'il me plaît

de sombrer à l'aide de quelque produit malsain qui me fait délirer après avoir bien bouffé. Ce banc est parfaitement disposé, à l'abri de toute vue indiscrete et j'y trouve mon repos après cette envolée et dieu merci, le banc reste discret.

La fille monstre.

Ah un banc ! Il faut que je m'assoie un moment pour me calmer les nerfs. Je ne la supporte plus cette mijaurée. Pour qui elle se prend avec ses grands airs et ses sourires polis de faux jeton ? Elle est toujours la première et tout le monde l'aime.

J'ai envie de l'attraper par les cheveux et de lui mettre des claques. Je vais l'arranger, moi, sa jolie petite frimousse. Oui, je sais, on dira encore que je suis un monstre. Ils ont peut-être raison. Je ne m'aime pas non plus.

Souvenir d'une marche

Oh, finalement une petite pause, deux minutes sur un banc me changera les idées, car c'est pas facile pour un provincial en déplacement d'arriver à Paris dans la nuit.

Après le train-train de ce tortillard qui m'a conduit jusque-là, j'avais besoin de me dégourdir les jambes.

C'est l'hiver. Il fait très froid et je me décidai alors à chasser mon vague à l'âme, avec l'aide de Dieu, en faisant une bonne marche jusqu'à Montmartre pour y déposer une petite prière. À 23h, je me retrouvai seul au pied de cette dune désertique. Je grimpai les escaliers quand j'aperçus soudain un vrai berbère éclairant un groupe de nones sortant de l'office.

– « Vous avez du feu ? me demanda la plus jeune.

– Non vous voyez bien que j'arrive à la fumée des cierges. Ceci dit belle abbessse, demander au Saint Esprit, il vous donnera le feu sacré ».

J'entrai dans le cœur de la basilique afin d'y faire ma prière. Mais quand je vis le Saint Chrême resté sur l'autel, cela m'ouvrit l'appétit. Je préférais plutôt un hôtel-restaurant et oubliai ce pourquoi j'étais venu. Je redescendis les marches.

Ne finissant pas mon dessert, repu, tirant ma langue de bœuf sauce ravigote avec difficulté pour monter les deux étages séparant la salle à manger de la rue, je loupai la dernière marche avant le palier.

C'est mon souvenir d'une marche dans Paris la nuit. Celle-là, je m'en souviendrais !

Quelle est bien placée cette venelle où on m'a installé, où je recueille les odeurs de l'usine de torréfaction, où passent toutes sortes de cafés, chacun exhalant une odeur particulière et cette promiscuité avec les passants qui la hument fait pour chacun un mélange plus ou moins harmonieux, sans compter que les chiens qui s'y arrêtent apportent parfois un fumet original.

C'est ici que j'aime me reposer lors de ma marche de bien-être. Cette venelle est bien calme et sied à mon besoin. De plus ce banc est situé là où les odeurs sont les plus agréables et inattendues, rien de commun avec mon jardin et comme la venelle est étroite, je ne suis pas dérangée par des inconnus, car on ne peut pas s'y croiser.

Crise de Nerf

Je n'en peux plus ! je m'écroule sur le banc de la venelle des senteurs, les mains tremblantes. Je n'en peux plus ! Je craque ! Et ce parfum entêtant qui me pollue l'air et qui au lieu de me calmer, m'agace !... Ma tête va exploser en plus, l'assise n'est même pas confortable ! Et ce silence extérieur qui n'arrive pas à masquer mon vacarme intérieur. Je pense de travers ! Tout me semble hostile. Mon corps me le dit. Mon cœur cogne trop fort, je sens ma tension monter, ma vue se brouiller...

Je bous intérieurement, je voudrais taper ou disparaître, mais non je reste là, assis, figé comme prisonnier, torturé des senteurs qui me laissent penser que je suis au ban de la fureur...

Le vieux bô

Me voici à l'Aube d'un jour nouveau. Je vais donc commettre demain matin une chose abominable. En tant que dragueur cela me rappelle ma jeunesse et je peux vous dire que c'est pas joli, joli. Car je vais partir à la conquête d'une jeune fille. Je vais l'attraper gentiment pour lui dire ce que je pense d'elle et ensuite je m'en débarrasserai dans une forêt très lointaine. La suite je la connais, attention danger la police est à mes trousses.

L'amoureux discret.

Ça fait combien d'années que je viens m'asseoir régulièrement sur ce banc ?

Depuis tout ce temps, je fais le même trajet de chez moi au centre-ville pour réaliser quelques

courses. Je me morfonds dans cette existence routinière et solitaire. Mon seul plaisir est d'aller acheter mon pain chez Alice. Je me débrouille toujours pour être servi par elle. Elle est si jolie, rose et fraîche dans sa blouse fleurie. Elle sent bon aussi. Je prends une baguette et choisis un gâteau. Je prends mon temps, j'hésite entre deux pour rester plus longtemps près d'elle. J'aimerais effleurer ses doigts quand elle me rend la monnaie et lui adresser un signe. Un jour, j'oserais.

Je suis un banc public et en matière de fessiers, je suis assez bon public. J'entends tout et j'entends de tout. Un jour, Misou-Misou est venu s'asseoir. Je n'ai pas du tout paniqué en le voyant arriver, il venait sûrement faire une pause et il n'allait tout de même pas... Vous connaissez Misou-Misou ? Misou-Misou est pétomane. C'est pas tous les jours que je reçois une vedette de la télévision bien sûr, mais ce jour-là j'aurais préféré ne rien entendre. Il a passé vingt minutes à se répéter – si je puis dire ainsi – sa liste de courses. Et à voix haute en plus – enfin si on peut dire ça de cet orifice – et ça donnait :

- Prout prout, prout prout prout !

Il reprenait son souffle quelques instants, puis à nouveau :

- Prout prout, prout prout prout !

Il a répété ça je ne sais combien de fois.

- Prout prout, prout prout prout !

J'ai compris qu'il s'agissait de courses pour plusieurs semaines :

- Lentilles, flageolets, lentilles, flageolets, lentilles, flageolets...

39. Moi, le banc de la Venelle des Senteurs

« Faut bien serrer, sinon ça va bouger à la première pluie. »

« Encore ces boulons tordus... ils auraient pu commander du matos correct. »

« Allez, un coup de clé et j'en ai fini. Après, pause »

Leurs lèvres bougent à peine, mais c'est dans leurs têtes que je les entends. Des éclats de pensées brutes, simples, pratiques. Moi, je les absorbe, encore tiède du frottement des gants et de l'odeur du métal neuf. Puis les pas s'éloignent. Le silence me prend.

Je suis un banc. Tout juste né, vissé, fixé dans cette venelle neuve qu'on appelle « des senteurs ». Je sens encore la poussière du chantier accrochée à mes planches, mais déjà une odeur m'enveloppe : lavande, romarin, jasmin qui s'accroche aux façades. Le nom du lieu prend corps autour de moi.

Devant, un étroit ruban pavé serpente, invitant les pas tranquilles. À gauche, un vieux mur crépi que le soleil dore. À droite, un parterre encore fragile où les plantes s'appêtent à s'épanouir. Plus haut, les rires d'enfants ricochent, et un souffle de vent glisse entre mes lattes.

Je suis là pour accueillir, pour offrir une pause. Je ne suis pas encore usé, je n'ai pas de mémoire : aucun amoureux n'a laissé de cœur gravé, aucun promeneur n'a oublié son journal plié. Mais je sais que cela viendra. Ici, à Neuilly-Plaisance, je commence mon existence en attendant les vies qui s'assièront sur moi.

Et d'ailleurs, sauf erreur, je vois venir mon premier compagnon de route. C'est probablement un gradé parmi les ouvriers ?

Il s'assoit, lourdement. Le gilet fluo froisse le tissu et sa pensée jaillit aussitôt :

« Bon, ça touche à la fin. Réception en mars, contrôle et vérifications finales qui approchent... J'ai abattu du boulot ici : pavés posés au cordeau, réseaux enterrés comme il faut, éclairages branchés, espaces verts plantés. Même ce banc, c'est moi qui ai dû le gérer. Reste à figoler avant que la maîtrise d'ouvrage ne vienne avec sa check-list interminable. »

... Attends, attends, attends ! Tu veux dire que c'est toi qui as choisi de me poser là ? Hum ! Mouaiiiiiis ! Tu aurais pu me choisir un emplacement un peu plus ombragé, mais bon, je suis grand prince, je ne vais pas faire mon difficile. Je sens déjà que je vais collectionner les siestes estivales et les soupirs de soulagement d'articulation se relâchant d'un coup, pour se reposer sur moi.

« Et l'architecte, il est où, lui ? Toujours introuvable quand il faut caler les détails. Pourtant, j'ai besoin de ses validations. À croire qu'il se planque exprès. »

Ne cherche pas, mon gars. Les architectes, ça disparaît plus vite qu'un pigeon à l'odeur de croissant. Peut-être qu'il médite sous une glycine imaginaire, pendant que toi tu comptes les grilles d'évacuation.

« Allez, souffle... Le reste de 2025, ça ne va pas être la même musique. Le chantier du 77... Un gros aménagement urbain en périphérie. Voirie à perte de vue, tranchées, bordures, ronds-points, parkings. Peu d'arbres, peu de fleurs. Pas de venelle parfumée. Juste du béton pur et dur. Pas franchement motivant. »

Oh, ça c'est drôle ! Est-ce là la poésie du 77 : un horizon de bitume et de tuyaux, avec comme seul parfum l'asphalte tiède ? Alors que pendant ce temps, moi je baigne dans le jasmin et le romarin ? Ouh ! J'en ai les lattes qui frissonnent ! Faut bien qu'il y ait des chanceux dans l'histoire.

Et puis dans un grognement, il se relève en s'étirant, ses bottes crissent sur les pavés qu'il a fait poser. Moi, je garde pour moi son fardeau, ses doutes et ses soupirs. Je suis banc, témoin, confident muet et critique espiègle. Faut que je me trouve un petit surnom, tiens. Réfléchissons, réfléchissons.

« Mince. J'ai oublié les clefs dans la voiture. Et forcément, il fallait que je sois garé à l'autre bout de la rue. J'espère que Côme va continuer à dormir. J'aurais bien aimé profiter de sa sieste pour prendre un temps pour moi. Dire que ça va lui faire sept mois après demain. Il pousse mon bonhomme ».

Ah, tiens. Marrant ça. Je perçois les pensées même de personnes non assises sur mes planches. Eh bien, merci pour cette découverte, jeune papa dont j'ignore le nom ! J'espère que tu auras ton moment à toi, tiens.

« Blblblbl. Euuuuuh. Blblblbl »

Ah. Si c'est ce que je pense, il est probable que tu n'aies pas droit à ce luxe. Ton bébé se réveille. Courage.

Puis, me calant confortablement sur mes fixations, je prends le temps d'étendre ma conscience à mon environnement. La vie nocéenne se présente à moi et j'en fais sa connaissance. J'ai le temps et j'en profite. Les pensées de toutes ces personnes sont autant d'histoires que je découvre. Certaines me font rire, d'autres me gênent, mais jamais ne m'ennuient.

Je pousse un petit soupir mental. Oui, mental. Je n'ai pas de poumons, hein. Enfin, bref. Je pousse un petit soupir mental, disais-je : Je crois être au bon endroit ! Je ferme les yeux de contentement. Mentalement aussi. Oui, parce que... enfin, vous avez compris.

Lorsque vient ce nouveau jour, j'ouvre les yeux un peu comme à mon habitude. Mentalement donc. J'étends ma conscience et savoure la plénitude que m'offre mon environnement. Il fait beau et les gens sont heureux.

« Bon, alors qu'est-ce que j'ai oublié ce matin. Mes clefs ? Non. Ma liste de courses ? Non plus. Je suis sûr que je manque quelque chose pourtant. Bof, pas grave. Ça me reviendra et au pire moment possible sans aucun doute. »

Ah, c'est mon papa préféré, ça ! Il s'appelle Thomas. Il est terriblement tête en l'air. C'est toujours assez drôle d'entendre ses dernières aventures.

« Ah si, ça y est ! Il faut que j'aille récupérer le gâteau d'anniversaire de Côme à la boulangerie »

Oh, je suis déçu. Tu m'avais habitué à plus drôle.

« Dire qu'on fête ses dix ans, aujourd'hui. »

Ah ! Oui, pardon. J'ai oublié de vous prévenir, chers spectateurs mentaux de mon illustre histoire : On a fait un petit bond dans le temps dans mon récit. D'un certain point de vue, moi aussi, je vais bientôt fêter mes dix ans depuis mon arrivée ici. Désolé, si je vous perds, hé hé.

Pour vous résumer tout de même un minimum, tout ce qui s'est passé en dix ans :

- La venelle des Senteurs est clairement LA venelle où il faut être : pas un déchet qui traîne, rien que des odeurs propres à la végétation qui m'entourent, et toujours très agréablement desservi par le soleil, quand il daigne se montrer.
- Neuilly-Plaisance est devenu un véritable ilot de tranquillité au milieu des chantiers pharaoniques, qui l'entourent. Apparemment, Val-de-Fontenay est devenu un nouveau « La Défense » ou “Wall Street”, pour vous dire. Notre ville, comparée aux autres, a choisi de rester dans son ambiance tranquille, sans chercher à sombrer dans cette même folie rénovatrice que tout Paris semble afficher, d'après ce que j'entends aux informations. Cela plaît forcément à beaucoup de monde ici ;
- Le monde est toujours un peu pareil : ni meilleur, ni pire qu'auparavant ;

Bref, la vie quoi.

« 2050 ? Purée. Cela n'est plus si lointain. On va voir si toutes les promesses que recèlent la fusion nucléaire seront tenues ! »

Oui, alors : si j'ai fait un tel bond dans mon récit, c'est surtout pour vous narrer la première fois que j'ai entendu que « *cela* » allait arriver. Et par « *cela* », je veux parler de la fusion nucléaire donc. Rassurez-vous, je n'ai absolument pas l'intention de vous faire un cours de physique quantique à partir de maintenant. Non, non. C'était juste pour vous dire, que cela représente mon souvenir le plus vivace de « *l'époque d'avant* » :

Pour faire simple, ce jour-là, dix ans après mon arrivée, Thomas pensait à cette grande révolution qui allait arriver pour votre société. Cela m'a rendu curieux forcément et j'ai pris le temps de me renseigner.

Et donc... la fusion nucléaire est arrivée.

Pas un rêve, pas une annonce reportée encore et encore. Non. Réelle. Commerciale. Stable. Illimitée.

L'humanité, d'un coup, s'est sentie plus légère. Plus de crainte de manquer. L'énergie est devenue aussi banale que l'air. On a bâti des réseaux immenses, des technologies folles : véhicules sans fin d'autonomie, ascenseurs spatiaux, hôpitaux miniaturisés dans des containers, agriculture en tours verticales auto-alimentées.

Et l'espace... ah, l'espace ! Je les ai entendus, les passants : *missions lunaires hebdomadaires, colonie martienne permanente, voyages interstellaires en gestation*. La fusion nucléaire n'a pas seulement changé les villes, elle a changé la perspective. Elle a rendu possible ce que l'on rangeait autrefois dans le tiroir des utopies.

La société elle aussi a évolué. Les vieilles querelles énergétiques se sont éteintes comme des lampadaires à l'aube. Le partage, la circulation du savoir et des ressources ont connu un essor fulgurant. Bien sûr, les humains sont restés des humains : capables du meilleur comme du pire. Mais globalement, la promesse a tenu. Et moi, banc planté dans ma venelle, j'ai tout entendu, tout ressenti, par éclats de pensées.

Et puis, aujourd'hui, soixante-dix ans après mon arrivée dans la Venelle, et autant d'années passées pour ce Thomas distrait dont je captais les pensées quand son fils n'avait que quelques mois alors, le voilà de retour. Il s'assoit à nouveau sur moi. Plus voûté, plus lent, mais avec un éclat malicieux dans le regard. Ses doigts tremblent un peu en se posant sur ma latte.

À côté de lui, un garçon d'une dizaine d'années, vif, impatient. Ses pensées tintent comme des clochettes :

« *Adelio. Je m'appelle Adelio. Et demain... demain, je commence ma formation.* »

Thomas sourit, sa voix douce fend le silence :

- Je suis très fier de toi, tu sais. Très, très fier.

Le garçon hoche la tête, sans vraiment mesurer tout le poids de ces mots. Il est déjà ailleurs, vers son avenir. Son avenir de... Jedi.

Oui. Vous avez bien lu. Jedi. Ce qui fut jadis une invention de cinéma est devenu, par la volonté et les progrès conjugués, une réalité. Temple Jedi de Paris, maître et padawan, sabres de lumière — le tout bien réel, et pas une illusion d'Hollywood.

Moi, je reste banc. À Neuilly-Plaisance, havre immuable, parfumé de jasmin et de romarin. Autour de moi, rien n'a vraiment changé. Mais le monde, lui, a basculé : fusion nucléaire, voyages spatiaux, et maintenant... les Jedis.

Alors, dites-moi, chers lecteurs de mes pensées mentales : vous y attendiez-vous vraiment ? Que ce soit ici, dans ce recoin paisible de la Venelle des Senteurs, qu'un jour, l'histoire prenne un tel tournant ? Que moi, humble banc de la venelle des Senteurs de Neuilly-Plaisance, devienne le "Repos des Jedis" ?

Ça pète comme surnom, n'est-ce pas ?

40. Alban

Depuis que j'existe ma vie est une suite de complications, pensez-vous, mes parents ont eu la bonne idée de me nommer Alban. Pour un banc c'est pas banal, surtout que a l'envers ça fait Bancal et ça pour un banc c'est pas normal, c'est même parfois fatal.

Mes parents l'ont fait volontairement car je suis né bancal...

Donc depuis tout petit je souffre de cette infirmité qui me rend introverti au point de me donner envie de me cacher. A l'école j'étais toujours au fond de la classe attendant le cancre qui ne manquait pas de venir s'asseoir au chaud pour faire un petit somme.

A l'église j'étais au fond près du bénitier derrière la colonne, là où personne ne me voyait et d'où je pouvais admirer le dos de l'assemblée et repérer ceux qui s'endormaient pendant le sermon.

A l'âge adulte on me posa sur un quai de gare, travail peu fatigant car les voyageurs toujours pressés ont peu de temps pour s'asseoir, parfois des amoureux se posaient sur mes genoux pour s'embrasser mais cela ne durait guère, trop pressés de trouver une alcôve pour s'allonger.

Un jour de Printemps le nettoyage du quai de la gare m'offrit la chance de ma vie; un vrai boulot de banc dans un square. La belle aubaine, un square tout neuf dans une belle ville bien tranquille. Aucun risque d'être tagué, aucun graffiti et encore moins de coups de canif pour graver des initiales.

Non tout le monde était respectueux dans cette ville et pour moi une vie heureuse s'annonçait. Le square où on me posa portait un joli nom, la venelle des senteurs.

Rien que d'entendre ce nom mon imagination s'envole, je m'imagine un petit chemin sinueux qui serpente entre des massifs de plantes toutes plus odorantes les unes que les autres

Mon installation dans cette venelle a été compliquée et les employés ont pesté et râlé car comme je l'ai dit je suis bancal... installer un banc bancal n'est pas une chose aisée mais ils ont été ingénieux et ont fabriqué une cale me rendant ainsi toute ma dignité.

Ils m'ont installé dans un coin tranquille adossé à un buisson de roses et de chèvrefeuille. Plus loin je pouvais apercevoir de la lavande, des pivoines et quelques bouquets de thym. Le soir lorsque la circulation ralentissait les doux parfums venaient jusqu'à moi et je m'endormais bercé par les doux effluves de ces beautés.

Je me suis rapidement adapté à mon nouvel environnement et je me suis fait des amis, quelques

insectes sont venus me souhaiter la bienvenue, un hérisson m'a salué avec grâce et une nuit un chat est venu se frotter à moi.

La vie de rêve pour un banc aurait pu durer longtemps si un phénomène étrange n'était pas survenu dans les jours qui ont suivi mon installation. Ça a commencé tout doucement un soir ou une petite fille s'est assise pour manger son goûter. J'ai entendu un chuchotement très bas très doux comme une petite musique ou une chanson enfantine ...*il était un petit homme* ...mais quel est ce bruit, d'où vient-il ...*pirouette, cacahuète* ...

La petite fille s'est levée et est partie rejoindre ses amies sans que je comprenne ce qui venait d'arriver.

Le lendemain tout semblait normal, les bruits de la ville me parvenaient, j'entendais les passants faire leurs courses, parler, j'entendais des rires et de grosses voix très sérieuses. Je me suis dit que j'avais rêvé que la petite fille avait chanté mais je n'avais pas vu ses lèvres bouger, et le son semblait naître en moi et pas venir de l'extérieur.

Un samedi matin un Monsieur d'un certain âge est entré dans la venelle et m'a regardé avant de s'asseoir. Il a étendu ses jambes a respiré fortement pour se détendre et ...*bon qu'est-ce que je vais faire maintenant ?*

J'ai sursauté en entendant ce chuchotement à l'intérieur de moi, on aurait dit que quelqu'un parlait directement dans le bois dont je suis fait.

Le chuchotement a continué ...*je fais des courses ou je vais jouer au tiercé ?*

J'ai fait celui qui n'entendait pas, j'ai fait la sourde oreille, et j'ai attendu que la personne parte.

Le même jour une jeune fille est venue s'asseoir, elle était belle et sentait bon, et j'ai entendu ..*pourvu qu'il vienne, puis* un jeune homme est arrivé, elle s'est levée et ils se sont embrassés longuement.

Je compris rapidement que j'entendais les pensées de ceux qui se reposaient sur mon assise.

Un jour alors que je piquais un petit somme un promeneur s'est assis et j'ai entendu ...*je voudrais que tout s'arrête maintenant* ...j'ai attendu ...*la corde, le pistolet* ...cette fois j'ai tendu l'oreille ...*ma vie ne vaut rien* ...*oups...personne ne me regrettera...*

Je ne sais pas ce qui m'a pris mais j'ai pensé très fort *non fais pas ça la vie vaut le coup*, mon occupant a sursauté en disant a haute voix *il y a quelqu'un ?*

Et voilà je l'entendais mais lui aussi m'entendait, nous avons entamé une discussion silencieuse il m'a raconté ses malheurs et misères je l'ai écouté et rassuré, il est resté longtemps assis et

petit à petit son discours est devenu moins négatif, il s'est détendu, a raconté quelques anecdotes et a fini par dire tu as raison il me reste certainement encore quelques belles choses à vivre. Cette phrase m'a rendu très heureux, je me suis senti léger et plein à l'intérieur. J'ai réalisé que je ne suis pas qu'un banc, je peux être beaucoup plus, je peux changer la vie de celui qui se confie à moi.

Cette histoire a fait le tour de la ville, je suis devenu Alban, le banc qui soulage les cœurs, depuis ce jour il y a beaucoup de passages dans la venelle des senteurs et beaucoup de gens viennent s'asseoir quelques instants pour se reposer mais aussi pour se soulager de leurs peines ou trouver des réponses à leurs questions, il y a même parfois des gens qui me demandent la combinaison gagnante du loto... mais si un jour je la trouve je la garde pour moi !

41. Le confident

Cher compère,

Voilà une bien drôle de confidence. Une lettre. Cette lettre pour toutes les oreilles grandes ouvertes, prêtes à entendre — que dis-je — prêtes à écouter. *Écouter*. Car il faut savoir prêter l'oreille à tous ces jolis et si petits détails. La tête des gens est souvent pleine de grands mots, de gros maux. Il faut savoir *contempler* tout ce qu'ils ont à penser, tout ce qu'ils ont à dire. Cherchez l'idée, aussi fugace et éphémère soit-elle, mais ne tentez pas de l'attraper ! Jamais. Il faut écouter sans retenir, patienter sans ressentir, saisir sans juger ?

Prenez cette missive pour témoin et écoutez. Écoutez la brise faire frissonner les feuilles haut perchées sur leurs branches. Le souffle lent et doux, le rythme ondulant qui anime l'inertie. Ecoutez le soleil pointer tout juste le bout de son nez, la lumière s'installer comme un maître d'orchestre, humble et silencieuse, aussitôt acclamée par la foule. Écoutez comme débute le concerto ; chacun est à sa place et l'aube s'ouvre sur une partition. Les vents, d'abord, soufflent et sifflent d'une bruyante caresse, se fauflent dans les brèches, enflent et s'essoufflent. Les cordes, ensuite, vibrent dans les gorges, se pincet de chants et se frottent d'appels gazouillés. Les percussions, enfin, font tinter une clé dans une serrure, retentir le fracas d'une grille, tonner l'ouverture. Ecoutez l'annonce du jour qui se lève.

Moi, j'écoute. J'écoute la mécanique ronronnante, mobile et roulante. Elle résonne dans sa cage d'acier. J'écoute les voix étouffées de chanteurs satellisés. Leurs mots ne sont pas pour moi. Non. Mais je tends l'oreille aux maux chuchotés, à ces voix réticentes. Elles, elles me sont destinées et, celles-là, je les entends déjà. Chacune d'entre elles a ses habitudes, anodines mais si particulières. Et chacune d'entre elles fait face à ses propres contemplations, à la délicatesse subconsciente d'une pensée, à l'horreur vibrante d'un souci, au sursaut étincelant d'une idée. Toutes, sans exception, sont des génies de la torture. Car, qui mieux qu'elles-mêmes peuvent les blesser ? Elles sont leur propre bourreau, leur propre admiratrice, leur propre démon qui leur susurre à l'oreille un fouillis de délires. Pourtant, j'aime à les entendre rire, pleurer, douter. J'aime à les écouter râler, partager, s'enivrer. J'aime à lire dans leurs méditations les solutions voilées, celles qui répondent déjà à toutes les questions. J'aime à les écouter vivre intérieurement ce qu'aucune de ces voix n'oserait vivre au-dehors. J'aime m'imaginer en confident, en ami secret.

Chaque geste naît d'une habitude. La nôtre ? La leur ? Un emprunt assuré et sans retour possible. Définitif. Et les habitudes ont la vie dure, aussi dure qu'elles sont confortables. Aussi confortable que moi ? J'aime à le croire. J'aime à y croire comme y croit cette aînée. Toujours ponctuelle, inchangée, qu'il pleuve ou qu'il vente, elle est là. Toujours là. Et je n'ai pas besoin de la voir pour la reconnaître. Écouter suffit. Son souffle est lourd, chaud, crépitant par moment. Court surtout. Elle est essoufflée. Comme toujours. Mais elle est là. Comme toujours. Et elle s'assoit. Soupir. Le soulagement, elle a atteint le banc. Sa canne tinte contre le bois alors qu'elle s'en sépare pour attraper son sac qu'elle pose sur ses genoux. Le son étouffé du cuir sur sa robe me laisse entendre sa corpulence. Elle a maigri. Sa peau se froisse sur ses muscles amincis. Second soupir. Elle est fatiguée. Un grand ras-le-bol de ce corps qui ne suit plus la cadence. Un gros sac de nœuds oui ! Ses pensées sont d'une clarté éblouissante, plus consciente que jamais elle soupire. Pour la troisième fois. Elle est vieille oui, mais pas idiote. Elle sait. Elle sait que son cœur faiblit, que son corps mollit, que ses muscles durcissent. Elle n'aime pas ça. Elle hait ça, la sensation qu'elle ressemblera bientôt davantage à une pierre qu'à une femme. Dire qu'il y a quarante ans, elle rayonnait. Magnifique. Vivante. Moi, je l'entends rayonner, là-dedans, ça bouillonne.

Mais, comme toujours, tout s'effondre en regrets. En remords. En colère. Elle est vieille. Plus proche de la fin que du début. Et elle a l'impression d'avoir perdu son temps à attendre. Attendre quoi ? Tout ! Tout. Attendre le bonheur. Attendre la vie. Cette même vie qu'elle a perdue il y a si longtemps et qui l'attend sûrement de l'autre côté. Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, elle attend encore. Elle attend la fin. Et bon Dieu que c'est long ! Elle s'impatienterait presque. Ah non ! On n'attend pas la Mort, on vit et puis c'est tout ! Elle ne s'en rend pas compte, mais il y a autant de nœuds dans son corps que dans sa tête. À son âge, elle a le temps de penser et de ressasser. Bon, ça suffit ! Elle soupire de nouveau puis empoigne sa canne et se lève d'un bond en râlant contre ses lombaires. Il faut encore qu'elle aille acheter son pain. La journée est loin d'être finie ! Et lorsqu'elle terminera, une autre suivra. Encore et encore.

Toujours plus de temps, encore un petit peu, rien qu'un petit peu... On n'en a jamais assez. Il en faut juste assez pour souffler. Ce qu'on fait généralement en se laissant lourdement tomber contre moi. Elle, elle est maman. Ce seul mot suffit pour tout dire. Maman. C'est terrible comme mot. Un mot d'une violence inouïe, d'une douleur incommensurable, d'une fierté solide, d'une joie. D'une joie... D'une joie ? Vraiment ? Quelle joie ? Celle de manger sa salade

de la veille, assise toute seule sur ce banc ? Celle de travailler quarante-cinq heures par semaine parce que c'est une femme et qu'il faut travailler plus pour gagner autant que son mari ? Parlons-en de son mari ! Elle n'a pas qu'un seul même de trois ans à la maison, elle en a un deuxième du même âge qu'elle ! Incapable de faire le ménage ou de lancer une lessive, qu'il faut supplier pour qu'il daigne l'aider à cuisiner ! Ras-le-bol !

Colère, si fertile colère. Elle donne des idées tout à fait déplaisantes. Tout à fait violentes. Foutue salade. Foutue fourchette en carton. Foutue écologie qui lui racle la langue avec un goût de papier mâché. Foutue lunch box ! Non. Pas ça. C'est son fils qui lui a peint. Elle est moche, certes, mais il était si fier de la lui offrir pour la fête des mères. Si fier. Tout sourire avec ses minuscules quenottes qui se battent en duel dans sa minuscule bouche. N'empêche, elles font vachement mal quand il décide de jouer au tigre et de la mordre. Elle l'aime son fils. Et puis, lui, il l'aide volontiers à faire à manger, même si ces talents de cuisinier sont... Inexistants. Elle lui donnerait le monde si elle pouvait. Si elle pouvait... A quoi bon, le monde est foutu de toute façon...

Elle soupire. Voilà. Mon moment préféré. Quand la colère s'épuise, que la fatigue laisse place au rêve. Un tel potentiel d'idées gâchées en images fugaces. Généralement, ils sont d'une rare beauté. Tenez, par exemple, elle rêve de changer le monde. Comme beaucoup. Comme tout le monde. Elle serait présidente et elle créerait un ministère de la maternité ! Il n'y aurait que des mamans. Non, mieux ! Que des femmes. Juste des personnes libres de leur utérus, qui seraient riches et libres. Et, tout le monde mangerait avec des cuillères en chocolat. Oui, ça, c'est bien. La fourchette tape contre le fond de sa lunch box. Elle est vide. Pas de salade en vue. Bon, c'est bien beau tout ça, mais il y a encore du travail qui l'attend ! Et elle aimerait bien finir plus tôt pour une fois, retourner voir son petit bonhomme qui l'attend patiemment à la maison. Et puis, il faut encore qu'elle fasse un peu de repassage, et les poussières aussi parce que sa maison ressemble plus à un vieux manoir qu'à un chez-soi digne de ce nom, et il faut cuisiner parce que si elle ne le fait pas, qui va le faire ? Il faut aussi qu'elle retourne chez le psy, ça fait trop longtemps, il faut qu'elle lui parle, elle est fatiguée. Tellement fatiguée. Elle aimerait vraiment bien dormir. Pendant vraiment longtemps. Vraiment très très longtemps.

Le soleil est passé de l'autre côté du ciel. Il descend et s'adoucit. Le début d'après-midi est chaud. Un calme blanc digne de l'océan. L'air semble s'être immobilisé, cristallisé alors que l'étoile entame sa lente chute. Accalmie d'été. Ça ne durera pas. Ça ne dure jamais. Ça

m'arrange.

Tenez, voilà que le concerto reprend à grand coup de cloche. Un. Deux. Trois. Quatre. Quatre heures ? Déjà ? Ça hurle et piétine là dehors. Ça rit beaucoup aussi. Un enfant me saute dessus, me jette son sac et hurle des choses sans queue ni tête à un autre enfant. J'ai toujours trouvé ça drôle les enfants. Enfin, comment est-il possible de tenir debout avec une aussi grosse tête ? N'est-elle pas lourde avec tous les rêves qu'ils ont dedans ? La baby-sitter tente de regagner leur attention, mais la sortie de l'école et la soif de liberté sont trop fortes face à elle. Ils se remettent à courir, à sauter. Et à se rouler par terre... Elle, elle soupire, ça c'est du propre... Mais voilà qu'elle dégaine une arme fatale, une arme capable de réduire le monde à néant, une arme capable de contrôler les esprits les plus vifs : un gâteau. Et au chocolat, s'il vous plaît ! Ni une, ni deux, ils se jettent dessus. C'est impressionnant la vitesse avec laquelle ils se calment et s'asseyent. Leur poids plume me fait à peine prendre conscience de leur présence. En revanche, deux cerveaux en ébullition ça ne passe pas inaperçu. Tout va si vite là-dedans ! Rien ne reste, rien ne s'accroche. Une rivière qui déverse inlassablement ses eaux dans la grotte de l'oubli. Rien n'a d'importance, rien n'a de sérieux. Ah si ! Les gâteaux, c'est sérieux ! Les jeux aussi. Aujourd'hui, ce sont des héros en mission pour sauver le monde. Demain, ce seront des agents secrets envoyés par le gouvernement pour espionner la baby-sitter. Le gâteau est fini, il faut repartir à l'aventure maintenant ! Et vite !

Le silence qui s'en suit est assourdissant. Je n'aime pas sentir le vent me faire craquer sous sa force. Je n'aime pas la fraîcheur qui me tombe dessus et me raidit. Et je hais plus que tout la seule compagnie piaillante des oiseaux.

Ça manque de musique. Ça manque de bruit. Ça manque de... Plein. Lui, il était musicien. Pianiste pour être précis. Il était doué ! Aujourd'hui, sa tête est vide et ses doigts tressautent encore du manque de notes. Il avait le don d'occuper l'espace rien qu'avec ses deux mains, de prendre possession de son auditoire avec ses dix doigts, d'imposer le silence avec quatre-vingt-huit touches. Mais, maintenant le silence l'obsède, on baisse les yeux quand on le croise, on ne répond plus à ses sollicitations, on l'évite à sa vue. Manquerait plus qu'on lui crache dessus... Qui blâmer ? Eux ? Eux et leur lâcheté face à la misère ? Lui ? Lui et l'odeur de l'échec qui lui colle à la peau ? Il est passé de mode, voilà tout. Voilà tout.

Mais, moi je l'accueillerai, je le laisserai se coucher contre moi jusqu'à la fermeture des grilles, je lui offrirai le silence jusqu'au crépuscule, je resterai jusqu'à ce que le concerto se taise sans

personne pour l'acclamer. Le rideau tombe et le monde est vide.

Voilà.

Le banc.

42. Conversation entre une fleur et un banc !!!

Hello le banc, c'est moi l'Agapanthe de la venelle des senteurs.

Il parait que tu entends les pensées des personnes qui s'assoient !!

Qui me parle, qui es-tu ?

Je suis une magnifique fleur aux pétales d'un bleu azur que les gens de passage admirent et qui est curieuse de connaître les pensées de tes hôtes.

D'accord, mais comment es-tu là ? Tu viens de si loin toi le lys d'Afrique du Sud.

Je vais te raconter mais parle-moi d'abord des pensées de tes hôtes.

Elles sont très diverses selon les âges, les origines, les difficultés...

Une vieille dame vient souvent s'asseoir. Elle sourit et revit sa jeunesse.

"Mon travail était dur et nous les femmes étions reléguées aux tâches domestiques. Nous avons eu des enfants, pas toujours voulus, que nous avons élevés dans le respect des autres et de la valeur travail. Mon époux était gentil mais il tenait les cordons de la bourse et ne permettait pas de dépenses dites inutiles. Heureusement, il y avait la lecture de romans pour rêver un peu. Avoir eu six enfants et être seule maintenant, c'est dur. Les enfants, ils ont leur vie, il faut les laisser s'épanouir. On ne les élève pas pour soi et je suis fière de leur réussite.

Heureusement il y a les petits enfants qui aiment écouter mon histoire tellement différente de la leur - le questionnement des plus petits commence par : il n'y avait pas de Smartphone mamie de ton temps !! Je raconte mon enfance, ma jeunesse... J'y prends un réel plaisir tout en m'octroyant le droit d'enjoliver les choses !! " Être Mamie c'est super ! écouter, raconter, conseiller sans le poids de l'éducation. Finalement je suis une Mamie heureuse ".

Elle est superbe ta vieille dame. Elle reste toujours très positive et ne se plaint pas. Elle est vraiment un exemple pour les autres. Tu as d'autres pensées de ce genre ?

Un vieux monsieur tranquille vient se poser quand il fait beau. Son plaisir prendre le soleil et penser à sa famille lointaine.

" Comment va la famille là-bas au bled ? J'aimerais aller les voir plus souvent mais c'est loin et cher. Ici, sur ce banc, j'ai la sensation d'être parmi eux. Je vois leurs animaux, les récoltes des fruits... Ici sur ce banc, il n'y a pas de bruit, ni de regards malsains. Seules les fleurs s'épanouissent au soleil. Un plaisir gratuit qui fait du bien".

Moi, Agapanthe, je comprends la sensation d'être éloignée de mon pays. Je viens d'Afrique du

Sud, mais mes congénères sont très présentes en Bretagne. Pourquoi suis-je là à Neuilly-Plaisance ? Sûrement à cause du changement climatique - on teste si je peux résister au froid car les températures sont plus clémentes ces dernières années. Je reste en fleur tout l'été pour le plaisir des visiteurs.

Continue ! Qui sont tes autres rencontres ?

J'ai parfois des enfants très branchés qui tentent de faire comprendre à leur papy la manipulation du Smartphone.

" il est nul papy il ne comprend rien ! " " on se demande s'il le fait exprès ! " " pourtant c'est super facile !! "

" Ils sont trop rapides pour moi ces enfants et de plus ils ne savent pas expliquer !! Mais ils sont gentils et drôles, ils m'amuse beaucoup. C'est notre façon de communiquer ".

Effectivement les nouvelles technologies s'approprient difficilement. C'est l'occasion d'un échange entre les générations. Les enfants aiment bien montrer leur savoir aux anciens !!

Dis-moi tu n'as que des vieux sur ton banc ?

J'ai aussi quelques chagrins d'amour et ruptures.

" Il aurait pu essayer de me comprendre ! Il est égoïste et n'en fait qu'à sa tête !

Je suis en colère mais pourquoi ? Pour n'avoir pas essayé de faire la paix, pour avoir eu peur de me retrouver seule ! Sommes-nous fait pour nous entendre ? Quels points communs avons-nous ?

Ce moment de solitude sur le banc me permet de faire le point mais ne répond pas à toutes mes questions. La nuit portera conseil. "

Ah, les chagrins d'amour ! Toi le banc, tu dois les écouter avec compassion !

Qui sont les personnes dont tu entends les pensées et auxquelles tu aimerais donner des conseils ?

Les mamans speeds ont du mal à se poser plus de quelques minutes. J'aimerais leur souffler un vent de quiétude.

" Déjà 16h30 heures, je suis crevée - il me faut une pause avant d'aller chercher les enfants qui vont me sauter dessus avec mille questions ! Au fait, qu'allons-nous manger ce soir ? Il y a les devoirs, la lecture ! La charge mentale d'une femme est à la limite du supportable !

Mais il y a la vie et ses petits plaisirs qui apportent un bien nécessaire ".

Les mamans !! Elles sont le socle de la famille et je peux comprendre qu'elles fatiguent. C'est

le plus vieux métier du monde que l'on exerce sans formation juste avec le cœur !

L'agapanthe, il faut que tu saches que mes hôtes sont le reflet de notre société. Je ne les choisis pas ils viennent de leur plein gré, j'écoute leurs pensées.

Un professeur vient souffler un peu le soir après la classe.

" Quelle journée ! je l'ai passée à faire le gendarme dans chacune de mes classes. Incroyable comme les élèves sont dissipés et non concentrés. Pour apprendre il faut du calme. Je suis fourbu mais j'ai le sentiment que mes règles dans mes classes seront respectées car j'ai été très ferme - pas de passe-droit sur la suppression des téléphones et pour le respect des professeurs ! Si je veux que cela dure c'est à moi de trouver le moyen de les intéresser - gros travail en perspective"

Ton professeur me plait, il sait prendre en mains les élèves. J'espère qu'il va être apprécié car donner le savoir est particulièrement dur dans notre société.

Je suis sûre que tu as rencontré d'autres personnes toutes aussi différentes qu'intéressantes.

Oui il y a ceux que j'appelle les oisifs négatifs qui passent quelques minutes et ne sont pas toujours réalistes.

" Tout va mal, la politique, le travail ... Au chômage, j'attends une proposition.

Je ne sais pas ce que je veux faire, mais il faut que ça m'intéresse et que ce soit bien payé si possible. Ma copine me dit que je ne fais pas d'efforts et qu'elle ne va pas cautionner plus longtemps mon oisiveté. Sans doute dit-elle vrai, mais pourquoi se mettre la rate au court-bouillon !!

Mais il y a aussi un jeune créateur positif qui fourmille d'idées.

"Super ce banc, idéal pour réfléchir avant la consultation de mon juriste. Je veux travailler pour moi, être mon employeur. Je suis en train de créer une entreprise. Je suis conscient qu'il me faut de l'aide en droit en gestion financière et comptable. C'est un gros travail mais c'est très enrichissant.

Ma famille me soutient c'est important qu'elle croie en moi. Ça m'aide à avancer et à m'engager pour mon futur " Les questions pour mon juriste sont prêtes allons entendre les réponses."

Finalement on critique souvent les jeunes mais tu conviens le banc qu'il y a une richesse chez eux qu'il faut savoir valoriser !

J'ai également des contemplatifs et observateurs de leurs congénères ;

" Vieux beau en admiration du jardin de la venelle - beaucoup de couleurs et de senteurs, c'est

très agréable. Tiens, une jolie femme passe - belle croupe ! - Elle semble pressée d'aller faire ses courses.

Drôle, ce couple, ils ne vont pas bien ensemble - trop de différence d'âge. Ce vieux couple semble par contre bien assorti et heureux, cela fait plaisir à voir. Cette jolie jeune fille qui monte la venelle va faire des ravages dans la gent masculine..."

Dis-moi, tu as aussi des actifs qui se posent pour réfléchir et prendre du recul ?

Les actifs sont toujours très pressés, par exemple ce cadre très stressé qui se pose deux minutes pour relire le rapport du jour.

" Je savais bien que ce rapport était truffé d'erreurs ! Il va m'entendre ce petit génie de consultant !

On ne peut faire confiance à personne !!! "

Parfois un écolo donneur de leçon jamais satisfait vient s'asseoir.

" Cette venelle est une aberration - nous aurions dû être consultés ! Il aurait fallu faire des accès en terre battue, trop de béton ! ..."

J'aime aussi écouter les pensées du gourmand qui vient déguster son gâteau favori.

" Miam que c'est bon ! un seul aurait suffi mais je n'ai pu résister ! ce n'est pas ainsi que je vais perdre du poids. Le surnom de bouboule va encore me coller à la peau !!

Même l'artiste ou supposé comme tel, pense pouvoir imiter les grands peintres mais se pose des questions sur son art.

" difficile à peindre ces fleurs !!pourtant la couleur est presque parfaite sauf pour l'agapanthe.

Je manque de technique ! il me faut travailler les couleurs ! pas si facile la peinture !!

Je suis impressionnée moi l'agapanthe par tout ce que tu entends.

Tu ne me racontes pas tout, il doit y avoir aussi des pensées en relation avec la politique. Nos élus ne viennent pas se poser ?

Ils n'ont pas le temps. Quand ils passent à toute vitesse j'entends seulement des brides de pensées :

" Difficile de satisfaire tout le monde, encore et toujours des critiques et pourtant on essaie de faire au mieux avec les désirs de tous et les contraintes. Quel métier frustrant mais tellement enrichissant au service des administrés qui parfois peuvent même être généreux en remerciements."

Mon agapanthe favorite j'ai été très heureux de partager exceptionnellement avec toi toutes les pensées de mes hôtes.

Il faut être un banc très particulier pour les entendre et une fleur exceptionnelle pour les recevoir.

Tout cela reste entre nous bien sûr !

Nous savons bien que seul l'être humain à cette possibilité de penser.

Platon dit " la pensée est un dialogue de la raison avec elle-même".

Penser c'est ce qui nous permet de nous épanouir et d'aller de l'avant.

Muguette

43. Les pensées fleurissent

Nombreuses sont ces créatures errantes qui viennent me voir chaque jour. Perdues dans un monde en perpétuel mouvement, petites gouttes de pluies prises dans un torrent continu d'activités, courant d'une précipitation à l'autre. Elles trouvent toutes un peu de repos dans mes bras accueillants. Certaines ne restent qu'un instant, comme cet humain pressé, renouant simplement son lacet défait, avant de vite poursuivre sa course quotidienne. Ou ce chat léchant brièvement sa patte pour mieux reprendre sa fière marche féline, en quête de croquettes et de caresses. Ou cet adorable oiseau au chant mélodieux et au duvet soyeux qui... ah... hum... comme c'est gênant. Bref, l'esprit de ces créatures passagères n'a pas plus le temps de se poser que leur séant. A peine commence-t-il à effleurer le mien, qu'elles sont déjà parties.

D'autres se reposent plus longtemps. Leurs pensées se démêlent alors et se déposent en douceur sur moi. Comme ce papillon ravi de dorer ses ailes ambrées à la lumière mordorée du soleil matinal, alors que la ville dort encore paisiblement sous son manteau de calme. Ou cet homme solitaire, plongé corps et âme dans un livre, dont l'univers passionnant l'entraîne vers de lointaines étoiles, brillant au firmament d'un autre monde. Ou ce couple d'amies dont les opinions politiques divergent autant que leurs cœurs convergent. Chacune respecte le point de vue de l'autre, tout en tentant de la ramener du côté de La Vérité (enfin, de la leur).

J'aime entendre le murmure intérieur satisfait du lépidoptère apaisé et admirer les couleurs de ses ailes diaphanes magnifiées par la lumière de l'aube. Je participe aux aventures cosmiques de l'humain, dont les cheveux de neige offrent un sublime contraste avec sa peau réglisse, parcourue de belles rides transformant son visage en œuvre d'art, semblable à l'écorce d'un arbre vénérable. J'écoute les femmes défendre, avec toute la fougue de la jeunesse, leur vision respective d'une société plus juste. Étonnant parfois comment les opinions de deux personnes peuvent se géolocaliser aux antipodes du spectre philosophique, tandis que leur idéalisme se rejoint. J'apprécie particulièrement la manière dont leurs âmes restent proches, à l'écoute l'une de l'autre, même si leurs convictions résident dans un parti différent. Leurs chevelures cannelle et café oscillent au gré du vent qui porte des bribes de leurs paroles enthousiastes aux oreilles des promeneurs.

Mon cœur s'est particulièrement attaché aux habitués, ces êtres qui viennent régulièrement me voir pour déposer ici leur fatigue, leur stress, leur trop plein d'énergie ou leur peine, avant de

repartir l'esprit un peu plus léger, le corps reposé. Je guette souvent leur passage, comme un renard attend son prince. Je porte tant les joies que les secrets qui pèsent sur leurs âmes. Parmi eux, une famille me préoccupe. Bien qu'ils vivent sous le même toit, leurs âmes affligées gravitent toutes autour d'un centre différent, ne parvenant ni à se comprendre, ni à se rejoindre, seulement à s'entrechoquer quand les trajectoires de leur course éperdue se croisent brutalement.

Camille, la cadette m'inquiète le plus. Son esprit est assiégé par une violente tempête de pensées tumultueuses et toxiques qui la vident de son énergie vitale un peu plus chaque jour. D'incessantes bourrasques fouettent son cœur meurtri, alors elle a construit une épaisse coquille pour protéger cette petite perle piégée à l'intérieur de ce corps qu'elle déteste. Nombreux sont les adolescents mal à l'aise avec leurs corps, dans une société obnubilée par l'apparence et bombardée d'images publicitaires aux idéaux inatteignables. Pour les personnes comme Camille cependant, le mal-être est encore plus intense. Il risque même de persister tout au long de sa vie, voire même de la mettre en danger, tant vis à vis d'autrui que d'elle-même. Les liens avec sa famille semblent avoir été sectionnés et elle se sent si seule. Privée de racines, de ce réseau de soutien et de conseils, il lui est difficile de grandir sereinement. Comme je la comprends, moi qui ai perdu les miennes. Elle souffre tant et j'aimerais pouvoir la réconforter, mais je suis bien limité pour ce faire. Je n'ai plus mes feuilles pour l'émerveiller de milles teintes de couleurs cet automne ou pour l'apaiser de leur doux bruissement. Mon large tronc généreux découpé en planches ne peut même plus l'abriter des éléments, ni purifier l'air autour d'elle.

Moi-même arraché à la terre, transformé puis séquestré dans des menottes d'acier et replanté dans du béton, j'ai perdu cette précieuse proximité avec mes semblables, que nous partagions au cœur de notre forêt luxuriante. Cependant, j'ai retrouvé une famille parmi ces créatures vagabondes qui me partagent leurs pensées et je suis heureux de pouvoir les accueillir, qu'elles puissent poser leurs corps et leurs esprits fourbus contre mon bois. J'aimerais juste pouvoir faire plus pour Camille et sa famille.

Thomas, son papa, ne comprend pas ce qu'il prend pour une simple lubie. C'est bien connu, les adolescents d'aujourd'hui sont pénibles se dit-il, oubliant qu'il a lui-même été qualifié ainsi par son propre paternel, alors qu'il traversait cette délicate période, tout comme son grand-père avant lui, etc. A son époque, on faisait moins de chichis ou on se prenait une bonne torgnole et

on ne la ramenait plus. Il est plus clément et compréhensif qu'on ne l'a été avec lui, mais diantre, il faut bien quand même que les gosses apprennent l'autorité parentale. A trop gâter sa progéniture, à céder à tous ses caprices, on ne l'arme pas contre le monde. On ne rend pas non plus service à la société si on élève des mauviettes. Il a un devoir en tant que chef de la famille et il ne sait plus quoi faire pour le mener à bien. Il souffre de sentir échouer à cette responsabilité, alors qu'il fait de son mieux pour ramener son gamin dans le droit chemin. L'avenir et le bonheur de sa progéniture dépend de lui. Tout doit être maîtrisé et bien ordonné. L'éducation et la société sont maintenues grâce à des règles immuables, aussi figées, constantes et stables que le rythme d'un métronome. Une mécanique ne peut fonctionner si un boulon prétend être une vis ! Chaque chose a un emplacement fixe et doit il n'y rester, sinon, rien ne va plus et c'est le début de la fin... Mais malgré tous ces principes essentiels qu'il tente de mettre en place pour son bien-être, l'effet semble être inverse. Camille est de plus en plus misérable et distant, soupire-t-il, accablé.

Julie, sa maman, est tout aussi perdue. On ne lui a jamais appris à gérer de tels simagrées et pourtant que faire, quand la chair de sa chair est diagnostiquée en dépression majeure avec haut risque suicidaire, sinon essayer de comprendre, désespérément. Elle est rongée d'inquiétude par l'attitude incompréhensible de l'enfant qu'elle a porté en son ventre, puis mis au monde, suivie de médecins catégoriques dès la première échographie : votre enfant est un garçon. Pourquoi alors, Camille pense que ce n'est pas le cas ? Comment accepter cela alors qu'elle avait pris soin de l'éduquer convenablement ? Elle voulait tant favoriser son intégration à la société, qu'il puisse trouver sa place et être un enfant normal, sans soucis : colorier sa vie en bleu, lui donner les jouets appropriés, l'éloigner des rayons féminins qui semblaient toujours tant lui plaire. Où a-t-elle échoué ? Qui lui a volé son fils ? Qui l'a corrompu en lui mettant des idées malsaines en tête ? Comment le sauver de cette terrible maladie ? Comment le soigner ? Est-ce sa faute ou celle d'une société trop permissive, d'un effet de mode ? Elle a entendu des choses horribles sur les opérations chirurgicales qu'on pourrait lui infliger et tremble encore à l'idée qu'il soit ainsi charcuté. Elle est prête à tout pour le protéger.

J'écoute leurs troubles, tout comme j'écoute celui de Camille. Camille a un cœur de petite fille depuis toujours. Personne ne lui a mis d'idées en tête, au contraire. Apprendre que des personnes, de par le monde, ressentent la même chose qu'elle, l'a aidée à se sentir moins seule. Savoir que d'autres humains ont aussi un corps qui ne correspond pas à leur cœur, quelle

libération ! Elle n'est pas si bizarre qu'elle le craignait. Étonnant que ses proches ne puissent la voir telle qu'elle est vraiment. Il semblerait que les humains aient beaucoup de mal à discerner les êtres au-delà de leurs enveloppes corporelles. Est-ce pour cette raison que Camille pense qu'elle doit modifier la sienne, afin qu'elle corresponde mieux à son essence ? De crainte que ses semblables ne la voient jamais telle qu'elle est, à l'intérieur ?

Quelle tristesse qu'en cherchant à la protéger de ce qu'ils perçoivent comme une anormalité, une maladie, ses parents ne contribuent, bien malgré eux, à empirer sa condition déjà difficile dans une société normative. C'est plutôt les esprits des humains qui ont parfois besoin d'être soignés, quand l'intolérance les ferme à toute différence, quand ils essaient de contraindre les autres à rentrer de force dans un moule inadapté à leurs particularités, quitte à les briser. C'est là que réside la vraie maladie. Pas dans la différence, mais dans le refus de l'accepter. Les nuances de chaque couleur sont infinies, celles de l'esprit aussi. Si certaines teintes sont plus rares que d'autres, elles apportent justement, par leur différence, un précieux cadeau à une humanité qui serait sinon d'une triste uniformité. Comment leur faire comprendre ? Comment trois personnes qui s'aiment sincèrement finissent par se déchirer, en pensant s'entraider, puis se persuadent petit à petit que l'autre les déteste ?

Un soir, Thomas, rongé intérieurement par la mélancolie découvre Julie en larmes, effondrée contre moi. Il s'assoit à ses côtés et la prend dans ses bras. Elle est révoltée de voir son mari si calme, comme indifférent face à leur situation familiale, alors qu'il essaie justement de rester fort, pour elle et leur enfant. Je ne supporte plus de les voir autant souffrir tous les trois. Alors, je tente une action désespérée. Je me rappelle toutes les pensées et émotions tourmentées de Camille : son désespoir, sa solitude, son incompréhension, sa souffrance. Je les laisse grandir en moi, se concentrer, puis je leur partage, en espérant qu'ils pourront les ressentir. Brusquement, tout est silence. J'entends Thomas et Julie prendre simultanément une inspiration de surprise, suivie d'une terrible consternation, puis d'un immense soulagement, alors que je leur transmets la solution, le besoin vital de Camille, celui qui peut assurer sa libération : l'acceptation, tout simplement. L'amour et le soutien de ses proches, ces engrais nécessaires pour que ses pensées apaisées puissent fleurir en ce monde et l'enrichir de ses propres couleurs.

Selon l'Académie américaine de pédiatrie, plus de 56% des jeunes transgenres ont eu des idées

suicidaires au cours de leur vie et 31% au moins ont fait une tentative de suicide.

Le Monde, le 6 juillet 2023 - [lemonde.fr](https://www.lemonde.fr)

Depuis 2016, les crimes et délits anti-LGBT+ ont connu une progression moyenne annuelle de 14 % [...] poursuivant la tendance à la hausse continue observée depuis 2016.

Ministère de l'intérieur, le 15/05/2025 - interieur.gouv.fr

Ce ne sont pas nos différences qui nous divisent. C'est notre incapacité à reconnaître, accepter et célébrer ces différences.

Audre Lorde – webescence.com

44. Métamorphose

Par une soirée d'automne, là où la lumière s'éclipse pour laisser place au silence, un espace pourtant rayonnait de pensées. C'était au 15 rue Chabelard, à l'angle du boulevard Clémenceau, tout proche du parc de la Venelle. Jadis trônait le magasin de Mr Boyard, le charcutier du quartier. Mais, peu après sa mort, il y a trois longues années déjà, son commerce avait été rasé pour laisser place à un square où, à l'exception d'un banc, rien ne laissait supposer que ça en était un. Ce banc, surnommé « le banc de la Venelle des senteurs » dues aux nombreuses évanescences des fleurs au printemps, semblait comme un appel à s'étendre, dans ce square quelque peu désabusé.

- « Oh ! Aaah...Mmm... ! Qu'est-ce que ça chatouille ! Mesdames s'il-vous-plait, auriez-vous l'obligeance de cesser de vous étendre sur moi ? Ah ces satanées feuilles... Mais, qu'est-ce ? Quelle lourdeur ! »
- « Lydie, douce Lydie...Que vais-je faire sans toi ? Comment vais-je traverser ces jours prochains...Alors que mon âme n'est que tristesse et chagrin ? »
- « Et voilà, et encore un qui a fricoté avec l'Amour... Maintenant il va nous faire des vers, et ça va être parti pour des alexandrins ! A croire que l'on ne peut jamais être tranquille ici. »
- « A quoi bon vivre lorsque plus aucun amour ne vous enivre...Lorsque la raison vous abandonne et que seulement ton nom partout raisonne ? »

Ainsi, tandis que de l'extérieur, un calme assourdissant enveloppait la ville, sur le banc de la Venelle, une joute verbale quelque peu originale s'opérait. Les lamentations durèrent bien trois heures durant lesquelles, le banc, objet inerte par nature, ne cessa de se plaindre. Ne pouvant fuir la situation, il souffrait, et sa souffrance était d'autant plus accrue, que personne, contrairement à lui, ne pouvait entendre ses états d'âme. Mais, alors qu'il se croyait enfin tranquille, nombreuses personnes défilèrent jusqu'au petit matin. Après le poète amoureux, ce fut au tour d'un vieillard qui se remémora son enfance et les après-midis joyeuses qu'il passait chez ses grands-parents, puis à celui d'une mère et son fils rêvassant tous deux de leurs prochaines vacances. Arriva alors un ivrogne, dont les pensées siégeaient aux confins de la conscience et qui mit notre banc dans un état d'extrême impatience. Celui-ci fut vite délogé

par deux jeunes amants qui cherchaient un coin tranquille où consumer leur amour. Lorsqu'épuisés mais heureux ils s'en allèrent, le banc explosa de colère.

- « Mais ça va durrrrrer encore loooogtemps ?! Il y en a qui essayent de se reposer ici !! C'est un véritable enfer, du matin au soir, subir, juste subir...Et personne qui m'entend...Malgré cette foule de gens qui vont et qui viennent... »

Le banc irrité bouillonnait de colère lorsqu'une arrivée aussi soudaine qu'inattendue, le tira de sa torpeur.

- « Regarde ! », s'exclama une voix. « C'est ici, que se trouvait la charcuterie Boyard. C'était quelque chose ce monsieur Boyard. Tout le monde se battait pour obtenir ses produits, mais le personnage en lui-même était d'une ignominie sans nom. Il avait toujours un mot de travers, jugeant sans relâche quiconque osait franchir son enseigne. Nombre de personnes en sont ressorties ébranlées, et je sais de quoi je parle ! J'ai moi-même payé cher mon péché de gourmandise...Ah ce Boyard, il était de ces personnes qui peuvent transformer votre journée en un éclair. Vous arrivez dans sa boutique plein d'entrain et en ressortez le ventre plein mais le cœur vide ! »
- « Pourquoi était-il comme ça, papa ? », s'enquit une voix douce d'enfant
- « Pourquoi, pourquoi... Est-ce que la cruauté s'explique vraiment ? Parfois je me le demande... Mais c'est vrai qu'il n'a pas toujours été comme ça. Enfant, il était même parfois doux. Il faut dire que la vie ne l'a pas épargné. A 12 ans, il perdait sa mère et à 15 ans, il était la risée du lycée. »

Tandis que le père et le fils se questionnaient sur les tenants et aboutissants de la cruauté du fameux monsieur Boyard, une sensation nouvelle emplissait le banc. Et c'est alors que s'opéra quelque chose d'étrange, à la limite du surnaturel. Le banc devint humide. Ce qui n'était au départ qu'une légère brume se transforma petit à petit en une fontaine puis un torrent, obligeant les occupants à fuir face à cette eau débordante, contenue depuis si longtemps. L'épisode ne dura que quelques minutes mais eut un tel impact, que le banc se trouva isolé. En effet, il fallait désormais traverser des litres d'eau pour y accéder, ce qui découragea tout visiteur à s'y aventurer. Le banc resta donc inoccupé durant plusieurs semaines, le plongeant étrangement dans un grand désarroi.

- « Que m'arrive-t-il ? Moi qui rêvais de calme et de solitude, me voilà seul et

malheureux. Plus aucune voix à entendre, plus une réflexion à surprendre, seulement le silence autour de moi. »

Il fallut attendre les beaux jours pour que le soleil chaud du printemps finisse de sécher les larmes du malheureux. Et avec lui, revinrent les passants.

- « Ah, je suis si fatiguée, me voilà à l'aube de mon dernier voyage » se plaignait Mme Luzette, 87 ans.
- « Alors, profite de ma présence pour souffler un peu. Apprécie les jours qu'il te reste, sens le soleil sur ta peau et la douceur de mon assise », pensait le banc
- « Si seulement ils pouvaient comprendre ce que je traverse, m'aimer et me respecter ainsi » se chagrinait un malade
- « Moi je suis là, songea le banc. Je t'enveloppe de ma bienveillance. Je te porte et t'offre une pause »

C'est ainsi qu'avec l'arrivée du printemps, les fleurs ne furent pas les seules à éclore. Le banc de la Venelle se prit à apprécier les passants et à converser silencieusement avec eux.

On raconte que le banc n'est autre que monsieur Boyard. Autrefois cruel et sans pitié, il aurait été métamorphosé en banc. Contraint alors à l'immobilité, il ne pouvait qu'écouter sans pouvoir être entendu. Si le cœur vous en dit, asseyez-vous sur le banc de la Venelle des senteurs. Peut-être vous aussi apprendrez-vous à écouter. Et qui sait... A vous métamorphoser.

L'humanité n'en serait que plus belle.

45. Le banc de la Venelle

Prologue

Le banc de la venelle des senteurs entend les pensées de chaque personne qui s'assoit dessus.

Ouvertes aux murmures, les arches laissent le vent nimbé de souvenirs glisser doucement.

En l'air, les lueurs légères font danser les rêves oubliés.

Insaisissable, une fragrance de cuir et de terre effleure les semelles des passants et réveille les souvenirs endormis.

Le banc, usé par des années de pluie et de soleil, semble respirer au rythme de l'allée.

Julien, Méline, Yassine et June -12 janvier 2036

C'est un nouveau projet. Un banc 2.0. Tout avait commencé dans une chambre de bonne à Compiègne où quelques étudiants geeks avaient eu l'idée d'un outil connecté sur la place publique pour collecter les pensées. Le but ultime était le rêve de transhumanisme.

L'interaction permanente entre l'organique et la machine apaiserait l'ennui de la petite bande d'introvertis. Il suffisait de toucher le banc pour qu'une colonie de capteurs sensoriels transforment les informations et envoient des messages vers un intégrateur informatique et la pensée était née dans la machine. Un jeu d'enfant à l'époque.

Le banc de la Venelle était connu des Nocéens. Banc des amoureux, banc des vieux de passages, des sans-abris. Il était parfait.

Quelqu'un vient d'arriver.

klara – 10 mars 2037- Phase d'exploration

Klara s'assoit sur le banc, au coin de la Venelle. *Le bois sent le pin. Le vent sent la pluie.* Elle prend son café, saisi au Starbucks d'à côté ; son prénom est écrit dessus avec un C. *Comment est-il possible d'écorcher les noms des gens ? Le nom c'est l'âme. Les priver de leur nom, c'est les priver de leur humanité...C'est bien pour ça qu'elle a toujours refusé de changer son nom en se mariant, qu'importe l'ampleur de son amour.* Son regard s'évade sur un moineau qui picore parmi les feuilles humides. *« Il paraîtrait que les moineaux mangent leur poids de nourriture par jour ».* *« Appétit de moineau, tu parles ! »* Une vague part de son bas-ventre jusque dans son torse, sa respiration s'accélère et les souvenirs reviennent. Puis, des pensées.

Des rires. L'intensité et l'humidité de l'empressement. Cette excitation la traverse encore. Ce n'est pas son mari qui empourpre ses joues et échauffe sa nuque. Elle sourit.

« *Le banc écoute mes pensées* », elle se lève prise d'une forme d'auto-censure malgré l'anonymat de l'instrument.

A Compiègne, on suit les passants de façon assidue, on s'accroche à l'écran qui retranscrit les pensées du chaland. On regarde les pensées et on suit les habitués comme sur une chaîne connectée. Certains reviennent. Des amours se créent, d'autres se brisent. On rit, on critique... »roh la coquine ! »

Plus loin, dans un bâtiment sobre du 8e arrondissement, à l'atmosphère solennelle et sécurisée, un cliquetis métallique se fait entendre.

Au rythme des vents, le banc semble respirer les murmures. Le bois est chaud au toucher et légèrement rugueux, les accoudoirs en fer forgé un peu rouillés sont prêts à embrasser vos pensées. Des petites fissures trahissent le temps passé et les gravures atténuées laissent deviner tous les oubliés.

Romain – 11 mars 2039

Un podcast dans les oreilles où Pablo Sévigné parlera pour la dernière fois, il s'assoit. Il a mal. Au ventre, au cœur, à la tête. Il repense à tous les ordres, les injonctions contradictoires, au temps qui passe trop vite. Les dead line et les « *Tu te sors les doigts Romain !* ». « *Putain, mais quel connard ce Hervé !* ». Il regarde le train défiler et émettre des sons de Nazgul et se surprend à avoir des envies de s'y jeter. Sous le train.

« *Faut que j'assure putain ! Je suis seul pour rapporter des thunes...pour les filles... Pour Solenn* ». « *Marre d'ailleurs de ses mails injonctifs avec des -faut qu'on, faut penser à-... Merde !!! Elle peut pas garder sa charge mentale pour elle Putain ?* »

Ses pensées crapahutent, se bousculent, se disputent. Soudain, il se remémore les rumeurs : « *Le banc de la Venelle entend toutes mes pensées* ». Pris de doute sur l'utilisation de ses pensées. « *Pour un soi-disant projet démocratique et révolutionnaire-disent les journaux « plutôt spectacle de fin du monde ce banc de merde ! Cirque moderne, putain !* ». Il se lève brusquement, emporte sa colère et laisse les lattes usées du banc derrière lui. Au loin une sirène retentit.

Plus loin encore, dans le bâtiment sobre du 8e arrondissement, à l'atmosphère solennelle et sécurisée, un cliquetis métallique se fait entendre. Quelqu'un écoute.

A Compiègne, le temps a passé. Diplôme en poche chacun.e est parti.e pour d'autres cieux. On a vendu le brevet à la mairesse et on s'en est sortis pour une belle somme.

Le banc de la Venelle a perdu ses maîtres et maîtresse. Le banc silencieux, veille.

- Félix , 12 mai 2039

Le champ magnétique trace la route. Chaque vibration du bois résonne dans les os. Chaque odeur se déploie tel un linge : poussière, fumée, chaleur humaine, nourriture, mousse humide, lointain parfum de fleurs. Chaleur d'un corps oublié sur un trottoir. Un rat crevé. L'humidité flotte fine, sur le métal du banc, sur les pierres des trottoirs, dans l'air environnant. Une ombre glisse, étirée par le vent. Tremblement d'une branche. Roulement d'un moteur à cent mètres. Les formes s'effacent, et contrastent à peine. Des éclats de couleurs : vert sombre des feuilles, gris de la pierre, noir profond des ombres.

Le banc vibre légèrement et soudain c'est lui qui semble transmettre fatigue, pressentiment, amour, colère. *C'est nouveau. Des pensées flottent, comme des bulles. Un moteur lointain encore, un pas, un battement d'aile, un souffle de vent accroché à la poussière humide. Les vibrations résonnent encore. Les fréquences trop aiguës se mêlent à l'écho des basses. L'intensité du champ magnétique, la tension dans l'air, les pressions invisibles deviennent visibles. Au loin, un son éclate. Un son familier. Une odeur. Le bruit d'un sachet, un plastique qu'on secoue. Une odeur qu'on connaît, si familière, si bonne. Et par-dessus les sirènes des pompiers, on entend encore crier... Minou ! Minou ! Minou !*

Les bancs dans le monde, partout ont fleuri et colonisé le monde. Chacun peut se connecter à un banc et écouter les pensées des manans.

Dans un écrin de coton moite, le vieux banc trône encore au milieu de la Venelle. Toujours prêt à accueillir vos pensées sans un bruit, le banc.

Dans le bâtiment sobre du 8e arrondissement, place Beauvau à l'atmosphère solennelle et sécurisée, un cliquetis métallique se fait entendre. Quelqu'un écoute encore et consigne.

12 janvier 2040– La mère et ses enfants

- Les enfants

Cette éclaboussure ouvre quelques portes secrètes. Mais il ne faut pas qu'elles touchent mes bottes. Ce monsieur a un nez énorme, c'est une sorcière. Ses lunettes embuées, son manteau bat dans l'eau, ses doigts semblent trop longs et claquent contre les poches. Il a un bouton. Un bouton énorme sur son gros nez. Il doit sentir le caca moisi.

Le froid sur les genoux, la croûte de pain dans le palais, la chaussette qui se replie dans la botte un peu humide, la culotte à l'envers. Une chanson traverse l'esprit de l'un, « Gifi des idées de génie » dans l'esprit de l'autre, du Prévert se promène dans les têtes, les idées dansent et se posent comme des feuilles dans le vent.

Encore sauter, encore rire, encore tomber, sentir la douleur dans les doigts gelés. Et penser au Yéti qui doit se les geler. Le vent pique, la lumière brille sur les flaques, et le monde se transforme. La machine collecte toujours, intègre.

- La mère

Respire froid goutte au nez gelée capuche collée numéro clé facture code rendez-vous pain chaud miette café froid. Un frisson pénétrant « *et si c'était la grippe ?* » jours à poser, rendez-vous chez le pédiatre.

La mère prend deux secondes, le temps d'un instant, le temps de humer l'odeur des enfants et de revenir au présent. *Ça sent le croissant, la douceur de leur sueur enfantine, le shampoing dop teinté de pommes et de sucre, ça sent la maison. Elle savoure cet instant de pleine conscience et de lacher prise. Elle aime cette invention qui l'invite à visiter ses pensées.*

De l'autre côté, du côté de la place Beauvau, les pulsations électriques de la mère s'agitent à une fréquence effrénée et font bipper les machines. Le banc écoute et savoure.

La distraction est devenue dépendance, l'écran seul enferme et façonne.

On s'asseyait partout tout le temps pour se recentrer et on regagne ses penates, pour retrouver l'écran qu'on allume. Pour voir l'autre, pour l'alterité.

LogPolitik – 25 septembre 2040

Dans la salle sobre du bâtiment de la Place Beauvau, iel s'assoit devant une rangée d'écrans clignotants. Chaque flux, chaque pulsation, chaque pensée d'inconnus captée par le banc est retranscrite là devant elle. Fascinant.

L'anxiété d'un étudiant, le désir secret d'un adulte, l'empressement des amoureux, la poésie des petits. Tout est là, palpable, organique. Iel sourit doucement en songeant à cette acquisition réalisée pour une poignée d'euros. L'espionnage dans un but démocratique c'est pas vraiment un mal. Iel y croit fermement en tout cas.

Iel note, iel consigne, sans malice, avec une précision méticuleuse. Il faut prendre soin de son peuple sans distinction de castes. Iel imagine les stratégies pour appliquer les plans générées par la machine.

Il faudrait mettre à disposition des remèdes pour calmer les esprits trop agités, pour nourrir ceux qui ont faim de beauté, de douceur ou qui ont faim tout court. Chaque pensée devient besoin et besoin, matière à soin. Le chaos humains devient lisible, et il suffit de tendre la main. Les émotions tissent leur toile. Le flux continu des pensées révèle l'opinion et nourrit la machine. LogPolitik.

Un cliquetis métallique résonne dans la pièce, harmonisant avec les pulsations électriques des flux de pensées. Iel se penche sur un écran, ajuste une carte de priorités, contemple avec fascination le ballet discret des besoins et des désirs, s'adosse à son gros siège Eames et sourit.

-Iris et Edgar, 27 juillet 2040

La machine enclanche. Le goût sucré de la lèvre, les grains de sel perdus dans la moustache, l'odeur diffuse d'un peu de tabac, le parfum Terre d'Hermès. Les yeux rieurs, plein de malice et de désirs, invitent à s'y perdre sans retenue. Les respirations se calquent, s'étirent, s'entrelacent. Les cœurs battent à l'unisson, forts, réguliers, entêtés. Chaque contact — peau contre peau, souffle chaud, frisson qui remonte de la nuque aux doigts — tout est intensité, tout est léger. Tout est symbiose. « Je veux que cela dure toujours ». La chaleur de la chair, l'odeur de l'haleine, l'odeur qui enivre et qui fait se perdre dans des contrées bretonnes. Dans l'autre esprit « et si on allait se mettre au frais à l'abri des regards et ... ». Les sourires s'échangent, les mains s'explorent. L'instant s'étire, suspendu. Tout semble flotter.

Les cœurs battent dans une symphonie silencieuse. Les deux corps, assis, ont trouvé refuge sur le vieux banc, usé et patient.

Le duo prend malice à imaginer leurs pensées uploadées et archivées. Laisser trace dans le monde, n'est ce pas l'idéal du monde ?

Le couple se lève avec empressement et excitation.

Le cliquetis de la machine. Un autre mécanisme dans un roulement mécanique s'enclanche. Le traitement des données est daurénavant automatisé et géré par la Machine. Un gain de temps évident pour tous et toutes.

Le banc usé et patient attend son prochain pain à manger.

-Gérard, 24 décembre 2040

Ce soir, les pensées s'allongent et flottent mollement, les doigts sont engourdis. La bouche pâteuse colle un goût de métal à la langue, et les tempes cognent, résonnent comme des marteaux. Les souvenirs remontent, gonflés comme des bulles grasses. Les sifflements des trains irritent les tympans et emportent avec eux le rire des petits qui résonnent dans la tête comme un gros sac de billes. Toi, tout doux et tout fâché dans ton petit corps d'enfant. Les

graines de sésame te dérangent, elles collent au palais. Ça gêne et tu les retires une à une, du bout de tes doigts potelés. Le visage s'éclaire, un rire jaillit, irrésistible. La pièce entière chante de couleurs. Et puis c'est le bruit de l'usine : la mauvaise odeur de graisse rance, les presses, les marteaux, les pylônes. Chaque coup résonne dans la poitrine. Les silhouettes s'affairent. Les visages rougis par l'effort et la chaleur flottent, arrivent en zoom, s'éloignent et s'évaporent comme des fantômes. Le vacarme est dense, presque palpable. Ça flotte dans l'ivresse, entre l'instant présent et les souvenirs d'antan. C'est un grand flash enfin. Une myriade d'images et de sensations que la machine engloutit. C'est sur le bruit de la lourde porte de la dernière usine qui se ferme que Gérard souffle une dernière fois.

Déconnection. Cliquetis mécanique, ronronnement des ventilateurs, vrombissement de la Machine. Les créateurs se sont effacés.

Le banc de la Venelle, le premier de son espèce soutient encore Gérard amaigri. Le banc, patient écoute et boit.

Partout, les bancs, les chaises, les sols des villes collectent pour vous mais c'est la machine à présent qui est aux commandes.

Épilogue

Éffilé, le rasoir du vent sifflera entre les arches, effeuillant une à une chacune de vos passions.

Courageux ou fous ? Ceux qui passeront seront traqués ; leurs pensées avalées, digérées par le banc ancien et patient.

Oscillant entre souffle et silence, les âmes passeront dans ces lattes, comme une traînée glissant entre métal et flamme.

Un avertissement s'imposera : sous son bois ancien et patient, le banc dévorera vos âmes.

Tout est consumé, les voix, les gestes, les vies, seuls les engrenages continueront de tourner.

Et dans ce silence de fer et de cendres, le monde se tait, car il n'y a plus que la machine aux commandes, et le banc... écoute.

46. Mémoires de bois

Les Échos de Trois Hivers

“History doesn’t repeat itself, but it often rhymes.”

Mark Twain

Un enfant attendant ses amis.

J’ai froid. Mon corps frissonne. Le banc me glace les fesses. Si je les attends plus longtemps, je vais finir par geler. Ils arrivent quand ? Vite, j’espère. Vite. Les flocons me piquent les joues. Je souffle un nuage comme grand-père. *Toussotements.*

L’air est pur, la route est large,

Le Clairon sonne la charge...

Zut. Maman avait raison. J’aurais dû prendre un tricot de plus.

Les zouaves vont chantant.

Et là-haut, sur la colline,

Dans la forêt qui domine,

On les guette, on les attend.

Je m’ennuie... Quand est-ce qu’ils arrivent ? Maintenant ? Maintenant !... J’en ai marre du froid comme ça. Ouch, mon pied ! Foutu caillou.

Le clairon est un vieux brave,

Et lorsque la lutte est grave,

C’est un rude compagnon ;

J’en ai marre. J’ai froid. C’est long.

Il a vu mainte bataille

Et porte plus d'une entaille,

Depuis les pieds jusqu'au front.

Du blanc, de la neige, et du froid partout où je regarde. Mais heureusement c'est bientôt Noël. Peut-être que maman achètera de la viande chez le boucher ? J'ai froid. Un..., deux..., trois..., quatre..., cinq..., six..., sept... C'est l'école d'Arthur. Elle est plus jolie que la mienne. Quelle chance. J'ai froid.

L'air est pur, la route est large,

Le Clairon sonne la charge...

Oh ! Les voilà. Youpi !

Le 27 décembre 1886, les restes des soldats abrités au cimetière de Neuilly-sur-Marne sont transportés solennellement au Monument d'Avron. Il s'agit de six cercueils renfermant les ossements de quatre-vingt-trois soldats¹. Un homme s'approche, le corps en ruine, la mémoire en vrac²...

J'ai bien fait de choisir ce banc. Le genou me tire, toujours le même. Celui qui a mal guéri. J'aurais aimé grimper le plateau sans pause, mais profitons de cette légère halte pour souffler. Le froid est sec, mordant. La neige crisse sous les pas du cortège. La fanfare s'est tue. Le Silence m'enveloppe. De la neige, la nouvelle école de M. Fouquet, M. Fouquet, des camarades, des Nocéens, des femmes, de la boue gelée, un enfant, des enfants, des drapeaux, des flocons, le Silence. Et ce banc. Et mon dos. Et là, cette douleur qui remonte. Rien n'a changé... et pourtant tout a disparu. Un spectacle affreux, une odeur encore plus horrible quoique recouverte par celle de la terre. Cela faisait quelques jours, je ne sais plus combien les jours sont courts et les nuits longues et bien trop froides. Si je me concentre, je ressens encore leur froid sur mes joues ridées — le froid de ces nuits-là aussi vrai que celui d'aujourd'hui. Peut-

¹ D'après : *Les Mobiles de la Seine au siège de Paris. Campagne du 8e bataillon. 1870-1871*, Jean Meillac, Paris, 1871

² Site de la mairie de Neuilly-Plaisance, *Lieux d'histoire de Neuilly-Plaisance*, La Mairie, <https://www.mairie-neuillyplaisance.com/infos-pratiques/lieux-d-histoire-de-neuilly-plaisance>, consulté le 3/09/2025

être avons-nous même perdu quelques degrés. La tempête s'est abattue sur Paris hier soir et il fait de plus en plus froid même au milieu de l'après-midi. J'ai hâte de retourner près du foyer de la maison.

Nous étions ici, à Avron... Je suis ici. Mais nous avait-on dit, les munitions manquaient et la position était intenable. Oui, c'était tout près et pourtant... Où sont les tranchées, le sang, les trous d'obus et les empreintes des Krupps ? Je n'en vois aucune trace, aucune pièce d'artillerie, rien. Je devrais le savoir, j'ai moi-même rebâti, avec quelques voisins, les bâtiments là, sur ma gauche. Pourtant, c'était bien vrai. C'était réel, n'est-ce pas ? Oui, oui, comment pourrais-je en douter ? Mon être est taché par la guerre et j'en porte ses marques sur mon corps. Mon genou... ah, mon genou, si seulement lui seul était resté sur ce maudit plateau. Des bras, des jambes émergeaient çà et là de la terre quand je passais dans la soirée. *27-28 décembre 1870*, les tirs des batteries prussiennes avaient cessé. Semblable à celui de la veille, un lourd silence avait suivi. L'ordre d'évacuation nous était parvenu à dix heures. Il fallait faire vite. Trop vite. Le bruit des opérations de rapatriement des artilleries éclipsa rapidement le calme nocturne. Tout s'agitait dans le noir. Les infirmiers habitués à leur sinistre besogne ramassaient les morts sans frisson. Les morts descendent de la maison.

Mon vieux fusil fétiche me manque. Jamais il n'aurait suffi à me maintenir en vie et encore moins à défendre nos lignes. Là, au moins, les batteries nous protègent. Qu'est-ce qu'on n'a pas inventé ? Bientôt, nous ne mourrons plus de faim ni de blessures à la guerre, mais bien déchiquetés sous je-ne-sais-quelle machine, toujours plus lourde, toujours plus rapide, toujours plus mortelle que nous ont inventée les Prussiens. Les infirmiers saisissent les cadavres par une jambe et les têtes cognent sur les marches de l'escalier, dans un bruit sourd, dégoûtant. Nous dégageons les munitions des poudrières et des casemates pour n'abandonner aucun trophée à l'ennemi. Mais ce serait folie de précipiter la retraite. Tout est contre nous : le temps clair, le froid sec, le sol recouvert de neige, la lune brillante. Aucun mouvement n'est possible sans que l'ennemi l'aperçoive et nous mitraille comme il le ferait en pleine journée. Nous partons, par groupes de cinq ou six hommes en prenant soin de placer nos fusils sous nos manteaux. Oui, c'est cela, le scintillement des armes ne doit pas nous révéler à l'ennemi.

L'odeur... L'odeur de sang, de poudre, de sueur est figée par le froid. Nous avançons avec difficulté. Le terrain est glissant. La neige, qui s'accumule sous nos pas, rend notre marche encore plus pénible. Je tombais, il rampait, on se relevait. On disait que la température avait chuté à moins quinze. Nous longeons une de nos batteries : seuls les épaulements subsistent. Ces braves artilleurs ont bien travaillé : le silence le plus complet a présidé l'enlèvement des pièces. Nous nous retrouvons près des carrières de Neuilly-Plaisance. Elles nous serviront de refuge pour la nuit. Une descente abrupte fait tomber les uns et rouler les autres. La lumière des feux et des torches se reflète sur les stalactites. Comme des monstres d'ombre. Sommes-nous les ombres ou sommes-nous les monstres ? Les trois Bataillons de la Seine sont réunis, transis, épuisés. C'est un vacarme à ne rien entendre.

Quatre heures du matin, le clairon sonne la diane. L'écho est formidable sous ces voûtes. Les sous-officiers nous pressent. Les cliquetis du métal et le pas des bottes résonnent. Les ordres chassent le sommeil. Un vacarme à ne rien entendre. Nous sommes sur la route de Rosny pour gagner Vincennes. La neige nous fait glisser. Des sapins, du bois carbonisé, du blanc taché de brun et de pourpre. Du blanc à perte de vue. Les obus nous accompagnent. Ils vont éclater çà et là, à grande distance, Dieu soit loué. L'ennemi se doute que le Plateau a été évacué et tire sur notre ligne de retraite. Malgré l'habitude, l'acide sulfurique me pique le nez et les explosions font sursauter mes épaules et bourdonner mes oreilles. Nous marchons. Je traîne ma jambe. Nous avançons. Je force mes yeux ouverts. Nous continuons. Où ? Je ne sais pas. Je ne sais plus. Le vide de mon estomac me déchire les entrailles. Nous allons, le cœur gelé et les nerfs en lambeaux.

Il a l'air plongé dans ses pensées. Il ne m'a pas vue. Peut-être s'est-il endormi. J'espère que ce froid ne lui fera de mal. Une sensation chaude se dessine à ma gauche. Une jeune femme s'est assise à côté de moi. Elle me regarde l'air inquiet. Pourtant, il fait si froid. J'ai si froid. Je ne sens plus ma jambe gauche. Je tombe. Des cris. Le Silence. Je crois qu'il va bien. J'espère que je ne l'ai pas effrayé. Il fait froid. Si froid. Sa présence est une bénédiction. Elle m'a tiré de mon cauchemar. Quoique... Ce n'était pas le pire. Pas celui-là. Pas celui où —. NON. Je ne peux pas y penser. Je vais finir par rester coincé là-bas si je ne le suis pas déjà. Seize maudites années et me voilà encore et toujours replongé dans cette horreur comme si je me réveillais encore aux bruits des tambours et au vide de mon ventre. Si je recommence à y penser lorsque

je suis éveillé c'en est fini de moi. Je devrais lui sourire. Il m'a souri. Je le lui ai rendu. Ce froid va finir par nous faire tomber les mains et les pieds. Je commence à douter que la tenue d'une telle cérémonie aujourd'hui soit impériale. Ce froid, ce vent... Ah, le cortège repart. Je ne veux pas me laisser distancée. Je devrais lui tendre mon bras et lui faire signe que la procession se dépêche vers le sommet. Ah, tiens un bras m'est tendu sur ma gauche. Je vais le prendre. Même si je préférerais m'en passer.

Et puis, quelques années plus tard, à l'aube du vingt-et-unième siècle.

Mes muscles se relâchent, mon dos se détend. Mes pieds me font souffrir. Voilà plusieurs temps que je marche faute d'avoir loupé mon bus... Je sens un sentiment de colère se dessiner dans ma poitrine puis retomber. Je fais, puis je me sens faire, puis je sais que je fais — et je le pense, ou plutôt, je me le dis. Ça a toujours été comme ça. Ces pensées qui viennent s'ajouter à d'autres idées et d'autres questions et me font bourdonner la tête. Je ne sais pas faire sans réfléchir. Même là, je sais que je suis en train de réfléchir, et je me dis à moi ce que je suis en train de faire : penser. Je sais que je pense, et ça me fait penser encore plus fort, encore plus dur, et je m'éloigne encore plus loin. Au fin fond de mon esprit, entre les charpentes de mes terminaisons nerveuses, ma voix intérieure zigzague.

Et je ne fais que ça, penser. Les pensées en boucle et l'esprit en vrac. J'aimerais arrêter, mais quand je fais, je pense. Je pense à ce que je fais, et la voix ne me quitte pas. Aucune action n'est dénouée de pensées. Non pas que je n'agis jamais sans réfléchir, simplement, la pensée est là. Elle suit discrètement, ou précède évidemment, ce que je fais. Comme si je pouvais me dédoubler, et qu'est-ce que c'est fatiguant. Alors c'est pour ça que je sais que je pense que je suis en train de sentir le vent sur mon visage. Je ne le sens pas seulement sur mon épiderme. Je pense à l'effet qu'a le vent sur ma peau. Je pense où je sens. Je sens ou je pense ? Est-ce réel ou l'ai-je simplement pensé ? Si je me concentre, à l'intérieur de moi, je suis capable de reproduire des sensations étrangères et physiques. Mais suis-je capable d'imaginer l'inadvenu ? Oui, sans doute. Non, peut-être pas. Mes jambes ne me font plus mal, je sais que je peux continuer de toute manière j'ai envie de rentrer.

Un banc dans la guerre des pensées.

Le vent s'est levé. Les gens aussi. Le clairon s'est tu. Le banc est vide, figé. Mais il est animé.

Par un refrain. Par le Silence. Par les échos des mémoires. Par le parfum des sentiments. Par le poids des corps et des esprits qui les habitent... Personne ne s'y repose, et pourtant il n'est pas seul. Il n'oublie pas. La douleur. La fatigue... Il écoute. Ceux qui pensent trop. Ceux qui se souviennent encore. Ceux qui n'ont jamais oublié. Et peut-être, il partage...

Parfois, ce sont les lieux qui se souviennent, mieux que nous

47. Le banc des regrets

On dit que le banc du parc de la « Venelle des senteurs » entend les pensées de ceux qui s'y assoient.

Ce jeudi-là, il allait être témoin d'une histoire qu'il n'oublierait jamais.

1998 – Jeudi après-midi.

Comme chaque jeudi, Jacques s'assied sur le banc du parc de la Venelle et attend impatiemment son ami Paul.

Le banc connaît bien cet homme. Chaque semaine, il entend ses pensées et ressent ses joies ou bien ses déceptions... C'est un habitué et le banc s'est attaché à lui.

Aujourd'hui, il sent un Jacques fébrile, presque enfantin d'impatience. Paul lui a promis une surprise, et le vieil homme n'en peut plus d'attendre.

Paul, cet étudiant avec qui il discute depuis quelques mois.

S'il avait eu la chance d'avoir un fils, il en aurait voulu un comme lui.

Discuter de tout et de rien, refaire le monde, s'entendre à merveille avec une personne encore inconnue il y a peu ! C'est incroyable et inespéré pour lui !

Le banc ressent l'agitation d'un homme de 79 ans, qui parfois s'ennuie et traîne sans but. Un homme qui lit à haute voix de vieilles lettres d'amour et dont le cœur bat encore au souvenir d'un prénom : Flora.

Jacques était chirurgien de renom. Il gagnait bien sa vie, pourtant il n'était pas heureux car il ne pouvait obtenir ce qui lui manquait le plus : Flora, son amour.

Il désespérait que quelque chose d'attrayant lui arrive encore... et pourtant...

Lui qui avait tout vu, tout enduré, qui avait participé à la Seconde Guerre mondiale. Lui qui avait soigné plus de morts qu'il n'aurait dû. Lui qui était revenu blessé dans sa chair et avec l'âme meurtrie.

Il n'était encore qu'un étudiant en médecine lorsque la guerre avait éclaté et on l'avait appelé pour soigner les blessés.

À 21 ans, inexpérimenté, il n'avait pas hésité : la patrie avait besoin de lui.

Mais il avait dû laisser derrière lui l'amour de sa vie, à qui il avait promis de revenir.

Ah, son amour !

La plus belle jeune fille qu'il ait jamais vue : Flora, 18 ans.

Il était parti le cœur lourd, déchiré entre son amour pour elle et son devoir pour la patrie.

Ils avaient prévu de se marier, mais la guerre en avait décidé autrement.

Après un dernier adieu, il était parti au front en emportant l'image d'une Flora décomposée tant le chagrin était lourd.

Il tenait bon grâce à elle et aux merveilleuses lettres qu'ils s'étaient échangés pendant leur séparation.

Ils se promettaient de s'épouser après la guerre. Ils voulaient des tas d'enfants et du bonheur à revendre. Ils se juraient de rattraper le temps perdu.

Ce temps perdu... quel gâchis !

Leurs plus belles années...

Flora, son amour, qu'il ne reverrait pourtant jamais...

Le banc sentait toute cette agitation, cette impatience dans le corps de Jacques qui trépignait.

Paul, l'étudiant, était devenu sa lumière du jeudi. Une petite parenthèse enchantée.

Le banc sentait bien que pour Jacques, c'est un vrai plaisir de retrouver le jeune homme et de discuter de choses et d'autres. Paul avait rencontré Jacques par hasard et leurs discussions les avaient enchantées dès le début.

Alors c'était devenu une habitude de se retrouver chaque jeudi.

Et le banc lui aussi avait hâte de ces retrouvailles pour écouter la suite des histoires qu'ils se transmettaient.

L'étudiant avait fini par connaître Flora au travers les récits du vieil homme, qui parfois lui lisait quelques passages des lettres qu'il avait précieusement conservées. Grâce à lui, Flora existait encore.

Lorsqu'il était revenu de la guerre, elle n'était plus chez elle.

Les Allemands avaient réquisitionné sa maison et elle avait dû partir avec sa famille.

Il l'avait tellement cherchée... en vain.

Les deux amoureux avaient été séparés.

Jacques y avait laissé ses larmes et son cœur, et il n'avait jamais refait sa vie. Brisé par le chagrin.

Le banc avait pu sentir ces derniers mois, le désarroi dans le cœur du vieil homme. Il vieillissait et n'espérait plus rien de la vie. Il l'avait consacré à soigner les corps malades et pendant des années, n'avait jamais pensé à lui.

Il n'avait plus de famille et pas d'héritiers.

L'argent ne lui servait à rien car il était seul.

Il était un peu fantasque. Gentiment rêveur, il délirait parfois, toujours perdu dans ses pensées, n'étant déjà presque plus de ce monde.

Alors, Paul lui avait redonné goût à la vie.

Le banc, témoin de leurs retrouvailles, entendait leurs confidences. Lui aussi était impatient de voir les deux hommes.

Ce jeudi-là, Paul n'arrive pas seul. Il est accompagné d'une femme élégante et radieuse, les cheveux argentés.

Le banc sent un Jacques attendri, frissonnant, qui n'ose croire en ce qu'il voit. Son cœur vacille. Se pourrait-il que ce soit Flora ?

Certes, il ne l'a pas reconnue tout de suite, mais qui ne change pas en 50 ans ?

Maintenant, il en est certain, c'est Flora, son amour perdu.

Mais comment est-ce possible ?

Paul lui explique qu'au fur et à mesure des histoires qu'il lui contait, il avait cette impression de déjà entendu, car sa grand-mère lui racontait les mêmes.

La guerre, un mariage retardé, un amour perdu impossible à retrouver.

Flora s'assied sur le banc, fébrile.

Prenant délicatement les mains de Jacques dans les siennes, elle se met à raconter :

« Paul est le fils de Jacques que nous avons eu ensemble. Tu vois, je l'ai appelé comme toi ».

Un fils ?

Nous avons eu un fils ?

Mais où est-il ?

Je veux le voir.

« Malheureusement, il est décédé l'an dernier dans un accident. Mon cœur s'est brisé une seconde fois

...mais Paul m'a réconfortée », elle regarde son petit-fils avec amour.

Le vieil homme sent ses yeux s'inonder de larmes. Ses mains serrent si fort celles de Flora.

Alors d'une voix vibrante de douleur, Flora raconte :

« Quand tu es parti à la guerre, j'étais enceinte. Mais seule, sans toi, j'ai dû épouser Victor, notre voisin, pour m'épargner la honte. Et quand les Allemands ont frappé à notre porte pour saisir notre maison, j'ai quitté le pays avec Victor, ne sachant où aller dans cette France envahie.

J'ai dû changer de nom, j'ai essayé de me reconstruire en me promettant de te retrouver.
J'ai vécu ailleurs tant d'années, mais j'ai toujours pensé à toi.
Je t'aimais tant que je ne t'ai jamais oublié. Au début, j'ai bien essayé de te retrouver. Puis on m'a appris ta mort. J'étais dévastée de chagrin, j'ai cru mourir mais j'ai tenu bon pour notre fils
», la vieille dame reprend son souffle, elle pleure doucement.
Pendant un instant, le monde semble s'arrêter.
Quelle femme merveilleuse.
Jacques est si heureux de l'avoir retrouvée.
Mais le banc, lui, entend autre chose.
Des silences, des hésitations, un parfum d'artifice. Quelque chose sonne faux.
Et soudain, la vérité éclate, impitoyable.
Paul n'est pas Paul, Flora n'est pas Flora....
Ce sont Julien et une complice. Deux escrocs.
Tout a commencé le jour où Julien avait entendu Jacques lire ses lettres à haute voix.
Le stratagème s'est alors construit : inventer une rencontre, une grand-mère, un amour retrouvé.
Tout paraissait si facile. Jacques voulait tellement y croire.
Pendant que le vieil homme s'abandonnait à ce bonheur retrouvé, ils videraient ses comptes, profitant de sa naïveté et de sa soif d'amour.
Le banc gémit.
Il sait qu'il garde désormais un secret trop lourd : celui d'un vieil homme abusé, qui aura offert ses dernières forces et son argent à deux imposteurs.

48. Le banc de la vengeance

On dit que le banc de la « Venelle des senteurs » entend tout.

Les pensées de ceux qui s'y assoient, les murmures secrets, les regrets et les crimes cachés.

On raconte qu'il se souvient... et qu'il sait se venger.

Par un après-midi d'automne, Marc, silhouette nerveuse, s'assied sur le banc comme chaque semaine. Les feuilles rouges et or tombent autour de lui, mais il n'y prête pas attention. Ses mains sont moites et son esprit tourbillonne : personne ne doit jamais savoir.

Il a tué.

Oui, tué.

Encore une fois.

Il ne peut s'en empêcher.

Toujours des femmes, plus vulnérables que les hommes.

Persuadé de rester impuni, ses crimes s'intensifient.

Et ici, sur ce banc isolé, il croit ses secrets à l'abri.

Le banc, vieux de plusieurs décennies, sent immédiatement le poids de la culpabilité.

Il ressent la peur, l'angoisse, mais aussi la folie et une pensée insistante :

Je voudrais m'arrêter mais je n'y arrive pas.

Le bois soupire sous le corps de l'homme, comme s'il voulait murmurer :

Les secrets peuvent parfois être entendus.

Les jours passent. Marc revient fidèlement.

Cet endroit l'attire. Il l'apaise.

Assis toujours au même endroit, il repasse dans sa tête les détails de ses crimes, convaincu que la nature muette ne peut rien contre lui.

Mais le banc, lui, observe et réfléchit.

Il doit arrêter l'homme.

Ce matin-là, Marc découvre quelque chose d'étrange.

Sur le banc, des mots se gravent à toute vitesse comme écrits par une main invisible :

On sait ce que tu as fait.

Les lettres s'effacent aussitôt lues.

Alors le tueur prend peur.

Il hurle : « Mais qui fait ça ? Arrêtez ! Je n'ai pas peur de vous, vous ne pouvez rien contre moi. »

Ses paroles se perdent dans le vent.

Marc fronce les sourcils, pense qu'il est impossible que cette phrase s'adresse à lui.

Mais qui a bien pu écrire ça ?

Et pour qui ?

Le banc a décidé de passer à l'action. Il ne peut laisser cet homme continuer. Il faut le stopper. Lui faire peur.

Les messages se multiplient, chaque jour un peu plus clairs, un peu plus précis. Les gravures racontent en détails ce que Marc a fait.

Toute l'horreur de ses crimes.

Le banc sent en lui un homme cruel et sadique.

Un soir, accablé par le doute, Marc revient pour comprendre. Il hurle dans le vent :

« Qu'est-ce que vous me voulez ? »

Le vent fait frissonner les branches. Un pétale tombe sur sa main, comme un doigt accusateur.

Le bois du banc vibre. Et pour la première fois, Marc sent une présence presque humaine, une conscience qui le juge. Il comprend alors que ses secrets n'ont jamais été les siens.

Le banc ne parle pas... mais il ne pardonne pas.

De nouvelles lettres se gravent :

On sait tout.

Le tueur a peur. Il hurle dans la nuit :

« Vous ne m'aurez jamais, vous m'entendez ? Jamais. Vous ne pouvez rien contre moi »

Ses mots se perdent dans le vent et le bruissement des feuilles.

Il rit, il se moque.

Personne ne peut rien lui faire.

Dire qu'au début, il avait eu peur du banc. Maintenant, qu'il y pense, ça l'amuse.

« Tu crois que j'ai peur de toi ? » lance-t-il au banc.

« Sérieusement, qu'est-ce que tu peux me faire ...rien. »

Son rire est gras, moqueur.

Mais il a provoqué la forêt, et elle n'aime pas ça. Elle compte bien le lui montrer.

Et il rit, il rit tellement... Qu'il en suffoque...

Soudain, son rire s'étrangle dans sa gorge...

On entend des gargouillis étouffés, puis plus rien.

Quand les policiers découvrent le corps, ils ne comprennent pas comment il peut être aussi enchevêtré dans les branches.

Il a le cou brisé et tous les os réduits en miettes.

« Le pauvre homme !

Il a dû passer un sale quart d'heure.

Mais qui a bien pu faire ça ! »

Il croyait rester impuni.

Il s'est trompé.

49. Mon nouveau moi

Silencieux, le regard vide. Je fixe l'écran de mon téléphone.

J'ai du mal à réaliser ce que je viens d'entendre. Non. Ce n'est pas possible.

Mon cerveau ne veut rien savoir et vient d'activer un disjoncteur qui m'anesthésie de toute émotion soudaine.

La veille, pour la petite histoire, j'ai vécu une soirée festive avec mes proches pour célébrer un événement sportif, et échangé des messages écrits à ce sujet avec un de mes meilleurs amis qui vit à l'autre bout du pays.

Ce gars, il est tout ce que je ne suis pas.

Fonceur, avec une assurance incroyable, débrouillard comme pas deux, il n'a pas son pareil pour dénicher les bons plans.

Un talent qui lui permet de pouvoir entreprendre ce qu'il veut.

On s'est vu le mois passé. Hier soir, on a fêté la victoire de notre club commun. Et puis. . .

Un message sur le répondeur.

A 08h31, alors que j'étais encore endormi. A 10h, ce message a bouleversé ma vie.

Je sens les larmes qui montent et mon cœur se serre.

Mais il ne faut pas. Je suis un homme.

Et ça ne pleure pas, un homme.

C'est fort. Alors il faut que je sois fort.

Ne pensez pas à un machisme exagéré.

Ce que vous voyez là est un vestige du passé, de mon passé, qui a façonné la personne que je suis, aussi imparfaite soit elle. Ce passé qui a laissé en moi des traces indélébiles qui font que jamais je ne dévoilerai une émotion qui pourrait être identifiée à de la faiblesse.

Et si à cause de ça, je n'étais pas à la hauteur ? Et si, suite à cela, on m'abandonnait ?

Et ma femme ?

Il ne faut pas qu'elle me voit comme ça. Que penserait-elle ?

Elle qui m'idéalise. Qui me voit comme son roc, son pilier. Elle est tellement sensible. Non, il ne faut pas.

Alors que je l'entends se réveiller doucement, je la rejoins pour la serrer dans mes bras. Et son sourire m'accueille de la plus belle des façons.

- Bonjour, mon chéri. Tu as bien dormi ?"

- Et toi ?, lui dis je en déposant un baiser sur ses lèvres.

Je vais te préparer un café. "

Je m'enfuis dans la cuisine, cela m'arrange

Je lui prépare sa dosette que je mets dans la cafetière, vérifie le niveau d'eau. Et alors que je saisis son mug fétiche, ses bras entourent ma taille et ses lèvres me déposent un baiser affectueux sur la nuque.

Elle sait. Elle sent que ça ne va pas. Je le sais. Je le sens.

- Ça va mon cœur ?

- Oui pourquoi ? Lui dis je dans un sourire.

- Je ne sais pas. Je te sens triste, je ne sais pas pourquoi.

A ce moment-là, j'ai envie de lui hurler ma douleur, de m'effondrer dans ses bras, de tout lui avouer.

Mais. . . non. il ne faut pas.

- Non je ne suis pas triste, allons.

- D'accord. Si tu le dis, Henri ! (c'est son expression favorite même si, vous l'avez deviné, je ne m'appelle pas Henri)

On fait quoi aujourd'hui ? Je pensais aller balader dans la vallée, tu sais, près de la maison. "

- Oooh... Tu ne préfères pas qu'on profite à deux à la maison?

- C'est une belle journée aujourd'hui, allez s'il te plaît !

Parce que je n'aime pas la voir triste, que la voir triste me déchirerait le cœur, à 14 heures, nous voilà partis.

Soyons clairs. Je le fais pour elle car je n'avais vraiment pas envie de sortir de ma caverne dans laquelle je pouvais cacher ma peine.

Mais il faut admettre que cette vallée a un charme bucolique certain.

Elle est d'un calme mystérieux, d'un apaisement difficile à décrire.

Une vallée aux couleurs d'automne, où les seuls bruits qui nous accompagnent sont les chants des oiseaux, le froissement des feuilles sous nos pas.

Cela sent bon la terre humide, l'herbe détrempée. La nature dans sa magnificence.

Ma respiration s'adapte au rythme de nos pas et cela me fait du bien. Comme si la nature m'entourait de ses bras et m'accueillait de sa douceur immense.

Alors que nous descendons la vallée de la venelle des senteurs, nous approchons d'un vieux

banc.

Son bois blanchi porte l'autographe du temps qui passe. Même si sa structure est relativement intacte, je suis sûr que ses rainures ont beaucoup à nous raconter.

Tout comme les murs ont des oreilles, peut-être son bois est le coffre à secrets d'histoires fascinantes.

Pour en revenir à l'esthétique, il est plutôt petit.

Et simple. Une assise, un dossier. Deux personnes, peut être trois, pourraient y prendre place mais pas plus. Posé là, au bord du sentier, devant un cèdre bleu de l'atlas dont les bras sinueux le protège.

On devine à son tronc robuste et imposant que ce géant a traversé le temps.

Une force de la nature qui procure un sentiment inestimable de protection.

On le ressent beaucoup plus en tant qu'adulte. Où l'on est plus exposé aux aléas de la vie.

Petit, avec les copains, on jouait à se frotter les mains sur les troncs d'arbres.

Outre le fait qu'elles étaient toutes vertes, elles étaient incroyablement douces et sentaient bon la sève.

Mais à cet âge-là, avec notre insouciance, nous étions loin d'imaginer tout ce que la nature à elle seule peut représenter.

De l'autre côté du chemin, un espace d'herbe précède une mare.

Bref, c'est tout naturellement, sous ce cèdre impressionnant, que nous prenons place sur ce banc, afin de profiter de ce moment de plénitude.

Alors que mon bras entoure l'épaule de ma femme, elle pose sa tête sur ma poitrine. Et à la manière d'un stéthoscope, son oreille se met sur mon cœur, comme pour essayer d'entendre ce que je n'ose pas lui dire.

A ce moment-là, une sensation étrange m'envahit.

Comme si quelque chose me lisait de l'intérieur. Et paradoxalement, m'enveloppe. tel un cocon.

J'entends une voix, à l'intérieur de moi, qui me murmure : " Il te manque déjà n'est ce pas ? "

Les larmes montent. Non, il ne faut pas.

J'ai un mélange de stupeur, de tristesse et d'interrogation. J'ai du mal à réaliser ce qui est en train de se passer.

Suis je en train de devenir fou ?

Pendant que je cogite sur cette situation abracadabrantesque, cette même voix continue:

" tu n'as pas pu lui dire au revoir. Et tu le regrettes. Tu aurais voulu être plus présent pour lui, ton ami. "

Je serre la mâchoire. Non il ne faut pas.

Toujours sous le choc, je décide de répondre à cette voix mystérieuse.

" C'est trop brutal. Pourquoi lui ? Il allait enfin être heureux "

" C'est vrai. Et il l'est. Il est enfin en paix. Et veille sur toi. "

" Mon ami. Pardonne-moi. Pardonne-moi mes agacements, mes peurs. J'ai été imparfait. mais jamais je ne t'oublierai.

Peu importe où tu peux être et seras, tu seras toujours avec moi. "

" Il le sait et ne t'en veut pas "

À ce moment là, je sens le vent sur mon visage qui essaie de sécher mes larmes désinvoltes, qui se sont pris le droit de rouler sur mes joues sans mon autorisation.

" J'aurais tellement voulu le voir une dernière fois, qu'il soit avec moi. Lui souhaiter bon voyage. "

Un vent gracieux se lève. Comme si là-haut ils avaient entendu ma requête.

Et devant moi, alors que mes yeux sont flous, que ma tristesse me domine, je vois une plume blanche tomber du ciel.

Et se poser à côté de moi, de nous.

Sur ce banc.

Je sais que c'est lui. Il est là, avec nous.

Cela paraît complètement fou. Je parais fou.

Mais j'ai envie d'y croire.

Ça me fait du bien d'y croire.

Mon amour se relève et me regarde d'un air doux.

Dans ses yeux, je sens de la compassion, de l'amour.

Je commence à me sentir mieux et la douleur laisse peu à peu sa place à l'acceptation.

Dans ses yeux, je comprends que l'endroit n'était pas choisi par hasard.

Elle me chuchote

-" On dit que le banc de la venelle des senteurs entend les pensées de ceux qui s'assoient dessus. On ne peut rien lui cacher. "

Elle s'allonge sur le dos, pose sa tête sur mes cuisses. Ses yeux regardent le ciel.

Je me résouds à lui dire de vive voix.

- J'ai perdu Tom.

- Comment ça ?

- Il est décédé dans la nuit.

Elle me regarde, se rapproche de moi et je ressens qu'elle est sincèrement triste pour moi.

- Qu'est ce qu'il s'est passé ?

- Je ne sais pas. J'ai juste un message qui me l'annonce. Mais pas plus.

Sa main caresse mon visage. L'autre sèche mes joues. Elle m'étreint.

Dieu que ça me fait du bien.

A ce moment-là, je sais que je suis chanceux. Je me sens entouré, aimé. Sa force m'impressionne et me rassure. Son soutien a fait de ma vulnérabilité une force.

La maintenant près d'elle, sur ce banc, Je me sens bien.

Je me surprends à penser que finalement il peut être bon de se laisser aller, quand vous êtes avec la bonne personne.

" Alors, tant mieux. Il est temps pour vous de rentrer. Et de laisser d'autres âmes en peine me rendre visite "

(ah oui, mince, c'est vrai, il m'écoute encore lui)

Ma femme, d'un coup, me regarde interloquée et me dit :

- Tu as entendu ?! C'est comme si le banc avait parlé !! "

- Ouh la, j'ai l'impression qu'il y a une madame très fatiguée qui va faire une sieste en rentrant ! ", lui dis-je en souriant.

Nous repartons vers la maison, le pas léger.

- Non mais, sérieusement !!

- N'importe quoi, non mais un banc qui parle, sérieux ??

(c'est notre secret d'accord ? En échange c'est le 4e banc quand vous descendez la vallée. Je vous ai rien dit)

50. Parmi mes amis les arbres

Le banc de la Venelle des senteurs entend les pensées de chaque personne qui s'assoit dessus, c'est un fait bien méconnu parmi les concitoyens de notre génération. D'aucuns diront que c'est impossible puisque cela poserait un problème au niveau de notre relation au monde, comment un objet aussi inanimé qu'un banc pourrait-il faire quelque chose dont même les plus raisonnables des êtres sont incapables : entendre les pensées de tout un chacun.

Du reste, c'était véritablement le cas comme les ouvriers qui l'avaient installé là, dans ce petit recoin d'effluves printanières, me le dirent un jour. Ce fut justement au printemps qu'ils s'en rendirent compte, quoi de mieux après une journée de travail dans la chaleur du centre-ville que de s'asseoir quelques minutes sur le fruit de notre effort ? Mais ce ne fut pas une pause ordinaire, bien au contraire. Henri, qui me raconte cette histoire, me dit qu'il sentit dès qu'il fut assis que quelque chose ne « tournait pas rond », c'était comme si un poids avait été enlevé de ses épaules, vous savez ce petit, ou énorme, poids que nous portons chacun en nous et qui nous accompagne jusque dans nos insomnies, et bien là, soudainement c'était comme si ses pensées étaient devenues plus légères. Elles n'avaient pas disparu, non, mais elles avaient été délestées du poids de leur silence, comme après que l'on ait raconté tout ce qui nous traverse l'esprit à notre confident, ou confidente. Seulement le hic, le léger détail embarrassant, c'était qu'Henri et ses collègues étaient restés silencieux, harassés par leur travail. N'ayant pas le cœur à philosopher, et surtout mettant le tout sous le coup de la fatigue, Henri oublia cet instant étrange jusqu'à ce que je vienne lui poser des questions là-dessus. À l'origine, mon étude devait se concentrer sur la relation des habitants à cet espace nouvellement construit, comment est-ce qu'ils le pratiquaient, comment le considéraient-ils ou encore ce qu'ils en pensaient très franchement. En croisant mes résultats d'enquête, comme tout bon professionnel doit le faire avant d'écrire son compte rendu, je me rendis compte qu'un élément concernant la venelle des senteurs revenait sans cesse, outre le fait que c'était tout de même agréable de compter un nouvel espace de verdure en centre-ville, cet élément c'était le banc avec lequel j'ai ouvert mon récit. Ce banc au dire des divers habitants interrogés n'est pas un banc ordinaire, peut-être pas extraordinaire dans le sens merveilleux ou féérique du terme, il ne vous permettait effectivement pas de passer de l'autre côté du miroir, mais suffisamment extraordinaire pour qu'il soit intéressant de se pencher dessus, au

plutôt de s'y asseoir, et de chercher à comprendre ce qui pouvait bien s'y passer. En somme, l'expérience d'Henri que j'ai relatée plus tôt est assez similaire à celles que j'ai recueillies chez d'autres personnes. Les gens ne se l'expliquent pas mais se sentent soulagés après s'être assis sur ce banc, précisément celui-ci, comme après s'être confié alors même qu'ils étaient seuls, ou en tout cas qu'ils ne s'étaient pas adonnés à une telle activité, rare sont ceux qui confient leurs pensées obsessionnelles, ou du moins intimes au milieu de la ville sur un banc public. J'arrivais alors à un point de non-retour, les récits d'autrui ne me suffisaient plus, il fallait que je comprenne par moi-même ce qu'il se passait, et surtout je devais comprendre, je devais obtenir ce secret du monde qui nous avait donné un tel objet. Depuis l'enfance, le fantastique me passionnait, et malheureusement pour moi notre réalité était bien trop cruellement réelle, il fallait être pragmatique, agir responsablement et convenir à un certain rôle social, quoique les plus libertaires d'entre nous peuvent en dire. Il m'était bien sûr possible de mettre de la magie dans mon quotidien, ou au moins de la fantaisie, l'imagination est le privilège des rêveurs, mais tout venait de moi j'étais la source de ce qui m'intrigue dans le monde, j'y mettais la magie que je voulais bien y trouver. Pour une fois le réel semblait rester hermétique à mes investigations tout en présentant quelque chose qui n'était pas si réaliste que cela. Zola aurait-il accepté d'inclure un pareil banc dans un de ces récits ? Je parie que non, cela relève du domaine du conte. Je soupçonnais en effet que ce sur quoi je devais me concentrer pour commencer était le banc, puisque c'était l'élément qui, comme je l'ai dit, était commun à toutes les histoires, et surtout parce que dans le cas contraire je ne savais vraiment pas ce que je pouvais chercher, j'aurai donc dû me résigner à rester dans l'ignorance. On ne me dit pas que je suis curieuse comme un pot de chambre pour rien, il fallait que je sache.

Je parti donc à l'aventure, armée d'un bon livre, sait-on jamais si mon expérience ne donnait rien j'aurais au moins le privilège de lire dans un endroit charmant, d'un peu de musique et d'une sacrée dose d'excitation, allait-je enfin vivre dans un monde un peu plus magique, tel que je le rêvais depuis toujours ? (Qui ne s'est jamais imaginé à la place d'Alice dans ce terrier ?) Mener ce genre d'expérience demande un minimum d'organisation, il fallait que le banc soit libre et que j'arrive à y être suffisamment tôt pour avoir tout le temps de comprendre ce qu'il s'y passait. Une petite voix en moi me disait qu'après tout je pouvais aussi bien arrêter de me prendre la tête avec tout cela, de faire une balade comme si de rien

était, profiter de l'oisiveté de la vie, et surtout de ne pas chercher à provoquer ce que je voulais vivre, pour être dans les mêmes conditions que les individus à qui j'avais parlé. Je dois dire que je fus tout de même ravie de constater que tout se présentait comme je le souhaitais. Il n'y avait que des passants et le banc était vide, il n'était même pas complètement au soleil, chance pour moi, avoir des coups de soleil en plein mois de septembre ce serait quand même un peu ridicule. Je m'assis et attendis puis, ne ressentant rien de particulier sortis mon livre. Un Zola justement, qui me riait bien au nez s'il s'avait ce qui me traversait l'esprit en le lisant... Je lus quelques lignes avant de me rendre compte que pour une fois, le tourbillon de pensées qui m'accompagne au quotidien, et s'intensifie lorsque je lis semblait s'être atténué. Je pouvais lire sans me perdre dans mes pensées comme cela ne m'arrive que trop souvent. Je décidais d'écouter ma petite voix et de continuer à lire en faisant mine de ne pas y faire attention. Quelques temps plus tard, je crois qu'il commençait alors à faire nuit, je me mis à sonder mon esprit, après tout je voulais comprendre ce que je venais de vivre. Toutes mes pensées étaient bien là, celles qui m'obsèdent et me poursuivent depuis des années, celles qui ne sont que de passage, celles qui me rendent visite de temps en temps, tout le monde était bien là, mais différemment, je n'étais pas oppressée comme à l'ordinaire par leur surnombre, je pensais, j'étais, c'est tout. Comme tout bon membre de l'espèce humaine, je n'allais pas m'arrêter là, je voulais me laisser saisir par la « magie » de l'instant, par la légèreté spirituelle, si je peux me permettre l'expression, que l'on m'avait brièvement donnée. Mais voilà, qui était ce « on » ? Comment considérer ce banc. Outre plusieurs questions que je reléguai à plus tard, pourquoi ce banc là et pas un autre ? quel matériau pouvait justifier une telle particularité ? cela impliquait-il d'autres objets ? Une question me taraudait avant tout et je brûlais de savoir si c'était possible : pouvais-je avoir accès aux pensées d'autrui à travers ce banc ?

Toujours assise, au même endroit, je formulais la question dans mon esprit, en espérant que cela suffirait peut-être à « ouvrir » je ne sais quelle brèche entre le banc et moi et me donnerait alors accès à son essence, après tout si le banc pouvait entendre mes pensées qu'est-ce qui m'empêchait de supposer que l'inverse était aussi possible, que je pouvais avoir accès aux pensées des autres, ou même du banc...qui sait ? Cette fois-ci il fallut que je concentre sérieusement mais je finis par finalement arriver à entendre un léger murmure. Ce n'était pas ma voix, ni celle de quelques-uns de mes proches. « Tiens je n'avais pas pensé que

l'on pouvait mettre des œillets dans un endroit pareil, n'empêche ça rend bien, faudrait p'tete que je fasse pareil dans mon jardin...j'y penserai... » j'entendais encore « j'aurai dû lui dire de me retrouver ici, lui dire que je l'aimais et que je ne voulais jamais le quitter. Il me manque. Je l'ai perdu. Si je lui avais dit de me retrouver ici j'aurais pu le voir encore. Lui dire ce que j'avais sur le cœur et ne jamais le quitter... » je ressentais alors toute la douleur de cette personne, la douleur de ces paroles répétées encore et encore dans un esprit souffrant et désespéré. Les affres de l'amour entraînent les pérégrinations les plus sempiternelles, faite de « si » et de conditionnel. Pouvais-je remonter jusqu'à Henri ? Combien de personnes avaient déposés sans le savoir le fardeau de leur existence ? « Ahah j'ai enfin fini mon livre !! Sacré voyage, il faut absolument que j'en parle à ma grand-mère, qu'elle rit avec moi de ces mêmes anecdotes ! Tiens je me demande où est ce livre que je cherche depuis des mois, je n'arrive pas à mettre le nom dessus, ni la main d'ailleurs, bien joué le jeu de mot ! :) ... » Cela commençait à devenir épuisant, tous n'avaient pas le même rythme ni la même cohérence de pensée, comme le lecteur peut lui-même s'en rendre compte. Quoique, je décidais de rester encore un peu, sacré péché mignon que celui de connaître autrui comme il ne se connaît pas lui-même, d'autant que je ne faisais de mal à personne et que toutes les pensées n'étaient pas malheureuses. Les voix changeaient à chaque fois, soudain je reconnus celle d'Henri, qui m'étais devenue familière suite à l'entrevue que nous avions eue. « Je donnerai tout ce que j'ai pour un bon verre d'eau fraîche... me demande ce que ça va donner quand ce sera fini, je montrerai ça à ma fille, peut-être qu'elle sera contente de voir ce que j'ai participé à faire... elle me manque, ça l'aurait fait rire de me voir tout rougeau sous le coup de l'effort... » Mignon, mais surtout palpitant. Henri semblait être l'un des premiers à s'être assis sur le banc, alors que c'était-il passé avant ce moment ? Le bois dont il est issu avait-il déjà cette particularité ? Et si cet arbre était un lointain cousin de celui dont parle Didier Van Cauwelaert dans *Le journal intime d'un arbre* ? Avait-il une pensée propre ? Plus de question que de réponse en fin de compte...

Le silence, plus rien, puis un murmure, qui semblait encore plus éloigné que les voix que j'avais entendu, en pensée naturellement, auparavant. Alors que je plongeais plus profondément dans ma fantaisie je me laissais porter par le bruissement de ce murmure, ou bien était-ce celui des feuilles des arbres alentour ? Non, je voulais y croire, cela avait quelque chose de réel, de vrai. Il fallait que lui donne encore davantage d'attention. «

J'entends une pensée étrange, qui détonne et sonne presque faux dans l'harmonie des émotions humaines qui affleure habituellement jusqu'à moi... qu'est-ce ? ... Ça parle de moi, ou du bruissement des feuilles... ça a compris... » Ça y est, j'y étais, il me fallait maintenant penser clairement et intelligiblement, tenter le tout pour le tout « j'ai compris certaines choses en effet, mais il me manque encore beaucoup d'éléments pour comprendre ce qui m'arrive... » J'avais toujours aimé les choses extraordinaires, mais de l'extraordinaire à la folie combien de bruissement de feuille y a-t-il ? « Alors c'était vrai, certains humains peuvent nous entendre...il faudrait que je le dise à mon vieil ami le chêne ça lui en boucherait un coin ! » « Mais vous n'êtes-même plus arbre, comment est-ce possible ? » « La mort est-elle une fin ? Ne dit-on pas que les esprits de vos ancêtres peuvent communiquer avec vous ? » « Certains y croient oui, mais pas tous. Soit admettons que cela soit possible... comment se fait-il que personne n'en a jamais parlé alors que vous avez dit que certains pouvaient vous entendre ? Cela aurait peut-être pu empêcher la déforestation et même changer notre relation à la nature ! » « Crois-tu vraiment que cela changerait quelque chose ? Il nous faudrait des adultes qui n'aient pas oubliés qu'ils ont aussi été enfants pour vraiment faire évoluer les choses... c'est pour cela que je ne parle pas, que je me contente d'entendre, d'écouter ce que les humains se refusent mutuellement. Vous êtes une espèce bornée, et assez étrange. Par exemple vous chercher le bonheur et pour y parvenir vous passer par le chemin avec le plus d'obstacles possibles. Aujourd'hui vous ne vous parlez même plus, je le sais, je l'entends dans vos pensées, elles sont bien plus profondes et existentielles, vous vous manquez parmi la foule, alors quitte à être loin de mes semblables, au milieu d'un chemin, j'essaie de vous aider du mieux que je peux en vous offrant l'oreille dont vous avez besoin sans même vous en rendre compte... » Trop, c'était... trop. Si nous étions dans un conte j'aurais applaudi en extase, trouvant cela naturel que mon compère le banc me raconte les dérives de ma propre espèce, mais j'aurai commencé mon récit par « il était une fois... », or ce n'est pas le cas, nous sommes dans la réalité et mon récit commence au présent de vérité général. En adulte pragmatique, je partie sans demander mon reste.

Quelques temps plus tard, après y avoir réfléchi, je me décidais à y retourner un jour. Délire ou pas je ne pouvais nier ce que j'avais vécu, je pouvais douter de la réalité de cet événement mais pas du fait que je l'avais vécu. J'avais gardé tout cela pour moi, je n'ai jamais aimé les moqueries, alors au détour d'une de mes balades l'envie me pris de retourner sur ce même

banc, où j'écris à présent. Il fallait, suivant ma tendance naturelle à la curiosité investigatrice, que je recommence. Je me mis à « parler » en pensée au banc... après un moment il finit par me répondre « te revoilà... pourquoi ? » « Je ne sais pas, une envie, sans doute, et parce qu'en fin de compte vous aviez raison sur un point, personne ne m'entend, enfin plutôt personne ne m'écoute vraiment » « et qu'attends-tu de moi ? » « Une oreille je crois, peut être aussi quelques réponses, je ne pense pas que cela paraîtra réaliste mais j'écirai sur vous, sur vous tous, je veux qu'au moins un récit, ne fus-ce-t-il qu'un récit, parle de vous, et comprendra qui pourra ».

Depuis j'écris ce que me transmet le banc, que cette phrase est étrange... mais vraie. Je ne sais pas quelle sera la portée d'un récit qui n'était qu'une étude de géographie et d'urbanisme à l'origine et qui finit en conte philosophique, mais j'espère qu'une oreille attentive l'écouterà comme j'ai fini par écouter un banc bien plus qu'ordinaire. Il me reste encore bien des réponses à trouver, à comprendre mais qui sais, peut-être qu'un jour les arbres seront les plus grands conteurs et les plus grands psychologues de tous les temps. Il faut juste laisser l'extraordinaire nous prendre par la main.

Jeunesse

1. Ciboulette, ma tortue

Salut, moi c'est Gabrielle. J'ai onze ans, une tignasse brune sur la tête, des yeux verts, des petits doigts mais des grandes mains, des petits orteils mais de grands pieds (je chausse du quarante-et-un), un petit frère appelé Alexandre et une tortue appelée Ciboulette. Ciboulette, c'est une tortue à la carapace marron avec un éclair vert clair. Son enclos est dans le jardin. Ciboulette est une tortue qui ne dort jamais et qui fait tout le temps le tour de son enclos. Je pense même à lui acheter une roue d'exercice géante. Avant, on la laissait se promener dans la maison. On a même installé une chatière pour elle. Pourquoi on ne la laisse plus faire ses promenades de santé à toutes les heures ? Tout simplement car on ne voudrait pas qu'Alexandre la prenne pour un objet et qu'il ne l'utilise d'une manière qui pourrait lui nuire (sans le faire exprès, bien sûr). Ma tortue mange comme quatre et de tout, son régime alimentaire très varié va d'un yaourt sucré à la soupe à l'oignon . . .

« À table ! », crie maman. Je me précipite dans la salle à manger car ce soir, on mange des pâtes carbonara ! En dessert, après la pomme, maman nous propose un carré de chocolat blanc. Bien sûr, on accepte et je file dans le jardin pour lire mon livre du moment « *Harry Potter et la coupe de feu* ».

Je me plonge dans ma lecture quand soudain mon animal de compagnie se met à me parler :

« Je peux avoir du chocolat aussi ? »

- Bien sûr, je réponds, plongée dans mon livre

- Super, tu peux me l'apporter s'il te plaît ? Je n'arrive pas à ta hauteur. »

Cette remarque m'étonne et je lève les yeux (ou plutôt les baisse) de mon livre et vois Ciboulette qui me regarde. Je lui demande :

« C'est toi qui as parlé ? Pourquoi tu me demandes du chocolat blanc ? » Pour la première fois, je vois ma tortue me parler :

« Peut-être que tu ne le savais pas mais chez les tortues, il est très classe d'avoir la peau pâle.

- Quel rapport avec le chocolat blanc ?

- Eh bien, les particules de chocolat qui sont séparées pendant la mastication appelées chocolatonines aident le corps à produire une substance blanche qui activent les capteurs de couleurs qui se trouvent dans la peau et donnent la couleur pâle à la peau.

- Ah bon, je ne savais pas. Bon, tiens, je lui dis en lui tendant un petit bout de mon carré (un petit bout parce que quand même, j'aime le chocolat et je ne suis pas sûre qu'elle ne me raconte pas de salades) »

J'ai du mal à m'endormir car je pense à ma tortue.

Aujourd'hui, entre les maths et l'histoire géo, j'ai un trou dans mon emploi du temps, je décide donc de vérifier ce qu'avance ma tortue. Je vais au CDI et je demande à la documentaliste, madame Marquepage, une dame très gentille, d'utiliser un ordinateur. Après avoir allumé l'appareil, je vais sur Google et écris dans le champ de recherche : « Chokolatonine » et lis le résultat indiqué « Nous ne trouvons pas de résultats, veuillez essayer avec chokolatine (pain au chocolat) » Ah, tiens Ciboulette a dû se tromper. . .

Je suis devant l'enclos de Ciboulette et je me demande si l'inventrice de la chokolatonine parle encore, je lui demande donc :

« Ciboulette, pourquoi les tortues mangent-elles de la salade ?

- Et bien, répond ma tortue avec un air très sérieux, le croquant d'une feuille de salade donne à notre carapace un touché spécial. La sève de la salade se durcit une fois dans l'estomac des tortues et se transforme en abdominaux.

- Mais les tortues n'ont pas d'abdominaux !!!

- Si, mais on ne les voit pas, ils sont sous la carapace.

- Ah ok. . . Je ne savais pas »

Je la regarde une dernière fois puis rentre dans la maison.

Ça m'étonne et je commence sérieusement à penser que Ciboulette me raconte des laitues, enfin, des salades !

Maintenant que j'ai fini mes devoirs, (du vocabulaire d'anglais) je vais voir Ciboulette avec une nouvelle question en tête . . .

Je vois Ciboulette qui fais la course avec un escargot. Autant vous dire que le record de vitesse est loin ... Comme je m'ennuie, je cherche des formes dans les nuages ... Oh tiens, une fleur, et là, une tortue ! Et là, une maison ! Je pense à ma question et je me dis que vous vous questionnez aussi là-dessus : « Pourquoi ma tortue fait-elle en permanence des tours dans la maison ». Bon, peut-être que vous ne vous la posiez pas avant mais je suis sûre que maintenant si.

Je me tourne vers ma tortue qui regarde elle aussi les nuages et lui demande :

« Pourquoi fais-tu toujours des randonnées dans la maison ? »

- Et bien, le fait d'actionner ses pattes fait fonctionner des tendons qui sont, de fil en aiguille, reliés au cerveau reçoit des informations pour chaque petit déplacement, et, plus le cerveau reçoit d'informations, plus il est rapide et entraîné à faire en sorte que la tête reste froide.

Le lendemain, je raconte tout à Amandine, ma meilleure amie, et, bien sûr, elle ne me croit pas. Je l'invite donc à venir à la maison pour voir ma tortue parlante. A 16h30, nous sommes toutes les deux devant l'enclos de Ciboulette. Pour que ma meilleure amie me croit, j'interpelle ma tortue :

« Ciboulette, comment cela se fait-il que tu parles ?

- Et bien, me répond ma tortue, j'ai mangé une plante appelée la Plantoparlantisme qui permet à l'animal qui la mange de parler.

- Ah, d'accord, je n'étais pas au courant de l'existence de cette plante. »

Amandine retourne chez elle très étonnée. Une chose est sûre, Ciboulette n'a pas fini de raconter des salades !

2. Là où commence le ciel

La maison était silencieuse depuis longtemps. Elle ne faisait plus de bruit, même quand le vent soufflait fort ou que les arbres frappaient les vitres. Tout semblait figé, comme si le temps avait décidé de s'arrêter là.

Une femme y vivait seule, à la lisière d'une forêt. Il y avait bien eu une autre vie, autrefois. Des éclats de rire, des disputes, des musiques qui passaient trop fort. Mais tout cela appartenait au passé. À une époque que personne n'osait nommer. La femme ne parlait presque plus. Sauf à l'animal. Un corbeau.

Elle l'avait trouvé un jour de pluie, au bord d'un chemin. Une aile blessée, des plumes collées, les yeux noirs et brillants. Elle aurait pu passer sans s'arrêter, mais elle l'avait pris dans ses mains, l'avait soigné. Depuis, il restait près d'elle. Il volait parfois au-dessus de la forêt, mais revenait toujours. Elle ne lui avait jamais donné de nom. C'était inutile. Il n'avait pas besoin de ça pour exister.

Chaque matin, elle lui parlait un peu. Des souvenirs, du ciel, de rien. Il ne répondait pas. Il penchait parfois la tête, comme s'il comprenait, mais elle savait que ce n'était pas possible. Jusqu'au jour où il parla.

C'était un matin gris. Le thé refroidissait dans sa tasse. Le corbeau était posé sur la table.

— Tu ne l'as jamais vraiment écoutée.

Elle ne bougea pas tout de suite. Elle pensait avoir mal entendu. Ou rêvé. Mais non. Il venait de parler. D'une voix calme, un peu grave, comme s'il portait le poids d'un secret trop longtemps gardé. Elle le fixa sans rien dire. Il n'était pas effrayant. Ni magique. Juste là. Comme toujours. Mais différent.

— Elle parlait souvent, dit-il. Mais tu étais ailleurs.

Elle sentit quelque chose se serrer en elle. Une peur ancienne, qu'elle croyait oubliée. Car elle comprit tout de suite de qui il parlait. Il n'avait pas besoin de dire son nom. L'absence dans la maison le criait déjà assez fort.

La jeune fille n'avait jamais été très bavarde, mais elle laissait des traces : des dessins, des chansons, des regards. Et la femme pensait avoir tout compris. Mais peut-être qu'elle s'était trompée. Peut-être qu'elle n'avait vu que ce qu'elle voulait voir.

— Tu faisais de ton mieux, dit encore le corbeau. Mais parfois, ce n'est pas suffisant.

Elle se sentit glisser dans quelque chose de profond, comme un puits sans fond. Des souvenirs revenaient. Des jours où elle avait haussé la voix. D'autres où elle avait détourné le regard. Et ce matin-là, où elle avait fermé la porte un peu trop fort.

— Elle croyait que tu voulais qu'elle soit parfaite, dit l'oiseau. Mais elle avait besoin d'être écoutée, pas corrigée.

Elle ferma les yeux. Les larmes ne venaient pas encore. Juste un silence nouveau, plus lourd, plus vrai. Le corbeau ne parlait pas pour accuser. Il parlait pour ouvrir. Et elle écoutait.

Elle n'avait pas prononcé un mot depuis plusieurs minutes. Peut-être même plus. Elle se tenait droite, les mains posées sur ses genoux, comme si elle attendait une sentence. Mais le corbeau ne jugeait pas. Il racontait.

— Il y a eu des moments heureux, dit-il. Des matins de lumière. Des goûters qui finissaient en chansons. Des regards partagés. Mais ils se sont effacés derrière les silences.

Elle hocha lentement la tête. Elle se souvenait aussi. Mais ces souvenirs-là, elle ne les avait pas laissés sortir. Ils étaient enfermés avec tout le reste. La douleur, la honte, le vide.

— Elle avait des pensées qu'elle n'a jamais dites, continua-t-il. Des doutes. Des envies de partir. Pas parce qu'elle ne t'aimait pas. Mais parce qu'elle pensait ne pas être aimable quand elle n'allait pas bien.

Alors les larmes vinrent. Pas celles qu'on verse devant les autres. Celles qu'on garde pour soi depuis des années, qui coulent sans bruit, sans secouer le corps, comme une rivière souterraine qui trouve enfin une sortie.

Le corbeau ne dit rien pendant un moment. Il la regardait pleurer sans bouger. Puis il ajouta, doucement :

— Elle est toujours là, d'une certaine manière. Mais pas dans ce silence. Pas dans la maison fermée. Elle est dans ce que tu n'as pas encore osé dire.

Alors la femme se leva. Elle marcha jusqu'à une pièce qu'elle n'ouvrait plus. Elle poussa la porte lentement. L'air était un peu poussiéreux. Le lit défait. Un carnet sur la table. Une paire de chaussettes oubliée. Elle s'assit sur le bord du lit. Et elle murmura :

— Est-ce qu'il est encore possible d'avancer ?

Le lendemain matin, elle ouvrit les volets. La lumière mit du temps à entrer, comme si elle hésitait. Elle n'était pas douce. Ni réconfortante. Mais elle était là. La femme sortit sans manteau, malgré l'air frais. L'herbe mouillée lui colla aux chaussures. Elle marcha jusqu'au

vieux pommier, au fond du jardin.

Le corbeau était perché sur une branche. Elle leva les yeux. Il la regardait. Pas comme un animal. Pas comme un humain non plus. Mais comme une présence. Une mémoire. Un témoin. Dans ses mains, elle tenait une lettre. Pas longue. Juste quelques phrases. Pour celle qui n'était plus là. Pour celle qu'elle avait aimée sans toujours comprendre. Pour celle qu'elle aurait voulu écouter davantage.

Elle enterra la lettre au pied de l'arbre, dans un petit trou qu'elle creusa avec une cuillère. Pas besoin de cérémonie. Juste un geste. Quand elle releva la tête, le corbeau s'envola. Il ne fit pas de bruit. Il monta dans le ciel, lentement, jusqu'à devenir un point minuscule. Elle ne savait pas s'il reviendrait. Peut-être qu'il n'avait jamais été là. Peut-être qu'elle avait seulement eu besoin de lui, à ce moment précis. Mais ce n'était pas grave.

Ce matin-là, elle comprit que tout ne serait pas effacé. Ni guéri. Mais que quelque chose avait recommencé à bouger. Le ciel n'était pas moins gris. Mais elle le regardait enfin en entier.

3. Chat et moi

Salut, c'est Rufus et voilà mon petit chat Arnorld miaouuuu

Aujourd'hui, je caresse Arnold quand soudain...

Il me griffe !! Il n'avait jamais fait ça avant. Je me suis dit : en punition, je lui donnerai du chou-fleur. Il va être mis au régime ! Un mois plus tard, Arnold me dit :

- J'en ai marre du chou-fleur, donne-moi des croquettes au thon. Miaou
- Attends, tu parles !!!?
- Oui... mais je ne sais pas pourquoi. Miaou.
- Si tu parles, je vais tout t'apprendre : lire, écrire, calculer, l'histoire, la géographie, danser, chanter, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le russe, le latin, l'italien, les sciences, le vélo, la natation, les gestes de premier secours, le numéro de la police, le numéro des pompiers, ... TOUT.

Ainsi s'ensuivit un rude programme d'entraînement pendant 3 ans. Un jour, Arnold dit :

- J'en ai marre d'apprendre ! Marre marre MARRE miaou
- J'ai envie de découvrir le monde. Miaou
- Où veux-tu aller ?
- Au Pérou. Miaou
- OK, en route !!!!

Arrivé au Pérou, ils visitèrent le Machu Picchu. Pendant la balade, Rufus, à cause de l'altitude, fit un arrêt cardiaque. Aussitôt, Arnold appela les pompiers en leur disant :

- Rufus a fait un arrêt cardiaque pendant la balade, je commence le massage cardiaque miaou
- OK, on fait au plus vite.

Et maintenant, pour avoir sauvé une vie, Arnold a sa propre statue dans la venelle des senteurs.

Et tout ça à cause d'une histoire de chou-fleur. 😊

4. Le secret du chat parlant

Il a toujours plu dans le monde entier. Du moins, il pleuvait déjà quand je suis née. Personne n'a jamais su pourquoi. Aujourd'hui, c'est lundi. Et comme tous les lundis, j'ai perdu mes écouteurs. Je cours partout dans ma chambre pour les trouver. Quand soudain, mon chat, Akio, dit d'une voix sereine et maîtrisée :

- Ils sont sous ton oreiller, Luna. Je vérifie et souris : Enfin ! MAIS ATTENDS QUOI !!!? Je sursaute et me retourne brusquement vers lui, choquée.

- Tu... tu as... je bégaie.

- Tu ferais mieux de courir, ton bus passe dans 3 minutes. Dit-il.

Je le regarde, bouche bée, ne comprenant pas ce qu'il se passe. Après un moment en étant restée immobile et incapable de réfléchir, je secoue ma tête et recule doucement vers la porte de ma chambre.

- Je... je vais y aller, dit-je d'une voix peu détendue, mais... tu ne bouges pas d'ici. On... parlera ce soir...

J'ouvre la porte de ma chambre sans quitter Akio des yeux et le ferme brutalement, comme si j'espérais que quand je la rouvrirai ce soir tout ceci ne soit qu'un rêve. Je sors de chez moi, stupéfaite. Mon chat... PARLE ?! Je prends le bus et arrive au collège. Mon esprit est sens dessus-dessous. Je m'assoie en classe de français, sors mes affaires et regarde dans le vide. Pourquoi mon chat m'a-t-il parlé ? Est-ce que j'ai juste rêvé ? Pourquoi maintenant alors que je l'ai depuis des années ? Est-ce qu'il serait... POSSÉDÉ !!!?

- RAH ! N'IMPORTE QUOI !!! Je m'écris en frappant mes mains sur ma table.

- Tout va bien Luna ?, me demande ma professeure. Mince ! J'avais complètement oublié que j'étais en cours. Tout le monde me regarde. Je parviens à articuler quelques mots, rouge de honte, et le cours continue. Toute la journée se passe pratiquement comme ça. Mon esprit est totalement ailleurs, mes prises de paroles improbables et complètement insensées. Je rentre chez moi précipitamment, déterminée à savoir ce qu'il se passe. Et ça a intérêt à être plausible ! Je n'ai absolument rien suivi en cours ! Je cours dans ma chambre et ferme la porte à clé.

- A nous deux ! Je m'écris en me retournant.

Akio est toujours là, à la même place que ce matin sur mon lit. Je pose mon sac par terre lentement et le regarde suspicieusement ;

- Qui es-tu ?, je demande, la voix légèrement tremblante.

- Je suis ton chat, me répond-il.

- Ah oui ???! Alors comment se fait-il que tu parles ???!!!, je m'écriis.

Il saute du lit et s'avance vers moi.

- A vrai dire, je ne sais pas non plus. Cela fait des années que j'essaie de te parler. Il faut croire à un miracle.

Un cauchemar, oui !

- Cependant, il ajoute sérieusement, je pense que c'est le bon moment.

Je le regarde, interrogative.

- Le bon moment ? Pourquoi ?, je demande.

- Tu n'es pas sans savoir, commence-t-il, qu'il pleut sur terre depuis fort longtemps. Eh bien figure- toi, que je suis à l'origine de ce phénomène. Et pour l'arrêter, je dois me rendre au temple sacré de la déesse Saraphelle en Colombie pour lever cette malédiction sortie de nulle part qu'on m'a jetée. J'aurais très bien pu le faire dès le début mais vois-tu, j'ai besoin de quelque chose. En l'occurrence, ici, quelqu'un.

Mon cerveau bug avec tout le flux d'informations qu'il vient d'emmagasiner.

- Comment... qui... enfin... je bégaye

- Je sais ça peut paraître irréel... mais j'ai vraiment besoin de ton aide, Luna. Il me regarde avec ses magnifiques yeux bleus... et je décèle à l'intérieur une grande tristesse. Touchée, je m'accroupis en face de lui et essaie de me calmer.

- Pour résumer : tu es la raison pour laquelle il pleut continuellement sur terre, tu dois te rendre dans un temple pour lever cette malédiction et tu as besoin de je ne sais pas quoi. C'est ça ?

- Tout à fait, me répond- il.

Je ferme les yeux et soupire. Dire que je suis en train de parler avec mon chat.

- Très bien... je vais t'aider...

Mais dans quoi me suis- je encore fourré ?!!!!

Me voilà au beau milieu des rues de la capitale de la Colombie, ma valise en main, Akio dans mon sac à dos et des gens à perte de vue.

- POURQUOI J'AI ACCEPTÉ ????! Je crie

- Parce que tu es une fille extrêmement gentille, me répond Akio depuis mon sac à dos.

- Un peu trop... Je soupire.

Je sors ma carte de ma poche et la déplie. Akio sort de mon sac et se positionne sur mon épaule droite. Je le regarde, surprise et blessée.

- ME PLAINDRE !!!? TRÈS BIEN !

Je me retourne et marche dans la direction opposée à lui.

Après avoir marché longtemps, je m'assoie sur un rocher et repense à ses mots. C'est complètement absurde. Qu'est-ce que je fais ici ? Maintenant que j'y pense il ne m'a pas vraiment dit pourquoi il avait besoin de moi. Je ne remarque que quelques minutes plus tard qu'un écureuil essaie de grimper à un arbre mais n'y parvient pas à cause de la pluie. Je me lève et m'approche lentement de lui. Il recule, apeuré et grelottant de froid.

- Ne t'en fais pas, je lui dis d'une voix rassurante, avec un sourire et en lui tendant ma main, je veux juste t'aider.

Il hésite au début mais finit finalement par monter dans ma main que je monte vers l'arbre où se trouve son habitat. Je souris légèrement en le voyant se réfugier à l'intérieur et aperçoit soudain au loin une faible lumière. Je marche vers celle-ci, intriguée.

- Normalement, le temple se trouve dans une forêt assez éloignée des habitations, me dit-il. J'ai pris la précaution, juste avant de partir précipitamment, en utilisant toutes mes économies durement gagnées en m'occupant des adorables jumeaux de ma voisine pour acheter mon billet d'avion, de repérer sur la carte toutes les forêts de la Colombie.

- Et bien allons-y, dis-je, peu enchantée.

C'est ainsi que pendant des jours nous passons à vagabonder dans les forêts sauvages de la Colombie à la recherche du fameux temple de Seraphelle. On en profite également pour discuter de toutes les années où il m'a vu grandir. On rigole beaucoup et je passe aussi beaucoup de temps à aider des gens. Porter des courses, soigner des enfants qui tombent, offrir de la nourriture, etc. Un jour c'en est trop pour moi. La journée avait déjà mal commencé. Je me suis réveillée avec d'horribles courbatures, car oui nous dormions dans la nature, je suis tombée à plusieurs reprises dans des trous d'eau pensant que c'étaient des flaques d'eau, j'avais perdu notre carte et par-dessus tout, Akio me disait sans cesse de me dépêcher.

- C'EST BON, J'EN PEUX PLUS !!! Je crie, en lançant mon sac par terre. CONTINUE SANS MOI SI JE SUIS TROP LENTE !!!

Akio qui marchait devant, s'arrête et se retourne.

- Arrête de te plaindre, quelques jours dans la nature et ça y est fatiguée, me répond-il d'une

voix aussi froide que la pluie qui s'abat sur nous.

Je le regarde, surprise et blessée.

- ME PLAINDRE !!!? TRÈS BIEN ! Je me retourne et marche dans la direction opposée à lui.

Après avoir marché longtemps, je m'assois sur un rocher et repense à ses mots. C'est complètement absurde. Qu'est-ce-que je fais ici ? Maintenant que j'y pense il ne m'a pas vraiment dit pourquoi il avait besoin de moi. Je ne remarque que quelques minutes plus tard qu'un écureuil essaie de grimper à un arbre mais n'y parvient pas à cause de la pluie. Je me lève et m'approche lentement de lui. Il recule, apeuré et grelottant de froid.

- Ne t'en fais pas, je lui dis d'une voix rassurante, avec un sourire et en lui tendant ma main, je veux juste t'aider.

Il hésite au début mais finit finalement par monter dans ma main que je monte vers l'arbre où se trouve son habitat. Je souris légèrement en le voyant se réfugier à l'intérieur et aperçoit soudain au loin une faible lumière. Je marche vers celle-ci, intriguée.

- Et bien, ça... c'est... magnifique....

Un sublime édifice se tient devant moi. Des murs de pierres couverts de dessins extrêmement bien exécutés, de hautes colonnes soutiennent un toit imposant orné de perles bleues. Au centre de cette majestueuse construction, se tient la statue d'une femme absolument divine, vêtue d'une robe fluide blanche ornée de pierres dorées, tenant dans ses mains un sceptre à la forme des nuages.

- Impressionnant, n'est-ce pas ? Me dit Akio soudainement sorti de nulle part.

Je le regarde et tourne mon attention à nouveau sur le temple.

- Oui... je réponds d'une petite voix, toujours fâchée par ses mots de tout à l'heure. On l'a trouvé... tu peux y entrer maintenant.

- C'est là que tu entres en jeu. Je t'ai bien dit que j'avais besoin de quelqu'un pour entrer dans ce temple... et bien ce quelqu'un c'est toi. Me dit-il avec assurance.

Je tourne ma tête vers lui, surprise et fronçant les sourcils.

- Moi ?! Mais... je... je suis juste une fille normale... pourquoi tu aurais besoin de moi ?

- Loin de là... regarde l'étymologie du prénom Saraphelle. Elle veut dire 'âme bienveillante'.

J'ai besoin d'une personne rempli de bonté, de délicatesse, d'attentionnée... et de gentille.

Ces mots résonnent en moi.

- Je... ce n'est pas moi... je ne suis pas... , je bégaye avant qu'il ne réponde sincèrement.

- Tu l'es... et tu l'as toujours été. Tu n'hésites jamais à aider les autres même si ça signifie abandonner ton propre bien être. Tu as toujours les bons mots pour réconforter et tu es douce. Je t'ai vu aider ce pauvre écureuil tout à l'heure, aider des personnes durant notre périple même quand tu étais épuisée, aider les voisins, tes amies. Ta présence est telle un refuge de lumière dans l'obscurité. Et te voilà ici malgré les dures paroles que j'ai prononcées et que je regrette. Tu n'es pas partie alors que tu avais tous les droits de le faire.

Je laisse échappée une larme. Personne ne m'avait jamais dit tout ça. Je ne savais pas que j'avais désespérément besoin d'entendre ces mots.

- Toi vraiment... j'essuie ma larme et commence à avancer vers la porte du temple, suivi d'Akio. Je pousse la porte ouverte et ce que je vois est à couper le souffle. Une douce chaleur régnait dans l'air malgré la froideur de la pluie dehors, les bougies disposés au mur éclairaient le chemin vers un somptueux autel dorée. On avance vers cet autel où se trouve sur le mur d'en face une divinité d'eau, entourée de mosaïque de saphir illustrant des tempêtes. Une fois devant, les empreintes d'un chat et d'une main sont dessinées dans la pierre. Akio grimpe sur l'autel.

- Je suppose que je dois poser ma main sur cette empreinte et toi l'autre. Je demande en le regardant.

Ce à quoi il répond par un hochement de la tête.

- Et qu'est-ce qui va se passer après ?

Il met un moment avant de répondre :

- Le monde sera enfin libéré de cette pluie incessante. Je perçois de la peine et de la gratitude dans ses yeux.

Je pose ma main. Soudain, l'empreinte sous ma main s'illumine et des secousses s'emparent du sol.

Il pose sa patte sur l'empreinte, le geste signant presque un point final. Soudainement, une grande lumière s'évade du sceptre de la statue juste devant nous. Je regarde Akio... qui pour la première fois semble sourire.

- Merci Luna... dit-il avant que la lumière nous aveugle complètement.

Je me réveille dans mon lit avec un léger mal de tête. Je me lève et m'assois devant ma fenêtre en regardant le lever du soleil.

- Ce serait bien d'avoir un chat...

5. L'enquête d'un chat

Ah, la vie est vraiment belle !, s'exclama Jack, un détective privé d'une agence anglaise très reconnue de par le monde, en faisant des caresses à Sherlock, son chat. Il l'avait nommé ainsi en hommage à un détective bien connu de tous. Tout à coup, la sonnette retentit. Le détective se leva en rouspétant et se dirigea vers la porte. Il l'ouvrit et vit Mrs. Maple, une dame d'un âge respectable, arborant son habituel manteau en fourrure d'hermine et portant à son doigt une belle bague.

- Je voudrais encore vous remercier d'avoir retrouvé la chevalière de mon mari hélas décédé, soupira-t-elle, d'un air mélancolique.
- Oh, je ne mérite pas tant d'éloges, lui répondit-il. Je sais bien qu'elle a pour vous une grande importance.
- Oui, confirma-t-elle. Elle me rappelle la manière dont il écrivait ses lettres, puis dont il faisait couler la cire sur l'enveloppe avant d'appuyer délicatement dessus avec la chevalière gravée des armoiries de sa famille.

Ils discutèrent encore un peu, se saluèrent et la vieille dame sortit dans la rue.

Lorsque Mrs. Maple fut partie, une avalanche de travail, matérialisée par une mer de clients, assomma Jack d'enquêtes. Une fois le gros de la foule passé, deux personnes, un peu en retrait, entrèrent. Il s'agissait d'une enfant pleurant à chaudes larmes et de sa mère.

Le détective, las de cette longue journée en eut vite marre de ces hurlements et essaya de reconforter la fillette.

- Qu'y-a-t-il ? lui demanda-t-il poliment.
- Ma sou, ma sou-sou, ma souris ! Ouuuuuuuuuuu !

La mère expliqua :

- Sa souris a disparu de sa cage, qui était fermée. Il y a du sang. Elle a peut-être été assassinée ou enlevée !
- Pfff, très bien, j'enquêterai mais pas avant un mois, j'ai trop de travail.
- Mais il n'y aura plus de pistes ! sanglota la fillette.
- C'est fort probable mais j'ai d'autres affaires plus importantes à régler avant. Vous DEVREZ attendre !

- Non, je ne veux pas ! dit-elle en se remettant à pleurer de plus belle.

Sa mère reprit la parole :

- Calme-toi ma chérie, on va trouver une solution.
- Peut-être puis je vous payer plus cher ? Vous comprenez, ma fille tient vraiment à sa souris alors cela m'arrangerait si vous la retrouviez, dit-elle au détective en sortant une liasse de billets de 50£.
- Tout ça ! C'est autant que deux mois de mon salaire ! Cela m'arrangera fortement mais je ne peux pas, je dois d'abord régler une longue affaire pour le gouvernement. Enfin, si vous voulez détruire la paix dans le monde et engendrer une troisième guerre mondiale pour une simple souris, allons-y, mais vous en paierez le prix.
- Tant pis...

Tandis qu'ils dialoguaient, Sherlock, le chat, s'approcha et miaula en se frottant à leurs jambes.

Il ronronna tant et si bien qu'Emma s'exclama :

- C'est drôle, on dirait qu'il veut nous aider ! C'est un détective lui aussi ?
- Ou alors il a juste entendu et reconnu le mot « souris ».
- Non, je veux faire l'enquête !
- Quoi ? Mais tu es le chat le plus paresseux que je n'ai jamais vu de ma vie entière ! Tu ne veux jamais jouer, ni te promener ! Tu passes tes journées à dormir et là tu veux t'occuper d'une enquête !
- C'est faux.
- Tu veux retrouver la souris puis la manger quand tout le monde aura le dos tourné.
- Non.
- Si.
- Non.
- Si.
- Non.
- Si non.
- Si euh, non. Je la retrouverais, fois de Sherlock.
- C'est d'accord, nous verrons bien comment tu te débrouilles. Mais si tu fais le moindre faux pas, je ne te confierai plus jamais rien. Et puis d'abord, depuis quand tu parles toi ???

- Maintenant que tu me le dis, c'est vrai que c'est une très bonne question. Je n'en sais rien.

La mère de l'enfant, qui s'était évanouie à la vue du félin doué de la parole retrouvait petit à petit ses esprits. Elle s'écria :

- Je ne rêve donc pas, ce chat parle.
- Eh bien, il faudrait croire que oui. Acceptez-vous que ce soit lui qui fasse l'enquête à ma place ?
- Ouiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !!! Vient chatchat !

L'animal se dirigea droit dans les bras de la fillette, qui commença à lui gratouiller les oreilles. Sa mère et Jack réglèrent les derniers détails, puis elles partirent en emportant le félin dans leurs bras.

Arrivées chez elles, le chat, posé à terre, se dirigea droit vers la cage de la souris, qui trônait en plein milieu de l'appartement.

Il farfouilla autour, puis finit par se diriger vers le sang, bien visible, au centre de la cage, elle-même grande ouverte. Il le renifla, le sentit, le huma délicatement, le goûta puis se tourna doucement vers les humains, qui lui dirent :

- Alors ? C'est bien du sang, ça on le sait, mais ensuite ?!!

Ce à quoi le félin rétorqua, en se tournant vers eux, la gueule toute rouge :

- Pour tout vous dire, non, ce n'est pas du sang, c'est du jus de framboise. Votre charmante petite souris n'a pas été assassinée, elle est partie ou a été enlevée. De plus, vous aviez dit que la cage était fermée, or elle est là grande ouverte.
- J'avais pris du jus pour le goûter, et j'en avais laissé un peu car je suis allée aux toilettes, s'exclama soudain la fillette. Peut-être en a-t-elle bu ? Ou alors je l'ai renversé en me levant.
- En parlant de goûter, pourrais-je manger avant de me mettre au travail ?
- Non, et même si vous aviez faim, non. Vous aurez à manger seulement une fois que vous aurez retrouvé Ruby. Et maintenant, au travail !

Notre cher ami à quatre pattes se mit donc à fouiner dans toute la maison, laissant les humains vaquer à leurs occupations. Il finit bientôt par flairer une piste, qui le conduisit droit à... un

plant de mélisse, entreposé dans la chambre de Emma. Le chat adorait cette plante qui lui rappelait de bons souvenirs de son enfance, lorsque sa sœur était encore avec lui. Il en mangea quelques feuilles, et se sentit tout de suite mieux. Ah, cette sensation citronnée dans la bouche, quel bonheur ! Sherlock se rappela soudain ce qu'il avait à faire et tendit l'oreille. Il entendit une petite musique venir de derrière lui, se retourna et... vit notre amie la souris perchée sur le piano d'Emma en train de jouer une musique, un très célèbre leitmotiv correspondant à un garçon avec une cicatrice en forme d'éclair.

Lorsqu'elle eut fini, quelqu'un l'applaudit. Elle répondit inconsciemment : « Merci, merci ! », se retourna, vit le chat, son ennemi de toujours et cria. Elle voulut s'enfuir mais était paralysée d'effroi. Il s'en approcha et Ruby, croyant qu'il voulait la dévorer, eut tellement peur qu'elle s'évanouie. Le félin la prit délicatement dans sa gueule et l'amena dans le salon. La mère s'écria alors :

- Mon dieu, elle est morte ! Hors de la maison, tueur de souris !

Sherlock posa doucement le rongeur sur la table, et contesta :

- Ne dites pas n'importe quoi, vous voyez bien qu'elle respire ! Regardez, elle reprend connaissance.

En effet, notre petite amie émergeait doucement en marmonnant :

- Ça sent les framboises, j'en veux encore, c'est super bon.

Ce à quoi la mère répondit :

- Depuis quand parles-tu ?
- Aucune idée !
- Ruby ! Je suis trop contente de te retrouver ! Pourquoi tu étais partie ?, la questionna Emma.
- J'aimerais moi aussi quelques explications, ajouta sa mère.
- C'est parce que tu n'avais pas refermé ma cage après m'avoir donné à manger, donc je suis sortie. J'ai trouvé du jus de framboise, j'en ai bu, c'était délicieux. Après, j'ai entendu du bruit, donc je suis partie précipitamment me cacher et j'ai renversé le jus qu'il restait dans le verre et que j'avais emmené dans ma cage pour faire des réserves. Je suis arrivée dans la chambre d'Emma. J'y ai vu le piano, et comme je l'entends parfois jouer, j'ai voulu essayer. J'ai vite trouvé comment il marchait et ai refait un air que j'avais déjà entendu et qui m'avais beaucoup plu. J'ai vu Sherlock qui m'a applaudi.

Il s'est approché de moi pour me manger, du moins, c'est ce que je croyais, et je pense que je me suis ensuite évanouie car je me suis réveillée ici avec le don de la parole !!!

- Alors, on va te donner une ration quotidienne de jus de framboises comme ça tu parleras toujours, on va t'apprendre le piano et tout ce que tu voudras et tu deviendras très célèbre !!!!!!!!!!!
- Trêve de bavardages, maintenant que votre chère petite souris est retrouvée, je peux l'avoir comme récompense ?
- Quoi ?!! Tu veux la manger ?!? Dehors vilain chat !
- Je ne veux pas la manger, mais jouer avec elle. Comme cela, mon maître ne me qualifiera plus de fainéant.

Emma lui répondit :

- Je ne peux pas te donner Ruby, mais si tu veux, tu pourras venir jouer avec nous tous les jours !

Le chat voulu s'en aller, mais la mère le retint et lui annonça :

- Attends, ne t'en vas pas, j'ai quelque chose pour toi. Je reviens.

Effectivement, la mère courut chercher une petite boîte qu'elle posa devant Sherlock.

Ce dernier l'ouvrit et en sorti une espèce de boudin gris, qui se révéla être une souris. Le félin se jeta littéralement dessus et la dévora en un clin d'œil !

Les deux petites s'exclamèrent en cœur :

- Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii, il l'a mangée !
- Oui, et elle était délicieuse cette souris en PÂTE D'AMANDE ! répondit le chat.

Un concert de rire s'éleva alors dans le séjour de cette agréable petite demeure. Il monta tant et si bien qu'il parvint aux oreilles du dieu des chats, qui se mit également à rire aux éclats.

6. Le jour où je vis le pays des chats

Je n'avais toujours voulu que du bien pour Neige. Mais qui aurait cru qu'elle se ferait surprendre dans ma chambre en ce samedi soir, et que, pour une fois, je la chasserais à coups de balayette ?

– Va-t'en, Neige, retourne t'occuper de tes petits chatons !

J'avouais être un peu jalouse. Depuis qu'elle avait eu ses petits, elle se fichait éperdument de moi. Mes parents l'avaient installée dans la chambre de Maya, ma sœur aînée, qui avait 15 ans.

– Elle est plus grande, elle saura mieux les gérer que toi !

Mon père n'était pas d'accord avec ma mère :

– Elle a 12 ans, Loïs peut très bien gérer ces trois petits chats ! C'est elle, la plus proche de Neige !

Finalement, il a fini par céder et je me suis retrouvée sans Neige durant 3 semaines ! Filou, Zoom et Ronrouxa, ses jeunes chatons, devaient rester avec elle.

Annie, qui venait de fêter ses 8 ans hier, le jour où Neige, Zoom et Filou avaient quitté le panier depuis l'accouchement, Ronrouxa avec eux, accueillit Neige dans sa chambre (seulement séparée par un rideau de la mienne) et me dit :

– Loïs... Neige n'a rien fait... Pourquoi t'es méchante avec elle ? C'est pas juste, si c'est ça, tu n'es plus ma grande sœur !

Elle croisa les bras et me tourna le dos, puis regagna son côté de la pièce. Neige passa sous le rideau, se refautila de mon côté, me montra les crocs et repartit. J'entendis la porte claquer et devinai que ma sœur cadette venait de sortir. Je la suivis discrètement et la vis s'engouffrer dans le repaire des chats, la chambre de Maya. Quand je regardais par le trou de la serrure, Maya tenait Filou dans ses bras, et Neige était sur ses genoux. Annie câlinait Zoom et Ronrouxa. Elles firent tomber Neige sans faire exprès, mais elles étaient tellement occupées à regarder sous tous les angles les trois petites boules de poils qu'elles ne la ramassèrent même pas. La chatte miaula, mais sans résultat. Je finis par entrer brusquement, l'attraper, et sortir en courant. Elle se débattit et sauta sur mon lit. Zoom, Filou et Ronrouxa appelaient désespérément leur mère, et finirent par réussir à se dégager des filles, passèrent par la porte de ma chambre entrouverte et se blottirent contre Neige. Je m'allongeai sur mon lit à côté d'eux, mais soudain :

– Tu ne me détestes pas, finalement. Depuis que tu m’as chassée à la balayette, je croyais que tu me haïssais réellement.

– Te chasser à la balayette ? Écoute, désolée Nei... Oh ! Annie ! Je suis tombée dans le panneau ! Comme si les chats savaient parler !

– Hé, Loïs !

Annie entra en trombe dans ma chambre.

– T’aurais pas vu Filou ? Et Ronrouxa ? Et Zoom ?

– Hein ? Ce n’était pas toi ?

– Comment ça, ce n’était pas moi ?

– Oh, euh... non, rien. Laisse tomber.

– Bon...

Quand elle fut partie, je me tournai vers Neige et la fixai avec des yeux ronds.

– Eh oui, je parle ! Du jamais vu, hein ?

– Mais... Quoi ? Comment... non !

– Nous aussi on parle !, fit Ronrouxa.

– Et moi !, décréta Filou.

– Moi aussi !, s’écria Zoom.

– Mais comment ?

– C’est la nuit des chats.

– La quoi ?

– La nuit des chats. Une fabuleuse nuit où les chats peuvent parler. Il existe une nuit par animal. Hier, c’était la nuit des lynx. Demain, c’est la nuit des renards et après-demain, celle des loups. Il y eut un long silence dans lequel Neige s’étira avant de reprendre la parole :

– Il existe un endroit appelé le pays des chats. Tous les chats du monde qui ne veulent plus vivre en ce monde y vont.

– Attends..., dis-je. Ça fait beaucoup d’infos à digérer d’un coup...

– Je t’y emmène, Loïs ! Filou ! Zoom ! Ronrouxa !

Je m’assis sur mon lit et Neige vint sur mes genoux. Je voulus me lever après 2-3 caresses, mais n’y parvins pas.

– J’ai lancé le processus par téléportation pour aller au pays des chats. Tu ne pourras plus bouger dans les minutes à venir.

Ronrouxa monta sur mes épaules, Filou se blottit contre ma jambe et Zoom s'agrippa à mon bras quand un tourbillon de couleurs survint. Je fermai les yeux, et quand je les rouvris, je vis que nous étions dans un dôme tellement grand que j'en voyais à peine le bout. Nous étions pile au centre du dôme, sur une passerelle en hauteur. Sous nous s'étalaient des plaines immenses et magnifiques. Au loin, une forêt, un désert...

– Le pays des chats est divisé en 12 parties. Les plaines, où sont les chats joueurs. La forêt, où s'installent les chats casse-cou, qui aiment se battre et le danger. La montagne : les chats qui aiment le froid, les escalades périlleuses sont au paradis ! Le désert, où les chats morts se reposent. C'est un peu le cimetière des lieux. Le volcan ! Les chats qui aiment le chaud s'y installent. Le pays de l'eau : plage, mer, cascade... Rares sont ceux qui s'y installent, mais ça vaut le détour, crois-moi ! Ce regroupement de bâtiments, là-bas : les chats dont les humains leur manquent un peu... Les chats de concours s'y installent. Là-bas, le coin garde-manger. Ici, le coin des chats qui ont moins de 4 mois. Ici, le coin nouveau-né, où les chats naissent. Là, un endroit de repos : le paradis du dodo ! Et la dernière, là où les chats simples ne voulant pas se compliquer la vie, les chats n'ayant choisi aucune partie, quoi ! Une simple prairie bordée de champs.

– Waouh ! Je n'imaginais pas un tel endroit, même dans mes rêves ! Et t'en connais, des choses !

– Je savais que ça te plairait.

– Si ça me plaît ? C'est incroyable !

On descendit un long escalier de marbre blanc avant de traverser la plaine jusqu'à la forêt.

– Magnifique ! J'adore cet endroit !

On s'enfonça dans les sous-bois quand soudain un chat roux nous interpella !

– Neige immaculée ! Sais-tu qu'il est interdit d'emmener un humain au pays des chats ?

– Je sais, Griffé de feu.

– Au fait, comment vont Zoom de ciel, Filou de terre et Ronrouxa d'eau ? J'ai appris la nouvelle par Feuille d'été qui l'a apprise de Glaceglow qui l'a apprise de votre voisin, à la maison d'à côté de chez vous, Arc-en-ciel bleu et sa petite, Flat blue, et son petit : Nuage Arc-en-ciel.

– Bien, merci, chef.

– Neige immaculée ?

– C'est comme ça que l'on m'appelle, ici. Lui, Griffé de feu, c'est le chef !

– Oui, et en tant que chef, je te nomme gris pluie au pays des chats. Tiens, enfile ça.

– C’est quoi ?

– Des gants.

– Pourquoi ?

– Tu verras !

Je les enfilai et, au bout de dix secondes, je me transformai en un chat noir !

– Waouh ! Plus cette journée avance, plus elle est incroyable !

– Tu seras, en tant que chat, Violet d’été !

– J’aime ce nom !

On passa tout le reste de l’après-midi à gambader dans la forêt. Griffé de feu étant parti, Neige nous suivit de loin, moi, Violet d’été, Ronrouxa d’eau, Zoom de ciel et Filou de terre. On s’amusait bien, mais ce fut l’heure de rentrer.

– Retire tes gants, me dit Neige. Laisse-moi te prévenir d’une chose. Tu ne pourras pas te transformer en chat hors de la nuit des chats et du pays des chats.

– D’accord !

Je retirai les gants pour redevenir humaine, et en sortant de la forêt, je me remarquai Griffé de feu qui me saluait. Je le lui rendis, et on remonta l’escalier pour arriver sur la passerelle. Je regardai une dernière fois les 12 territoires de ce merveilleux monde de chats. Ronrouxa sur ma tête, Filou dans mes bras, Neige sur mes genoux et Zoom accolée à moi, Neige immaculée, la chatte blanche, lança pour la 2^e fois le processus. Un tourbillon de couleurs, et je me retrouvai sur mon lit. Moi, Violet d’été, gris pluie ou encore Loïs, je m’allongeai sur mon lit, posai les gants sur la table de nuit et fermai les yeux.

Je me réveillai ce matin de bonne humeur. J’avais fait un super rêve ! Mais en me tournant sur le côté pour me lever, je remarquai deux gants noirs inconnus sur ma table de nuit. Était-ce bien un rêve ? Neige se leva avant moi, attrapa les gants et sauta par la fenêtre de ma chambre dans le jardin, avant de se pencher par-dessus le grillage, pour jeter les gants dans la mer. J’avais l’impression qu’elle voulait me dire : « C’est mieux ainsi ! Il ne faudrait pas qu’ils tombent entre de mauvaises mains ! » Mais elle ne poussa qu’un miaulement et je crus qu’elle me faisait un clin d’œil.

Quelques jours après, Livio, un jeune garçon de 7 ans, ramassa deux gants perdus, noirs. Il les enfila, et soudain, son animal de compagnie se mit à lui parler !

7. Le secret du chat

Et soudain mon animal de compagnie se mit à me parler. Il faut que je vous raconte. Je m'appelle Zoé, et j'étais dans une prairie en train de discuter avec mes amies quand j'entends des MIAWOO MIAWOO, je regarde autour de moi et je vois un chat tout mignon. Je l'ai pris avec moi et le lendemain matin, je le vois, assis, devant moi quand soudain il me dit : « Ça va toi ? » Alors, j'appelle toutes mes amies et je leur dis de venir.

Elles viennent à toute vitesse ! Miras et Roumi me demandent « Qu'est-ce qu'il y a ? » Je leur dis que ça va mais mon chat vient de me parler. Miras me dit : « Tu es sûre qu'il a parlé ? » et je lui réponds : « Oui, oui, oui. » Mais je sens qu'elles ne me croient pas.

Alors je leur dis « Venez voir ! », et le chat vient tout de suite devant moi et il dit « Viens voir. » Mes copines n'en reviennent pas. « Alors vous voyez ! Je vous avais dit qu'il parlait. » J'étais toute fière d'avoir un chat qui parle.

Roumi me dit : « On dirait qu'il veut te montrer quelque chose ». Alors, on se mit à suivre mon chat, il nous emmena dans une pièce secrète dans les escaliers de ma maison. On découvrit des bonbons, des gâteaux et une boule disco. On a fait la fête.

Tout à coup mon chat me dit : « Zoé, je peux te dire un truc ? Tu sais pourquoi je parle, parce que j'ai mangé le fruit de la licorne. » Puis je lui dis : « Ah bon ! Et comment tu as fait cette pièce ? », il me répondit : « Bah avec mes pattes ! » « Oh, Merci !! », puis il ajoute : « J'ai décidé de vous parler car j'ai senti que je pouvais vous faire confiance, mais c'est notre petit secret ! » et je lui répondis : « Grâce à toi je suis heureuse, tu peux compter sur moi ».

Ainsi ils vécurent plein d'aventures.

8. Le hamster presque magique

Il était une fois un jeune homme qui s'ennuyait. Pourtant il avait une gentille femme. « Chéri », lui dit-elle, « prenons un chien. Tu joueras à la balle avec lui ».

Mais son mari Joseph avait peur. « Il y a bien trop de choses à faire avec un animal. »

« Ne t'inquiète pas alors nous allons prendre un beau cochon d'inde. Nous lui achèterons une cage puis nous ferons un parcours que nous installerons dans le jardin. »

« Mais si c'est en carton, il le grignotera ! » dit Joseph.

« Tu te fais toujours du souci pour rien », dit Juliette.

Alors ils sont partis pour l'animalerie mais il y en avait pas, ni lapin, ni chat. Il décida d'adopter un hamster. Ils l'appelèrent Chichi.

Le soir venu, Joseph sorti le hamster pour le mettre sur la table et là il cru entendre un soupir, et une petite voix aiguë retentit.

« J'ai faim. Il n'y avait que trois miettes sur la table ! »

Joseph tombe à la renverse et dévala les escaliers de la cave.

Chichi s'inquiéta : « Tu ne t'es pas fait mal ? »

« Mais tu tu tu tu parles ? », dit Joseph en bégayant « Tu parles ? »

« Je crois bien que oui », répondit le hamster.

« Puisque tu parles, dis à Juliette de venir me chercher. J'ai mal au genou. »

« Mais si je lui parle elle va avoir peur de moi et croire que je t'ai fait prisonnier à la cave. »

« Bon alors, aide-moi à me relever »

« Je suis trop petit, tu vois bien ! »

A ce moment-là, Juliette l'appela : « Chéri, c'est l'heure d'aller prendre le dîner ! »

Joseph assis dans son fauteuil au sous-sol se réveilla en entendant sa femme... Alors il avait rêvé ?! Il remonta.

Chichi le hamster commençait à se réveiller dans sa cage. Joseph lui donna aussitôt des graines avant de dîner avec Juliette.

9. Une journée avec la plus bavarde des cochons d'Inde

C'était un mardi, maman m'avait réveillée le matin vers 6h00 pour m'annoncer qu'il n'y aurait pas cours de maths et que je commencerais donc à 10h40, elle avait laissé mon téléphone sur ma table de nuit, afin de me réveiller définitivement pour me préparer à aller en cours, nous nous étions mis d'accord pour qu'elle m'appelle à 8h00. Encore dans mon sommeil, à peine réveillée, ma mère m'avait fait un bisou sur la joue puis était partie se préparer et vers 7h00, déjà en route pour son travail. Comme prévu, elle m'appela à 8h00 pile, mais étant toujours plongée dans mes rêveries, je ne décrochais pas plus au téléphone que je ne me réveillais, elle m'appela environ une vingtaine de minutes de manière successive, puis à un moment s'arrêta car dans mon rêve, au bout d'un moment, je n'entendis plus la sonnerie de mon téléphone sortir de la bouche du monstre Acroibant. 10 minutes plus tard, je me réveillais presque en sursaut, pleine de sueur, et comme seul bruit le frottement de mes cheveux sur mon oreiller rempli de transpiration. Pleine de bave au coin de la bouche et les cheveux ébouriffés, je pris quand même le courage de me lever et de longer mon escalier qui paraissait sans fin, ce n'est qu'au milieu de mon trajet que je commençais déjà à entendre le couinement de mes cochons d'Inde hurler dans mes oreilles encore faibles au réveil, le couinement le plus fort devait sûrement être celui de Queen, elle avait un petit corps mais un bon coffre, et le plus faible devait sûrement être celui de Juanita qui, elle, était plutôt dodue mais assez calme, et bien sûr celle qui ne faisait aucun bruit était sans aucun doute Bonnie, c'était une lapine plutôt gentille mignonne et douce comme du coton, mais qui n'était pas très bavarde. Enfin descendue, je me précipitais directement vers la cuisine pour me goinfrer de bonbons qui étaient censés être extrêmement bien rangés par les parents, ma sœur et moi avions passé un marché, elle avait les réglisses, dragibus et des sortes de médicaments Haribo et moi les crocodiles, les chamallows et les fraises Tagadas. Après avoir bien entamé le paquet de crocodiles piquants, je laissais glisser mon regard vers la vaisselle non rangée puis laissais échapper un râle avant de faire marcher mes jambes pour aller la ranger, dans un mouvement brusque, aussi brusque qu'une bombe qui tombe sur le sol. Je me rappelais que ce n'était pas ma semaine de rangement car c'était à moi de nourrir les cochons et à ma sœur de nourrir Bonnie et ranger la vaisselle, les parents avaient instauré cette règle après s'être énervés longuement contre nous, nous disant que dans cette maison, je cite nous n'étions pas

assez impliquées aux tâches ménagères. Alors, après un long moment de réflexion, je pris le flacon de vitamines rangé sur une étagère proche du robinet destiné aux cochons d'Inde et partis de la cuisine le ventre bien rempli de bonbons.

Quand je m'approchais de la cage des cochons d'Inde, déjà comme le pressentiment que quelque chose n'allait pas, que quelque chose avait changé du tout au tout, sauf que comme toujours mes intuitions n'étaient que malice et une bonne dose de série policière. Je me ressaisis et ouvris la cage des cochons, tout semblait normal, quand sans prévenir Juanita fit comme une sorte de bruit étranglé. Je pris peur et la pris tout de suite dans mes bras ne sachant quoi faire, de plus elle toussait très bizarrement, pas comme quand parfois elle se mettait à éternuer devant un film, là c'était différent, c'était comme si succinctement elle parlait, mais c'était impossible, ce serait un rêve non la réalité, dans ces cas-là les pouvoirs magiques pourraient exister donc je chassais vite cette idée de ma tête si farfelue soit-elle. Je la reposais délicatement dans sa cage et entrepris de nourrir Queen, le temps que le rhume de Juanita passe. Je pris Queen à son tour dans mes bras et pris une pipette pour lui donner la vitamine et comme d'habitude, je dus prendre 5 minutes à lui en donner pour que finalement la moitié de la vitamine finisse par terre sur le carrelage bien trop froid. Ensuite, je repartis dans la cuisine chercher des légumes de préférence du céleri branche et sûrement pour la millième de fois, sortis de la cuisine tout en ramassant le sac de paille rangé dans une armoire qui aurait dû être repeinte depuis bien longtemps.

Après avoir donné tous ces aliments et aussi des croquettes, je pris Juanita dans mes bras priant pour que ces halètements soient enfin finis et pendant un dixième de seconde je le crus, mais malheureusement son rhume reprit de plus belle et cette fois, j'étais quasiment sûre qu'elle parlait, c'était comme si elle crachait les mots. Une fois sur deux, je pus entendre des lettres sortir de sa bouche, alors machinalement, je me mis à crier Noam dans toute la maison, espérant qu'elle serait aussi choquée que moi. Mais bien sûr, elle n'était pas là, elle avait dû partir depuis un bon moment à l'école et moi comme une timbrée, je m'étais mise à crier son nom dans toute la maison, pour une fois je fus triste qu'elle ne soit pas là avec moi pour lui montrer cet exploit, puis comme une flèche dans le cœur je me rappelai que cela était forcément un rêve, je me félicitai en criant une fois de plus comme une folle d'avoir compris que dans mon rêve j'avais eu l'intelligence, la force de comprendre que ce n'était pas la réalité. Je pris donc Juanita dans mes bras et l'embrassa des millions de fois. Elle était si mignonne et puis, vu que c'était un

rêve, et que je le savais, j'avais bien le droit d'en profiter, alors je mis Juanita sur sa couverture verte sur le canapé, me munis d'un blanc machine, d'un stylo et de plusieurs feuilles, pour espérer déchiffrer ce qu'elle disait. Peut-être qu'elle parlait une langue certes avec des mots mais potentiellement pas ma langue, ou alors elle la parlait comme les bébés, elle avait appris la langue en nous écoutant, je ne le savais pas mais en revanche ce qui était à ma connaissance était que j'avais le désir de la comprendre, comme je l'ai toujours voulu peut-être dans un rêve mais pour moi une réalité. Au fur et à mesure qu'elle me jetait ces lettres au visage, elle commençait progressivement à articuler et une fois sur deux à dire des mots, j'étais fière d'elle fière qu'elle réussisse si facilement à apprendre la langue grâce à moi, et n'étant pas le meilleur professeur de français mon ego en pris un coup. Au bout d'une heure, elle savait déjà à peu près parler la langue, elle faisait quasiment des phrases complètes et répondait à mes questions qui étaient du genre : tu aimes tes croquettes ? Tu trouves que tu fais trop caca ? Tu es assez nourrie ? Et elle répondait de manière simpliste avec des petits mots comme oui, je ne sais pas, peut être... Au bout d'un moment mes questions n'avaient plus d'utilité, lui demander pourquoi elle mangeait son caca n'avait aucune issue mais je continuais à faire durer le moment car j'avais peur, peur de lui poser la question qui nous démange tous en tant que maître, j'ai toujours rêvé de lui poser la question mais j'ai toujours aussi été terrifiée de sa réponse, alors je continuais à lui poser des questions futiles jusqu'au moment où elle posa une question qui me parut bien étrange. Juanita me dit : « Penses-tu que ta est... dansse un rêve et nooon dans la realiité ? » J'aimais la manière dont elle prononçait les syllabes et la manière dont elle prolongeait les consonnes à l'infini pour ensuite les couper brusquement et terminer son mot, cela me faisait rire à l'éclat. Mais aussitôt qu'elle eut posé sa question, je lui répondis sèchement un grand Oui, c'est forcé.

Alors le dialogue commença. « C'esttt ffaux tututu saais, ttu innnsinuee que jjje... Ne paarrle pas vraiment ? » Pour essayer de clore le débat qui faisait juste me faire perdre du temps avant de me réveiller, je lui répondis : « Oui, je l'insinue car oui, c'est vrai Juanita, tu es folle de croire que tu parles vraiment, je suis moi-même folle de te l'expliquer, tu comprends ? Je me sens mal pour toi, moi aussi j'aimerais que ça soit réel mais tu vois bien que c'est impossible : un cochon d'Inde ne peut pas parler. » « Si ! », dit-elle. « C'essst peutt etreee extra-ordinairee maaiss c'estt vrai veux-tuu quee jjjje te l'...expliquee ? ». Et c'est comme ça qu'au bout d'une heure, Juanita m'avait convaincue que j'étais dans la réalité et avait en même eu le temps de

réussir partiellement à ne plus bégayer. J'avais aussi discrètement essayé de la lui poser la question, mais à chaque fois quand je me sentais prête, je déviais d'un coup et j'esquivais le sujet aussi vite qu'une tornade peut s'engouffrer dans une feuille, j'étais terrifiée. Mais venu le moment à exactement 9h10 j'arrêtais de prendre la fuite et lui posais la question fatale. « Juanita, m'aimes-tu ? Es-tu heureuse que je sois ton maître ? » Ma voix était cassée comme jamais, je me retenais de pleurer du plus fort que je le pouvais, j'étais à la fois époustouflée de pouvoir lui poser cette question et à la fois tétanisée de son raclement de gorge. Je me tu, et la laissa parler de sa voix envoutante. « Kalie, tu es une personne très importante pour moi, tu te rends compte, tu es celle qui me donne à manger tous les matins, sans toi, je mourrais. Je laissais échapper un petit rire tout en essayant en vain de ne pas pleurer. Elle reprit tu es là tout le temps, chaque jour sans exception tu viens me faire des bisous et un gros câlin, alors oui bien sûr, tu n'es pas le meilleur maître, souvent quand tu me prends dans tes bras, ça me fatigue, parfois même tu me fais mal, mais je ne peux rien dire, un couinement ne suffit pas et chaque jour je dois subir ça, mais je sais que tu ne peux pas le savoir, que tu penses bien faire, et malgré tout j'en pleure intérieurement. Quand je vais mal tu ne le sais pas, tu ne fais donc rien, mais quand toi tu vas mal je suis obligée de me rabaisser au fait de devoir te faire un câlin. Alors oui, une partie de moi ne pourra jamais t'aimer comme tu le voudrais mais ce que tu ne sais pas, c'est que cette partie est infime, ces câlins qui font mal extérieurement me font du bien intérieurement. Tu es une des personnes que j'aime le plus au monde, quand tu le peux, tu essaies de bien t'occuper de moi et ces efforts, je les vois à travers ta tristesse, ta joie et ton humeur. Toi aussi tu fais des mini sacrifices pour moi quand ça va mal pour toi, et chaque seconde ça je le sais tu m'aimes et moi en retour. Et là, c'en était trop, je fondis en larmes me laissant entièrement découverte sur mon canapé en cuir blanc. Je sentais dans son regard de la pitié de la reconnaissance et d'autres sentiments qui montraient comme une sorte de tristesse mélangée à un soupçon de joie, alors je dis d'une voix fébrile pour combler ce silence : « Comment je pourrais te prendre dans mes bras sans que je te fasse mal alors hein ? » Elle esquissa un sourire minuscule au vu de la taille de sa bouche mais assez grand pour me faire comprendre que ce n'était pas terminé, que je n'avais pas plombé cette ambiance et que l'on avait encore un long chemin à faire ensemble, puis elle me répondit. En une journée nous avions réussi à rigoler aux larmes, de ma sœur, de Queen, et de nous-mêmes. On s'échangeait des ragots, elle m'avait raconté qu'un jour quand Queen lui avait léché le cou, Queen avait

réussi à choper une sorte de bête dans le cou de Juanita, qu'elle avait paniqué et qu'elle avait fini par la manger. Elle m'en avait raconté plein d'autres tout aussi rigolotes les unes que les autres et toutes ces anecdotes, je m'en souviendrai toute ma vie, elles me suivront jusqu'à ma tombe. En cette journée, nous avons aussi eu le temps de manger un bon festin. On avait joué dans le jardin, maintenant qu'elle comprenait la langue, j'avais pu lui apprendre à faire des sauts d'obstacles et bien sûr à ne pas faire caca et pipi partout, je lui avais montré un coin de sa cage destiné à ses besoins et elle le comprit très vite. Maintes fois, j'avais aussi essayé de voir si Queen parlait mais rien et Juanita n'arrivant à traduire ce qu'elle disait quand elle couinait, Queen fut malheureusement un peu mise à l'écart. Pendant cette journée, elle s'était imprégnée de la langue française. À la fin de la journée, j'ai dû expliquer à mes parents que je m'étais senti très mal toute la journée que je n'avais même pas eu la force de les appeler pour les prévenir que je n'irais pas à l'école. Je ne leur avais pas dit pour Juanita : elle et moi avons conclu que c'était un secret entre nous. Mes parents étaient très énervés, ils n'étaient absolument pas convaincus par mon histoire de maladie qui avait disparue en même pas un jour, ils m'ont donc donné la punition d'un mois sans écran, j'étais énervée de cette punition injuste vue la situation, mais je savais qu'avoir mon cochon d'Inde près de moi me ferait oublier parfois les écrans et me comblerait autant qu'une série Netflix à deux balles sortie sans aucun doute des USA. Au moment d'aller me coucher, par une feinte des plus absurdes, je réussis à ramener Juanita et une petite couverture pour elle dans ma chambre pour la nuit. Nous pourrions discuter toute la nuit et s'endormir ensemble comme des sœurs qui n'auraient pu se découvrir que maintenant. Et comme je l'avais prédit elle et moi rigolions toute la nuit nous racontant de folles anecdotes l'une à l'autre jusqu'à ce que toutes les deux vers 00h00 soyons trop fatiguées. Le matin arriva et je sentais déjà que cette journée s'annonçait bonne. Juanita s'était déjà réveillée et pour rigoler je lui dis : « J'espère que tu n'as pas fait caca partout et surtout pas pipi par pitié !! » Je m'étais attendu à ce qu'elle rie et me dise que ce n'est pas le cas mais au lieu de ça, rien, je n'entendis rien. Je répétais et tout ce que j'entendis, c'était le son d'un couinement matinal qui voulait sûrement dire quelle avait faim. Je ne compris pas, je la pris dans mes bras doucement comme elle m'avait appris à le faire. J'ai dû lui répéter au moins dix fois qu'elle ne pouvait pas me lâcher maintenant, que cette blague n'était pas drôle, que j'allais vraiment m'énerver si elle n'arrêtait pas, mais rien, elle continuait à couiner et comme un coup fatal ma vision commença à se troubler à cause des larmes qui déferlaient sur

mon visage tout rouge. Je la pris dans mes bras, la serra fort sans l'étouffer et m'engouffra doucement dans mon lit tout en pleurant à flots. J'entendis les pas de ma mère dans l'escalier, elle avait sûrement entendu mes pleurs et était en train de monter me réconforter, sauf que moi je n'avais besoin que l'on me câline j'avais juste besoin d'entendre la voix de Juanita et non ses couinements.

10. Ma langue au chat

Chapitre 1 : La rencontre :

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours souhaité avoir un animal de compagnie, plus précisément un chat.

Et un beau jour, je vous laisse deviner, après tant de « S'il vous plaît » et de « Oui je vous promets que je vais m'en occuper », mes parents ont enfin cédé.

Je m'en souviendrai toujours : je rentrais du collège avec un mal de tête et là, surprise, un chaton au milieu du salon. Il était tout petit et trop mimi. Je cours vers mes parents, je les remercie et je regarde plus attentivement le chat qui était là, tranquillement en train de faire sa toilette.

- Salut toi, que ce que tu es beau !, m'exclamais-je en le prenant dans mes bras.
- Miaou !, fit-il

Bon bah, je pris ça pour un merci.

Et puis au fil des années, j'ai créé un lien fort avec mon chaton qui n'est plus un chaton d'ailleurs !!!

Aujourd'hui c'est son anniversaire, il a 5 ans. Dans mon immeuble tout le monde connaissait le chat qui n'arrivait même pas à monter les marches d'escalier sans se mettre en plein milieu et commencer sa sieste ou de faire sa toilette. Il reçut donc beaucoup de cadeaux... comme s'il n'en avait pas assez !

Comme chaque soir, je rentrais mon chat.

- Allez, viens Pachat. Hoo, mais toi tu es de plus en plus lourd, dis-je en le prenant dans mes bras.
- C'est normal, je n'ai pas le droit de sortir et tu t'étonnes que je ne fasse pas d'exercice. De plus madame est grossophobe ! Tu aimerais que je te porte par le ventre toi ? Ça fait mal je te signale !!!
- Haaaaaa, mais tu parles ???, dis-je en le laissant tomber.
- Merci bien ! Je vais encore devoir refaire ma toilette. Enfin, je n'ai que cela à faire. Je n'ai même pas le droit de sortir et de voir des femelles ! Pis de toutes façons, cela ne servirait à rien, je n'ai même plus de coucougnettes !, dit-il énervé.
- Mais qu'est-ce que tu es vulgaire et pourquoi tu parles ?
- Tu n'as jamais remarqué que j'étais spécial ?
- Ah oui ça, comme tu dis, pour être spécial tu l'es ! Bon tu pourrais rentrer dans la maison maintenant si cela ne dérange pas monsieur, dis-je en l'interrompant.
- Non, j'ai ma toilette à faire
- Mais fais-la dans la maison, je ne sais pas moi !
- Ok

Et je me couchai ce soir-là avec tellement de questions dans ma tête

- Hey Pachat, tu dors ?
- Je dors 90% du temps, tu crois que je fais quoi là ?
- Bah, je ne sais pas mais tu ne veux pas tes caresses, ce soir ?
- Si.

Je le pris dans mes bras et lui fis un câlin.

- Je t'aime mais je crois que je préférerais quand tu ne parlais pas.
- Arrête de m'attraper par le ventre.
- Mais tu veux que je te tienne par où ? Et je lui pris la queue.
- Ma queue ! Je déteste que l'on me tienne par la queue !!!

Chapitre 2 : L'aventure :

- Je veux sortir, dit Pacha d'un ton sec
- Et le s'il te plait ?
- J'aimerais bien sortir s'il te plait Lena, veux tu m'accompagner ?
- Oui, allez pour te faire plaisir, je vais te sortir mais je te préviens je ne le ferai pas tous les jours.

Dans la rue, je portais Pachat dans mes bras et il regardait partout.

- Je ne vais pas te porter longtemps, je te rappelle que tu es lourd.
- Grossophobe !
- Pfffffffffffffffff sérieux Pachat ?!

Après quelques instants...

- Pipi
- Tu veux quoi encore Pachat ?
- Pipi
- Mais quoi pipi, exprime toi !!!!!
- Ben, j'ai envie de faire pipi dit-il en rouspétant.
- Ouf ! comme ça je pourrai enfin faire une pause, j'ai mal aux bras.
- Ah nan, hors de question que je pose mes coussinets sur ce trottoir dégueu ! J'en aurais pour au moins trois heures à tout nettoyer.
- Non, je te pose, dis-je en le mettant par terre.
- Tu vas le regretter ! Alors mets-toi devant moi, je n'ai envie que tout le monde me

11. Le Colibris « attrape rêve »

Je me souviens de cette journée qui avait débutée de manière ordinaire, mais qui resta gravée dans ma mémoire comme un jour extraordinaire. Je me souviens de la douce brise printanière qui faisait valser mes longs cheveux blonds au gré du vent. Je me souviens des journées de cours, je me souviens de la fatigue écrasante qui me submergeait. Je n'ai jamais réellement apprécié l'école. Je n'y avais aucun point d'accroche, pas de connaissances, pas de copains ni même d'amis. Il était plus facile pour moi de rester seule, ou presque. En réalité, je passais la majeure partie de mon temps à lire et à écrire mes pensées dans mon journal intime. J'étais le genre d'élève qui ne lève jamais la main et qui baisse la tête lorsque le professeur désigne un élève « au hasard ». Mon silence était ma force, il me permettait de me détacher du regard des autres et de me protéger de toutes formes de violence. Du moins, c'est ce que je croyais...

J'avais quinze ans le jour où Ambre Laroche me désigna comme cible. A cet âge-là, toutes les filles de mon lycée ne rêvaient que d'une seule chose : être en couple. Une lubie qui m'était alors inconnue. Je ne m'exprimais déjà pas devant des filles alors des garçons, c'était inenvisageable. Seulement, en classe de seconde un beau garçon - il faut l'admettre - était tombé amoureux de moi. Le pauvre garçon faisait son maximum pour attirer mon attention mais en vain, il ne parvint qu'à capter celle d'Ambre qui était folle amoureuse de lui. Cette dernière le prit comme une véritable déclaration de guerre. Certainement, furieuse que le garçon me préfère à elle, elle se mit à répandre de fausses rumeurs à mon sujet. En une heure seulement, moi, Louanne Perrin, une fille totalement invisible, passai du statut de méconnue de tous à risée du lycée. Le garçon pas si amoureux que ça finit par me laisser choir toute seule dans ma débâcle sociale brève bien que brutale. Dès lors, nous sommes devenues des ennemies elle et moi, je dirais même plutôt des rivales. Ambre prenait un malin plaisir à me tourner en ridicule et à me rabaisser devant les autres. Mes actions étaient certes plus discrètes mais très efficaces. Je consacrais mes heures perdues à pirater ses réseaux sociaux et à me faire passer pour elle en envoyant des messages plus qu'injurieux, lui laissant sur les bras des montagnes d'excuses à formuler et parfois même des amitiés brisées. Même si je n'étais pas du genre à participer, il n'en restait pas moins que j'écoutais en cours et surtout en informatique - une de mes matières préférées. Ces chamailleries durèrent un temps puis s'atténuèrent après notre entrée en première.

A présent, nous n'étions plus dans la même classe, elle en filière professionnelle et moi dans le bâtiment voisin en première générale. Ce jour-là, nous nous étions croisées durant la pause déjeuner, nous nous étions toutes les deux toisées du regard avant de reprendre nos distances. Ce simple regard certes furtif mais lourd de sens me permit de comprendre qu'elle ne m'avait pas oublié, et elle préparait un mauvais coup ! En effet, mon intuition ne m'avait pas trahi car à la fin des cours, elle m'attendait au portail entourée de ses deux meilleures amies, Océane et Maëva. Deux filles à son image, c'est-à-dire aussi superficielles que stupides. Elles se ressemblaient par leur naïveté exacerbée qui en devenait vite agaçante. Elles formaient une ombre menaçante derrière Ambre, comme deux bêtes prêtes à bondir au secours de leur maître en cas de nécessité, ou deux chiennes fidèles aux crocs acérés. Bien que je sois suffisamment réfléchie pour ne pas avoir peur d'elles, elles constituaient une défense de plus à Ambre dont je n'avais pas le luxe. En cas, de pics ou de moqueries, il aurait été bien inutile de rétorquer quelque chose et sans parler des éventuels coups contre lesquels je n'aurais pas pu me défendre. Inutile aussi de parler du regroupement des autres élèves qui se seraient rués pour voir la scène, formant un cercle sans aucune échappatoire. Cette idée me faisait froid dans le dos, c'est pourquoi je pris la décision de rester au CDI pour y travailler tranquillement. Une heure après, je pus enfin sortir du lycée mais ma crédulité était telle que je ne n'avais même pas imaginé qu'elle aurait pu m'attendre. Tout se passa très vite, je fus embarquée dans un tourbillon d'émotions, au début je parvenais encore à discerner les visages rieurs des gens qui m'entouraient - tout était comme je l'avais imaginé, mais en pire. Mais au fur et à mesure ma vue devenait trouble, mes membres faiblissaient quand soudain, le sol se déroba sous mes pieds. Je me réveillai dans un endroit qui m'était jusqu'alors inconnu, attachée par la cheville et réduite au silence. Ce n'était pas un de ces silences rassurants et protecteurs dans lequel vous vous sentez bien et apaisées mais plutôt de ceux qui vous font peur et vous consume jusqu'à la folie. Mes pensées fusaient à toute vitesse, se bousculant et se mélangeant dans ma tête, comment toute cette mise en scène avait pu être motivée par une amourette non réciproque de lycéen ? Il y avait forcément autre chose. J'étais effrayée mais avant tout furieuse. J'avais été droguée, puis ligotée et enfin enfermée. Les questions se multipliaient à mesure que les minutes s'écoulaient : Combien de temps suis-je restée inconsciente ? Est-ce que quelqu'un a remarqué mon absence ? Mais une me tourmentait plus que les autres : Comment tout ça allait-il finir ? Est-ce que j'avais sous-estimé Ambre ? Cela ne faisait aucun doute. Soudain, un bruit strident

m'extirpa de mes pensées, celui d'une clé s'insérant maladroitement dans la serrure. Lorsque la porte s'ouvrit, je parvins à discerner la silhouette d'un homme grand, massif, il me paraissait âgé, il devait certainement avoir une cinquantaine d'année. Il pénétra dans la pièce d'un pas lourd, cette démarche nonchalante m'était familière, c'était mon père...

Mon sang ne fit qu'un tour, ma poitrine se resserra sur elle-même, je voulus porter mes mains à ma bouche pour retenir les cris qui s'en échappaient mais mes membres étaient lourds et ne répondaient plus. Il se rapprocha de moi jusqu'à prendre mes mains moites dans les siennes, il arborait un sourire en coin, un de ces sourires niais et satisfait. Sûrement satisfait de voir la peur m'engloutir. J'essayais de toutes mes forces de me débattre, de le repousser ne serait-ce que de quelques centimètres, mais c'était sans effet. Il resta là à me contempler comme si j'étais un vulgaire jouet qu'il pouvait briser et reconstruire indéfiniment. Mon petit colibri, me murmura-t-il à l'oreille, on ne choisit pas sa famille mais on peut choisir ses amis. Tu devrais faire plus attention aux personnes en qui tu places ta confiance. Ton amie Ambre n'a pas hésité à te livrer à moi contre un peu d'argent. J'avais envie d'hurler à pleins poumons mais le morceau de scotch m'arrachait un peu plus les lèvres à chaque mouvement. Les larmes coulaient le long de mes joues tandis que les pièces du puzzle s'assemblaient dans mon esprit. Ambre avait dû agir de la sorte pour se venger de moi, mais elle ne connaissait pas le passé violent de mon père. Plus jeune, il battait Maman qui déversait ensuite sa colère sur moi. Il avait été contraint de partir lorsque que son petit trafic de drogue avait été découvert. Cependant, il avait promis qu'il reviendrait nous chercher moi et ma mère par la manière douce, ou la manière forte. Ne me laissant pas plus de temps pour réfléchir, il approcha dangereusement un tissu imbibé de chloroforme vers moi. Fatiguée de lutter, je laissais le produit me gagner petit à petit jusqu'à tomber dans un sommeil illusoire.

Je me souviens du jour où mon père m'a offert mon premier animal de compagnie pour mon onzième anniversaire. C'était un tout petit oiseau, doté d'un bec fin et allongé. Il avait un plumage très coloré, sur son corps, on pouvait voir des nuances de brun qui se mariaient parfaitement avec le rouge vif de la pointe de ses ailes. Sur son minuscule ventre, il avait une particularité qui le rendait encore plus beau, à mes yeux. Il s'agissait d'une petite tache d'un vert émeraude qui faisait ressortir le bleu satiné de son cou. Il m'arrivait de passer une après-midi entière à le contempler sans me lasser de lui. En m'offrant ce frêle colibri, mon père

m'avait raconté une légende amérindienne : *« Un jour, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes d'eau avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : « Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ! » Et le colibri lui répondit : « Je le sais, mais je fais ma part ».* » A la fin de son récit, il m'avait susurré tendrement à l'oreille, un jour je te demanderai de faire ta part toi aussi mon petit colibri. Au fil des ans, ce surnom affectif était devenu le symbole d'une dette que j'avais envers lui, et qu'il pouvait me réclamer à tout moment.

Un an plus tard, l'année de mes douze ans, mon père réclama mon aide pour voler de l'argent à Maman - il réclama sa part. Cela faisait un moment que ce n'était plus tout rose dans leur couple, ils avaient tendance à se disputer et à répercuter leur colère sur moi. Mais, il n'avait nullement l'intention de divorcer, sûrement par égard pour moi. J'ai toujours su que Maman gagnait mieux sa vie que mon père, mais de là à ce qu'il vole ma mère. Il n'aurait eu qu'à lui exposer la situation pour qu'elle lui en prête à contre-cœur. J'avais donc refusé de collaborer avec lui, ce qui l'avait profondément énervé. Cependant, il m'avait paru davantage inquiet que déçu ou en colère. Quelques jours plus tard, il avait quitté la maison expliquant qu'il ne se sentait plus ici chez lui. Par la suite, Maman avait appris par la police que mon père devait une grosse somme d'argent à un groupe de dealers, ce qui l'avait poussé à quitter le pays. A partir de ce moment-là, j'avais détesté mon père de toutes mes forces pour sa violence, mais aussi pour nous avoir laissé ma mère et moi dans le besoin. Cette haine se transforma vite en rage incontrôlable qui me consumait au fil des jours. Pour mon propre bien, je fis le choix de troquer ma fureur contre mon silence. Cependant, le retour de mon père était comme rouvrir une plaie presque cicatrisée, comme s'ouvrir les veines encore et encore sans jamais s'arrêter, une douleur intense et insoutenable. Quand je parvins à reprendre mes esprits, je restai un moment les yeux fermés. Une tentative veine de me protéger de lui, de mon père ou plutôt de l'homme qui aurait dû endosser ce rôle. Après une longue inspiration, je rouvris les yeux légèrement embués par les larmes. A mon grand soulagement, il n'y avait plus personne à mes côtés, mais je ne me trouvais plus au même endroit. Cette pièce était plus exiguë que la précédente, plus sombre et plus humide... Les heures passèrent mais personne ne vint, j'avais l'estomac dans les talons, et une soif extrême. Au moment où j'allais perdre toute forme d'espoir, les gazouillis

d'un petit oiseau me maintinrent éveillée.

Il s'agissait d'un petit colibri, il était très amaigri et donnait lui aussi l'impression de se laisser dépérir. Il battait tout de même des ailes jusqu'à moi, puis se posa dans le creux de mes mains. Je ne saurais dire si c'était la soif qui me faisait délirer mais je suis certaine d'avoir parlé avec lui... Il m'avait parlé avec tendresse et bienveillance.

- « Tout va bien, je suis là pour toi », dit-il.
- « Mais tu parles !!! Ce n'est pas normal, je veux dire tu es un animal... Je dois être en train de perdre la tête », m'exclamais-je sur un ton alarmé.
- « Je ne voulais pas te faire peur, je suis ton ami d'enfance, te souviens-tu de moi ? »
- « Ce n'est pas normal, tu n'es pas censé parler. Mon père pourrait revenir d'un moment à l'autre ».

D'un ton calme et rassurant mon colibri commença à me chanter ma berceuse d'enfance. Les nuits où je faisais des cauchemars, ma mère montait dans ma chambre me border en fredonnant cette mélodie.

- « Câlin, câlinou dans les bras de ma maman,
- Câlin, câlinou dans les bras de ma petite maman. »

Malgré l'étrangeté de la situation la douce chanson m'apaisa. Mes paupières devinrent de plus en plus lourdes. Cependant, je ne voulais pas m'endormir. Je craignais trop que tout ça ne soit qu'un rêve et qu'il ne s'agisse en réalité que de mon imagination. Un enlèvement ? Un oiseau qui parle ? Tout ça était irréel. Voyant que j'étais épuisée le colibri s'arrêta un instant de chanter.

- « Tu peux t'endormir sans crainte. Je serais là à ton réveil », me dit-il d'une voix basse.

Il s'exprima si doucement que je n'étais pas certaine d'avoir bien entendu.

A partir de ce moment-là, j'ai su que c'était la fin. Le serrant fort dans mes bras, je fermai les yeux. Et c'est dans un même souffle que l'oiseau et moi ouvrîmes les yeux, happés par l'odeur alléchante des pancakes du dimanche matin. Le meilleur remède face aux terribles cauchemars. De la cuisine j'entendis mon papa crier le plus fort possible :

- « A table mon petit colibri, on a du beurre et du sirop d'érable ».

12. Ma panthère et moi

C'était une soirée comme toutes les autres. Je lisais *Harry Potter*. J'étais à côté de ma panthère, Tempête, qui, elle, dormait. Soudain, j'entendis sonner à la porte, je me souvins que je devais travailler mon exposé avec Léa ma meilleure amie et Adam. Quand Adam arriva dans la pièce, il se moqua de Tempête en disant :

« Une panthère comme animal de compagnie ??? Et puis quoi encore ??? »

« Et toi, tu as quoi comme animal de compagnie ?! », dis-je

« Euh... un pigeon qui euh passe tous les euh... jours par euh ma fenêtre », dit-il

« Et pourquoi te moques tu si tu n'en as pas ! », dis-je

Pendant toute l'heure où l'on devait travailler je ne lui ai pas adressé la parole et nous n'avons pas pu avancer dans notre travail... Ils sont donc partis.

Je faisais tout avec Tempête. J'allais au parc, en vacances, faire les courses. Mais à chaque fois, les gens criaient de peur ou voulaient appeler la police. Je partageais aussi toutes mes pensées avec elle.

Ce soir-là, j'étais tombée sur un grimoire, je trouvais cela drôle que mes parents ou que mes grands-parents gardent ce type de livres-là. J'ai donc essayé des formules comme :

ZIGOTOTITA ou VOUSSIMINI ou COUVERT ABRA VIA ou encore ANIMA TRANSPHORMERA PARLERA DEMAIN MATINI !

Mais rien ne se produisait. Alors amusée, je suis partie me coucher. Et le lendemain matin, j'ai dit au revoir à Tempête avant d'aller à l'école mais

SOUDAIN TEMPETE SE MIT A ME PARLER !!!

Effrayée, je suis partie troublée à l'école. Sur la route de l'école, je me demandais comment ce phénomène étrange aurait pu arriver. Arrivée à l'école, cela me perturbait davantage, je devais donc arrêter d'y penser.

J'ai essayé de le raconter à toutes mes amies mais bien évidemment aucune ne m'a crue. Quand je suis rentrée chez moi je me suis dit que j'avais dû halluciner, alors je suis retournée voir Tempête... mais encore une fois, elle m'a parlé et m'a dit :

« Pourquoi as-tu sursauté tout à l'heure ? C'est moi Tempête ! »

« Tu sais parler et tu entends ce que je dis ?! C'est extraordinaire !!!

Comment cela a bien pu se produire ? Tempête m'a alors expliqué qu'une fée était passée après

la prononciation des formules écrites dans le grimoire... alors ça pourrait être ZIGOTOTIA non non non ou alors VOUSSIMINI non ou bien COUVERT ABRA VIA non non et puis non peut être ANIMA TRANSPHORMERA PARLERA DEMAIN MATINI mais oui !!! c'est celle la voilà !!! comment cela a pu se produire. Je ne l'ai donc pas fait exprès, bon je dois inverser le sort maintenant, je vais chercher le grimoire et je m'y remets !!! INVERSERA MIGOTA ! ou MAGIMAGA ABRACADABRA ! ou SORTISORTA INVERSERA ou bien GARGOUIGARGOUIA TA LANGUE SERA COUPA !

J'ai beau essayer, cela ne marche toujours pas !! En même temps, triste et contente, je n'arrive plus à contrôler mes émotions et fatiguée, je m'endors.

Après une longue nuit de sommeil et en ayant bien réfléchi je trouve cela plutôt super d'être différente et d'avoir ma propre panthère et ce n'est pas tout : elle PARLE !!

